

Fantasy

Tanith Lee

LE DIT DE LA
TERRE PLATE

Les sortilèges de la nuit

Dans l'ourlet de la forêt reposait un village. Une vieille route courait près du lieu, menant vers les villes du Sud et, par le passé, c'était elle qui avait donné au village de l'importance et une certaine prospérité. Depuis lors, d'autres artères avaient été



PRESSES  POCKET

TANITH LEE

Le dit de la Terre Plate

LES SORTILÈGES DE LA NUIT

Contes de l'époque d'Ajriaz

*Qu'est-ce que le temps pour chacun de nous ? Le temps qui nous appartient est infini.
Dans celui-ci, l'amour et la mort ne sont que jeux pour nous.*

La Maîtresse des Délires

AVANT-PROPOS

L'histoire de la fille du Prince des Démons, Ajriaz (également appelée Sovaz et Atmeh) a été contée dans *La Maîtresse des Délires*.

Il est toutefois d'autres contes de la saison où, mi-démone, mi-mortelle, elle habitait et errait parmi les pays de la Terre Plate. Car les ombres et les rayons de son amour, ses querelles et ses sorcelleries, sa beauté et son érudition en frappèrent plus d'un...

Or, au début de la période où elle vécut en ce monde, la fille du Démon Ajrarn s'appelait Sovaz et elle était la maîtresse de Chuz, Prince La Folie.

Pour l'amour d'elle, Chuz portait une forme qui était totalement et merveilleusement admirable, ce qui n'était pas son habitude. Mais, comme le père d'Ajriaz, il était un Seigneur des Ténèbres.

Ce fut pendant un certain temps, dit-on, que ces deux s'aimèrent dans les profondeurs d'un grand bois, qui devint enchanté, bizarre et périlleux du fait de leur seule proximité.

**FILLE DE LA NUIT,
DÉSIR DU JOUR**

Dans l'ourlet de la forêt reposait un village. Une vieille route courait près du lieu, menant vers les villes du sud et, par le passé, c'était elle qui avait donné au village de l'importance et une certaine prospérité. Depuis lors, d'autres artères avaient été construites et de moins en moins de voyageurs traversaient les bois profonds. Il y avait sept années qu'une caravane n'avait été aperçue dans la région. Les pierres roses dont était construit le village s'étaient faites plus tendres et les cœurs plus durs. Sur une colline, parmi les arbres, se dressait un temple. Ses piliers étaient cerclés d'or terni et les tuiles turquoise du toit s'étaient écaillées. Néanmoins, les prêtres vivaient bien, car les villageois étaient restés pieux. Tous les soirs, sur le point le plus élevé du temple, un fanal était allumé pour rappeler aux dieux où reposait le village.

Il arrivait parfois qu'une famille convenable du pays, en découvrant qu'elle avait trop de bouches à nourrir, offrît au temple un fils cadet (aucune femme n'y était permise) en tant que serviteur. Tel était précisément le cas de Scarabée.

À l'âge de sept ans, sa nourrice l'avait abandonné, à la lumière fantomatique qui précède l'aube, dans la cour extérieure du temple. Autour de son cou, sur un morceau de soie, était accroché un petit rubis avec un crapaud. C'était le « cadeau » de l'enfant, sans lequel il ne pouvait espérer de place dans le sanctuaire. Le pauvre Scarabée (qui, à l'époque, avait un autre nom) resta debout à pleurer dans le matin froid, jusqu'à ce qu'un prêtre finisse par arriver d'un pas pesant pour le découvrir sans grand plaisir.

— Encore un galopin. Enfin, c'est la tradition. Voyons un peu... ah, quel piètre joyau. Cesse de renifler, gamin. Tu es désormais enveloppé dans la munificence du temple.

Le prêtre prit alors le futur Scarabée par la peau du cou et le conduisit à l'intérieur.

Là, au fur et à mesure que s'écoulaient les années, Scarabée (qu'il était maintenant) grandit, nourri d'une charité religieuse faite de lait mouillé, de cartilages, de croûtes et de pelures. Cependant que le temple l'instruisait dans les arts intellectuels et spirituels du balayage, du brossage, du polissage et du ramassage. Son nouveau nom, qui lui avait été donné dès les premiers jours, était destiné à encourager une industrie désintéressée par simple magie évocatrice. Les autres serviteurs du sanctuaire avaient des noms similaires, sauf un mince garçon qui avait le droit de nettoyer les chandelles de l'autel et de verser l'encens et qui aidait parfois les prêtres lorsqu'ils se dévêtaient et prenaient le bain sacré. Celui-là, appelé Précieux, dormait toujours dans une cellule à part et mangeait à la table des prêtres. Mais il est vrai que le temple avait acheté Précieux à la dernière caravane.

En de très rares occasions, des voyageurs dans le besoin faisaient halte pour s'abriter dans le temple. Bien qu'il leur fût demandé une redevance, elle s'avérait légèrement inférieure aux tarifs de l'auberge du village.

Un jour, lorsque Scarabée, maigre, décharné et le regard fatigué comme les autres (hormis Précieux) eut atteint dix-sept ans, un colporteur fit usage de l'hospitalité des prêtres. Le lendemain soir, le Grand-Prêtre convoqua Scarabée pour une entrevue.

— Cher Scarabée, dit le Grand-Prêtre, qui présidait à partir de son divan, une table à son chevet portant des confiseries, des pêches et du vin (de telle sorte que Scarabée aurait pu en baver si sa bouche ne s'était autant desséchée), mon fils, mon attention a été attirée sur le fait que tu es retombé dans ton péché habituel.

— Mon Père, pardonne-moi, s'écria Scarabée en se jetant à terre, pardonne-moi d'avoir mangé les trois chandelles... mais je suis torturé par une telle faim...

— Hélas, dit le Grand-Prêtre en jouant tristement avec une amande glacée, il te faut rechercher la vertu de l'abstinence. Ne t'avons-nous rien appris tout le temps que tu es resté parmi nous ? Hélas, trois chandelles. (Scarabée bégaya en sentant déjà la corde sur son dos.) Mais ce n'est point le sujet pour lequel je t'ai convoqué. En vérité, puisque tu as librement confessé ton péché, peut-être pourrons-nous l'oublier pour cette fois.

Scarabée en croyait à peine ses oreilles. L'expérience lui avait appris que, si un châtiment lui avait été épargné, quelque chose de pire devait lui être accordé. Tremblant, Scarabée n'arrivait pas à imaginer de quoi il pouvait s'agir.

— Le péché auquel je faisais allusion, mon fils, est ton habituelle paresse déconcertante. Les dieux ne sont pas servis avec mollesse. Tu restes appuyé sur ton balai à rêvasser et tu demeures au lit jusqu'à l'aube. Tu es toujours observé, mon fils, même lorsque aucun homme ne se trouve près de toi. Les dieux sont constamment sur le qui-vive. J'ai eu l'impulsion de te châtier, mais je crois finalement que ta paresse est due, non pas à la méchanceté, mais plutôt à une lenteur du sang. C'est pour cette raison que je me propose de t'envoyer exécuter une course qui te vivifiera et te ramènera à nous, je le crois, plus frais et plus zélé.

Scarabée était bouche bée.

Le Grand-Prêtre picora quelques baies confites avec une certaine répugnance, afin de ne pas les affliger de son mépris.

Il continua :

— J'ai appris qu'un riche seigneur et sa dame ont récemment établi leur résidence dans la forêt. Ils vivent retirés du monde, ce qui est indicatif de leur modestie. Mais il me semble qu'il faudrait leur rappeler l'unique réconfort que donnent les dieux et qui se trouve en ce lieu-ci. Nous avons toute raison de supposer que, vivant aussi paisiblement qu'ils le font, ils n'ont pas conscience de ce temple sacré à quelques jours de distance de leur demeure. Je propose donc qu'un messenger leur soit envoyé avec cette information. Et pour cette tâche, c'est toi que j'ai sélectionné, cher Scarabée. Car... (le Prêtre lui sourit alors) ...si tu es souvent nonchalant, je crois que ton cœur est pur.

Scarabée était aplati. Son cœur, pur ou non, tonnait sous l'émotion. Il n'osait poser de question ni protester.

— Tu seras revêtu de quelques beaux atours, ajouta le Grand-Prêtre en fermant à demi ses gros yeux, de telle sorte que les pupilles parurent scintiller sur l'adolescent comme

des pointes de lances. Tu représenteras l'autorité et la piété du temple. Naturellement, tu ne songeras point à prendre la clef des champs, mais si les démons de la forêt te tentent et veulent te détourner de ta mission, il faudra que tu comprennes que ma malédiction te suivra. Te rappelles-tu le destin de Fourmi qui, ainsi tenté, s'est enfui en emportant quelques offrandes en argent ?

— Oui, mon Père. Nous ne l'avons jamais revu.

— Sais-tu pour quelle raison, mon fils ?

— Parce que, nous as-tu dit, ta malédiction l'a chassé.

— C'est exactement cela. Tu te rends donc compte que tu devras rester sur tes gardes et ne point errer. Car cette malédiction est terrible et absolument inévitable, une fois mise en branle. Les ossements de Fourmi gisent dans les bois. Mais tu accompliras ta mission et reviendras à notre charge bienveillante.

— Oh, oui, mon Père, oui.

— Très bien. Va. L'on viendra t'instruire plus amplement. Tu partiras demain au lever du soleil.

Scarabée tira sa révérence en rampant. Une fois à l'extérieur, parmi la colonnade dans la pénombre, il se releva et referma ses bras sur soi pour se rassurer.

De toute évidence, c'était le colporteur (qui avait paru inquiet en arrivant au temple) qui avait parlé au Grand-Prêtre des nouveaux voisins fortunés dans la forêt. Toutefois, quelques récits bizarres avaient déjà atteint le village, rapportés par des charbonniers, des mendiants itinérants et autres. Certains disaient qu'un prince et une princesse s'étaient installés dans les bois. D'autres disaient qu'il s'agissait d'un couple de sorciers. Des surprises surgissaient parmi les arbres. Des lumières flottaient, des cloches retentissaient et des tapis ou des nuées volaient entre les branches supérieures.

Scarabée, que l'on prenait pour un sot et qui veillait à ne pas corriger cette impression, avait déjà deviné la raison du choix dont il venait de faire l'objet en tant que porteur des salutations du temple. Étant superflu, il était sacrificable. Si les sorciers le tuaient et le mangeaient, le temple ne s'en porterait pas plus mal. D'autre part, si un bon quart de ces histoires se révélait exact, le couple aisé pourrait être amené au bercail. Ou bien, après la visite de Scarabée, il pourrait envoyer au temple un présent splendide dans l'espoir qu'on le laissât tranquille. Dans lequel cas Scarabée aurait risqué sa vie favorablement.

Quant à Fourmi, il pouvait être présumé qu'il vivait de l'autre côté de la forêt et dépensait les offrandes dont il s'était emparé. Ce n'était pas que Scarabée ne redoutât les malédiction du Grand-Prêtre, mais il en était venu à conclure qu'il n'était pas né sous une bonne étoile et que tous les endroits de la terre seraient pour lui pareillement funestes. A moitié mort de faim et démoralisé, il ne pouvait rassembler l'énergie nécessaire pour fuir d'une détresse à une autre.

Il attendit donc humblement et un prêtre ne tarda pas à venir lui apprendre ce qu'il

devrait dire et dans quelle direction se trouvait la résidence du riche seigneur (magicien)... ou plutôt était censée se trouver (car les avis étaient partagés sur ce point). Cette nuit-là, Scarabée demeura éveillé sur sa paille qui le démangeait. Une heure avant l'aube, l'on vint le chercher, il fut aspergé d'eau froide, parfumé avec la moins précieuse des fioles, revêtu d'une robe passable et reçut une vieille mule, une crosse symbolisant ses fonctions ainsi qu'un parchemin rédigé par le Grand-Prêtre soi-même. Enfin, on lui remit de misérables provisions dans une sacoche et on lui fit franchir la porte du temple.

Seul Précieux, à partir d'une fenêtre en étage, se donna la peine d'observer le départ de Scarabée... pour quelque raison connu de lui seul. La forme dodue enveloppée comme toujours du cou jusqu'aux chevilles dans des tissus avenants, était bien visible. Mais Scarabée ne la vit point.

Il chevaucha dans le matin sans regarder en arrière ni franchement en avant.

Pendant plusieurs jours, Scarabée continua de chevaucher à travers la forêt, Au début, il trouva le changement de paysage plutôt agréable, mais il fut aussi très impressionné par la taille, la hauteur et la profondeur des bois, par les bruits et les senteurs étranges qu'ils émettaient et par les animaux qui y habitaient fort légitimement. Jusqu'alors, il avait passé tous ses jours isolé entre les murs du temple. Dormir sous les arbres l'emplissait de terreurs. Même de jour, le grognement d'un blaireau qui se retournait dans son sommeil lui faisait penser aux démons... dont il ne savait pratiquement rien hormis des vilenies.

De plus, les maigres provisions qu'il avait reçues ne tardèrent point à s'épuiser et la mule somnait fréquemment dans la somnolence au milieu d'un pas pesant. Et nulle apparition ni signe de créatures humaines, terrestres, riches ou magiques.

Quant à la route, le cinquième jour elle devint tellement envahie par la végétation et ses pavés tellement instables que Scarabée fut forcé de s'écarter de sa surface. Il ne tarda pas à être perdu.

Ceci réalisé et la nuit étant imminente, Scarabée commença à méditer sur les capacités de malédiction du Grand Prêtre. Peut-être étaient-elles efficaces, après tout. En attendant, les bêtes sauvages de la forêt accordaient leurs hurlements et leurs trilles démentes. Hors des sentiers battus, un chat léonin viendrait assurément dévorer Scarabée et la mule, ou bien une créature diabolique aurait tout le loisir de les réduire en charpie. Une faible rage s'empara de Scarabée. Il conduisit la mule à l'abri d'un fourré et fit un feu à la hâte. En guise de souper, Scarabée se rongea les ongles ; il resta assis à ruminer. Il eut enfin l'impression de s'endormir.

Mais, peu de temps après, Scarabée se réveilla en entendant un bruit inquiétant à proximité.

Dans les fougères, quelque chose rôdait. Cela paraissait trop petit pour être le signe avant-coureur d'une mort horrible, ou alors il s'agissait d'un serpent venimeux. Scarabée se remit debout et, à la lumière du feu, surgit alors un gros lièvre au pelage semblable à

du velours noir. A son cou était accroché un collier en or et à chaque oreille aux longs pétales se trouvait un minuscule croissant d'argent.

Sous le regard fixe de Scarabée, le lièvre balaya la terre avec ses oreilles en une salutation polie. Puis il se retourna et commença à s'en aller paisiblement.

Pris entre la frayeur et la curiosité et s'imaginant quelque peu être encore endormi, Scarabée se sentit poussé à le suivre.

Le lièvre ne manifesta aucun désagrément. Il continua de son même pas tranquille et, après avoir traversé une clairière en pente, pénétra dans un bosquet de noisetiers à travers lesquels filtrait le clair de lune, transformant en perles tous les fruits en train de mûrir.

Quelque part parmi les noisetiers, le lièvre s'évapora. Mais Scarabée avait alors aperçu la lumière d'une lampe qui brillait faiblement. Il se remit en route et, là où s'ouvrait le bosquet, il se retrouva en train de lever les yeux sur une humble chaumière ancienne, des fenêtres et de la porte ouvertes de laquelle se répandait la lueur. Là poussait un jardin, doux comme la nuit avec ses jasmins. Parmi les vignes vierges, une petite source jaillissait comme une chaînette d'argent. Tout près, sur une table grossière, se trouvait une cruche sympathique, des petits pains, des pommes et du fromage sur un plat en bois. Ce spectacle emplît Scarabée d'une faim redoublée. Mais il aperçut soudain les habitants de la chaumière qui se reposaient là, sous le mur. Scarabée, qui n'avait jamais bénéficié de bonté de quiconque après l'âge de sept ans, se méfiait de l'humanité. Il recula furtivement, déçu, derrière un groupe de noisetiers.

C'est alors que la lune, moins prudente que lui, pénétra dans la clairière et se mêla à la lumière de la lampe de la vieille chaumière, perle dans la citrine.

Scarabée distingua donc plus clairement le couple et un sursaut d'envie le parcourut. Car, s'ils étaient manifestement pauvres, vêtus de robes tissées à la main et ornés uniquement de feuilles de vigne, tous deux étaient jeunes et d'une beauté exceptionnelle.

La longue chevelure de la fille était noire comme le jais avec des reflets aquatiques. Ses yeux toujours dans l'ombre étaient du bleu de la fleur de myosotis et le firent cligner. A son côté était allongé l'homme, et ses yeux et ses cheveux étaient plus clairs que la lampe. Dans ses mains il tenait une lyre au dessin démentiel : elle paraissait incapable de pouvoir jouer, pourtant il en tirait des improvisations mélodieuses et, tandis que la fille reposait entre ses bras, il lui murmura en même temps ceci, qu'entendit Scarabée :

Dans la campagne déserte, sous l'arbre,

Du pain et du vin, et toi, près de moi.

Et sous notre chant ce désert deviendra

Le Ciel-sur-la-terre... et le restera.

Après quoi, le jeune homme doré glissa un regard dans la direction de Scarabée et sembla lui adresser un clin d'œil. Les nerfs de Scarabée subirent un affront, car il était bien caché. Nul ne pouvait le déceler. Il avait d'ailleurs dû se tromper au sujet de ce clin d'œil, car le jeune homme dit alors à la femme :

— Rentrons et laissons la nuit à l'extérieur faire comme bon lui plaira.

Elle aussi parut regarder alors vers Scarabée parmi les noisetiers, mais il était impossible qu'elle le vît. Tous deux se levèrent, pénétrèrent dans la chaumière et fermèrent hermétiquement la porte. Au bout d'un instant, la lumière fut baissée.

Scarabée attendit longtemps, un siècle de famine qui le tenaillait, avant de s'avancer sur la pointe des pieds jusque dans le jardin pour prendre un peu de nourriture sur la table, ainsi que la cruche en terre qui semblait pleine de vin sombre. Il avait tiré la majeure partie de son alimentation véritable en volant les prêtres ; il y avait été forcé et ce vol-ci ne lui inspira aucun scrupule, car, s'ils étaient pauvres, ces deux-là avaient tout ce qu'il leur fallait, en plus de la beauté et de l'amour. Mais, après une dizaine de gorgées, il abandonna la cruche parmi les racines des noisetiers avant de s'enfuir en courant.

Peut-être grâce à la chance des ivrognes, puisqu'il n'avait pas de chance véritable, Scarabée retrouva son feu en train de mourir et l'antique mule en train de ronfler à côté. Une fois là, Scarabée avala les pommes et le fromage presque sans les mâcher, au cas où le couple le poursuivrait. Ce ne fut point le cas. Au matin, ils supposeraient qu'une bête sauvage avait pris leur nourriture et renversé la cruche... peut-être le lièvre noir que Scarabée, rendu fou par la faim, avait cru voir porter des bijoux...

Scarabée rêvait que le soleil se levait au-dessus de la forêt et que les oiseaux faisaient une musique pareille à celle des lyres. Et, devant lui, ce n'était plus la mule décrépète, mais un cheval argenté magnifiquement revêtu de safran et d'or, des clochettes accrochées à la bride décorée de glands, les sacs de selle gonflés de part et d'autre de ses flancs robustes. Dans son rêve, par une réaction assez raisonnable, Scarabée resta sous le charme. Il se leva, imbu de bien-être et d'optimisme, et se rendit compte qu'il portait une robe de soie épaisse brodée sur toute sa longueur, tandis qu'il avait aux pieds des chaussures tellement confortables qu'il n'eût jamais su qu'il les portait sans la couleur de leur teinture. Les bagues qu'il avait aux doigts l'eussent également aveuglé si ses yeux, dans son rêve, n'avaient été aussi anormalement perçants et clairs...

— Eh bien, dit Scarabée au matin, voilà un beau rêve, mais je ferais mieux de me réveiller et de reprendre ma quête sans espoir pour cette demeure.

Scarabée se rendit alors compte qu'il était parfaitement éveillé.

En découvrant cela, il se laissa retomber à terre et se cacha la tête entre les mains. Il attendait, soit que l'abandonnent ces fausses images, soit qu'apparaisse et le réduise en pièces l'être diabolique qui les avait inventées.

Bientôt, ce fut le noble destrier qui s'approcha de Scarabée et se mit à le pousser

doucement de la tête.

— Tu es la mule ? demanda Scarabée au cheval.

Le cheval ne répondit pas et se contenta de paître. Scarabée se releva encore. Une nouvelle vague de verdeur et de vigueur lui frappa le corps et il faillit s'évanouir, tant cette sensation était inaccoutumée.

Néanmoins, en ressentant tout cela, Scarabée ne trouva point facile de badiner avec la terreur et la timidité.

— Je dirai simplement ceci, expliqua Scarabée à la forêt. Si ces présents persistent, je ressemblerai à l'homme le plus riche de mon village.

Une pensée brutale le fit alors fouiller les sacoches. Naturellement, à l'intérieur, avec quelques en-cas appétissants, se trouvait une quantité de rubis, énormes et parfaits.

— Il me semble, dit Scarabée, qu'ainsi armé je pourrai rentrer au temple et raconter que je suis allé jusqu'à la demeure. Je pourrai faire passer ces rubis pour le présent du seigneur et de sa dame.

Sur cette joyeuse résolution, Scarabée se mit en selle.

— Si ma chance a tourné, je retrouverai ma route sur-le-champ.

Rapidement, chevauchant au petit bonheur, Scarabée tomba sur la route. Elle n'était plus envahie par la végétation.

Scarabée engagea le cheval sur les pavés et ils s'en furent en trottant vers le village.

— Dans la campagne déserte sous les arbres ! chantait Scarabée. Entre deux repas bien arrosés... avec du vin, du pain, des figues et du fromage, je ferai ce que bon me semble !

Il continua de la sorte pendant un jour ou deux, remplissant son estomac à volonté, chantant, faisant des remarques et lançant des plaisanteries à l'adresse de la forêt. Lorsque la nuit venait et abaissait la lumière, Scarabée s'allongeait sur le sol et s'amusait des bruits des animaux.

— Ma chance a tourné, disait Scarabée.

En fait, il se sentait si bien nourri et en forme qu'il ne pouvait garder en tête la moindre pensée pessimiste. Chaque fois que l'une de celles-ci tentait d'y pénétrer, une autre vague de vitalité l'en chassait.

Scarabée longea donc la route. Et comme le cheval allait bon train, son voyage retour fut plus rapidement réalisé que celui du départ.

Mais ce ne fut que lorsque les pierres roses du village apparurent dans le lointain que l'ultime décision jaillit en Scarabée.

— Je ne donnerai rien au temple, car ces objets précieux, comme la robe et la monture, m'étaient destinés. Il serait ingrat d'en abandonner une partie. Et les créatures qui m'ont

soumis à ce merveilleux enchantement pourraient justement s'irriter et me punir... aussi improbable que cela paraisse. Non, je garderai tous ces présents et me contenterai de dire à ces prêtres que le seigneur et sa dame m'ont fait des cadeaux. Et pourquoi ne pas prétendre que ces deux paysans étaient précisément le seigneur avec sa maîtresse ? ajouta Scarabée, excité par son esprit acéré.

Sur cette dernière résolution, Scarabée entra en grande pompe dans le village.

Soyez sûrs qu'on ne manqua de le fixer béatement dans les rues.

— Qui est cet adolescent au port princier ? s'exclama-t-on.

Les bonnes familles qui vivaient des temps difficiles descendirent leurs filles aînées de leurs étagères et les époussetèrent.

Mais le jeune homme, grand, musculeux, la patine de la vigueur sur les cheveux et la peau, la joie dans ses grands yeux brillants, remonta la rue en direction du temple.

— Ho ! Il est pieux, dirent les villageois sans trop savoir ce que cela augurait.

Le sanctuaire, qu'il avait déjà aperçu, ouvrit largement ses portes.

Comme Scarabée pénétrait sur sa monture dans la cour extérieure (où il avait été abandonné, petit enfant sanglotant, dix années auparavant), le Grand-Prêtre en personne arriva avec empressement.

— Mon noble fils, s'écria le Prêtre, tu es le bienvenu !

Scarabée arrêta son cheval et regarda autour de lui. Ses beaux yeux étincelaient de joie et le Grand-Prêtre fut grandement enhardi, jusqu'au moment où le jeune homme lui adressa la parole.

— Se peut-il que tu ne me reconnaises point, mon Père ?

— T-te reconnaître, ô adolescent sans pareil ?

— Mais je suis ton Scarabée revenu à votre charge bienveillante.

Or, si une transformation étonnante avait eu lieu en Scarabée, du genre dont seule est capable la magie, il était toujours Scarabée. Au bout d'un long silence contemplatif, il n'y eut pas un prêtre dans la cour qui ne commençât à s'en rendre compte, le dernier n'étant pas le Grand-Prêtre, dont les yeux d'obèse avaient des pupilles comme des pointes de lances.

— Mon fils, dit-il enfin, je sens que tu as atteint l'objectif que je t'avais fixé dans ma sagesse compatissante. Bien que j'imagine que tu aies douté que j'eusse alors ta fortune en tête, tu sais désormais que tel était bien le cas.

Scarabée eut un large sourire.

Le Grand-Prêtre releva ses jupes.

— Suis-moi, Scarabée, mon fils, car je vais t'accorder une audience privée.

— Certainement, dit Scarabée. Toutefois, il me faut avertir chaque personne présente de ne toucher ni à ma monture, ni à son harnachement, ni à ses sacoches. Ceux qui m'ont ainsi récompensé pour ma visite sont des magiciens très enclins à jeter des mauvais sorts... je me risquerai même à dire que leurs enchantements sont plus efficaces que ceux de notre saint père. Ils ont protégé ces présents d'une telle malédiction que je n'ose en répéter les constituants. Je répéterai simplement : Prenez garde !

Ayant ainsi parlé, Scarabée mit pied à terre et pénétra dans le saint des saints en se dandinant à la suite du Grand-Prêtre.

— Parle ! lui ordonna alors celui-ci.

Scarabée narra donc l'histoire suivante :

Après un pénible voyage, marqué par des attaques de lions des forêts et de serpents mortels et la famine, Scarabée avait atteint une demeure enchantée qui était manifestement celle de sorciers. Sa magnificence dépassait toute description ; il ne tenterait donc point de la décrire. Or, tandis qu'il restait en admiration devant la porte, un émissaire bizarre était arrivé (une nouvelle fois, une description inadéquate était inutile) et avait conduit Scarabée dans un jardin délicieux où étaient assis un jeune prince et sa princesse à la beauté sans égale.

— Je t'en prie, à quoi ressemblaient-ils ? dit le Grand-Prêtre, plutôt fâché d'avoir aussi peu à se mettre sous la dent.

Scarabée reprit longuement son souffle. Il fit un geste qui avait toute l'assurance d'un acteur populaire.

— Mon Père, bien que les mots soient défiés par la vérité, je vais te donner mon impression. Il était tout doré, comme le soleil, et ses yeux étaient dorés... on eût dit le jour en plein midi. Mais elle... oh, elle !... elle était l'enfant de la nuit, mais le jour l'adorait, de la même manière que l'on dit que le soleil est amoureux de la lune. Car il était le Jour, assis à côté d'elle, et à la façon dont il posait son regard sur elle, il était évident qu'elle était tout ce qu'il désirait. Mais lui, nulle femme (elle ne faisait pas exception à la règle) n'aurait pu le regarder sans émotion.

S'étant ainsi expliqué, Scarabée continua d'informer le Grand-Prêtre de la courtoisie avec laquelle le jeune couple l'avait accueilli, de l'opulence de la table dont ils l'avaient régala, au point que le rapporter dépassait ses capacités. Lorsque la visite s'était achevée, ils avaient donné à Scarabée un costume et le cheval sur lequel il était revenu, ainsi que d'autres trésors cachés qu'il avait juré de ne pas révéler et qui, s'ils étaient touchés sans sa permission, foudroieraient le curieux.

Quelques instants, le Grand-Prêtre resta à méditer tandis que Scarabée se servait en oranges et sucreries disposées sur un plat.

Finalement, le Grand-Prêtre demanda d'une voix chargée d'un léger reproche :

— Mais, mon fils, ayant reçu les faveurs de personnes aussi... pieuses et aimables, ne

leur as-tu point présenté le parchemin sacré et vanté les qualités de ce temple qui, depuis de nombreuses années, est pour toi un foyer et une famille ?

En entendant cela, Scarabée sentit en son cœur une épine de rancune. Il y prêta attention et répondit :

— Mais pour quelle autre raison m'avais-tu envoyé dans cette mission, mon Père ? Je t'ai obéi en tout point. Cependant, il semble que ce seigneur et sa dame ne quittent jamais leur maison. Par contre, ils t'invitent à leur rendre visite, si tu le désires.

A ces mots, les gros yeux du Grand-Prêtre sortirent presque de leur orbite et Scarabée dut feindre de s'étouffer avec une noix pour dissimuler son rire. Car il se représenta le Prêtre perdu dans la forêt ainsi que cela lui était arrivé, incapable d'y trouver la moindre demeure. Et Scarabée se dit : « Après tout, il est évident que j'ai réussi, vu la façon dont je suis revenu. Mais n'importe qui peut se perdre dans les bois. Je peux lui donner les mêmes indications qu'il m'avait données et le laisser s'amuser. Quant à l'être magique qui m'a pris en pitié, peut-être s'apitoiera-t-il aussi sur son sort. Bien que j'en doute. » Une nouvelle fois, il eut une petite crise d'étouffement qui amena le Grand-Prêtre à lui tapoter gentiment dans le dos.

Le lendemain matin, une heure après l'aube, le Grand-Prêtre pénétrait à cheval dans la forêt, accompagné par deux de ses sous-prêtres préférés et servi par le seul Précieux, qu'il avait pris en guise d'extra.

A aucun moment un seul des religieux du temple n'avait exprimé le moindre doute quant à cette mission. Au vu de Scarabée dans sa magnificence toute neuve, peut-être se rappelaient-ils un dicton de la région : *La guêpe fait-elle du miel ?* Il n'y avait rien de mal, si l'on y était convié, à rendre visite à de généreux excentriques. Car si un petit sot de bon à rien revenait avec de tels présents, quelle magnificence attendait un saint prêtre érudit ?

Scarabée avait chevauché plusieurs jours avec pour provisions le contenu d'une pauvre sacoche. Les trois prêtres avaient emporté un mulet supplémentaire chargé de tout ce qui avait été jugé nécessaire pour leur confort. Précieux conduisait ce mulet.

Durant la première journée, la procession s'avança sur la route. Ils furent importunés par les mouches, attirées peut-être par les saches remplies de nourriture ou le parfum de Précieux, mais tout se passa sans incident notable.

Le soleil descendit alors à l'ouest et commença à se coucher, et une teinte de bronze foncé renforça la forêt.

— Nous camperons ici, dans cette clairière à côté de la route, annonça le Grand-Prêtre. Érigez la tente.

A peine avaient-ils pénétré dans la clairière et commencé à mettre pied à terre qu'un étrange tremblement musical arriva du fond des bois.

Soyez certains que les trois prêtres tendirent l'oreille tandis que Précieux (qui, disons-

le, avait depuis le début éprouvé des réserves muettes devant cette aventure) se glissait derrière un arbre.

L'instant d'après, une curieuse passion s'empara des cinq mules.

D'abord, elles renâclèrent, puis elles piaffèrent... de telle sorte que selles et sacoches tombèrent au sol et la troisième désarçonna un prêtre qui rejoignit la terre d'une manière qui n'eut pas l'heur de lui plaire.

Libérées de leurs fardeaux, les mules se précipitèrent à travers la clairière et, debout sur leurs pattes arrière, se mirent à danser une ronde en tapant des sabots contre ceux de leurs voisines.

Les prêtres fixèrent ce spectacle absurde et déconcertant.

Enfin, le Grand-Prêtre, qui avait habituellement sur soi un commentaire sagace pour toutes les occasions, fit remarquer :

— La proximité de la magie, cela est bien connu, peut bouleverser le comportement des animaux inférieurs.

A peine avait-il parlé que les mules cessèrent leur danse et commencèrent à paître au petit bonheur.

La lumière s'enfuyait rapidement à travers le crible de branches et de feuilles. Il se produisit alors une série d'éclats le long du sol... au milieu desquels bondit une ombre noire.

Les prêtres firent des signes pieux et le troisième fit mine de s'enfuir... mais ce qu'ils distinguèrent alors devant eux n'était rien de plus redoutable qu'un gros lièvre noir, manifestement un animal favori, car c'étaient l'or et l'argent de son collier et de ses boucles d'oreilles qui avaient étincelé dans l'herbe.

Le lièvre s'arrêta alors et s'inclina par trois fois à l'adresse des prêtres, de telle sorte que ses jolies oreilles balayèrent la terre.

Puis il se retourna, traversa la clairière, marqua un temps d'arrêt et les regarda.

— Voilà qui est fort flatteur, dit le Grand-Prêtre, car il semblerait que nos hôtes éventuels soient finalement venus à notre rencontre. Cet idiot de Scarabée, cela n'a rien de surprenant, aura mal interprété ou compris leurs désirs. Le lièvre est leur messenger et nous devons le suivre.

Ce qu'ils firent. Même Précieux suivit à une distance respectable, tout autant effrayé de rester seul dans la forêt.

Au bout de quelques minutes de marche à travers les artères des bois qui s'assombrissaient, une grande lumière apparut et une nouvelle clairière s'ouvrit, illuminée de manière extravagante par des lampes de verre coloré suspendues aux arbres par des chaînes en or, ou à des piquets en ivoire sculpté là où il n'y avait pas d'arbres. Les lieux avaient été rendus si beaux et éclatants que tous les oiseaux des alentours, qui

venaient de se retirer pour la nuit, s'étaient réveillés, supposant que le soleil s'était levé en avance pour les surprendre, et commençaient à chanter rapidement et follement des airs gazouillés. Une autre mélodie jouait dans la clairière, mais elle n'avait aucune source précise.

Au milieu de la clairière poussait un unique noisetier, mais ses feuilles étaient en argent et les coquilles vertes étaient pareilles à des émeraudes. Autour du noisetier, sous des baldaquins en or, étaient installés des divans de soie écarlate couverts de coussins de satin rouge empilés.

De l'un de ceux-ci se levèrent alors un jeune homme et une femme ; clairement, d'après les descriptions de Scarabée, il s'agissait du seigneur et de sa dame, les deux magiciens.

Le jeune homme ne pouvait être qu'un prince, tant il était beau et somptueusement vêtu, de l'or pour son apparence dorée, et à son côté se tenait une fille modeste de dix-sept ans habillée d'argent, avec des saphirs dans sa cascade de cheveux bleu nuit, et deux saphirs aussi dans les yeux.

— Vous êtes les bienvenus, mes amis, s'exclama le jeune prince. En vérité, depuis que nous avons reçu votre émissaire, nous vous attendions avec impatience.

La jeune fille d'apparence discrète sourit aux prêtres avant d'abaisser ses cils adorables.

Très rapidement, les représentants du temple furent assis sur les divans. Mais, lorsque Précieux s'approcha, le prince se fit brutalement sévère.

— Votre serviteur ne peut s'asseoir à votre côté, révérend père. Il doit aller s'installer là-bas, hors de la lumière.

Le Grand-Prêtre ne discuta point. D'un geste noble, il écarta Précieux et la créature méprisée s'assit à l'endroit où on le lui avait demandé, dans l'ombre, loin de la chaleur et de tout confort.

Le lièvre noir s'était évaporé, mais d'une partie mystérieuse des bois sortit alors une troupe de ouistitis rayés qui marchaient avec une grande solennité. Ils s'approchèrent des prêtres et leur lavèrent les mains et les pieds dans de l'eau parfumée ; d'autres produisirent des cruches en or d'où flottaient les vapeurs entêtantes d'un vin sur lequel avaient été émiettés des pétales de roses ; d'autres encore arrivèrent dignement, portant des plats précieux dont la valeur fit écarquiller et scintiller les yeux des trois prêtres.

Un festin plantureux fut servi. Ce furent le jeune prince et sa princesse en personne qui servirent leurs invités, recouvrant leur front de guirlandes de myrtille, remplissant leurs verres dorés et leurs assiettes... avec une joie évidente, tandis qu'eux-mêmes ne mangeaient rien. (A Précieux, ils se contentèrent d'envoyer un ouistiti avec un bol d'eau en argile et des herbes dans un récipient en bois.)

Tandis que se déroulait le banquet, le prince et la princesse magiciens s'assirent et contemplèrent respectueusement les prêtres ; le prince implora le plus éminent d'entre eux de les instruire de la nature des dieux tandis qu'elle, toujours discrète, n'osait prendre

la parole.

Ainsi se passa une grande partie de la nuit, à manger et boire, dans un monologue intellectuel et philosophique du Grand-Prêtre qui, ayant enfin trouvé un auditoire digne de lui, parla plusieurs heures sans l'ombre d'une hésitation, ne requérant que de temps à autre un peu de vin pour lubrifier son gosier. Il jaillit en lui de telles finesses durant ce discours, véritables bijoux de pénétration, qu'il fut empli d'une humble fierté et d'un bonheur qu'il n'avait peut-être jamais éprouvés depuis son enfance. Quant à leurs hôtes, ils restaient suspendus à ses paroles avec autant de beauté que les lampes accrochées aux arbres au-dessus d'eux.

Néanmoins, le moulin à paroles du Grand-Prêtre finit par s'épuiser et il mit un terme à sa litanie. Sur les divans voisins, l'on pouvait observer que les deux autres prêtres avaient été à ce point emportés par l'extase devant ce sermon qu'ils avaient fermé les yeux pour le savourer d'autant mieux. A l'arrêt de sa voix, tous deux sursautèrent comme s'ils sortaient d'un rêve ou d'une vision merveilleuse, comme si, en vérité, ils avaient été arrachés brutalement à un profond sommeil.

Les ouistitis s'approchèrent à nouveau, des friandises furent servies, ainsi qu'un vin plus suave encore que les précédents. (Et même Précieux eut droit à un autre bol d'eau.)

— Révérend Père, dit alors le prince, il nous est absolument impossible de te remercier pour ce que tu nous as donné ce soir. Comme les paroles sont inadéquates, nous espérons que les quelques cadeaux que nous allons vous offrir pourront vous payer en retour. Car un esprit, un cœur et une âme tels que les vôtres exigent une récompense très spéciale. Quant à nous, hélas, un long voyage nous attend et il nous faut partir. Nous sommes sûrs que vous pourrez faire bon usage des commodités que vous trouverez autour de vous en ce lieu. Au matin, les présents vous attendront. Cependant, veuillez garder tout ce qui vous plaira, par exemple les plats et les verres. Votre serviteur pourra aussi garder son bol et sa tasse, ajouta le prince.

— Mon fils ! s'écria le Grand-Prêtre (et des larmes gonflèrent ses yeux exorbités). Je suis bouleversé. Mon seul chagrin est que le hasard voudra peut-être que je ne vous revoie point.

— Un jour viendra peut-être où je vous rendrai visite en votre temple.

— Ah, mon fils, quel jour de joie cela sera !

— Bon père, ne me flatte point. Je ne puis le croire.

— Mais si, c'est vrai !

C'est au milieu de ces échanges de politesses que le prince du plein jour prit congé des prêtres, ainsi que (dans le silence) la fille que Scarabée avait appelée « Fille de la Nuit ».

Après leur départ, les cruches continuèrent de se remplir et la nourriture resta chaude et odorante, tentant les prêtres de s'empiffrer de nouveau.

Au bout d'un moment, ils entendirent un bruit métallique et soyeux, levèrent les yeux

et contemplèrent trois plantureuses demoiselles qui sortaient des bois et se dirigeaient vers eux, vêtues uniquement de clochettes.

Les prêtres s'entre-regardèrent, mais peu de temps.

Sur les notes de la musique invisible, les demoiselles à clochettes commencèrent une danse sinueuse fort intéressante. Les prêtres les regardèrent avec beaucoup d'attention et laissèrent même leurs assiettes intactes.

Lorsque la danse arriva à sa fin, les filles se séparèrent et s'approchèrent des divans des prêtres où elles manifestèrent l'intention de s'allonger en leur compagnie.

Si la règle du temple exigeait le célibat, l'on avait fréquemment remarqué qu'elle ne s'appliquait pas en toute occasion. Tandis que les danseuses leur souriaient, les caressaient, les pinçaient et les délaçaient avec le désir évident de se montrer utiles et agréables, le Grand-Prêtre exprima la dernière décision de la soirée :

— Ce serait une erreur grave et disgracieuse que de rejeter l'hospitalité de nos hôtes. D'ailleurs, ce sont des magiciens et les insulter représente un danger, sans parler de l'impolitesse devant tout le mal qu'ils se sont donné.

Puis il se trouva trop occupé pour en dire davantage sur la question. Et, très rapidement, il s'éleva des gémissements, des grognements et des cris si puissants que certaines émeraudes en tombèrent du noisetier.

Au petit matin, les prêtres s'éveillèrent d'un sommeil réparateur... et découvrirent à portée de la main tout ce qu'il leur fallait pour rompre leur (très bref) jeûne avec le plus grand appétit.

Bien que les divans et les coussins luxueux fussent toujours présents avec le petit déjeuner, il ne restait aucun signe de leurs hôtes ni de leurs serviteurs. Le noisetier avait également disparu, ainsi que les lampes ; seul le soleil illuminait la clairière. Il révéla aux prêtres qu'ils étaient désormais revêtus de robes religieuses si magnifiques qu'ils étaient eux-mêmes devenus des lampes, tandis qu'à leur cou luisaient des bijoux étonnants, et dans les bourses brodées reposant sur leur ventre tout doré se trouvaient de grandes quantités d'émeraudes.

Trottant parmi les arbres, ce fut alors au tour de trois chevaux gris argenté d'apparaître, décorés comme pour des rois ; celui qui était destiné au Grand-Prêtre portait un caparaçon de pourpre avec tant de glands tintinnabulants faits d'or et de perles qu'il était étonnant qu'il pût faire un pas sans tomber. Un quatrième cheval s'avança, chargé de coffres marquetés d'or et d'onyx. Un rapide sondage révéla qu'ils contenaient les assiettes et les verres précieux du festin de la veille, soigneusement emballés, ainsi que des vêtements et des meubles, des ornements et des accessoires qui firent retentir une nouvelle fois la forêt d'expressions de joie.

Ce fut alors au tour de la mule de Précieux infestée de puces de pénétrer lentement

dans la clairière en regardant autour d'elle d'un air blessé. Précieux, vêtu comme de coutume, était lové sous un arbre, endormi, mais il se leva dès que le Grand-Prêtre lui en donna l'ordre et, un instant pantelant et bouche bée, baissa les yeux ainsi que la tête.

— Prends la tasse en argile et le bol en bois qui t'ont été donnés par le seigneur et sa dame. Ne les méprise point. (Précieux chargea maussadement ces objets sur sa mule.) Il me semble qu'ils ont décelé en toi un défaut qui m'est resté invisible, ce qui explique qu'ils ne t'aient point récompensé ni permis de festoyer. (Précieux fit une grimace exagérée.) Ne boude point. La nuit que nous avons connue ne peut nullement avoir diminué ta valeur. Avance donc prudemment, à l'avenir. Pas un mot. Monte sur ta mule.

Précieux monta donc sur sa mule.

Les prêtres enfourchèrent leurs chevaux élégants et le troisième prêtre conduisit diligemment le cheval chargé de trésors.

C'est ainsi qu'ils repartirent pour le village, discutant en chemin de la manière dont on les admirerait dans les rues.

Et il en fut ainsi qu'ils l'avaient prédit.

Le soleil se couchait de nouveau, comme il en avait l'habitude, lorsque Scarabée entendit un brouhaha dans le village en dessous du temple. Durant l'absence du Grand-Prêtre, il avait logé dans les appartements de ce gentilhomme, ce que le reste du temple n'avait osé lui refuser puisqu'il était le favori des magiciens. A part ses excursions jusqu'à la table personnelle du Prêtre et auprès de son cheval, Scarabée avait passé les heures à compter ses rubis et à élaborer des plans pour un avenir qu'il comptait couler au-delà de la forêt. Peut-être ne s'était-il pas attendu au retour du Grand-Prêtre, du moins avant un grand nombre de jours. Mais en entendant ces bruits d'excitations, Scarabée se sentit découragé. « Se peut-il, songea-t-il, que ces mauvaises gens aient aussi reçu des présents ? Où est donc la justice ? » Il monta jusqu'au toit en terrasse où était allumé la nuit le fanal qui devait secouer l'amnésie des dieux. Ses yeux étant désormais perçants, il put alors contempler un spectacle remarquable.

Voici ce qui était arrivé : alors qu'ils entraient dans le village, le troisième prêtre, qui conduisait le cheval précieusement chargé, avait senti une piqure brutale à la cuisse et avait pensé qu'il s'agissait d'une puce de sa mule en action. Mais il songea aussitôt que cela était impossible, puisqu'il ne chevauchait pas sa vieille mule, mais un splendide destrier. Il avait le soleil couchant dans les yeux et, ébloui, il se retourna vers son compagnon le plus proche, dont il eut une vision absolument extraordinaire. Le prêtre eut en effet l'impression que son frère n'était pas vêtu comme l'habitant d'une cour royale, mais qu'il était aussi nu qu'un ver, avec sur le corps quelques lianes et une grande quantité de boue. Le troisième prêtre n'exprima aucune opinion sur ce spectacle, mais il se frotta les yeux et regarda rapidement le chef de son ordre.

— Ta-ta, c'est le soleil. Car voici notre Père lui-même entièrement nu hormis quelques

grosses taches de déjections d'oiseaux et, à la ceinture (qui ressemblait à un gros ver mort), il porte une gourde dans laquelle... non, non. C'est le soleil qui m'éblouit.

Finalement, le prêtre prit son courage à deux mains et regarda sur soi. Il remarqua ainsi que son propre ventre bien rempli s'élevait tout nu et bien rond face à la lumière souriante du soleil couchant. C'est alors qu'une puce le piqua encore, car il était juché sur sa vieille mule, avec des coquilles d'escargots et des plumes de hibou sur la bride et une selle ornée d'orties sous son postérieur douloureux.

Ainsi donc, voici ce qui arriva : le village aux pierres roses vit un soir son Grand-Prêtre et deux de ses familiers suivre sur leurs mules la rue qui menait au temple, vêtus uniquement de quelques rares serpentins et bouts de végétaux ainsi que d'une généreuse dose de produits d'êtres ailés. Ils avaient aussi, empilées sur les mules, des gourdes débordant d'excréments de lapins, de morceaux d'écorce desséchée et de laissées de renards et de chats sauvages. Il s'ensuivit naturellement un brouhaha et, à ce spectacle, naturellement, Scarabée se hâta de descendre.

Sur la route, devant la porte du temple, tous se retrouvèrent dans la confusion et le final manque de pitié du soleil.

— Voyons, Père très pieux, s'étonna Scarabée, que vous est-il donc arrivé ?

Après cela, il y eut un moment de cris et de bousculades où le Grand-Prêtre chercha à pénétrer de force dans le temple, mais Scarabée et sa propre mule l'empêchèrent. Puis ce fut un silence enivré, dont profita Précieux pour avancer au trot, inchangé, vêtu normalement, sur une mule sans décoration bizarre.

— Laissez-moi parler ! s'écria alors Précieux.

Le village, évitant de regarder la nudité du Grand-Prêtre, demanda donc à Précieux de s'exécuter.

— Je les dénonce, fit Précieux d'une voix stridente. J'ai été épargné, mais ce sont de mauvais hommes et ils ont été châtiés pour leurs péchés... de la même manière que le vertueux Scarabée fut béni.

Précieux narra donc ce qui suit : En pénétrant dans la forêt dans des buts avaricieux, les prêtres avaient rencontré deux sorciers. Les prêtres étant en état de péché, ils avaient pu leur infliger un enchantement. Mais Précieux, qui avait percé cet enchantement à jour, n'avait pas été touché.

— Alors, continua Précieux, ces hommes se sont allongés sur le sol boueux, à la lumière du million de lucioles qui s'y étaient amassées et se sont laissé revêtir de guirlandes d'herbes puantes et de fougères mortes. Il leur fut offert de l'eau croupie, ils en burent et s'en lavèrent ; ils dévorèrent avec délectation des œufs pourris, des nids d'oiseaux et autres objets détestables. (Pour ma part, je reçus de l'eau et des herbes saines.) Les sorciers invitèrent alors le Grand-Prêtre à discourir sur la nature des dieux, ce qu'il fit pendant cinq ou six heures en déblatérant des blasphèmes tels que je n'en ai jamais

entendus, même à la taverne. Il déclara que les dieux avaient des voix d'oies, des queues de chiens, bavaient et avaient fait le monde à partir de fiente et... idée on ne peut plus ridicule... que la terre était ronde et tournait dans le vide. De temps à autre, l'un des deux autres prêtres lâchait un ronflement sonore pour bien marquer qu'il acquiesçait à tout cela. Lorsque cet abominable récitation arriva enfin à son terme, les deux sorciers prirent congé. Mais trois guenons sortirent alors de parmi les arbres et se mirent à danser ; assez vite, ces prêtres mauvais attirèrent les guenons à terre, se roulèrent avec elles dans la boue et commirent de tels actes que je ne pus supporter de les regarder. Au petit matin, les trois prêtres se réveillèrent vêtus ainsi que vous les voyez, ce qu'ils jugèrent avantageux, montèrent sur leurs mules et revinrent ici en se vantant tout du long de leur réussite. Quant à moi, qui étais innocent, je suis également revenu porter témoignage contre eux. Car tout ce qu'ils ont fait, sous l'effet de l'Illusion, fut rendu possible par leur envie irreligieuse de nourriture, de boissons fortes et leurs faims hideuses et interdites pour la chair et l'or.

Ceci dit, Précieux se cacha la tête entre les mains et plusieurs villageois s'approchèrent pour le reconforter. Mais d'autres crièrent que c'était un terrible sort, que les prêtres innocents n'étaient pas à blâmer et que, en particulier dans le cas des guenons, Précieux aussi avait été abusé.

— Vous les pensez incapables d'un tel acte ? s'écria Précieux.

Il porta alors aussitôt les deux mains sur les tissus auxquels n'avaient pas touché les sorciers et sur des bandages qui se trouvaient en dessous et arracha tout ce qui le recouvrait du cou jusqu'aux genoux. Précieux se révéla alors sous la forme d'une jeune femme bien ronde et avenante qui rougissait de honte et de rage et déclara :

— Ils m'ont achetée alors que j'étais à peine plus âgée qu'une enfant et m'ont élevée en secret pour servir de courtisane à ce saint père et à ses favoris. Pour dissimuler la vérité, ils m'ont fait me bander les seins et m'ont menacée d'un sort qui me ferait mourir mille morts si je révélais la vérité. J'aurais pu m'enfuir, mais pour aller où ? D'ailleurs, j'avais des raisons personnelles pour rester, l'une d'elle étant l'espoir que les dieux mettraient ces animaux à nu comme aujourd'hui.

Précieux (Précieuse ?) s'enveloppa alors dans ses vêtements et s'enfuit en courant.

Le Grand-Prêtre et ses familiers ne bougèrent pas, ratatinés dans leur graisse. A cet instant, on entendit un étrange appel. Les villageois se tournèrent vers lui et virent trois jolies guenons qui avançaient sur la route. Elles coupèrent à travers la foule et bondirent entre les bras peu accueillants des prêtres, et même entre ceux du Grand-Prêtre ; elles inondèrent chacun d'eux de baisers simiesques ainsi que de tous les signes et embrassements indéliques que manifestent à leurs maris des jeunes mariées de la plus basse extraction.

Scarabée chevaucha une seconde fois hors du village, mais il se dirigeait vers le sud et il avait le cœur léger, car sa chance avait tourné.

Il n'était pas allé bien loin lorsqu'un personnage sortit de parmi les arbres d'un pas sautillant. Ce n'était autre que Précieuse, dans une robe grossière mais portant des fleurs dans les cheveux. Scarabée avait toujours détesté Précieux lorsqu'il était un gamin gâté et flagorneur. Mais la jolie Précieuse qui avait été abusée était une tout autre question.

Derrière eux, dans le village, les prêtres payaient leurs nombreuses dettes, mais Précieuse n'était pas restée pour voir cela. Elle leva les yeux sur Scarabée et lui déclara :

— Je t'ai aimé avant même que tu sois devenu un si bel adolescent. Je laissais des chandelles là où tu pouvais les trouver et les manger et je les enduisais au préalable de sauce de mouton. Quand ils t'ont envoyé dans la forêt, j'ai prié et fait des offrandes aux dieux pour que tu reviennes sain et sauf. J'avais juré qu'un jour je viendrais tout te raconter. Mais, vois, j'ai emporté une dot.

Elle lui montra une assiette en argent sertie de bijoux exquis, ainsi qu'un verre en or absolument pur.

Scarabée la hissa donc sur son beau cheval et l'embrassa. Ce fut le baiser le plus suave qu'ils eussent connu.

Le temple du village cessa d'allumer son fanal. Il espérait que les dieux et les sorciers l'oublieraient. Scarabée et Précieuse vécurent à des milles de là, dans un autre pays. Au bout d'une année, ils érigèrent un autel en l'honneur d'un seigneur du jour et d'une dame ténébreuse qu'ils appelaient la Fille de la Nuit. Précieuse adorait aussi d'autres dieux, mais Scarabée ceux-là uniquement. Pourtant, lorsque Scarabée (que l'on appelait désormais par son premier nom) apportait des offrandes et de l'encens aux pieds de la Fille de la Nuit, le Destin ne lui annonça jamais qu'il était en avance sur son époque.

Mais Sovaz-Ajriaz était brouillée avec son père, Ajrarn, Prince des Démons, et Ajrarn était de son côté gravement fâché contre Chuz, l'amant de Sovaz, Prince de la Folie.

Le prince des Démons chassa donc ces amants et les bois sauvages devinrent encore plus sauvages. Car les Eshva, émissaires rêveurs des démons, se mirent à y rôder, à y danser ; et la caste supérieure des démons, les Vazdru, arpentaient les sentiers et les clairières sur leurs chevaux bleu nuit. Il se produisit alors de curieuses rencontres funestes, au clair de lune et dans l'obscurité.

ENFANTS DE LA NUIT

1

Un rêve

Marsineh avait les cheveux d'ambre roux, une peau pareille à de la crème, et les jeunes poètes frappés par l'amour chantaient parfois sous sa fenêtre. De plus, son père était riche ; elle s'habillait de soie brochée et portait des ornements en or à la gorge, aux poignets et aux chevilles. L'on pensait qu'elle ferait un beau mariage. Un jour, un étranger arriva en ville. Il était vêtu comme le serviteur d'un roi et avait sa propre suite. Il chevaucha jusqu'à la maison du père de Marsineh et remit son message. Le puissant Seigneur Koltchach avait entendu parler de la jeune fille et l'avait également contemplée dans un miroir magique. Elle lui plaisait et il désirait l'épouser. La date de la noce était déjà fixée ; elle tombait dans trois mois, la veille de la nuit de la nouvelle lune. Voilà.

— Mais... fit le père de Marsineh.

— Il ne peut y avoir de mais, repartit le précieux messenger. Nul ne contredit mon maître Koltchach. N'as-tu jamais entendu parler de lui ?

— Il me semble... murmura le père de Marsineh, mais la rumeur est souvent trompeuse.

— Comme tu n'as d'autre choix que d'accepter ce marché, dit le messenger en feignant d'ignorer l'allusion, je vais t'offrir sur-le-champ les présents que mon seigneur t'a envoyés, en témoignage de ces fiançailles.

Sur ce, des esclaves (vêtus comme les esclaves d'un roi) s'avancèrent avec des coffrets et des boîtes pleines d'objets si brillants et scintillants que le père de Marsineh en resta pantois. Et il le demeura. C'est ainsi que, lorsque le messenger et sa suite repartirent, le père de Marsineh n'avait pu prononcer le moindre mot s'opposant à cette union et que l'on pouvait considérer qu'il avait donné son accord.

— Tu as reçu d'immenses faveurs, annonça bientôt la mère de Marsineh à celle-ci dans une chambre supérieure.

— Un illustre mariage a été conçu pour toi, continua la tante de Marsineh.

Marsineh rougit comme une pêche. Elle était déjà amoureuse, du fils de l'un des riches voisins de son père.

— Qui est-ce ? chuchota-t-elle. Est-ce Dhur ?

— Dhur ? (La mère et la tante eurent un rire méprisant. Et Marsineh pâlit comme un lys.) Bien mieux que ce pauvre Dhur, s'écrièrent-elles. Tu dois épouser le très puissant Seigneur Koltchach.

Marsineh émit un petit cri de faiblesse.

— Allons, allons, dit la mère en faisant claquer sa langue. Éloigne de ton esprit les

rumeurs stupides. Koltchach, cela ne fait aucun doute, est un seigneur puissant et munificent. Tu ne pourrais trouver mieux.

— Oh, épargnez-moi, dit Marsineh.

— Il est trop tard pour cela, dit la tante sur un ton sagace.

Qui était donc ce Koltchach ? En vérité, l'on connaissait et disait bien peu de choses à son sujet. Dans cette région, sa réputation reposait sur deux ou trois faits supposés et quelques vagues récits. L'on estimait qu'il était d'une richesse fabuleuse et du moins les cadeaux remis au père de Marsineh avaient-ils vérifié cette supposition. Tout en n'étant pas véritablement magicien, il possédait certains artefacts magiques... le messenger n'avait-il point prétendu que son maître avait contemplé la jeune fille dans un miroir ensorcelé ? Le rang de Koltchach devait être celui de prince ou seigneur, mais l'on ne savait trop où étaient situées ses terres. Il était toutefois certain qu'il était âgé, puisqu'il y avait plusieurs décennies que circulaient les récits le concernant. Ils ne disaient pas grand-chose. Et pourtant, ils n'étaient ni domestiques ni réjouissants. L'on notait communément, par exemple, que Koltchach avait une bibliothèque dont chaque volume était relié dans la peau souple d'un bébé humain. L'on disait, un peu moins fréquemment, qu'il était impossible de faire quoi que ce fût derrière le dos de Koltchach... puisque, mais bien trop littéralement, il possédait des yeux derrière la tête. Un dicton de la région prétendait aussi, lorsqu'un nuage couvrait le soleil vespéral :

— Ah, Koltchach fait prendre l'air à son âme.

Les gens les plus éduqués des villes considéraient tout ceci comme absurde. Quant au père de Marsineh, bien que lui-même, quand il était enfant, eût pratiqué un jeu qui s'appelait *Attention aux griffes de Koltchach*, il était convaincu que le Koltchach des rumeurs ne pouvait être le Koltchach des coffres et des boîtes. Il ne fallait pas se mettre en travers du chemin d'un amour aussi ardent et généreux.

Le temps commença à filer rapidement dans la maison du fait des préparatifs pour la venue du grand seigneur.

Marsineh était prise comme une tendre mouche dans une toile d'araignée gluante sans grand espoir de pouvoir s'échapper. Tandis qu'elle dérivait à travers ses tâches et obligations prénuptiales, rendue distraite par son inquiétude et sa tristesse, elle ne pouvait s'empêcher parfois d'imaginer ô combien différemment elle eût vogué sur le flot des jours et des nuits vers un mariage avec Dhur. (De ce jeune homme, l'on ne disait rien en ville hormis le fait qu'il était beau et affectionnait les divertissements... et que ses éperons auraient pu nourrir toute une famille pendant la moitié d'une année.)

Au début, Marsineh crut à demi que Dhur allait lui faire parvenir de ses nouvelles, lui communiquer elle ne savait quel message. Comme elle ne recevait aucun billet, elle songea qu'il était aussi aveuglément frappé par le chagrin et désespéré qu'elle. Il n'y avait rien qu'il pût faire pour elle, de même qu'elle était incapable d'agir pour se tirer

d'embarras. Délicatement élevée et, jusqu'alors, jamais sérieusement en opposition avec les décisions de ses parents, elle ne pouvait envisager d'autre alternative à l'obéissance. D'ailleurs, elle était continuellement entourée par des membres de la maisonnée par ses servantes et ses femmes de chambre, par des relations de sexe féminin qui étaient venues la féliciter, leur regard brillant chargé de suppositions nerveuses. Jamais prisonnière n'avait été gardée avec un zèle plus parfait.

Mais, si Marsineh ne pouvait concevoir de désobéir ou d'échapper à ses parents, elle ne pouvait davantage se représenter ses noces avec le Seigneur Koltchach, et encore moins ce qui devait s'ensuivre.

Vint une nuit, parfumée par le jasmin qui fleurissait sous la fenêtre de la jeune fille, où, blême et épuisée, elle s'endormit dans son lit et fit ce rêve :

Le mariage avait eu lieu. Il était terminé. Elle avait été transportée (elle avait encore un faible souvenir de récipients brunis, d'arômes et d'épices, de feux d'artifice et de tambours) à l'intérieur d'une litière à rideaux le long d'une route inconnue. De part et d'autre marchait ou chevauchait une vaste suite, serviteurs et soldats d'une noble maisonnée, tandis que, un peu devant elle, sur un destrier noir comme le charbon, chevauchait celui qui était son mari, Koltchach.

Dans ce rêve il lui sembla soudain que, bien que mariée à lui, elle n'avait pas encore vu Koltchach. Mystérieusement, le long de la cérémonie, il était resté voilé, ainsi qu'elle-même l'avait été au début, dissimulée de la tête aux pieds sous son voile de mariée brodé et orné de perles. Comme cela se pouvait, elle n'en avait aucune idée... car, s'il avait soulevé son voile, elle avait dû avoir un aperçu de ce personnage, à un moment ou un autre... et pourtant elle n'en avait aucun souvenir. Elle était même incapable de dire s'il était grand ou petit, mince, gros ou courbé par l'âge. Seul le cheval noir lui venait à l'esprit et encore comme si quelqu'un lui en avait parlé.

En conséquence, Marsineh se sentit poussée à écarter les rideaux de sa litière pour le regarder, ce Koltchach.

C'était un voyage de nuit, car le mariage n'avait commencé qu'une heure après le coucher du soleil, alors que la lune neuve s'élevait dans le ciel. Il devait être désormais plus de minuit. Le cortège de son maître avançait à travers le noir monde nocturne, luisant comme une eau mouvante dans ses tissus et ses métaux, car ses rangs portaient de nombreuses lampes au bout de lances en ivoire. Ces lumières oscillaient au-dessus d'elle, pleines lunes rosées, et de temps à autre les phalènes se précipitaient dessus avant de retomber.

Malgré tous ses efforts, Marsineh avait beau regarder dans cette foule qui avançait presque silencieusement, elle ne distinguait rien de son mari. Elle remarqua alors autre chose : le cortège était sur le point de pénétrer dans une forêt qui apparaissait au bout de la route. Cette forêt donnait une telle impression de ténèbres étouffantes et de prison que Marsineh, qui était déjà effrayée par ses mois de fiançailles, fut frappée d'une peur glaciale. Incapable de prévenir tout ce qui pouvait arriver, elle laissa retomber le rideau de

sa litière.

Après un certain temps, le mouvement de la litière s'interrompt.

Marsineh se tordit les mains d'effarement. Et voilà qu'au bout d'un instant un personnage indistinct écarta les rideaux, s'inclina et lui dit :

— Ma dame, le Seigneur Koltchach désire que tu descendes. Nous allons nous reposer, le restant de la nuit, à l'abri de ce bois.

Il l'aida à quitter la litière, chose qu'elle désirait le moins. Elle se retrouva sur la pelouse de la forêt, dans une clairière flottant au milieu des lampes de la procession. Tout autour d'elle, les arbres avaient refermé leur muraille. Elle était entrée et il n'existait aucune issue.

— Maintenant, ma dame, je vais te conduire jusqu'au pavillon de ton seigneur.

Marsineh dut une nouvelle fois faire ce qu'elle désirait le moins et elle foula l'herbe nocturne de ses pieds de rêve qui lui donnaient l'impression d'être aussi réels que s'ils étaient de chair... ou d'argile. Une grande tente brillante était installée à l'écart, de l'autre côté d'un petit torrent avec une grosse pierre en son milieu. Grâce à celle-ci, ils passèrent, mais bien trop facilement, de l'autre côté, et sur l'autre rive d'autres ombres soulevèrent le rabat du pavillon et Marsineh entra.

L'intérieur de la tente était pareil à celui d'un globe de nacre. Ses draperies étaient dépourvues de coutures et, comme les arbres, ne révélaient aucune issue. La tente était meublée luxueusement, tandis que, sur un perchoir doré, était installé un oiseau semblable à du feu, avec des fontaines de flammes en guise de crête et de queue. Il la considérait avec des yeux froids comme ceux d'un serpent. Près du fond de la tente se dressait une icône de noir et d'or. Le regard apeuré de Marsineh prit ceci pour la statue d'un dieu étranger. Les mains dorées frissonnèrent alors sur la robe noire incrustée de soleils et d'étoiles et le masque noir se tourna un peu sous le diadème doré. Le masque avait des yeux qui observaient Marsineh de la même manière que l'oiseau de feu, mais elle était incapable d'en déterminer la forme ou la couleur.

— Tu es désormais ma femme, dit une voix grave et basse sortie du masque. Peux-tu le nier ?

Marsineh faillit s'évanouir.

— Non, mon seigneur.

— Prends donc un siège. Mange et bois.

Marsineh s'assit en tremblant sur les coussins. Elle prit une tasse de jade noir qui l'attendait, la porta à ses lèvres mais ne put se forcer à goûter le vin. Elle émietta des gaufres sucrées sur une assiette d'une transparence rare et se coupa un fruit avec un couteau en argent.

— Où est donc ton appétit, mon épouse ? dit alors le masque de Koltchach. Se peut-il

que tu aies peur de moi, ton propre mari ? Est-ce ce qui recouvre mon visage qui t’effraie ainsi ? Dois-je l’ôter ?

— Non, non, mon seigneur, protesta-t-elle. Il n’est pas nécessaire que tu te révèles à moi.

— Mais si, chère épouse, car, il y a longtemps déjà, j’ai contemplé tes charmes, quoique imparfaitement, à travers les brumes d’un miroir magique. Par courtoisie, je révélerai à mon tour ma propre face.

La jeune épousée resta alors figée dans ce pavillon brillant. Elle regarda les deux mains gantées se lever, deux gantelets d’or auxquels avaient été attachés des ongles longs comme des griffes à l’émail noir... à moins que ce ne fussent les ongles véritables de Koltchach. Et le masque noir et sans expression bougea et commença à s’écarter. Il se sépara et tomba sur les tapis... Ainsi apparut le visage de son mari.

Marsineh se réveilla en hurlant.

Or la première des femmes de Marsineh, une très belle jeune fille nommée Yezade, avait voulu dormir cette nuit-là dans l’antichambre afin de rester près de sa maîtresse. Ces deux jeunes filles étaient venues au monde au cours de la même année et avaient habité sous le même toit toute leur vie, compagnes de tous les instants. Bien que Yezade ne fût point d’aussi haute naissance que sa maîtresse compagne de jeu, elle avait été élevée et éduquée selon les mêmes critères que Marsineh. En grandissant, tels deux bourgeons sur la même branche, soit assises de part et d’autre d’une harpe dont elles pinçaient les cordes à tour de rôle, soit cousant chacune la moitié d’une fleur sur un châle, elles s’étaient souvent juré de ne jamais se séparer. Mais, en grandissant, chacune se tourna vers ses propres occupations, bien que Yezade fût toujours la première des suivantes de Marsineh. Et Yezade avait partagé l’horreur de Marsineh devant ce mariage. Sans rien dire, elle n’en avait pas moins médité sur le sort de Marsineh.

En entendant sa maîtresse hurler, Yezade se précipita dans la chambre à coucher.

C’était la dernière heure de l’ancienne lune (car la veille du mariage était presque là). A la fenêtre se trouvait l’épouvantail lunaire, sur le dos, maigre et incurvé comme un bateau sans voilure. Marsineh, plus pâle et plus belle encore, sanglotait sous ce vaisseau.

— Chère maîtresse ! s’écria Yezade.

Marsineh s’exclama :

— Oh, j’ai eu un rêve terrible... et je crois que ce n’était pas un simple produit de mon sommeil, mais une véritable prophétie de ce qui m’attend.

— Raconte-le-moi, je t’en prie.

Marsineh fit donc le récit de son rêve, entrecoupé de sanglots. Et Yezade resta assise à son côté, ses grands yeux fixés sur Marsineh qui lui conta le cortège, la nuit, la forêt, la

clairière et la tente éclairée, l'icône masquée qui disait à l'épousée de s'asseoir, de manger et de boire, puis lui demandait si elle voulait voir son visage, la face de Koltchach.

— Bien que je l'aie supplié de ne point le faire, il a levé ses mains dorées aux longues grilles noires et a ôté le masque... et j'ai vu... j'ai vu...

— Oh, chère maîtresse, quoi donc ?

— Il avait le visage d'une bête.

Marsineh dissimula son visage entre ses mains.

Au bout d'un court laps de temps, Yezade, peut-être un peu pédante, lui demanda :

— De quelle sorte était cette bête ?

— Oh, je l'ignore... je ne saurais dire... il était hideux, bestial. Les yeux me foudroyaient et les dents scintillaient... j'ai hurlé et je me suis réveillée en criant. Mais il n'est aucune échappatoire. Tel est mon destin.

Marsineh retomba alors sur son lit et pleura abondamment.

Yezade resta assise à son côté, comme plongée dans une solennelle réflexion, et l'on eût pu estimer qu'elle se montrait particulièrement indifférente. Mais elle reprit la parole.

— Ma sœur, dit-elle, il se peut que tu te rappelles que ma mère, avant sa mort, était parfois appelée « la sorcière ». Et il est vrai qu'elle possédait certains talents dont j'ai hérité les secrets... quoique je ne m'en sois jamais vantée, car tu sais tout comme moi qu'il est raisonnable pour une femme de ne pas se faire remarquer. Or, toi qui t'es toujours montrée bonne envers moi, tu possèdes aussi un bien-aimé, ce jeune homme que tu désirais et t'attendais à épouser, Dhur dont le cœur est sans nul doute brisé. De mon côté, je n'ai personne à qui je manquerai et, en vérité, si je dois être séparée de toi, nul ne s'occupera de moi ni moi de quiconque sur cette terre. Permits-moi donc de prendre ta place à ce mariage. Nous nous ressemblons beaucoup, nous avons la même taille, la même silhouette et, dans les atours et sous le voile nuptiaux, je pense que le méchant Koltchach, qui t'a simplement regardée, ainsi qu'il l'a dit dans ton rêve, à travers un miroir magique plein de brume, se laissera abuser et ne songera pas un instant que ce ne puisse être toi. Par la suite, grâce aux arts de ma mère, peut-être pourrai-je me protéger. Ou, si je ne le puis, j'affronterai les ennuis qui t'auraient attendue. Et s'il a un visage de bête, moi je te dis que tous les hommes sont des bêtes et des monstres, qu'ils en jouent le rôle ou non. Je ne le crains pas du tout. Et si, cependant, tu peux t'envoler vers la liberté avec ton amant, cela me suffira.

Or Marsineh, au cours de leur vie commune, avait pris l'habitude d'écouter les conseils de Yezade, qui était manifestement la plus hardie des deux. Marsineh était d'ailleurs dans la position de quelqu'un qui se noie, tendant à se raccrocher au moindre roseau, au moindre fétu de paille du torrent. Bien qu'elle déplorât l'idée que sa compagne d'enfance affronte cette terrible épreuve, Marsineh ne put donc s'empêcher de penser que la brave Yezade, pleine de ressources, se tirerait mieux qu'elle de cette épreuve. En toute équité,

Marsineh croyait aussi que la ruse risquait d'être décelée avant le commencement du fatal voyage nocturne. La ressemblance entre les deux jeunes filles était remarquable (ce qui n'avait rien d'extraordinaire, vu qu'elles avaient le même père), mais assurément Koltchach, qui avait si explicitement exigé l'une d'elles, serait capable de faire la différence. Yezade serait par la suite absoute, instrument de sa maîtresse... et Marsineh serait dans les bras de Dhur, en sécurité.

Pour toutes ces raisons, Marsineh fut convaincue d'adopter le stratagème de Yezade et le reste de la nuit fut passé à peaufiner leur plan.

Le jour de la noce arriva, puis le midi et l'après-midi. Tandis qu'il s'écoulait, les guetteurs sur les murs de la ville aperçurent un grand plumet jaune de poussière qui roulait à l'horizon.

— C'est le cortège du fiancé de Marsineh. Quelle hâte ! Pourtant, il se trouve encore à des milles d'ici. Il n'atteindra pas la porte avant le coucher du soleil.

Ils touchèrent alors diverses amulettes qu'ils avaient prises au matin.

Le plumet de poussière s'approcha lentement au fur et à mesure que le jour entraît dans l'ouest en se rétrécissant. Le plumet devint blanc, rouge, violet, tandis que le ciel s'empourprait et bientôt, sur la route qui conduisait à la porte de la ville, se déversa une foule qui était la substance de la poussière, qui s'élevait maintenant devant le rideau du couchant.

Dans les rues, aux fenêtres et par-dessus les murs du jardin, la ville regardait un peu en biais pour essayer de voir le Seigneur Koltchach, l'heureux prétendant. Étrange : sa suite ne jouait pas de musique, comme il était habituel. Plus étrange encore : les hommes, les chevaux, les litières et les chariots passaient, il y avait des lampes et les bijoux que les lampes éclairaient... pourtant nul ne pouvait par la suite être parfaitement sûr de la nature du cortège. De la position des objets, des vêtements, des bannières. Quant aux téméraires qui voulaient dévisager Koltchach, ils ne pouvaient le repérer. Ils murmuraient qu'il n'était peut-être pas venu, finalement, mais qu'il avait envoyé un délégué, comme auparavant.

Comme le sang du ciel disparaissait à l'horizon, avec un sifflement pareil à celui d'un nuage bouillonnant qui se pose au sol, la foule arriva devant la maison du père de Marsineh. Et sur sa porte tombèrent des coups brutaux, un, deux, trois.

— Ouvrez ! gronda une voix. Le Seigneur Koltchach est ici pour revendiquer la femme qui lui a été promise !

Les portes furent alors largement ouvertes et une partie de la foule entra à cheval. Des musiciens se mirent à jouer comme sous l'effet de la joie. Sur le seuil de la cour intérieure, où devait se dérouler le mariage, les prêtres firent des offrandes sur les autels domestiques, aux dieux qui, comme toujours, n'y prêtèrent nullement attention. Des vierges couronnées de fleurs s'avancèrent pour accueillir... quoi ? Une grande créature

emmaillotée et couronnée elle-même d'une coiffe en or pur.

A l'est, pâle et émaciée comme si elle était malade, la lune neuve se levait.

Des pétales, des parfums, des notes de musique... et la mariée descendit l'escalier, portant un voile serré sous une toile chamarrée qui la dissimulait entièrement, des cheveux d'ambre aux orteils peints.

Il y eut alors des cris de joie, des souhaits de bonheur et enfin des incantations religieuses, des pétards, des clochettes, des harpes, des oiseaux lâchés hors de leurs cages et l'encens à la fumée bleue.

Voilà un fort beau mariage qui s'était déroulé selon toutes les convenances.

La Première Nuit : Retrouvailles

Un messenger se tenait devant la maison du père de Dhur. Le messenger était élégamment vêtu, mais il n'avait pas de monture et ce ne devait être qu'un adolescent. Le portier de la maison le considéra d'un œil malveillant.

— Mon jeune Seigneur Dhur est absent. Il est parti ce matin même.

Le messenger pâlit dans la pénombre. Ce devait être un maître peu commode qui l'avait envoyé, et qui le châtierait pour ne pas avoir remis son message.

— Mais mon jeune maître sera de retour dans trois jours, au plus tard. Il est simplement allé chasser dans les bois.

— Sans cœur, haleta le bel adolescent.

Son regard, qui était déjà brillant, se noya de larmes.

— Ton maître est-il impatient ? voulut savoir le portier. Vraiment, la vie est dure pour nous autres serviteurs.

— Soit je remets au Seigneur Dhur mon message pressant, soit je périrai, chuchota l'adolescent.

Le portier se décida. Il supposa que Dhur avait une dette quelconque ou qu'un mari irrité voulait se venger et qu'il s'agissait là de la mise en garde d'un ami. Comme il aimait bien Dhur et qu'il ne voulait ni l'exposer au danger, ni alerter son père, le portier prit sur lui de sauver la situation... d'ailleurs, ce séduisant adolescent pouvait par la suite s'avérer agréablement reconnaissant.

— Voyons un peu, dit donc le portier, il y a dans l'écurie un bel âne de selle que j'ai le droit d'utiliser et qui ne manquera à personne. Je vais te le prêter pour que tu puisses suivre Dhur. La route est assez simple. Il te suffit de prendre la porte de la ville... qui doit rester ouverte ce soir en l'honneur d'un cortège nuptial qui doit sortir (et qui est fort étrange, ai-je entendu dire !). Suis ensuite la route et pénètre dans les bois, mais ne t'écarte point de la piste. Le Seigneur Dhur et ses compagnons seront logés à l'Auberge de la Tourterelle, qui est au bord de la route. C'est un simple voyage de trois ou quatre heures.

Si le portier avait espéré une manifestation immédiate de gratitude, il fut grandement déçu. L'adorable adolescent s'appuya frêlement contre la porte, approcha l'âne lorsqu'il arriva, grimpa dessus sans aucune habileté et, affalé sur son dos avec un regard douloureux, remercia le portier d'une voix faible, sans lui offrir soit une pièce, soit un baiser.

— Telle est l'ingratitude crasse des jeunes, marmotta le portier.

Il songea un peu tard que l'âne risquait de ne jamais revenir et qu'il lui faudrait alors trouver une bonne excuse pour sa disparition.

Le séduisant adolescent (Marsineh déguisée) traversa la ville, qui ne lui était guère familière, franchit la porte de la ville, ce qu'elle n'avait jamais fait, et s'engagea sur la route inconnue. La lune neuve se levait et elle ne pouvait que penser à une noce qui allait commencer...

Au milieu de l'après-midi, avant l'entrée de la cohorte de femmes, Yezade était allée seule préparer et habiller la mariée. C'est ainsi que la mariée (Yezade) s'était habillée. Elle avait aussi habillé Marsineh en messenger. Il s'ensuit une intéressante réflexion sur l'intimité de cette maisonnée et des parents avec leurs enfants, puisque Marsineh et Yezade s'attendaient à ce que la remplaçante voilée puisse convaincre sans peine tandis que la vraie victime ne devait éprouver aucun problème à s'enfuir de la maison. Inutile de dire que les deux aventures s'exécutèrent sans le moindre anicroche.

Pourtant, en atteignant la porte de son amant et en apprenant qu'il était parti chasser, la résolution de Marsineh faillit faiblir. Puis elle se prit à songer que, lui aussi s'était enfui pour aller noyer son cœur brisé dans le sport. Il ne pouvait même pas supporter de rester dans la ville où elle devait être unie à un autre que lui. Ainsi réconfortée, Marsineh était montée sur l'âne que le destin taquin (et le portier) lui avait fourni. Bien qu'elle n'eût jamais de sa vie enfourché de monture, elle en supporta l'inconfort aigu et poussa l'animal à trotter malgré lui, ce qui lui causa des douleurs encore plus intenses. Qu'étaient-ce que quatre heures pour un cœur amoureux en fuite ? Les heures n'étaient rien quand leur fin la verrait entre les bras protecteurs de son bien-aimé.

La nuit était jeune et bleue et les étoiles féroces. Ceci, ainsi que son assise inconmode sur l'âne, son espoir et sa peur, l'empêcha d'associer la route de son rêve avec la route par laquelle elle quittait alors la ville. Et une heure plus tard, gémissant sous l'épreuve de sa chevauchée, Marsineh était bien loin de remarquer qu'il s'agissait là précisément de la forêt de son cauchemar, dans laquelle la crainte de Koltchach l'avait poussée.

Peu avant minuit, Dhur se divertissait avec quelques amis dans une salle supérieure de l'Auberge de la Tourterelle. Ils étaient revenus bredouilles de leur chasse, ce jour-là ; ils avaient simplement débusqué une créature mystérieuse dans la lueur argentée qui précédait le lever du soleil... pour s'évaporer prestement. A midi, chevauchant ou se promenant sous les pavillons des arbres, quelques jeunes gens avaient fait allusion à d'étranges contes des bois, qui étaient hantés par une étrange magie. Pourtant, nulle sorcellerie n'était venue les tenter et aucune bête n'était apparue pour se faire chasser avant de tomber devant leurs épieux et leurs poignards.

— C'est la tristesse et les regrets de Dhur qui les éloignent, dit quelqu'un, à demi sérieux.

Mais Dhur ne semblait ni triste, ni plein de regrets. Il avait juré contre l'absence de gibier, mais dans la salle supérieure de l'auberge il avait mangé et bu avec plaisir et il était maintenant allongé parmi ses coussins et regardait la danseuse tout en jouant avec les tresses de la joueuse de lyre.

— Chante-nous une chanson d'amour, dit Dhur à la chanteuse, sans tristesse ni regrets.

— Oh, beau seigneur, dit-elle en lui coulant un regard sous ses paupières dorées, on dit qu'il est dangereux de le faire ici. Il y a de nombreuses années, dit-elle d'une voix mélodieuse, que deux amants surnaturels habitent quelque part dans les profondeurs de la forêt. Et comme aucun amour mortel ne peut rivaliser avec le leur, cela porte malheur de chanter une chanson qui parle d'un amour qui n'est pas le leur.

— Chante-nous donc leur amour. Qui sont ces êtres remarquables ?

— Deux démons, dit la fille à la lyre en posant ses propres paupières dorées sur l'épaule de Dhur.

— Il est beau, dit la danseuse en venant s'allonger sur le genou de Dhur, tout doré comme une aube d'été. Mais elle...

— Elle est noire et blanche, la peau blanche comme la rose blanche, les cheveux noirs comme un nuage de hyacinthes noires, dit la chanteuse en souriant à Dhur mais sans s'approcher.

— Elle a des yeux si bleus, murmura la fille à la lyre, que si elle pleure il en tombe des saphirs.

— Puissent les dieux me donner une telle femme ! s'écria l'un des jeunes gens. Je la corrigerais et la battrais pour qu'elle soit toujours en larmes.

— Celle-ci, dit la danseuse, même toi, doux seigneur, tu n'oserais la battre...

— Eh bien, chante donc.

A cet instant, une autre servante de l'auberge entra brutalement dans la salle et annonça :

— Mon Seigneur Dhur, il te faut descendre. Un messenger est arrivé, à moitié mort, et il bredouille qu'il ne veut parler qu'à toi...

Très inquiet, comme on peut le supposer, Dhur se leva d'un bond et se hâta de descendre l'escalier de l'auberge jusqu'à la chambre où avait été installé le nouvel arrivant.

A ce stade, il faut dire que Marsineh avait depuis longtemps l'impression d'avoir vu souvent Dhur et de s'être sans cesse trouvée en sa compagnie. Ceci parce qu'elle avait rêvé de lui presque toutes les nuits et songé à lui encore plus régulièrement. Son visage et sa voix lui étaient aussi familiers que ceux de son père et de sa mère. Mais en fait les deux jeunes gens ne s'étaient rencontrés qu'à six reprises et pas une seule fois depuis que le mariage avait été décidé.

C'est pourquoi, bien qu'insensibilisée par les souffrances de sa chevauchée inaccoutumée et l'énormité de tout ce qui lui était arrivé, lorsque Marsineh leva les yeux dans le vague et le vit entrer dans sa chambre, elle le reconnut aussitôt et un bond de folle joie la fit se redresser. Mais Dhur, en voyant Marsineh, qu'il n'avait pas vu depuis trois mois et qui était vêtue comme un adolescent épuisé, ne la reconnut pas du tout. Le fait est que, si elle était amoureuse de lui, il n'avait jamais été amoureux d'elle, bien qu'il eût beaucoup d'affection pour elle.

— Parle ! s'écria Dhur d'une voix désespérée en se demandant si son père avait trouvé la mort ou si la maison familiale était tombée en ruines... car quelle autre nouvelle pouvait apporter un messenger aussi forcené ?

Et la pauvre Marsineh, prenant son regard et son ton affolés pour des signes de reconnaissance et de bienvenue, se jeta contre sa poitrine.

— Ah, tu vas me sauver ? Je suis perdue sans toi ! s'exclama-t-elle.

— Là, là, dit Dhur en la tapotant doucement sur le dos. Reprends-toi et dis-moi ce qui s'est passé.

— N'est-ce pas absolument évident ? se lamenta-t-elle.

— Pas du tout. Allons, parle ! lâcha Dhur en commençant à perdre patience.

Et il repoussa cette personne qu'il considérait comme un importun.

— Eh bien, je me suis enfuie, dit Marsineh en tremblant et en vacillant. Je n'avais pas le choix. Comment aurais-je pu endurer... cela ?

— Endurer quoi ? cria Dhur, hors de soi.

— De me résigner à un tel esclavage... alors que j'avais connu le miel des espoirs que tu avais engendrés...

Dhur, les pouces dans la ceinture, foudroya le messenger du regard.

— Allons, gronda Dhur, cesse ces babillages, petit idiot, et dis-moi ce qui a pu se passer... ou bien faut-il que je te fasse parler à coups de fouet ?

— Mais, je ne suis pas... commença Marsineh.

Sa voix faiblit. A ce terrible moment, tout lui apparut clairement. Non seulement son bien-aimé avait été abusé par son déguisement et la prenait pour ce qu'elle se prétendait : un bel eunuque venu apporter de funestes nouvelles. Non, il n'y avait pas que cela. Grâce à l'instinct acéré et insupportable de l'amour, elle venait de prendre conscience de l'indifférence, de l'inattention qu'il portait à Marsineh en tant que telle, elle qui seule pouvait expliquer son déguisement. Il aurait pu venir jusqu'à elle déguisé comme il le voulait, elle l'eût immédiatement percé à jour. Mais il ne la reconnaissait pas... car il ne l'avait jamais regardée autrement que d'un œil distrait. Contrairement à elle, il n'avait pas rêvé et songé à l'objet de son désir. Oh, elle comprenait maintenant pour quelle raison il ne lui avait donné aucune nouvelle, pour quelle raison il était parti chasser le jour de ses

noces. Il l'avait oubliée.

A cette seconde, son cœur se brisa et dans un craquement tellement fort qu'il l'arracha à sa transe, à sa pâmoison, à son rêve même, à toute chose. Elle vit ce qu'elle avait fait et dans quelle situation elle se trouvait : une fuyarde, détachée du sein du monde, dépourvue de toute amitié. Car son unique amie, Yezade, était la proie d'un terrible ennemi et ce n'était qu'un autre ennemi qui se tenait désormais devant Marsineh. Cette révélation était tellement effarante qu'elle la rasséréna et lui rendit tous ses esprits.

Dhur, qui n'aimait pas Marsineh, ne l'aiderait pas. Mais puisqu'il était maintenant son unique moyen de survie, il fallait l'implorer selon les termes qu'il lui offrait.

Marsineh tomba à genoux avec un cri de souffrance multiple.

— Mon seigneur, couina-t-elle, je ne suis qu'un pauvre garçon et j'ai échappé à un maître cruel. Tu l'as oublié, mais tu m'as une fois vu dans la rue et tu t'es montré doux envers moi. Je te supplie de me permettre de te servir. Oublie ma supercherie. Je ne suis porteur d'aucun message. Mais ne me refuse pas la protection de ton service. Sinon, mon ancien maître me tuera.

Dhur était tellement soulagé de découvrir sa famille saine et sauve que, plutôt que de se mettre en colère, il éclata de rire. (Oh, comme cela fracassa les morceaux du cœur déjà brisé de Marsineh !)

— Misérable, j'ai bien envie de te châtier pour ton impudence. Mais quel est cet ennemi que tu fuis ?

— Il s'appelle Koltchach, dit Marsineh pour bon nombre d'excellentes raisons.

— Koltchach ? Voyons, j'ai déjà entendu ce nom...

— Il est venu en ville afin d'épouser une malheureuse fille. La pauvre dame doit être désespérée.

— Oui, une noce... je crois qu'on m'en a parlé. L'une des filles de notre voisin... la grande fille maigre ou celle qui a un nez comme un bec de cigogne. (Marsineh, oh, Marsineh !) Mais, voyons, tu exagères les vices de Koltchach. C'est un vieil homme fortuné et, comme tous les vieillards fortunés, on l'envie. Quant à toi, tu es d'une insolence remarquable. Mais je suis d'humeur magnanime. Je t'accepte le temps de mon séjour dans la forêt. Tu me serviras à la chasse.

Marsineh se prosterna comme devait le faire un esclave reconnaissant... ou ainsi qu'ils le faisaient chez son père. Dhur l'enjamba et remonta en riant au premier.

Un domestique ne tarda pas à la chasser dans l'écurie.

Elle y resta éveillée toute la nuit, à cause de la douleur de ses membres contusionnés et de son cœur brisé. A travers une fente dans le mur, elle apercevait la fenêtre brillante tout en haut, où Dhur et ses amis buvaient et chantaient, jusqu'à ce que les lampes s'éteignent et que la fenêtre devienne une fleur ténébreuse qui frissonnait et haletait, et un cri léger

en tomba comme une bague en or. Peu avant l'aube, les trois filles de l'auberge descendirent et passèrent à proximité, la chanteuse, la danseuse et la musicienne ; elles se parlaient à voix basse de Dhur, de sa beauté et de sa générosité.

Marsineh pleura alors contre le flanc de l'âne qui, pensant que ses larmes n'étaient qu'une grosse rosée, ne s'en soucia nullement.

Malgré leur nuit de plaisirs, les chasseurs furent levés avant le soleil. Marsineh, épuisée par son malheur et son insomnie, se glissa lentement hors de l'écurie en entendant ces cris.

— Mais quel est donc cet animal ? demanda Dhur en voyant l'âne de selle qui prenait ses aises parmi la paille. Mais, c'est la bête que mon père prête à notre portier.

Marsineh, ne désirant pas rendre un vilain service contre un bon, confessa simplement qu'elle avait volé l'âne.

— Quel petit démon, dit Dhur.

Et, avec un nouveau rire, Dhur lui assena une claque sur l'épaule qui faillit la faire tomber.

— Un diabolin bien pâle et bien maladif, dirent les autres jeunes gens. Il ne vaut pas son pesant d'or. Regarde un peu cette tête baissée. Et comment va-t-il nous suivre, Dhur ?

— Eh bien, sur cet âne.

— Je t'en prie, non, dit Marsineh qui était encore toute raide et endolorie au point qu'elle en aurait pleuré.

— Existe-t-il un autre moyen ? fit gaiement Dhur. Tu es peu robuste et ne peux assurément nous suivre à pied. Chevauche derrière nous aussi vite que tu le pourras et veille à ne pas nous perdre, car si tu t'écarter parmi les arbres, je ne viendrai pas te chercher. Et ne fais aucun bruit, car le gibier est déjà assez malin, dans ces bois.

Les chasseurs se mirent en route, frais comme des gardons, mangeant et buvant en chemin. Marsineh avala une miette et grimpa péniblement sur l'âne irrité qui était aussi décontenancé qu'elle par cette expédition.

— Suis, esclave ! s'écria Dhur, sinon je te renvoie chez Koltchach.

La chasse s'enfonça donc dans la forêt et Marsineh suivit lentement le mouvement sur son âne qui marquait de fréquents temps d'arrêt pour se délecter de quelques bouchées de gazon tandis que la jeune fille l'implorait de se hâter entre deux gémissements de douleur.

Au-delà de la route et de la clairière où se dressait l'auberge, les arbres coulaient comme une marée. Tandis que la lumière commençait à apparaître, toute la hauteur de la forêt se révéla et dans l'ombre vert foncé de ses étages supérieurs, les rayons de soleil se logeaient aussi fermement que des épieux et les oiseaux filaient en tous sens. Sur les longues branches d'émail, les lézards se reposaient la tête en bas, pierres au regard fixe, et parfois

un serpent remuait pour observer les cavaliers et toute cette quantité de bruits et de jambes, qui étaient totalement étrangers à sa race. Parmi les troncs, bien plus bas, où les jeunes gens à cheval passaient sans réfléchir et à travers lesquels la malheureuse fille était portée bon gré, mal gré, les toiles des araignées étaient pendues parmi les larges feuilles des buissons, la rosée matinale scintillant sur elles. Tout était fuyant et essentiel dans la forêt, même de jour. Et tous les chemins se ressemblaient. Très rapidement, Marsineh fut aussi perdue qu'un voyageur dans les profondeurs d'un lac. Et malgré tous ses efforts avec son âne, l'expédition de chasse semblait s'éloigner de plus en plus. Parfois, elle ne les apercevait même plus et n'entendait plus que leurs voix. Et elle se prit à penser : « Quelle importance si je perds Dhur ? Je l'ai déjà perdu. Quant à moi, je puis aussi bien mourir en ce lieu et laisser les oiseaux et les lézards cruels picorer mes ossements. Car nul ne se soucie de moi, je ne puis trouver d'abri. J'aurais dû me soumettre au funeste Koltchach. »

Elle arrêta son âne (qui s'était déjà arrêté tout seul, mais, dans sa détresse, elle ne l'avait pas remarqué), lui embrassa le visage et lui pardonna la douleur qu'il lui avait causée. Puis elle se dégagea de son dos et clopina seule, dans une brume de tristesse et de solitude, dans le vaste bois... qu'elle n'avait toujours pas reconnu.

Voilà pour Marsineh, pour l'instant.

Mais, cependant (le crépuscule, puis la nuit, puis le matin), qu'était-il advenu de Yezade, la magnifique demi-sœur qui avait pris la place de la mariée ?

Trois heures après le lever de la lune, la noce avait été achevée, les pétards avaient explosé et le festin avait commencé. Mais c'est alors qu'un autre membre de la suite du Seigneur Koltchach s'était avancé pour déclarer que le marié allait partir avec sa femme.

Il n'y eut aucune protestation. Les présents avaient surpassé par la beauté et même le poids la magnificence de la dot. La mariée elle-même était modestement demeurée cachée sous son voile et, de peur qu'elle ne tombe en larmes de terreur, sa famille n'avait pas insisté pour qu'elle en fît autrement. Koltchach, devant les feux de l'autel, avait suffisamment levé le voile pour satisfaire à la coutume et son propre désir. De son côté, il avait continué de porter ses lourds vêtements et, lorsque sa coiffure volumineuse dévoila une partie de son visage, l'on vit qu'elle était masquée sous une laque noire. Finalement, un départ rapide pour le voyage de noces semblait n'être que prudence.

Le couple fut donc emporté dans la nuit, sous un ciel constellé encore marqué par les anémones roses des feux d'artifice.

La mariée était dans une litière, l'époux sur un cheval noir comme le charbon... Pourtant, il était difficile de le distinguer parmi la foule de sa suite.

Ils franchirent la porte de la ville, s'engagèrent sur la route ; le cortège était éclairé par des lampes, mais sans une note de musique ni de chanson, et, au bout d'une heure, il atteignit ainsi la forêt où il pénétra.

Au bout d'un moment, le mouvement de la litière s'interrompit. Un personnage ténébreux en écarta les rideaux.

— Ma dame, le Seigneur Koltchach désire que tu descendes.

Et l'épouse (toujours modestement voilée) fut conduite sur les pelouses de la forêt par-dessus un petit torrent avec une marche en son milieu et jusqu'à un pavillon qui luisait comme de la nacre. Elle y pénétra.

La tente était meublée luxueusement, tandis que, sur un perchoir doré, était installé un oiseau de feu avec une grande crête et une longue queue. Il la considéra d'un œil glacial. Au fond de la tente se dressait une icône noire et or que (si elle n'avait déjà contemplé son mari devant l'autel) Yezade aurait pu prendre pour la statue d'un dieu étranger. Mais elle avait déjà vu la statue remuer, lever ses mains gantées d'or aux longs ongles noirs jusqu'à son voile et bouger son visage masqué sous le lourd diadème. Elle s'adressa donc à lui.

— Bonsoir, seigneur mon mari.

Et, d'un geste hardi, elle rejeta aussitôt son voile.

Le masque se tourna légèrement. Les yeux scintillèrent derrière leurs trous, dissimulés.

— Bonsoir, ma femme, dit une voix rocailleuse. Ne viendras-tu point t'asseoir et te rafraîchir avec un peu de vin et de nourriture ?

— Tu es aimable, mon seigneur. Mais pas un morceau de nourriture ni une goutte de liquide ne franchira mes lèvres, dit Yezade, tant que toi-même n'auras mangé et bu.

— Chère épouse, dit la voix, j'ai déjà soupé.

— Je ne mangerai donc point. Car il me semble, ajouta-t-elle, que je ne puis avoir d'appétit pour manger ni boire si mon mari est à ce point mécontent de moi qu'il ne veut me montrer son visage.

Il y eut un moment de silence.

Le personnage en forme d'icône parut alors frissonner de tout son corps. La voix parla sèchement.

— Chère épouse, se peut-il que tu désires contempler ce que je te dissimule par déférence pour toi ?

— Cher époux, puisque tu m'as épousée et m'a conduite jusqu'à ton pavillon, je suis sûre qu'avant la renaissance du jour je t'aurai sacrifié ma virginité. Et tu m'auras alors vue aussi nue que la lune. De toi, en retour, je n'exige qu'un aperçu de ta face. Ce n'est assurément pas une faveur déraisonnable à demander à mon seigneur et amant.

Un second silence s'ensuivit, plus long que le premier.

— Cher époux, dit enfin Yezade, ma mère, qui possédait le don de voyance, avant de mourir m'a prédit ceci, que si je voulais obtenir une grande fortune, je devrais épouser le

mari d'une autre femme. Pendant de nombreuses années, je ne compris point ceci, jusqu'au jour où la fille de mon père et maître, à qui je ressemble beaucoup hormis par la richesse et la position, fut fiancée à un célèbre seigneur, un certain Koltchach. Toi. Aussi, en utilisant un charme hérité de ma mère, j'ai jeté à cette petite idiote un mauvais rêve sur sa nuit de noces et je l'ai fait s'enfuir. J'ai donc pris sa place à l'autel, et nous voici. Tu vois maintenant que je ne suis nullement effrayée par toi, si je t'informe de tout ceci. Tu peux donc croire que je ne redoute point ton apparence. Démasque-toi !

Il y eut alors un troisième silence, plus long que les précédents.

Yezade, n'obtenant de réponse ni à sa confession ni à son exigence, se leva et traversa la tente sans hésitation. Alors, l'oiseau de feu lâcha un ricanement et lui tourna le dos, mais la silhouette de Koltchach ne bougea pas.

— Allons, allons, dit Yezade.

Elle leva les mains, prit le rebord du masque en laque noire et l'arracha.

Yezade poussa un cri. Elle écarquilla les yeux sans bouger.

Sur le tapis gisait la tête de Koltchach, qu'elle venait de détacher brutalement. Car c'était la tête d'une poupée, un objet mécanique, et dans ses orbites les yeux de verre roulaient, tandis que du cou déchiré sortaient des fils métalliques qui grésillaient en émettant des étincelles et des libérations d'énergie qui moururent rapidement.

Au même moment, la lumière de la tente vacilla. Elle s'assombrit, rougit et s'éteignit comme un petit soupir.

Il n'y eut plus alors que les ténèbres les plus absolues. Et Yezade se retrouva debout sur l'herbe sous les arbres, pas la moindre lampe, ni tente, ni poteau, ni homme, ni cheval, ni serviteur. Seule dans la forêt et la nuit.

Alors, une autre voix lui parla, claire et mélodieusement menaçante.

— Tu es une idiote, Yezade.

Elle virevolta et découvrit qu'elle n'était pas seule, en fin de compte. Car sur une branche était perché l'oiseau de feu, brillant légèrement comme une lointaine étoile d'ocre.

— Que signifie ceci ? demanda Yezade en s'efforçant de garder tout son courage.

— Peut-être cela signifie-t-il que Koltchach, qui n'est pas sorcier mais a néanmoins accès à certains pouvoirs magiques, n'aime pas qu'on use de tromperie envers lui en matière d'épouses.

L'oiseau ouvrit alors largement ses ailes et tendit son cou vers elle, ce qui provoqua quelque chose de si terrifiant qu'une grande vague d'horreur éclaboussa Yezade et la submergea malgré la résistance qu'elle lui opposa. Elle ramassa alors le voile qu'elle avait laissé tomber, fit volte-face et s'enfuit. Elle s'enfuit à travers la forêt malveillante, qui l'égratigna, la mordit, la fit trébucher et tomber, au point qu'elle eut l'impression de

franchir d'énormes vagues déferlantes, de percer la jungle de la nuit elle-même qui s'était animée, la frappait et se riait d'elle. Finalement, la terre se déroba sous ses pieds et elle s'affala dans les profondeurs d'un abîme, dans un néant.

Elle balança en ce lieu et ne vit pas le lever du soleil, qui ne tarda pas à s'installer au-dessus d'elle, ni le jour qui passa ensuite au-dessus de la forêt dans un œillet vert qui apparut tout en haut. Ni le reflux du jour vers le crépuscule.

Yezade ne vit, n'entendit, ne sentit, ne sut, ni même ne rêva quoi que ce fût. Bien qu'elle rêvât peut-être que les enchevêtrements de lianes qui la maintenaient dans ce puits lui murmuraient :

— Dors, dors, tandis que nous te berçons soigneusement.

Et la roche sur laquelle elle s'était cognée la tête dans sa chute repartit :

— Dormir ? Oui, j'y ai veillé.

Mais, dans le lointain, une autre voix lança :

— Koltchach n'aime pas qu'on use de tromperies envers lui.

La nuit vint alors pour la forêt, pour Yezade et tout ce qui se trouvait sur la Terre Plate.

3

Deuxième Nuit :

Rencontre et ravages pour les amants

Tandis que Yezade avait dormi toute la journée du sommeil de l'inconscience, ensorcelée et assommée dans un trou du sol, Marsineh s'était écroulée d'épuisement sous un arbre.

Sans qu'elle les remarquât, durant la chaleur de midi, un lynx tacheté et son petit étaient passés à proximité, marquant un court temps d'arrêt pour flairer le parfum fleuri des cheveux de Marsineh... car elle avait rejeté sa coiffure de garçon. Plus tard, comme le soleil se glissait à l'ouest derrière le baldaquin de la forêt et le vert doré de l'après-midi se rafraîchissait en un turquoise verdoyant, un vieux cerf resta une demi-minute à l'observer avant de s'éloigner sur ses énormes pattes silencieuses.

Mais Marsineh dormait profondément dans les bras du chagrin et ne se réveilla pas, bien qu'elle poussât un petit cri dans un rêve, et un papillon semblable à du papier coloré sirota ses larmes.

Le grand bois se fit plus frais et plus sombre, car le soleil descendait. Entre les vastes piliers des arbres, les allées s'ornaient d'ombre.

Marsineh se réveilla. Elle était glacée, mais quelle importance ? Quelque part, à travers les pistes du bois, Dhur devait retourner vers son auberge de plaisirs, ayant totalement oublié le garçon égaré. Ailleurs, l'âne devait paître l'herbe de la forêt, si aucun carnivore ne l'avait dévoré... Et Marsineh versa de nouvelles larmes pour l'oubli de Dhur et l'âne en péril. Mais, au milieu de ses pleurs, elle entendit un son magnifique... ou elle sentit un parfum absolument merveilleux... elle ne savait trop si d'ailleurs il ne s'agissait pas d'autre chose... En tout cas, elle fut poussée à cesser de pleurer, à regarder autour d'elle et à écouter attentivement.

La forêt était maintenant totalement silencieuse et absolument immobile, et noire, hormis quelques filaments fantomatiques d'étoiles qui arrivaient à tomber de la cime des arbres.

Marsineh n'osa parler à voix haute ni bouger, car elle avait peur.

C'est alors que les ténèbres semblèrent s'amasser en un lieu unique, devant elle, et, se détachant du reste des ténèbres, elles s'avancèrent. Marsineh retint son souffle, étonnée et apeurée.

A moins de trois pieds d'elle, se penchant pour la regarder dans les yeux, se trouvait un visage pâle et extraordinaire. C'était indubitablement le visage d'un jeune homme, mais si beau, encadré par une chevelure si noire et avec des yeux habités par un feu si noir et

lumineux que Marsineh ne put supporter ce regard. Ce fut comme si une douleur d'une douceur perçante caressait le moindre de ses nerfs. Elle recula et se fût peut-être enfuie. Mais, au même instant, la créature fabuleuse tendit une main, dont les longs doigts pâles lui touchèrent la joue plus légèrement que le papillon ; pourtant, elle sentit cet attouchement à travers tout son corps, comme si ses veines étaient parcourues de soie. Ce contact cicatrisa toutes ses douleurs humaines, son chagrin, son étonnement, sa peur et son sens de la bienséance. Et même sa souffrance physique et sa raideur. De telle sorte que lorsque les deux mains vinrent persuader Marsineh de se lever, elle s'exécuta et se tint devant lui, si proche de la force mince de ce corps qui semblait vêtu d'obscurité qu'elle n'eut d'autre choix que de s'appuyer contre lui. Puis il lui caressa les cheveux et ce fut comme si un maître musicien jouait sur des cordes d'ambre, ce fut une musique. Il souffla alors, ou soupira, et l'encens de son haleine enivra Marsineh plus agréablement et différemment que tous les parfums du monde. Elle dit alors entre les bras de cet étranger :

— Oh, tu dois être un dieu de la forêt, tant tu es beau. Oh, j'entends ce que je dis et j'en suis stupéfaite. Mais je ne m'intéresse plus à aucun être humain. Je ne m'intéresse plus à rien. Rien d'autre que toi.

Le dieu de la forêt toucha alors de ses lèvres les yeux fermés de Marsineh et, lorsqu'elle les rouvrit, elle découvrit qu'elle voyait les bois comme éclairés par le plus brillant des clairs de lune. Car tout semblait baigné et imbibé d'une adorable lumière sauvage qui n'avait rien d'une lumière. Les troncs d'arbres se dressaient nettement, la moindre brindille laminée était visible. Au-dessus, la moindre feuille scintillait comme sous une pluie sèche de diamants. Les fleurs nocturnes jonchaient l'herbe de sequins abandonnés. Marsineh leva les mains et sa peau était cristalline.

— Accompagne-moi, dit le jeune homme sans vraiment lui parler.

Elle l'accompagna.

Ils se déplacèrent parmi les écheveaux de la forêt avec l'aisance même de l'air. Là où la lueur des étoiles se déversait dans les clairières flamboyaient les reflets de miroirs argentés. Des blaireaux noirs et blancs gambadaient autour de leurs pieds. Un serpent se glissa hors d'un étang pour les suivre et les caresser.

Il se trouvait une terrasse de mousse veloutée comme le pelage d'une panthère, où des églantines ouvraient leurs corolles blanches et emplissaient la nuit de musc ; les primevères avaient formé un couvre-lit sous le dais de vigne vierge sur lequel s'accrochaient des grappes de raisin pareilles à des agates. Là, il la conduisit et l'allongea. Là, elle coucha avec lui, l'épouse non mariée, durant cette seconde nuit de noces qui était la première, entre les bras d'un être dont elle ignorait le nom et dont elle n'avait pas entendu la voix, ayant appris les délires joyeux de l'amour sans une protestation, sans une pensée.

Peu avant l'aube, il la quitta. Elle perçut une stridence dans le bois, avant même que la

lumière se révèle : c'était cela qu'il n'aimait guère et qui avait dénoué leurs deux chairs. Mais il la quitta avec une promesse tacite... une promesse de continuité, de retour. Il la quitta vêtue des pétales de roses, de feuilles de vigne et d'ombre, des fleurs pâles dans les cheveux. Elle aussi était devenue silencieuse, car son mutisme éloquent l'avait instruite. Elle n'avait pas besoin de lui crier : « Oh, que je t'adore, mon amour, mon amour ! » En fait, ce n'était pas un simple amour qu'il lui avait apporté... c'était l'Amour, le rythme du monde. Il la quitta, ils n'étaient point séparés. Elle ne pouvait se rappeler son propre nom (et encore moins celui de quiconque), ni qui elle était. La forêt était son foyer et avait également pénétré dans son âme. Elle riait sans un son de le voir ainsi disparaître comme une brindille dans le fourreau de la nuit qui faiblissait. Elle se lova pour s'endormir parmi les primevères et la fougère.

Yezade s'était réveillée, comme sa sœur Marsineh, au moment où le jour tombait et s'endormait. Mais les émotions de Yezade étaient différentes. La curieuse terreur du pavillon de nacre, la poupée décapitée de Koltchach, sa fuite éperdue provoquée par le sort de l'oiseau de feu aux yeux de glace... mais elle savait trop bien qu'elle n'avait rien rêvé de tout cela, bien qu'elle eût mal à la tête à la suite de son coup contre le rocher.

Il y avait eu sorcellerie à son encontre. Elle était maintenant allongée dans la toile enchevêtrée de végétaux et voyait la nuit au-dessus d'elle, dans l'œillet. Elle décida qu'il lui fallait grimper jusqu'à lui. Elle inséra donc ses mains et ses pieds étroits dans la paroi rocheuse de la fosse et, s'agrippant aux plantes, elle arriva finalement, après maintes difficultés et blessures, à ressortir dans la forêt.

Après les ténèbres de sa prison, le bois plongé dans la nuit lui parut très vaste et bien éclairé. Yezade leva la tête et flaira l'atmosphère pour y déceler des signes de magie, tel un renard d'ambre émergeant de la terre. Mais la nuit semblait désormais vide. Ce à quoi elle s'était heurtée s'était désintéressé d'elle. Néanmoins, Yezade marmotta un petit mantra hérité de sa mère.

Koltchach s'était avéré finalement un puissant magicien. Et Yezade avait l'impression d'avoir été ensorcelée depuis le début pour ne pas avoir percé à jour la terrible moquerie qu'il lui avait jouée. Car, n'avait-elle pas conçu et envoyé à Marsineh le rêve qui l'avait dissuadée de ce mariage et Marsineh ne lui avait-elle pas conté ce rêve dans ses moindres détails ? Ayant constaté que tous les détails correspondaient (hormis une disparité çà et là, par exemple le perchoir du curieux oiseau, qui était doré dans le rêve était en fait en argent), Yezade n'aurait-elle pas dû se méfier de la manière aussi criante dont la vie avait imité son art ?

Où se trouvait actuellement le monstrueux Koltchach ? Il était sans nul doute parti à la poursuite de Marsineh. C'était une affaire entre eux deux. Yezade n'avait plus de ressources à gaspiller pour la sentimentalité. En attendant, elle se retrouvait bannie et désespérée, la prophétie de sa mère l'avait abusée et, eût-elle été une autre, elle eût alors éclaté en sanglots, mais elle tapa du pied et plissa son front douloureux.

Elle entendit alors un son bizarre s'élever des profondeurs de la forêt. Il ressemblait au braiment fou d'un âne... et à la même seconde Yezade se rappela les histoires que l'on racontait au sujet de ces bois, hantés par des élémentaires et des créatures diaboliques... Mais elle était suffisamment effrayée et elle tourna alors le dos au bruit, qui mourut prestement. Elle entendit alors le chant paisible d'une eau courante, vers laquelle elle se dirigea, car elle avait soif.

Or Yezade n'était pas sorcière, mais sa mère l'avait été, et elle avait en quelque sorte hérité d'une partie de ses dons, y compris un certain nombre de charmes appris en les répétant comme un perroquet et qu'elle était capable d'utiliser. Comme elle se dirigeait vers les notes tintinnabulantes, elle s'arrêta brutalement, pétrifiée à côté d'un arbre avec lequel elle s'efforça de ne faire qu'un. Et ceci avant de savoir pour quelle raison.

Une clairière se trouvait devant elle, limitée par des herbes hautes comme un enfant de sept ans. Soudain, entre les herbes et parmi celles-ci, se déplacèrent quatre ou cinq feux follets scintillants, d'un azur des plus embrumés, ou d'un violet des plus irréels et des plus pâles. Ils dansaient une ronde, se mêlant et s'évitant ; soudain, ils se firent encore plus brillants et s'éteignirent... pour devenir des êtres humanoïdes magnifiques se déplaçant toujours sur les herbes en une danse gracieuse et scintillante.

Leur peau était blanche comme la lueur des étoiles, si celle-ci pouvait devenir charnelle. Leur longue chevelure avait le noir des nuages de la pleine nuit. Ils étaient vêtus d'un noir qui était aussi argenté. Ils allaient et venaient dans leur danse, masculins et féminins, jeunes comme des adolescents et anciens comme le temps. Dans leurs yeux pareils à la nuit se trouvait une mystérieuse expression rêveuse. C'étaient ceux que les hommes appelaient parfois les Enfants de la Nuit, effrayés de leur donner un autre nom. C'étaient des démons, Yezade les reconnut immédiatement, car sa mère l'avait mise en garde contre eux et elle se rappela qu'elle ne l'avait pas vraiment crue. Oui, des démons, et de la caste errante et muette de Terre Inférieure, les Eshva, dont le nom, en Langue des Démons, signifiait « Ceux qui brillent séparément ».

Grand était leur éclat dans ces ténèbres qui n'avaient rien de terrestre. Yezade les regarda fixement et sentit son cœur brûler et rétrécir en une aspiration inexprimée, une convoitise spirituelle que d'innombrables mortels avaient éprouvée avant elle en les voyant.

Il se produisit alors un autre événement, plus terrifiant et plus merveilleux encore.

De l'autre côté de la clairière eut lieu une explosion silencieuse de lumière et le sol lui-même fit éruption. Il en jaillit trois chevaux, noirs et brillants, à la crinière et à la queue d'étincelles bleues, sur le dos desquels se trouvaient trois seigneurs, semblables à des frères nés au même moment ; pourtant, ils étaient aussi dissemblables que le sont les étoiles lorsqu'on les examine attentivement. Ils étaient noirs et pâles comme les autres, les Eshva, qui avaient dansé en ce lieu ; mais, là où brillaient les Eshva, ils flamboyaient. La spectatrice les reconnut aussi, car c'étaient des princes Vazdru, la caste supérieure des démons, et Yezade en fut absolument terrifiée.

A peine étaient-ils au-dessus du sol qu'ils stoppèrent leurs montures et regardèrent autour d'eux d'un air arrogant, tandis que les Eshva, leurs serviteurs admiratifs, se prosternaient. Puis l'un des Vazdru prit la parole et sa voix était la beauté-et-l'amour-amoureux-l'un-de-l'autre.

— Notre Seigneur Ajrarn a fini de chasser. L'a-t-il trouvée ?

— Il semblerait, dit le second, non moins éclatant, non moins mortel.

— La saison de ce couple d'amants est arrivée à son terme ; ils vont être séparés, dit le troisième, qui produisait la même impression.

Ceci dit, ils ne semblaient pas à leur aise. Ils jouaient avec les bagues qu'ils portaient aux doigts et morigénaient la lune pour sa minceur infantile.

Enfin, le premier déclara :

— Il est préférable que soit réglée une ancienne querelle. Nul ne peut égaler notre seigneur, Prince des princes.

— Pourtant, dit le second, les bois sont parfumés par la folie.

— Et de manière encore plus odorante par les divertissements des démons, dit le troisième.

Ils tournèrent alors la tête de leurs chevaux tandis que s'élevait de la terre un vent enflammé et s'en furent au galop entre les arbres. Au même instant, les Eshva disparurent aussi.

Yezade tomba à genoux. Elle n'avait rien compris de ce qui venait de se dire. Mais elle s'était rendu compte de quelque chose de terrible, la voix du troisième des Vazdru lui était connue, puisqu'elle l'avait entendue la veille. C'était avec cette voix mélodieuse et sinistre que l'oiseau aux yeux de glace s'était adressé à elle et l'avait projetée dans sa fuite éperdue. Elle ne s'était crue que l'ennemie d'un puissant magicien. S'être attiré l'inimitié d'un Vazdru faillit occire sur-le-champ cette fille sagace.

— Mère, dit-elle d'une voix pleine de reproches, où m'as-tu conduite ?

Elle trouva rapidement un arbre creux où elle se dissimula et où elle passa le restant de la nuit démoniaque.

Le dialogue des Vazdru avait fait allusion aux deux amants, Chuz, Maître des Illusions, et Ajriaz-Sovaz, fille du Prince des Démons (le héros et l'héroïne décrits de manière fantaisiste à l'Auberge de la Tourterelle).

Ajrarn les avait recherchés et retrouvés, pour les punir et les séparer. Et sur toute la longueur de cette vaste forêt se produisaient des événements dignes d'une épopée, dont le récit a été fait par ailleurs. Mais, comme la proximité, toute distante qu'elle fût, de ces deux êtres surnaturels avait empli les bois d'étrangetés, la sorcellerie s'accrût lorsque les

Eshva vinrent rôder. Les Vazdru qui servaient leur Prince s'éloignèrent aussi du théâtre de son courroux et tissèrent leur vilenie et leur méchanceté dans la forêt, un peu à la manière de guerriers qui jouent aux échecs avant la bataille. Seule l'intensité de la pensée et de l'humeur d'Ajrarn les empêchait d'agir davantage. Sa rage les distrayait de leur passe-temps favori, comme l'avait fait et le ferait à nouveau son angoisse (et ils finiraient par se tourner et gronder contre elle comme des lions en laisse). Mais cette distraction signifiait qu'une grande partie de ce qu'ils faisaient en ce lieu était laissée inachevée, pour le bonheur de l'humanité.

Quelque chose s'était déjà passé, à propos des noces de Koltchach, ainsi que quelque chose en rapport avec la beauté de Marsineh et d'un jeune Eshva errant dans le rêve brûlant de la nuit, qui l'avait trouvée douce à son désir. Il devait y avoir aussi quelque chose de différent, issu de l'ourlet de la présence démoniaque qui serpentait dans les bois.

Seule l'aube pouvait retenir les démons, car la lumière du jour était leur mort. Mais le lever du soleil ne pouvait pas toujours annuler certaines de ces bouffonneries qu'ils avaient mises en branle.

4

Le Deuxième Jour

Dhur suivait la vague montante du sommeil et se croyait dans l'auberge confortable. Mais, dans ce cas, de l'herbe avait poussé sur le lit, la tasse de vin s'était transformée en rosée renversée et la courbe de la hanche de la jolie chanteuse était devenue aussi dure qu'une roche.

Dhur ouvrit les yeux et considéra les bois avec mécontentement.

— Puissent les dieux remarquer que c'est mon cœur généreux qui m'a mis dans cette mauvaise passe.

Naturellement, les dieux ne réagirent pas.

Le jeune homme s'étira, sortit un paquet de pain, de viande et une flasque de vin, puis déjeuna. Le soleil vert le baignait et l'odeur des fleurs montait de l'herbe. Tout près, une tribu de lapins, sans tenir compte de sa présence, déjeunait de violettes ou jouait. Depuis l'enfance, Dhur chassait dans ces bois, il ne les redoutait pas et ne s'inquiétait pas de s'y perdre. S'il devait rencontrer un loup ou un lynx en colère, il avait sur lui son arc, son épieu et son poignard. Quand aux contes emplis de superstitions, il ne croyait ni aux fantômes, ni aux goules, ni aux esprits, ni aux démons. Tout cela n'était que pâture pour les poètes.

Au cours du premier jour de chasse, il avait commencé à être perturbé par un souvenir de la ville. Il s'était mis à songer aux noces bizarres de la fille d'un voisin avec le riche et vieux Koltchach. Le soir même, après une journée sans le moindre gibier, le gamin idiot était venu à lui, échappé au service de Koltchach. Dhur l'avait taquiné et l'avait abandonné pour suivre le restant des chasseurs. Mais l'adolescent s'était perdu, l'âne de selle (qui appartenait au père de Dhur) s'était perdu et, de plus, les chasseurs étaient encore rentrés bredouilles. Aucun animal ne s'était présenté. Hormis une jeune biche avec son faon, qui semblait savoir qu'elle ne devait pas être poursuivie par les hommes d'honneur, car elle avait lentement traversé leur route en hochant apparemment la tête à leur adresse.

Comme le jour baissait et qu'ils retournaient vers l'auberge (les routes de la forêt leur étaient connues aussi bien que les rues de leur ville), Dhur prit sur lui de s'écarter pour se mettre en quête du gamin perdu monté sur l'âne. Pour ne pas gâcher leur plaisir, il avait envoyé ses compagnons vers la Tourterelle avec pour instructions de boire chacun une tasse de plus et de donner un baiser de plus de sa part, s'il ne rentrait pas en temps voulu.

(Au même moment, il se demanda vaguement pourquoi il se donnait la peine de rechercher l'adolescent... qui s'était manifestement de nouveau enfui... alors qu'il avait juré à celui-ci qu'il ne ferait rien de tel. Dhur songea aussi à la manière dont il avait feint,

lorsque le gamin lui en avait touché un mot, de ne pas se rappeler grand-chose de Koltchach ou de la noce... Quelles pouvaient bien en être les raisons ?)

Étant très confiant en la forêt, n'en ayant aucune peur, Dhur n'éprouva aucun malaise, rien qu'un léger chagrin lorsque le soleil se coucha et la nuit s'abattit. Il entendit une fois braire un âne et chevaucha dans cette direction, mais, malgré tous ses efforts et ses appels, il ne découvrit pas trace du malheureux garçon. Dhur fut alors pris d'une crise de mélancolie, qui n'avait rien de totalement déplaisant. Il campa parmi les arbres, alluma un feu et mangea son souper, tandis que son cheval attaché paissait l'herbe fraîche. Dhur se mit alors nonchalamment à penser à une fille dont il avait à demi le souvenir, une jeune fille bien née qui l'avait charmé, mais à qui il n'avait pas porté toute l'attention qu'elle méritait et dont il ne se rappelait plus exactement qui elle était. La fille d'un homme fortuné, cela allait sans dire, car elle portait de la soie brochée et avait de l'or aux poignets. Mais ses cheveux étaient aussi chauds qu'une flamme...

Et c'est au cours de l'acte agréablement mélancolique de la fabrication d'une chanson en l'honneur de cette Femme anonyme que Dhur s'endormit.

Endormi, il rêva. Il reposait sous l'arbre, parmi les cendres chaudes du feu, lorsque, à travers les arches du bois arrivèrent trois princes qui chevauchaient des montures noires. Ce ne pouvaient être que des princes, car ils étaient vêtus comme tels et leurs chevaux étaient de plus haute naissance.

Tout en rêvant, Dhur voyait à travers ses paupières fermées. Il vit les princes marquer un temps d'arrêt et lui jeter un regard.

— Cette forêt est jonchée de mortels, dit l'un.

— Ils sont partout, dit un autre. Ils emplissent le monde. Mais nous leur avons enseigné l'amour et ce fut là une erreur.

Tous trois éclatèrent de rire et le troisième, en se rapprochant, fixa le visage endormi de Dhur.

— Tu as de la chance, dit le troisième prince à Dhur, de ne pas être laid mais avenant. Car si je t'avais trouvé irritant à ma vue, je t'aurais foudroyé sur place.

Alors, le troisième prince, qui était lui-même d'une grande beauté, se pencha sur sa selle au-dessus de Dhur en un mouvement sinueux dont les mortels sont en général incapables et l'embrassa légèrement sur le front. Ce baiser le brûla. Comme le froid, comme la chaleur, ou comme l'acide... En eût-il été capable, Dhur se fût levé d'un bond, mais il était écrasé par des poids ; il ne pouvait ni bouger ni s'éveiller. Une drogue puissante semblait en action, de telle sorte que même les yeux de son rêve finirent par se fermer.

Il entendit les trois cavaliers s'en aller, mais le pas de leurs chevaux ressemblait à des cheveux d'ange caressant l'herbe et seules les clochettes chuchotaient sur leurs harnachements. Le propre cheval de Dhur émit alors un hennissement et, rompant ses

liens, se précipita à la suite des trois autres et disparut. Dhur, gisant drogué par le baiser du rêve, ne pouvait même pas bouger pour jurer.

— Mais ce n'était qu'un rêve, se dit alors Dhur dans le matin illuminé par le soleil.

Il se retourna vers l'endroit où était attaché son cheval. Il ne le vit point. Dhur jura alors, si fort que les lapins dressèrent les oreilles et levèrent brutalement le nez des violettes.

— Comment mon rêve peut-il avoir fait s'échapper mon cheval ? voulut savoir Dhur.

Nul ne lui répondit, bien que l'on eût pu dire que toute la forêt le savait. Dhur supposa alors que le cheval s'était simplement enfui sur un coup de tête et qu'il avait incorporé les bruits ainsi produits dans son rêve.

— Ce maudit garnement, si jamais je le retrouve, promet Dhur aux lapins, sera reconduit chez Koltchach à coups de fouet. Il m'a coûté une nuit de plaisirs et une excellente monture.

Mais il n'y avait guère de colère en Dhur, car il n'était pas une créature soumise à la rage, de même qu'il n'était pas une créature qui connût de pensées profondes.

Il ne tarda pas à se lever de sa couche et à s'enfoncer dans les bois, ainsi qu'il le croyait, dans la direction de l'auberge.

A peu près à la même heure, Yezade rampait hors de l'arbre creux, des champignons dans les cheveux, offrant un spectacle désolant après toutes ses aventures.

Elle n'avait aucune idée de la direction qu'elle devait prendre, mais abandonner la forêt enchantée semblait du moins raisonnable. N'ayant aucune notion de son étendue ni des pistes qui la traversaient, elle ne pouvait donc que se fier à sa chance... qui, jusqu'à présent, ne lui avait été guère favorable. Elle était de plus tourmentée par une soif bien pire que la faim et, entendant une nouvelle fois le bruit de l'eau, elle se hâta de se diriger vers lui.

Elle atteignit bientôt la lisière d'une clairière qui était traversée par un petit ruisseau ; une pierre y affleurait et sur l'autre rive se trouvait une sorte de hutte faite de mousse et de branchages. Les lieux avaient pour Yezade un côté déplaisant, mais la soif l'emporta sur les scrupules, la cabane paraissait trop délabrée pour être occupée : elle se précipita vers le ruisseau et s'allongea sur la berge pour boire.

Elle n'avait pas encore bu à satiété lorsque se produisit soudain un mouvement à sa gauche et à sa droite. L'instant suivant, des poings brutaux s'étaient emparés d'elle. Yezade hurla.

— Cela semble assez humain, dit celui qui lui tenait le bras droit.

— Je ne me fie pas à ces bois, même de jour, dit celui qui lui agrippait le bras gauche.

Tous deux la secouèrent et Yezade gémit.

— Messires, je ne suis qu...

— Silence, drôlesse ! Notre seigneur jugera de qui tu es.

— Qui est votre maître ? voulut savoir Yezade avec une certaine inquiétude.

— Contemple-le, dit le ravisseur à sa droite.

Yezade regarda de l'autre côté du ruisseau. A l'entrée de la cabane se tenait une haute silhouette en robe noire jonchée de soleils et d'étoiles dorés, portant sur la tête un diadème en or et sur le visage un masque de laque noire.

— Le Seigneur Koltchach, déclara le ravisseur de gauche.

Yezade s'évanouit.

Le soleil méridien chassait la forêt et lançait ses flèches éclatantes. Dhur se tenait parmi elles, cherchant dans un sens, puis dans l'autre. Il s'était rendu compte qu'il avait perdu son chemin. Ce secteur des bois ne lui était pas familier, pourtant il ressemblait tellement au reste qu'il s'était laissé abuser.

Le soleil aurait donc dû le guider. Pourtant, en plein midi, la forêt, grand verre de quartz vert foncé, semblait fracassée par ce même soleil. Toutes les directions étaient déplacées, toutes les routes ne faisaient qu'une.

C'est alors que Dhur entendit à nouveau le braiment d'un âne.

— Oh, mon garçon, enfant de l'iniquité, dit Dhur avec un renfrognement joyeux en se dirigeant vers le bruit dément.

Au bout de quelques instants, il surprit l'éclair d'un pelage pâle à travers les arbres. C'était assurément l'âne de selle, qui avançait devant lui. Dhur le suivit à grands pas en s'enfonçant davantage dans les profondeurs lacustres des bois.

Yezade revint à elle. Elle se rappela tout et se sut perdue. Sa mère s'était trompée sur deux points. La prophétie du mariage de Yezade et l'affirmation que les démons ne se manifestaient pas sur terre durant le jour.

Car là était assise la poupée noire et dorée qu'avaient faite les démons grâce à leur art. Pourtant, l'oiseau de feu et de glace, qui était la forme qu'avait adoptée le Vazdru, était absent.

En fait, presque tout était absent. Il n'y avait aucun luxe dans la hutte. Et Koltchach, poupée, démon ou autre, était assis sur une bûche. Ses deux séides se tenaient derrière lui et ils portaient les restes dépenaillés de beaux atours, tout comme Yezade elle-même qui portait les haillons de sa robe de mariage.

— Allons, voyez, dit Koltchach (s'il s'agissait bien de Koltchach), ce n'est qu'une pauvre fille, probablement ensorcelée comme nous l'avons été. Ah, jeune fille, ne crains rien, mais conte-nous plutôt tes malheurs.

Yezade ne put cependant émettre un seul mot.

— La terreur lui a fait perdre le pouvoir de la parole, annonça Koltchach. A moins que ce ne soit mon masque qui l'effraie. Chère enfant, dois-je l'ôter ?

— Non ! hurla Yezade.

— Oui, ce sont ces rumeurs qui la plongent dans la détresse, se lamenta Koltchach.

Il leva ses gants dorés aux griffes noires et commença à ôter sa tête.

Yezade se hâta de se pâmer.

L'âne du portier, attiré par le charme de quelque chose avec quoi il avait eu jadis certaines relations et qui flambait maintenant au cœur de la forêt comme une lune à terre, continuait d'aller l'amble dans sa direction, ne marquant un temps d'arrêt que pour raser une fougère ou lécher les eaux délicieuses des bois. Jamais, de toute sa vie, l'âne n'avait joui d'une telle liberté. Un gros homme l'avait chevauché (le portier), puis un garçon de sexe féminin, léger mais maladroit. Privé de paille, l'âne n'était que plus heureux. A un moment donné, il flaira l'odeur âcre d'un chat sauvage, rua et s'enfuit, mais ce traumatisme était presque oublié. La forêt lui paraissait un havre d'abondance et de sécurité. A deux reprises, par ailleurs, il avait entendu une musique divine retentir à travers les allées, l'hymne d'un membre de son clan : « Hi-han ! »

Au même moment, l'âne eut l'impression que quelque chose le poursuivait, marmottant et grognant, qui avait une senteur humaine et dont les bruits fracassants n'auguraient que la captivité et le service. L'âne ne s'y opposait pas véritablement, mais il n'était pas non plus entièrement prêt à s'y soumettre. Il continua donc de sautiller, de trotter à travers les ronces là où il le pouvait, de telle sorte que celui qui le suivait fût également obligé de les traverser ; il descendit des pentes glissantes pour que son poursuivant l'imité et franchit des ruisseaux encombrés de lis sauvages des calices desquels s'élevèrent des essaims de guêpes.

C'est ainsi que fut mis fin à l'après-midi : le soleil se tourna à l'ouest et les arbres commencèrent à étaler leurs ombres diaphanes. Au même moment, l'âne, en découvrant le but qui l'avait attiré, sortit bruyamment sur la rive d'un large étang. Là, le ciel était visible, dans une lèvre dorée incurvée, les cimes de la forêt amassées à sa lisière comme les roseaux au bord de l'eau. Le ciel se reflétait dans l'étang, et les deux éléments demeuraient si clairs et immobiles en ce lieu et en cet instant que l'on ne pouvait dire si le ciel était en haut et l'étang en bas, ou inversement.

La grande tranquillité et la beauté de cette image apaisa même Dhur qui avait les pieds douloureux et le corps couvert de piqûres. Il fit halte pour laisser ses yeux absorber ce

spectacle. Il aperçut alors l'âne de selle qui sirotait calmement au bord de l'étang, ou du ciel, sans personne sur le dos.

Ce qu'allait alors faire Dhur ne peut être que sujet à conjectures. Car, au moment où il allait bouger, un miroitement se produisit parmi les arbres, comme si l'étoile du soir s'y promenait.

Dhur reprit son souffle. Il recula parmi les buissons et fixa avec attention son regard sur la berge.

En effet, dans la lumière chaude, une magnifique jeune femme s'avavançait, éblouissante comme l'ivoire le plus blanc, car elle n'était vêtue que de fleurs, de feuilles de vigne et d'une cascade de cheveux aussi rouges que l'ambre.

— Mais elle ressemble... à celle que je me suis rappelé, murmura Dhur. Mais l'autre n'était pas aussi belle que ceci, car elle était mortelle. Et celle-ci est une sylphide des bois... en quoi je ne crois point.

La sylphide pénétra sur les hauts-fonds de l'étang, où elle se baigna et se lava d'eau et de lumière ; bien qu'elle ne fît aucun bruit, ses gestes ressemblaient à une danse. En voyant l'âne, elle s'en approcha et lui embrassa le visage, ce que l'animal souffrit avec une bonne grâce apparente.

— Quelle infortune, dit Dhur en s'appuyant contre un arbre. Quelle chance pour cette basse créature. Si les dieux avaient la moindre compassion, ils me donneraient la capacité de changer de place avec cette bête. Je pourrais alors sentir ces mains autour de mon cou et ces lèvres sur mon visage.

Mais Dhur se retint d'appeler l'apparition, ou de l'approcher. Car, puisque les légendes de sa race étaient vraies, elle y resterait fidèle et s'enfuirait ou s'évaporerait en l'apercevant.

Il se contint péniblement et jura en son cœur que tel était donc son destin de se trouver pris au piège d'une créature éthérée (puisque l'existence de ces êtres le charmait beaucoup).

Enfin, lorsqu'elle eut fini de se baigner, ayant rendu à demi fou le spectateur discret, l'exquise jeune fille abandonna l'étang et retourna parmi les arbres. L'âne se mit instantanément à trotter à sa suite. Et Dhur, tout autant sous l'enchantement, suivit le mouvement.

Tous trois, l'un derrière l'autre, remontèrent ainsi dans la forêt qui s'assombrissait.

Yezade était restée couchée quelques heures dans la cabane, comme morte, sans ciller, bien qu'elle eût toute sa conscience. Elle récita tout du long un mantra qui maintint son corps rigide et, soit son pouvoir, soit sa croyance en celui-ci, la transforma en planche. Malgré ceci, elle entendit enfin Koltchach déclarer :

— Si je n'étais que la moitié du magicien que j'ai prétendu être, je pourrais la ranimer. En fait, nous aurions tous évité ces déboires.

Les deux hommes de main acquiescèrent de tout cœur. Après quoi, ils dirent qu'ils allaient voir s'ils pouvaient trouver du gibier et quittèrent la hutte.

Bientôt, Yezade renversa le mantra, ouvrit un peu les yeux et contempla Koltchach assis immobile sur une bûche. A côté de lui reposait paisiblement sa tête en laque, avec sa coiffe et son diadème. Mais la hideur de ce spectacle était toutefois radoucie. Car, si une tête avait été ôtée, l'autre demeurerait à sa place sur les épaules de Koltchach. C'était le crâne grisonnant et la face d'un homme âgé à l'expression malheureuse.

Yezade s'assit et, si le Koltchach en laque demeura impavide, le Koltchach âgé et malheureux braqua son regard sur elle.

— Les dieux soient loués, la jeune fille est ranimée.

— Ce n'est pas grâce à toi, lâcha Yezade.

— Sans nul doute as-tu raison et j'ai été convenablement châtié pour mon orgueil et ma folie. Accepterais-tu d'entendre mon histoire ?

— Je préférerais manger et boire, dit Yezade, car cela fait deux jours que je suis à jeun, par ta faute.

Koltchach baissa la tête.

— Mes hommes ont ramassé ces fruits sauvages et il y a ici une boîte de friandises prévues pour une noce. Je ne vois pas comment je pourrais être responsable de tes deux jours de jeûne et je n'ai rien d'autre à t'offrir, mais tu peux te servir à volonté.

En conséquence, Yezade festoya de son mieux et Koltchach, qu'elle le voulût ou non, se lança dans son récit.

— Étant exceptionnellement riche et ayant en ma possession depuis le début de mon existence de nombreux artefacts et curiosités, j'avais prétendu être un homme mauvais et terrible qui était capable de bien des magies malveillantes. De la sorte, je me protégeais des voleurs comme des sycophantes et étais libre d'habiter comme je le voulais, seul et en paix.

Pour renforcer cette mauvaise réputation, Koltchach chevauchait parfois vêtu ainsi que Yezade l'avait vu en premier lieu, avec son or et ses griffes, tout le visage et la tête dissimulés par un assemblage de tissus, de masque et de diadème. L'on racontait des histoires de livres reliés en peau humaine, qu'il avait des yeux magiques derrière la nuque et qu'il était capable de détacher son âme qu'il projetait alors sur ses ennemis sous la forme d'un nuage noir. Cependant, Koltchach menait une vie pure et accomplissait en secret des actes de charité. Seuls certains de ses gardes et des membres de sa maisonnée connaissaient la vérité et, étant fidèles à leur maître, ils ne le trahissaient point.

Un soir, toutefois, la vie placide de Koltchach avait été bouleversée. Il reçut un visiteur

suraturel sous la forme d'un fantôme qui lui apparut dans son étude.

— Koltchach, commença ce fantôme, qui était de sexe féminin et élégamment vêtu à la manière de la dame de compagnie d'une maison fortunée.

— Madame, l'interrompit Koltchach, je ne suis point mage et il t'est donc inutile de te manifester à moi.

— J'ai conscience de tes capacités, repartit le fantôme, mais il te faut tout de même m'écouter. J'ai été troublée il y a de nombreuses années et c'est pourquoi je suis incapable de dépasser mon état incorporel. Vivante, j'avais une fille à laquelle j'avais fait une prophétie. Je ne t'importunerai point de son contenu. Il suffira que tu saches qu'elle concernait son avenir, or j'étais dans l'erreur et je l'ai abusée, car normalement rien ne pourrait correspondre à mon oracle. J'ai donc eu l'intention de créer une occasion qui puisse me racheter à ses yeux en tant que prophétesse et, de plus, lui procurer une situation stable. En cela tu m'assisteras.

Le fantôme impérieux indiqua alors à Koltchach le nom et le lieu d'habitation d'un homme particulier et conseilla à Koltchach de lui adresser un message sur-le-champ.

— Tu lui diras que tu as vu sa fille dans un miroir magique, que tu veux l'épouser et qu'en échange tu lui donneras des cadeaux tels que sa cupidité ne lui permettra pas de te la refuser... car c'est un misérable égoïste, ce que j'ai appris à mes dépens lorsque j'étais en vie.

— Madame... la coupa encore Koltchach.

— De plus, décréta le fantôme, tu exprimeras ta proposition en des termes sinistres qui ne pourront qu'inquiéter tout un chacun et tu veilleras également à ce que toutes les rumeurs de ta vilenie soient ravivées, de telle sorte que ta fiancée soit terrorisée. Ma propre enfant, ajouta le fantôme, est vive et elle profitera certainement de l'occasion en se fiant à ma prophétie. Je t'ai choisi, termina le fantôme, en raison de ta mauvaise réputation, de ta vertu et de ta richesse bien réelles, qui s'uniront pour accomplir mon dessein.

— Et si je refuse ? dit Koltchach, comme il était fort compréhensible, quelque peu perturbé. Je ne suis pas du genre à me marier. Je préfère mes livres.

— Si tu refuses, dit le fantôme d'un air résolu et menaçant, je hurlerai et je me lamenterai chaque nuit dans ta demeure, emplissant de peur et de détresse le cœur de tous ceux qui m'entendront. N'étant point magicien, tu ne pourras me chasser ; et si tu as recours à un vrai magicien, ta réputation sera ruinée à tout jamais. De toute façon, tu seras perdant.

Le fantôme (qui n'était autre, naturellement que celui de la mère de Yezade) démontra alors ses capacités en matière de hurlements et de lamentations. Peu après, Koltchach acceptait ses conditions et envoyait sur-le-champ au père de Marsineh un messenger demandant sa main de manière on ne peut plus bizarre.

Yezade, qui écoutait cela, était maintenant rendue muette de fascination. Mais elle n'avait pas besoin de lui demander de continuer. Koltchach s'étendit sur le sujet, comme le font habituellement tous ceux qui ont à conter leurs malheurs.

— Tout fut alors arrangé et, n'ayant d'autre choix, je dus me résigner philosophiquement, bien que causer un tel désarroi à cette jeune fille me causât un grand chagrin. J'emmenai avec moi une importante suite et d'impressionnants cadeaux, comme l'avait exigé le fantôme, et partis vers le rendez-vous fixé pour le mariage. Tout se passa fort bien jusqu'à ce que notre groupe aborde la lisière de cette forêt.

La nuit était tombée, le groupe préparait son camp parmi les arbres. Le splendide pavillon de Koltchach fut érigé, mais à peine s'était-il retiré à l'intérieur qu'il y découvrit quelqu'un d'autre.

Au premier abord, il ressemblait simplement à un jeune homme, le cheveu et l'habit noirs, très pâle et d'une beauté troublante, qui se prélassait sur les coussins du divan et dévisageait Koltchach.

Or Koltchach avait déjà dû affronter ce genre de rencontre avec un ou deux jeunes hommes insolents et, usant de sa fausse personnalité, n'avait pas tardé à l'emporter sur eux. Koltchach se redressa donc et déclara :

— Me connais-tu, jeune fou ?

Sur ce, le jeune fou lâcha un rire si mélodieux que tous les objets de la tente, des pompons en soie jusqu'aux coupes en albâtre, semblèrent fondre. Il répliqua :

— De tous les fous qui existent, il n'est de meilleurs fous que les mortels.

Koltchach, qui n'avait rien d'un fou, eut alors quelque inquiétude. Il affirma donc :

— Je comprends que je me trouve en présence d'un supérieur.

— Oui, effectivement. Tu es érudit sinon magicien. Aussi as-tu dû entendre parler des Vazdru.

Un voile sembla alors se dissoudre devant les yeux de Koltchach. Il vit devant lui une créature qui était faite, partie de chair, partie de feu et surtout partie de ténèbres. Il rejeta donc aussitôt sa défroque et sa coiffe de magicien et s'inclina très bas, tremblant et frissonnant.

Les démons Vazdru étaient sensibles à la flatterie. Celui-ci ne faisait point exception et sourit en disant :

— Ton bon sens de mortel fou t'a épargné ce soir plus d'un tourment, Koltchach le Non-Magicien. Mais je dois t'avertir. Le Prince des princes, Ajrarn le Magnifique, dans sa colère, doit rendre visite à ces bois. Il ne doit y avoir aucun mariage, aucuns tendres amants humains. Si tu veux, c'est ainsi que je désire interpréter la grande querelle qui existe entre mon maître et deux autres seigneurs.

— Il est inutile de s'opposer aux princes démoniaques, dit Koltchach.

— Absolument. Sois donc résigné.

A ces mots, Koltchach s'allongea sur le sol. A peine avait-il adopté cette posture que la tente et tout ce qu'elle contenait disparurent dans un éclair et un tourbillon descendit sur les bois. Koltchach s'accrocha à la terre, bien que les vents tentassent de l'en arracher. Des objets lui tombèrent autour des oreilles, des branches, des pierres, des torchères et des selles... et l'air s'emplit de hennissements et de cris.

Lorsque le tumulte cessa, Koltchach se retrouva en bivouac dans la clairière avec seulement deux de ses gardes. Ils étaient quelque peu hébétés et dirent qu'ils avaient vu des hommes et des chevaux emportés par-dessus les arbres les plus élevés et les avaient entendus gronder par la suite, sans qu'ils eussent pu les retrouver. Aucun de ceux qui étaient partis les chercher n'était revenu.

Tous trois avaient donc passé le restant de la nuit sur place. Au matin, Koltchach avait permis aux deux gardes d'aller inspecter les environs, mais en faisant des marques sur les arbres pour trouver le chemin du retour.

A midi, un homme était revenu en disant qu'il avait entendu d'autres appels et des jurons vigoureux dans les bois, mais qu'il avait été incapable de les rejoindre. La forêt était peut-être ensorcelée, ou très enchevêtrée.

Le deuxième homme était revenu au coucher du soleil et il avait de plus étranges nouvelles encore.

— Mon seigneur Koltchach, tu ne croiras peut-être pas ceci, mais je te fais le serment qu'à midi, en arrivant à une trouée parmi les arbres j'ai vu toute une compagnie qui chevauchait en dessous de moi. Ils ressemblaient à tes hommes, dont la moitié était avec nous il y a peu, des gars que je connais depuis trois ans et plus. Au beau milieu de ceux-ci se trouvaient les chariots chargés de présents et la litière de la mariée. Personne ne conduisait le cortège, qui avançait comme sous l'emprise d'un charme. Lorsque j'ai appelé, nul n'a levé les yeux ni répondu. Il m'a semblé également que, bien que ce fût le jour, ils se déplaçaient encore dans la nuit.

— Et depuis lors, dit Koltchach, nous sommes restés humblement dans la forêt afin de ne point irriter les démons. Mes hommes m'ont construit cet abri et c'est ici que, la deuxième nuit, j'ai fait un rêve, que je pense être la vérité et envoyé par le prince Vazdru, soit par mépris, soit par ironie. Car j'ai contemplé le cortège de mes hommes dans une ville où se déroulait un mariage. Une fille voilée se faisait épouser par une créature qui était ma réplique exacte lorsque je suis déguisé pour paraître le plus effrayant possible. Or je suis un savant et je sais que les démons inférieurs (qui s'appellent les Drin) sont capables de fabriquer de merveilleuses poupées mécaniques et même de travailler l'or, qu'abhorrent les castes supérieures. Je suppose donc qu'une poupée démoniaque a épousé la jolie fille qui était ma fiancée. Et les dieux seuls savent ce qu'il est advenu d'elle. Ou de la moitié de ma suite qui sera certainement dispersée une fois le mal fait. Ou de moi... car si je n'ai totalement saisi le plan du fantôme, j'ai manifestement mal joué mon rôle et elle ne croira rien de tout cela. J'en serai tenu responsable et serai hanté et

accablé de ses vociférations jusqu'à l'heure de ma mort.

Yezade baissa alors la tête.

— Mon seigneur, je vais maintenant t'informer de ce qu'il est advenu de la femme qui t'avait été promise.

5

La Troisième Nuit

Le ciel poudra ses joues de fard et la forêt arbora son manteau d'écarlate. La face du ciel changea alors, devint celle d'une belle demoiselle noire qui ne désirait aucun fard, et rien qu'un filet d'étoiles et un bout de lune argentée à accrocher sur son front. La forêt se revêtit de sable héraldique, chuchotant sous les eaux et les lyres des sauterelles, les pages des feuilles qui tournaient et le pas inaudible d'êtres invisibles.

Dhur, qui suivait sa sylphide depuis l'étang, marchait aussi silencieusement qu'il le pouvait, mais, dans les ténèbres, il la perdit. Il marqua donc un temps d'arrêt, flaira le miel sauvage dans l'haleine suave de la forêt... et au même instant rencontra quelqu'un d'autre en pleine nuit.

Peut-être fut-ce sa croyance soudaine aux créatures surnaturelles qui le rendit instantanément conscient qu'il en voyait une. Il est aussi possible que l'aura de celle-ci ne supportât aucune dénégation.

Dhur n'avait pas vu les merveilles des Vazdru, hormis dans son sommeil ; celui-ci se révélait à ses yeux grands ouverts. Il était parent des princes du rêve, cet inconnu né de la nuit, qui était moins qu'un prince mais bien plus qu'un simple mortel.

Dhur resta donc silencieux.

Comme il faisait ceci (ou plutôt ne faisait rien), l'Eshva le considéra avec un léger sourire qui cachait une plaisanterie secrète. Les yeux noirs comme la nuit de l'Eshva, membre de la secte des enfants de l'ombre errants et brûlés par le rêve, lurent en Dhur comme dans un livre dont la signification absconde ne peut être saisie que l'espace d'un battement de cœur. L'Eshva vit tout cela : la vie humaine de banalités éclairées par le soleil et, bien pis encore, de banalités illuminées par la lune. Le désir d'un humain pour une très belle fille qu'il avait prise pour un esprit... celle qui était en fait l'amante de ce démon. Et l'Eshva vit autre chose, que son regard lui révéla nettement. Sur le front de l'humain, le baiser invisible du Vazdru, flamboyant comme une rose d'argent. Cela fit sourire l'Eshva, d'une jalousie sensuelle, d'un mépris irréel, prologue de caresse de vengeance douce comme le satin... Un instant auparavant, l'Eshva était tombé sur l'âne de selle, qui s'était allongé à ses pieds. Et il l'avait recouvert de guirlandes de lierre. L'Eshva lut alors dans le cerveau de Dhur le souvenir d'un souhait absurde : « avoir la capacité de changer de place avec cette bête. Je pourrais alors sentir ces mains autour de mon cou et ces lèvres... »

« Je vais satisfaire le plus cher désir de ton cœur », dit l'Eshva sans prononcer ces mots.

Dhur broncha et recula en sentant autour de la tête une chaleur et un froid étranges. C'était un réflexe de son corps, puisque son esprit était incapable d'un tel instinct. Il était

d'ailleurs inutile.

L'Eshva eut un rire sec, une délectation cruelle, lisible dans ses yeux seuls, puis il brilla comme l'une des feuilles qui tournaient et s'en fut, disparut.

Dhur, dans un soudain accès d'outrage, l'appela brutalement dans les ténèbres. Et des mâchoires de Dhur sortit un son qu'il avait entendu auparavant, mais jamais issu d'entre ses lèvres.

« Hi-han ! » brailla Dhur de telle sorte que la forêt lui fit écho.

« Hiii-han ! »

Jamais Marsineh, qui avait oublié qu'elle était Marsineh, n'avait été aussi heureuse. Son bonheur transcendait tout confort et tout plaisir. Il ne pouvait durer, car la chair humaine n'était et n'est pas faite pour supporter perpétuellement de tels transports. Seule l'âme pouvait les embrasser, et de manière différente. Obscurément, quelque part au tréfonds d'elle-même, Marsineh savait fort bien cela. Elle avait déjà trouvé des excuses à la fin de cette joie. Il semblerait qu'elle se fiait à son amant démoniaque pour la libérer de cette amertume. Mystérieusement, au cours de leur danse d'amour muette, il avait dû également lui promettre cet oubli.

Mais cette nuit-là, la troisième qu'elle passait dans la forêt, la seconde dans la forêt des souhaits réalisés, l'extase était sa familière.

Les démons avaient inventé l'amour. Inutile d'en dire davantage.

Une heure avant l'aube, ou peut-être dans un laps de temps intemporel, l'amant Eshva de Marsineh murmura, dans une langue de geste, de cheveux et d'yeux, et peut-être de pensée, qu'une grande dispute venait de se terminer dans une autre partie des bois. Des amants avaient été séparés sur ordre du seigneur que servaient et adoraient les Eshva. Maintenant, c'était à leur tour d'être séparés. Marsineh pleura et l'Eshva se répandit en pleurs insensibles, incomparables et insondables caractéristiques de sa race.

Puis il l'arracha à son désespoir, au puits dans lequel elle était plongée, de telle sorte qu'elle marcha aussi légèrement que lui. Devant eux apparurent deux créatures rabougries et geignardes, des nains dont la laideur était tellement incroyable que Marsineh la vit à peine. Sur l'ordre de l'Eshva, ils lui présentèrent une robe.

Ces nains étaient des Drin, forgerons et artificiers de Terre Inférieure ; en plus de leurs capacités à fabriquer des poupées, ils savaient faire presque tout ce qui était d'une beauté insurpassable. Les atours qu'ils étalèrent devant la jeune femme avaient été tissés par des milliers d'araignées à fourrure, amantes des Drin. Étant ce qu'ils étaient, c'est-à-dire habitants de ce pays sous terre, le tissu du costume était une pellicule d'argent, semblable à de la poussière d'étoiles, où avait été incrustée une quantité de bijoux... les jades sombres, les jaspes jaunes et verts que l'on trouvait sur les rivages du lac souterrain, les perles d'aigue-marine et les opales de paons pêchées dans les eaux des mers du monde.

Par-dessus tout, les Drin avaient fait une magie qui empêchait le soleil de faner leur ouvrage et, en raison de celle-ci, çà et là scintillait un fil d'or écarlate dans le tissu dont l'Eshva détournait les yeux, bien que ce fût son cadeau d'adieu et d'amour.

Puis il chassa les Drin ; ils reluquaient Marsineh. Il l'enlaça et lui demanda d'enfiler cette robe. Toujours en transe, elle lui obéit et serra sa taille étroite de la ceinture de gemmes aquatiques. Elle était éblouie par sa propre lumière. Et lui un peu rebuté par l'or qu'elle arborait.

— Rallonge-toi, dit-il, allonge-toi parmi les roses sur la mousse veloutée. Elle s'exécuta, ses atours lui donnant l'apparence d'une vierge tombée des étoiles.

— Ferme les yeux. Ne me regarde plus.

Elle obéit encore et les larmes coulèrent sur ses joues. Il se pencha sur elle et, à l'aide d'un baume ou d'une fleur de Terre Inférieure de couleur violette, il lui caressa le front et les paupières. Elle se rendormit alors et son image l'abandonna ainsi qu'il le lui avait promis. Elle était maintenant allongée sur la terrasse de vignes et d'églantines, belle comme la beauté, mais aucun amant démoniaque n'était plus auprès d'elle.

Tout près, deux autres créatures se promenaient dans les bois. L'une paissait paisiblement, légèrement gênée par l'incompétence qu'elle se découvrait en mangeant de l'herbe. L'autre s'enlaçait sous la terreur et apostrophait parfois les cieux d'une voix rauque qu'elle ne se reconnaissait pas.

Tandis que les dernières fumées de la nuit se glissaient entre les arbres, un lynx fauve descendit par les chemins de la forêt, à la recherche d'un petit déjeuner dont il avait l'impression de humer l'odeur.

Devant lui, un âne domestique était occupé à manger de l'herbe.

« Quelle aubaine ! » songea le lynx en langage lynx. Il commença à tourner autour de l'âne, pour le paralyser de son regard couleur d'olive.

Mais, comme le lynx rôdait autour de l'âne en renâclant et ronronnant, l'âne tourna la tête. Et ce fut le lynx qui resta paralysé et s'aplatit contre la terre ; ses oreilles poilues se collèrent contre son crâne, ses moustaches se raidirent comme les piquants d'un porc-épic et sa queue fouetta les fougères.

Car, la bouche pleine d'herbe, c'est la tête et le visage ineptes d'un jeune homme qu'il aperçut surmontant la partie avant de l'âne. Et, bien que le cerveau à l'intérieur de la tête fût manifestement resté celui d'un âne, le visage appartenait à quelqu'un qui ne redoutait nullement les lynx, qui les avait en fait chassés. Tandis que la bouche mâchait maladroitement l'herbe, les beaux yeux avaient en eux une expression de surprise devant la difficulté que représentait ce genre d'alimentation, une mine qui s'écriait à l'adresse du lynx : « Un vol de flèches ! Une lance ! Cours jusqu'à ta tanière, sinon je te porterai sur mes épaules ! »

Le lynx se rappela alors une affaire urgente qu'il avait laissée chez lui et, avec un cri,

tourna les talons et fila à toute allure pour s'en occuper.

6

La sagesse de l'âne

Des chasseurs déchirèrent les bois aux premiers rayons du soleil. Une bande de jeunes gens bien vêtus et dotés du plus bel équipement criait, poussait des ohés, sifflait et répétait sans cesse le même nom :

— Dhur ! Dhur !

— Où peut-il être passé ? Par les dieux, nous n'aurions jamais dû le laisser seul au coucher du soleil. Je croyais que c'était une fille qu'il voulait retrouver parmi les arbres, une paysanne. Ou bien qu'il avait eu une toquade pour ce petit messenger.

— Les histoires étranges sur la forêt doivent avoir une base de vérité... car notre ami chasse et s'aventure par ici depuis l'enfance. Comment Dhur pourrait-il s'être perdu ?

— Son père sera pris de fureur.

— Sa mère en périra de douleur.

— On dira que c'est notre faute.

— Dhur ! Dhur ! Dhur !

Les chasseurs s'en furent à toute vitesse, sans imaginer, on s'en doute, que leur proie se dissimulait à l'intérieur d'un arbre creux, plié en deux, le visage enfoui entre les bras et ce qui restait de ténèbres.

Tandis que le jour ouvrait son éventail, que seuls les oiseaux croisaient parmi les branches supérieures de la forêt dans des battements d'ailes verts et écarlates et que les paresseux restaient endormis comme des sacs de fourrure brune, Dhur sortit de sa cachette. Au bord de la piste, les délicats rats arboricoles s'assirent et le regardèrent passer ; les cerfs se hâtèrent de se mettre à couvert. Les abeilles sauvages, inquiètes pour une masse de miel placée en hauteur, descendirent fixer Dhur et s'en furent en tournoyant.

Il ne voyait rien de tout cela. Il ne voyait qu'une horreur noire accrochée autour de ses yeux, de son esprit et de son cœur.

Il est simple de dire qu'il savait ce qui lui avait été fait. Il le savait... il ne pouvait le savoir. C'était impossible, donc cela ne pouvait être. Pourtant, cela était. Il devait donc s'enfuir, il devait se cacher, il devait continuer de marcher à l'aveuglette. Et ses pensées n'étaient que mort, dans le cerveau de cet homme derrière la tête de la bête. Ses pensées venaient aussi en paroles, mais lorsqu'il essayait de les prononcer, un son terrible s'échappait en spasmes de ses lèvres. Il savait alors qu'il était fou et il se jugeait mort et

voulait s'enfuir et se jeter à terre en s'efforçant d'implorer il ne savait trop quoi de le sauver... de lui-même.

Toute sa vie, ses problèmes avaient été rares et sans importance. Il n'était pas armé pour affronter une telle énormité. Le soleil lui avait souri et maintenant il se trouvait dans l'hiver, nu dans cette tourmente. La raison, la traîtresse, était sur le point de l'abandonner.

Quelque part, sur les pistes de la forêt, il tomba finalement sur un voile de femme. Il était déchiré et souillé de boue, pourtant il portait encore des perles... c'était le voile nuptial que Yezade avait emporté par inadvertance durant sa fuite, la première nuit... et qu'elle avait ensuite laissé tomber. Dhur prit alors ce voile et y enroula son masque cauchemardesque, pour que les oiseaux, les écureuils, les paresseux et les abeilles ne le voient plus. Ses yeux, disposés latéralement, le troublaient par ce qu'ils lui permettaient de voir. Peu importait que le voile enveloppant assombrît davantage sa vision.

Il continua donc d'avancer en trébuchant, spectacle aussi inquiétant et fantastique qu'auparavant, quoique légèrement voilé.

Comme tous les voyageurs en ces lieux, il tourna en rond et parvint à une clairière dotée d'une terrasse à la mousse épaisse et constellée de fleurs. Il sentit le miel sauvage, comme avant, que l'Eshva avait volé aux abeilles, ainsi que les agates de raisin et les roses.

Sur cette terrasse était allongée une jeune fille à la chevelure couronnée de vignes, qui était vêtue comme une impératrice et qui mangeait un rayon de miel. Un bruit jaillit des mâchoires étrangères de Dhur avant qu'il pût l'arrêter.

Surprise, la jeune fille leva les yeux. Elle vit...

Comme il se retournait pour s'enfuir, elle le stoppa d'un cri de joie :

— Dhur ! Mon seigneur !

Il ne put que rester debout comme une créature de pierre, bouche bée. C'était la sylphide de son rêve éveillé du jour précédent. Mais c'était aussi la fille de sa ville. Du voisin de son père. Elle s'appelait Marsineh ; n'avait-elle pas été mariée à quelqu'un d'autre ? Dhur haletait de stupéfaction... le museau de l'âne lâcha un braiment aigu. Dhur oublia tous les détails, toutes les questions. Il demeura face à cette beauté et regretta de ne pas avoir mis fin à ses jours une heure auparavant.

Mais Marsineh flamboyait, s'il était dans les ténèbres.

Elle s'était réveillée sans aucun souvenir, hormis un immense sentiment de bien-être et de volupté. En découvrant qu'elle était vêtue de tissus d'argent et de bijoux, elle avait éclaté de rire, mais sans inquiétude ni doute. Elle avait appris bien des leçons, bien que la plus importante, ou la moindre, eût été ôtée de sa mémoire... Elle s'était contentée de se tresser une nouvelle guirlande en songeant aux rêves enchanteurs qu'elle avait faits et qu'elle ne pouvait se rappeler et avait mangé le rayon de miel et les raisins placés à côté

d'elle. Et en levant les yeux elle avait aperçu celui qu'elle aimait, Dhur, qu'elle se rappelait encore avoir suivi dans la forêt afin d'éviter d'être mariée à un autre homme. Elle reconnut Dhur à ses vêtements, bien qu'ils fussent en haillons, et à la grâce athlétique de sa carrure... et malgré ses mouvements maladroits. A ses mains et aux bagues qu'elles portaient. Face à tout ce qui enveloppait sa tête et son visage, elle réagit de manière compatissante et instinctive. Elle avait connu un certain temps des valeurs inhumaines. Elle ne songea point à demander : « Pourquoi es-tu ainsi enveloppé ? » Ou : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Elle éprouva un pincement de pitié en se rendant compte que quelque chose de terrible lui était arrivé. Ayant recouvré son amour pour lui, elle ne pouvait que l'aimer davantage devant son trouble et la façon dont il se tenait devant elle, l'air maladroit et stupide. »

— Cher seigneur, as-tu faim ? As-tu soif ? Ce miel est délicieux et ces raisins sont comme le vin.

Mais, comme elle s'approchait de lui, Dhur s'écarta. Seule sa vision déformée l'empêcha de fuir sur-le-champ.

L'instant d'après, elle avait posé les doigts sur sa manche.

— Ne m'évite point, dit-elle en regardant dans l'un de ses yeux louches voilé. Je t'aiderai, si tu le permets. Sinon, laisse-moi rester à ton côté. Car je suis perdue en cette forêt... (Elle eut un joli petit rire, car être perdue ne l'inquiétait plus guère.)... et il faut que tu me protèges.

Dhur poussa alors un terrible braiment d'angoisse, qui disait :

— Comment puis-je te protéger ? J'ai été anéanti. Je ne suis qu'une carcasse. Laisse-moi partir et mourir quelque part, car je suis déjà mort de terreur et de honte.

Marsineh sembla déchiffrer ceci. Mais elle se contenta de lui prendre la main et de le conduire jusqu'à la terrasse de mousse et de fleurs, et il n'eut ni la volonté ni le courage de lui résister.

Ils s'assirent ensemble et Dhur laissa pendre la tête qui n'était plus la sienne.

— Si tu as faim et désires manger les fruits et le miel, dit alors Marsineh, et que tu ne veuilles point que je te voie en train de le faire, je m'éloignerai. Quand tu m'appelleras, je pourrai revenir.

Dhur eut un gémissement de souffrance. Traduit, il parut rauque, plein d'humour.

— Mon seigneur, dit Marsineh, je t'aime tendrement et s'il n'est point modeste de ma part de te le déclarer, tu devras me pardonner. Quel que soit le malheur qui ait pu t'arriver, je pourrai volontiers le partager avec toi, tant je t'aime.

C'est alors qu'explosa chez Dhur l'immense colère de celui qui souffre et ne peut partager sa douleur, malgré tous les efforts d'autrui. Il leva brutalement les mains et arracha le voile, le réduisit en lambeaux qui tombèrent sur le tapis de fougère. Voilà le visage de son amant.

Marsineh le contempla. Elle lui prit les deux mains en continuant de le fixer.

— Tu as un terrible fardeau à supporter. Mais, crois-moi, je te vois derrière les yeux de cette pauvre bête et je vois mon cher seigneur Dhur derrière ce masque d'âne. J'aime donc cette longue bouche, ces yeux ronds et ces grandes oreilles. Et j'aime aussi cette voix qui n'est point la tienne.

Elle ôta la guirlande de ses cheveux, la posa sur sa tête et embrassa le front asinin et les joues poilues. Dhur aurait alors voulu lui dire :

— Tu es la meilleure des femmes et j'ai été aveugle et bête de t'oublier ; il n'est que justice que je porte désormais cette tête d'âne stupide. Si j'avais été sage, je t'aurais estimée dès le début. Si je redevais un homme, je t'aimerais.

Mais l'âne lui dit seulement « hi-han ! » Puis il coula de ses yeux des larmes qui étaient les larmes de Dhur, les larmes de la honte et du désespoir.

Que faire ? Aucun des deux n'avait accès à la sorcellerie. Les démons, ayant assisté à la vengeance de leur maître, Ajrarn, avaient quitté la forêt qui s'éveillait au matin. Même Koltchach, alors occupé à deviser galamment avec Yezade dans sa cabane, n'était pas magicien.

Une ombre tomba alors dans cette partie des bois. Ce n'était pas l'ombre de la disgrâce de Dhur. Elle fut accompagnée d'un grand fracas, du cri des oiseaux qui s'envolèrent devant elle et du crépitement de sabots qui faisaient de même.

Dhur et Marsineh regardèrent autour d'eux, un instant distraits de leur malheur. Un vent froid mais fiévreux sembla souffler dans la clairière et quelque chose de terrible se précipita dans son sillage, fondant sur eux.

Dhur tira son poignard de chasse. Il voulut défendre la jeune femme... dans la mesure de ses moyens. Il désirait lui conseiller de monter dans un arbre, mais il ne disposait pas de la parole. Il se tint donc devant elle, regardant d'un seul œil ce qui était en train d'approcher.

Un silence avait envahi la forêt. De ce vide surgit le nouvel arrivant, tel une vague sur un rivage, qui se brisa en brindilles, feuilles et plumes d'oiseaux... et l'explosion dans la clairière parut emplir et fendre l'air et les arbres. Puis il s'arrêta net, de telle sorte que le monde ébranlé s'immobilisa autour de lui comme le sel dans un pot.

Mais ce n'était qu'un homme. Oui, simplement. Un pauvre dément, ou un ermite des bois, les vêtements en lambeaux, la chair contusionnée et sanglante. Pourtant, autour de la tête, il avait une auréole de cheveux semblables à de l'or et, dans le visage, qui semblait se perdre et se contorsionner comme de la cire, deux yeux dorés.

Les yeux se fixèrent sur eux, la fille humaine aimée par un démon dans un rêve, l'homme mortel transformé par la malice démoniaque. Et ces yeux dorés semblèrent brûler et se consumer comme la lumière d'une lampe.

Deux amants surnaturels avaient habité quelque part dans la forêt, disait la rumeur. Il

est blond, tout doré, un jour d'été. Elle est noire et blanche, rose blanche, hyacinthe noire de nuit... Ce couple d'amants, avaient dit les Vazdru, doit être séparé...

Il avait peut-être été beau, ce dément. L'on pouvait le distinguer à travers sa laideur folle, l'élan absurde qui l'avait propulsé jusqu'ici et allait bientôt l'emporter comme un tourbillon. Pourtant, n'avait-il pas sur lui le fantôme d'un manteau couleur prune et dans la main des mâchoires d'âne... qui s'ouvrirent soudain dans un claquement et s'exclamèrent sans raison :

— L'amour est l'amour.

Dhur sentit alors une douleur dans le cou comme si un ennemi avait essayé de l'arracher, comme un bouchon d'une bouteille, puis sur la tête un flot d'eau froide et un éclair de feu. Il découvrit alors qu'il avait la bouche pleine d'herbe ; il se détourna, la cracha et s'essuya les lèvres... ce qu'il fit avec des lèvres, des dents et une bouche humaines. Il porta les mains à son visage et le retrouva : c'était son visage, avec ses os, sa peau, sa chair et ses yeux, son nez, son menton, ses joues, son front, ses cheveux.

(Car il venait d'avoir la chance de rencontrer l'unique magicien restant dans ces bois. Son nom était naguère Prince Chuz, Seigneur La Folie. Mais il était parti vaquer à d'autres affaires.)

Quant à Dhur, il vit à peine partir son sauveur. Il était absorbé par le spectacle de Marsineh.

Bientôt, avec ingratitude mais peut-être assez justement, il lui dit :

— C'est ton amour qui m'a guéri.

Il la prit alors dans ses bras, sur son cœur et, assez vite (bien que par un processus détourné de mensonges et d'explications, avec comme dot une robe aux bijoux remarquables), en fit sa femme.

Tandis que ces deux amants s'enlaçaient, toute la forêt se débrouillait et semblait reprendre ses formes.

Les hommes de la suite de Koltchach se retrouvèrent en se débattant à l'aveuglette et se reprirent. Il leur semblait qu'un mariage avait eu lieu, ainsi qu'une nuit de noces, et ils ne se trompaient point. En retrouvant leur maître, ils virent le vieillard (ou le tyran immonde, suivant qu'ils étaient ou non dans le secret) installé près d'un ruisseau en compagnie d'une fille adorable dont l'étrange désordre vestimentaire fut rapidement réparé grâce au contenu des coffres nuptiaux.

Aux environs de midi, le cortège repartit à travers les bois, lui sur son cheval noir comme le charbon, elle dans la litière, et ils croisèrent en route une expédition de chasse désappointée dont la proie était un étrange animal qu'ils appelaient « dhur ». Le cortège, regrettant de ne point avoir aperçu cette bête, rentra par étapes à la maison de Koltchach.

Là commença un nouveau règne, celui de la maîtresse de la maison. Il semblerait que c'était une sorcière, une prophétesse à l'égal de sa mère... mère dont elle vantait sans cesse les mérites.

Son mari, qui avait au début perdu le goût de ses livres, le retrouva prudemment et abandonna la sorcière à elle-même. Yezade était une femme exigeante. Et, au bout d'un certain temps, de curieuses histoires circulèrent à son sujet. Elle avait commandé une cape faite de cheveux tissés de jeunes hommes défunts, elle avait des dents non seulement dans la bouche mais dans une autre région du corps que la sagesse recommandait de ne pas mentionner. Et lorsqu'il pleuvait de temps à autre dans les villages, on disait :

— Attention ! Yezade vide son pot de chambre sur nous.

Si elle fut heureuse avec sa mauvaise réputation, ses richesses et son époux discret ne peut être que l'objet de suppositions. Tout comme le bonheur ultérieur de Dhur et Marsineh.

Mais il en fut un qui se délecta du résultat de ces trois nuits et trois jours dans les bois. Ce fut l'âne de selle.

Car, s'il recouvrit sa tête normale d'âne mangeur d'herbe sur son corps d'âne, il conserva mystérieusement une partie de la personnalité de Dhur le chasseur (mais hâtons-nous de préciser que l'inverse ne se produisit point pour Dhur).

L'âne, en rôdant dans la forêt, remarqua que les chats sauvages et les loups, en rencontrant son regard, s'enfuyaient. Et c'est pour cette raison que l'âne vécut jusqu'à un âge avancé, le dos ne ployant point sous le poids de l'humanité, le ventre empli de verdure et de fleurs, le cœur plein du réconfort de l'esclave affranchi. Il donnait donc parfois libre cours à des cadences philosophiques : « Hi-han... Hiii-han ! » Et les oiseaux de se disperser, les paresseux de gémir dans leur sommeil, les lynx de se recroqueviller et les hommes, qui passaient par là, de se dire :

— Par le ciel, voilà un bruit immonde et dément !

L'âne souriait en soi-même et songeait, dans la langue de sa race :

— Peut-être les dieux, eux-mêmes, écoutent-ils la sagesse de mon chant.

Mais les dieux, naturellement, ne faisaient rien de tel.

Après avoir été séparée de Chuz, Sovaz erra amèrement sur toute la terre.

LE PRODIGE

1

Banni à l'Est

Les bébés naissent en sachant pleurer, mais ignorent le rire. Une fois au monde, ils prennent rapidement l'habitude de rire. Il en est ainsi maintenant comme à l'époque où la terre était plate. Peut-être chacun de ces faits (l'équipement instinctif pour le chagrin, l'acceptation rapide du plaisir) en dit-il beaucoup sur l'école de la vie.

L'homme fortuné, assurément, en entendant hurler et se lamenter son nouveau-né, s'exclama en soi-même :

— Il ne tardera pas à changer de ton.

Et il songea à toutes les bonnes choses qui allaient immédiatement se trouver sur la route de l'enfant.

Elles se trouvèrent effectivement sur sa route. Il était dans une demeure où il était servi par des dizaines de domestiques. Enfant, il avait une grande salle tout entière pour loger ses jouets et ses jeux. En grandissant, il eut tout un appartement à sa disposition. S'il voulait quelque chose, on allait le lui chercher sur-le-champ. A l'approche de l'âge adulte, des chevaux blancs l'attendaient dans l'écurie et, tout près, des chiens blancs et des faucons aux clochettes en argent. S'il avait faim d'un plat, d'un vin ou d'un fruit particulier, on le lui cherchait et le lui apportait. Pour assouvir d'autres faims, dans la nuit se glissaient jusqu'à lui de belles femmes à la chevelure parfumée au bois de cèdre. Son éducation n'était pas moindre que celle d'un prince.

L'homme fortuné n'était pas souvent chez lui. Mais, tandis qu'il allait et venait à ses affaires, il jetait un coup d'œil à son fils qui grandissait, dont le nom était Djyresh, et se disait :

— Eh bien, je lui ai donné le meilleur de chaque chose.

Et le père s'imaginait que son fils l'aimait pour cela et se montrait reconnaissant. En quoi il se trompait. Car le jeune homme, qui ne manquait de rien, commençait à avoir une indéfinissable expression d'affliction, comme s'il existait autre chose qu'il ne pouvait identifier et que l'on ne lui accordait point. Il devint ainsi rancunier et indolent, créature pleine de déception. Ses manières étaient nerveuses, il ne pouvait rester en place. Il sentait l'oiseau magique, le désir réel et inconnu de toute sa vie, s'enfuir continuellement devant lui. Dans ses efforts pour le capturer, il donnait des soupers extravagants, dont il lui fallait parfois deux jours pour se remettre, ou bien il achetait des bibliothèques entières avec lesquelles il restait enfermé deux ou trois semaines. Il pariait aux courses de chars et de chevaux, jouait aux dés et ne gagnait jamais. Il allait chasser des animaux inexistants et restait absent un mois ou davantage. A deux ou trois reprises, il s'amouracha de la femme d'un autre homme qu'il séduisit ou par qui il se laissa séduire,

puis il se lassa de ce genre de joies et tomba alors amoureux de femmes de la sorte la plus basse et la plus cruelle, qui lui prirent beaucoup d'argent, comme le faisaient ses autres compagnons bas et cruels, qu'il invitait à sa table ou avec qui il jouait, habiles chasseurs et marchands.

Un après-midi, le père de Djyresh fit mander le jeune homme.

— Mon fils, dit le père, je me suis intéressé à tes affaires et je ne suis pas très satisfait. As-tu quoi que ce soit à déclarer sur ce sujet.

A ces mots, Djyresh se contenta de lui jeter un regard effronté et ne put retenir un bâillement derrière un gant de soie pâle.

L'homme fortuné se renfroigna. Il reprit :

— Il est évident que tu as dissipé la fortune de cette maison et as entamé des richesses que trois générations ont accumulées. Il faut que tu comprennes que, bien que tu puisses dépenser sans compter, pas un sou ne t'appartient avant ma mort. Événement que, j'espère, tu n'attends pas avec impatience.

Djyresh baissa les yeux. Son père prit son expression pour une marque de honte... ce qui était exact, puisque le jeune homme était effectivement embarrassé de n'éprouver qu'indifférence devant la mort de son père. L'homme fortuné continua :

— J'ai décidé que ta vie dissolue et ta luxure doivent être réprimées. J'ai été guidé en cela par ma connaissance des histoires et des légendes anciennes. Voici mon plan : ta folie est due à ma générosité envers toi. Tu ignores tout hormis la condition des riches. Je me propose donc de t'envoyer chez un ami, une relation d'affaires. Il t'acceptera dans sa maisonnée en tant que serviteur, un débutant qui, ne sachant rien de ce métier, se trouve donc à l'échelon le plus bas. De jour, tu travailleras en fonction des ordres de cet homme ou de son intendant, ce qui pourra aller de balayer les écuries à vider les pots de chambre. De nuit, tu te nourriras au bol commun et tu dormiras sur le sol des cuisines. Lorsque l'aube se lèvera, tu iras reprendre ton travail. Au bout de neuf mois, si tu l'as servi avec diligence, mon ami te paiera les gages que tu auras mérités et te renverra ici. Mais si tu n'as su le satisfaire, selon mes ordres tu seras sévèrement battu. Tu devras alors le servir neuf mois encore sans espoir du moindre gage et tu ne pourras plus dormir que sur le sol nu et n'auras à manger que ce que tu pourras mendier ou voler aux bêtes de la propriété.

Ayant prononcé sa sentence, l'homme fortuné croisa les mains sur son estomac. Il s'attendait que son fils élevé mollement, et qu'il ne connaissait pas très bien, se jette à ses pieds en implorant sa pitié.

Mais Djyresh, que la rage empêchait presque de parler, finit par déclarer :

— Messire, si ton désir est de me chasser ainsi, je n'aurai que ceci à demander : Quand dois-je partir ?

L'homme fortuné fut quelque peu estomaqué. Il faut dire à ce stade qu'il s'attendait à toutes les réponses sauf celle qu'il venait de recevoir. Il n'avait fait aucun plan pour

chasser son fils et, pris lui aussi de fureur, il annonça :

— Tu disposes de trois jours de grâce.

— Je ne t'imposerai pas mon fardeau aussi longtemps. Je partirai dès demain, s'écria Djyresh. Où se trouve la résidence de ce type ?

— Tu recevras toutes instructions à l'aube. Avec un âne sur lequel tu pourras voyager.

— J'irai à pied, déclara le fils.

— La route est longue.

— Je partirai donc cette nuit.

Ce fut donc dans une certaine hâte que l'homme fortuné s'assit auprès de son scribe pour rédiger une lettre adressée à une relation d'affaires appropriée qui vivait six jours à l'est.

L'étoile du soir était en train de prendre congé du firmament lorsque Djyresh quitta la maison de son père. Le portier, qui l'imagina en partance pour quelque goguette, le salua d'un air dubitatif en voyant que le jeune homme n'avait avec lui ni cheval ni serviteur. Djyresh se dirigea à grands pas vers l'est, en direction de la lune qui montait. (Elle le considéra froidement, car elle était cette nuit-là parfaitement ronde et aussi remplie d'orgueil que lui.)

Or Djyresh, s'il avait vécu dans le luxe, était habitué à l'exercice... n'oublions pas les courses de chars et les chasses qui duraient des mois. En fait, un voyage de six jours à pied ne l'effrayait pas. D'ailleurs, sa rage lui servait de compagne de route. Il y avait autre chose pour l'encourager tandis qu'il marchait dans la campagne nocturne. Sous la lune, lui parvenaient, lointaines, des notes de musique étouffées.

La région, le long de la route, était généralement cultivée, avec des champs, des vergers et des terrasses de vignobles. A l'horizon, les collines dorées par la lune s'étendaient paisiblement en dormant. Bien qu'il fût fréquemment passé par là, il avait toujours prêté beaucoup moins attention au paysage. Il sentait aujourd'hui le parfum des fruits et entendait les rossignols. Lorsque la lune sombra, lui aussi s'allongea sous un figuier sauvage pour sommeiller. L'aube le réveilla comme un baiser. Il se leva, se baigna dans un petit étang et cueillit une figue... car il avait été tellement irrité qu'il n'avait emporté aucune provision de bouche.

Il voyagea tout le matin, ne s'arrêtant qu'au moment de la canicule auprès d'un puits. Là, d'autres étaient également assis et, prenant Djyresh pour un errant comme eux, lui parlèrent de leur commerce, des habitudes des chiens et des chameaux et des lubies des filles de tavernes. Djyresh feignit d'appartenir à leur société, apprécia ces discussions vaines et raconta des histoires à peine moins véridiques que les leurs. Dans l'après-midi, il continua de marcher et, au coucher du soleil, une caravane le dépassa sur la route ; d'un chariot oscillant enveloppé de soieries, une femme voilée lui envoya son serviteur.

— Ma maîtresse désire savoir ce que tu vends.

— Réponds-lui : rien.

Le serviteur retourna vers sa maîtresse mais ne tarda point à revenir vers Djyresh.

— Accepte donc cette bague en argent, a dit ma maîtresse.

Djyresh éclata de rire. Que son cœur fut bizarrement léger lorsqu'il répondit :

— Dis à ton aimable maîtresse que je suis forcé de n'accepter ni cadeau ni gage d'aucune sorte. J'ai été rejeté vers l'est comme une chaussure dont on se débarrasse et je suis en voyage d'expiation.

Le domestique se renfroga, car il connaissait l'humeur de sa maîtresse lorsqu'elle était contrariée, mais il lui fallut bien retourner au chariot porteur des paroles de Djyresh. Les rideaux du véhicule se refermèrent immédiatement et la caravane ne tarda pas à disparaître.

Ce soir-là, après que le soleil se fut couché, Djyresh entra dans une auberge et vendit la boucle en or de sa ceinture en échange d'un bon dîner. Il l'avait reçue d'une femme six mois auparavant ; ce n'était pas l'argent de son père qui le lui avait achetée. Plus tard, Djyresh quitta l'auberge et alla dormir à la belle étoile, sur le sol nu et dans le parfum des arbres.

Quatre jours encore le fils banni marcha le long de la route en direction de l'est. Il vit des spectacles nouveaux et des spectacles connus, mais même ces derniers lui paraissaient frais et différents. Le troisième soir, en baissant les yeux d'un ciel teint en rouge par le coucher du soleil, il contempla les lampes d'une cité où il était fréquemment allé jouer aux dés et faire l'amour ; mais, aujourd'hui qu'il savait qu'il ne s'y rendait pas, elle avait un aspect différent. Elle était mystérieuse et sacrée, ténèbres pures s'élevant de son cœur et, semblait-il, des réjouissances et des festins à chaque fenêtre rubis.

Djyresh dîna de fruits sauvages et partagea le pain des errants au bord de la route. Il but aux fontaines qui jaillissaient de terre pour tous les hommes, ou bien il reçut du lait dans les fermes, ou une tasse de vin lorsqu'il rencontra, un soir, le cortège d'un jeune homme qui enterrait sa vie de garçon.

Le cinquième jour, Djyresh quitta les routes et grimpa vers des plateaux rocheux où poussaient des bois. Il monta tout le jour parmi les guirlandes qui pendaient aux arbres, les oiseaux aux couleurs brillantes furent surpris par son approche et une biche le fixa même dans les fourrés. Tandis que le soleil commençait à décliner, l'air se fit doré et les étoiles argentées sortirent ; en traversant les bois, Djyresh aperçut une piste devant lui qui descendait vers une vallée. Là, sur une éminence, se dressait un grand palais de pierre parmi de vieux arbres sombres. Son cœur sombra. C'était la fin de son voyage, car ce ne pouvait être que le manoir de l'ami de son père, le vieux copain sévère et collet monté correspondant à la disposition de l'homme fortuné.

« Voilà, j'aurai un peu goûté à la liberté, songea Djyresh. Maintenant commence mon

labeur d'esclave. » Et il se dirigea vers la colonne de pierre.

Par la taille et la grandeur architecturale, ce palais écrasait la maison du père de Djyresh et même les demeures de seigneurs qu'avait vues Djyresh. Il en montait des tours effilées et les toits s'y empilaient. Au-dessus d'un long escalier, d'énormes colonnes soutenaient le portique. A environ un demi-mille du palais, la piste devenait une route pavée et, de part et d'autre, se dressaient de hauts piliers de marbre surmontés de bêtes et d'oiseaux de marbre, des lions et des ibis, des grues et des singes, qui miroitaient spectralement dans la lumière mourante. Au-delà se déployaient des jardins à la sombre magnificence, aux plumets d'arbres pesants, et, çà et là, aux peignes de chutes d'eau. Celles-ci captaient le dernier or du soleil mais la lumière paraissait aussi sur les pelouses où marchaient des paons dorés qui arboraient leurs éventails d'or poudreux. Pourtant, dans le palais lui-même, aucune lampe n'était allumée.

Comme Djyresh s'avancait sur la route pavée entre les piliers, ses sentiments avaient déjà subi quelques changements. Quelque chose dans ce lieu, les jardins et leur parfum, les paons dorés, le silence même, l'avait quelque peu envoûté. Cet endroit ne ressemblait en rien qu'il pût associer à son père. C'est alors qu'un personnage apparut sur la route devant Djyresh. Il était aussi droit que les piliers, mais pas aussi grand ni mince et tout vêtu de noir. Il lui rappela un oiseau gigantesque debout sur une patte, portant dans l'autre une crosse fine. Il parla.

— Tu dois m'annoncer qui tu es et ce que tu désires.

Djyresh le fit d'une voix hautaine, sans omettre le moindre détail de la raison de sa venue. (Car il présumait qu'il devait être humilié, ce qu'il refusait.)

Le personnage l'écouta attentivement. Puis il émit un son curieux qui aurait pu être un ululement de joie. Djyresh feignit d'ignorer cette effronterie. Il comprenait très bien que, rabaissé au niveau le plus bas de la domesticité, que le reste de son histoire fût ou non connu, il serait soumis à toutes les injures possibles. Paraître prêter attention à ces tourments ne ferait que les accroître. Le personnage reprit la parole.

— Si tu as l'intention de servir avec obéissance, tu peux avancer. Dans la maison, tu trouveras quelqu'un que tu pourras servir.

C'est ainsi que Djyresh repartit sur la route pavée, une fois que le personnage se fut écarté, et, ce faisant, il entendit la crosse frapper le sol derrière lui à trois reprises.

Soudain, toutes les lumières du palais s'éclairèrent et une telle illumination jaillit des pierres qu'on eût dit une échappée de soleil. A toutes les portes et sur tous les toits brûlaient des fanaux, ainsi qu'à trois cents fenêtres.

Djyresh resta éberlué. Au même moment, un froissement d'ailes au-dessus de sa tête lui fit regarder en direction du ciel. Un énorme oiseau qui ressemblait à un héron passait au-dessus du jardin et pénétra dans l'une des fenêtres éblouissantes du palais.

Le jeune homme continua sa route, aborda les marches et entra sous le portique.

L'entrée de la maison était grande ouverte et donnait sur deux grandes salles. Elles étaient somptueusement décorées et Djyresh fut assailli par le doute et l'ébahissement. Derrière deux portes enrobées d'or et incrustées de mosaïque précieuse, se trouvait une troisième salle dont le sol était pareil à du charbon poli.

Au centre de la salle, jouait une fontaine dans un bassin d'émeraude transparente et les colonnes de la salle étaient vêtues de vignes vierges, parmi les fleurs desquelles s'affairaient des oiseaux. Au bout de la salle, un divan reposait sur une estrade et sur ce divan était allongée une créature qui se redressa paresseusement pour regarder Djyresh.

Djyresh fut pétrifié. Un instant, il ne sut s'il devait faire volte-face pour s'enfuir ou s'il devait tirer la dague qu'il avait à la ceinture, puisque sur le divan se trouvait un membre de la nation féline, une panthère noire aux yeux de flamme.

Au bout d'un instant, la Panthère écarta les mâchoires.

— Approche, dit-elle distinctement à Djyresh. Je ne suis plus tout jeune et je ne te vois pas très bien à cette distance.

Éberlué, Djyresh s'exécuta, mais il s'arrêta à quelques pas du divan.

— Ne crains rien, dit la Panthère. J'ai dîné. J'estime d'ailleurs que tu es mon invité et il serait malpoli de te sauter dessus pour te réduire en lambeaux.

Djyresh éclata alors de rire. La Panthère le considéra avec un air de désapprobation évident.

— Pardonne-moi, messire, dit Djyresh. Mais de toute ma vie je n'ai jamais rencontré de bête dotée du langage humain.

— Je dois te reprendre. Il est possible que tu aies rencontré de telles bêtes à plus d'une reprise, mais elles n'ont apparemment pas daigné t'accorder la faveur de leur conversation.

— Messire, je ne contredirai point ta sagesse. Mon rire n'était dû qu'à la stupéfaction. Ton maître est-il magicien pour t'avoir appris à parler ?

— Un maître ? C'est moi qui suis le maître de céans.

Djyresh fut encore tenté de rire et il eut de la peine à s'en empêcher.

— Je t'en prie, murmura-t-il, pourrais-tu me dire si c'est bien toi qui es l'ami et la relation d'affaires de mon père ? Car si tel est le cas, le vieillard est bien plus sage que je ne le soupçonnais.

— Je te dirai ceci uniquement, dit la Panthère. J'ai été informé du désir de ton père de faire de toi le plus bas de tous les serviteurs afin que cela te serve de leçon. Je dois avouer que je suis assez gêné. Dans cette maison, tout est exécuté par magie et ceux qui habitent ici passent leur vie à autre chose qu'au service. Pour l'instant, tu n'aurais rien à faire. Mais je vais réfléchir à la question. Demain, tu pourras avoir une nouvelle audience auprès de moi et nous discuterons encore de ce problème. En attendant, tu es libre d'aller

à ta guise dans le palais. Tu n'as qu'à demander et tout te sera accordé. Sauf dans le domaine des femmes, car il n'est pas de femmes humaines en ces lieux. Tu devras traiter avec respect les êtres de sexe féminin que tu rencontreras, mes femmes y compris.

— Mon seigneur est trop aimable. Je suivrai ces commandements. Puis-je te demander, en dehors de tes femmes, quelles sont les autres créatures de sexe féminin que je puis rencontrer afin de m'adresser à elles de manière appropriée ?

— En dehors des Panthères, il y a quelques Tigresses, des Hyènes et des Renardes, une Pythonisse et un harem de Boas. Il existe aussi un ordre religieux de Louves qui sont vouées à l'adoration de la lune et d'innombrables dames ailées que tu as déjà dû rencontrer. Salue-les ou non, à ton gré. En dehors de la politesse normale, rien n'est attendu de toi en particulier. Tu ignores tout de nos us et coutumes.

Ceci dit, le seigneur Panthère se rallongea et ferma les yeux en signe de congédiement.

Les portes s'ouvrirent largement sur un couloir richement décoré et Djyresh, comme un homme dans un rêve, quitta la salle.

Franchissant les portes qui s'ouvraient devant lui, Djyresh atteignit un appartement dont l'opulence modérée dépassait tout ce qu'il avait jamais pu voir ou écouter. Là, dans un bain de turquoise, Djyresh fut lavé et oint avec gentillesse et précision par des serviteurs invisibles. Après quoi, les djinns de la maison lui servirent un festin dans une vaisselle d'or. Cette nuit-là, il s'allongea dans un lit d'une douceur céleste. Au-dessus de lui se trouvait un baldaquin où brillaient des représentations des étoiles et sur lequel passait un simulacre de lune. Lorsqu'il se réveilla, une image du soleil se leva sur le tissu et à la fenêtre. Djyresh quitta son lit, fut servi comme auparavant, nourri de friandises et vêtu comme un prince ; puis, revenant en franchissant une succession de portes qui s'ouvraient devant lui, il se retrouva en présence de la Panthère.

En l'occasion, ce seigneur n'était point seul. Sa cour l'entourait.

Ses femmes Panthères étaient assises ou allongées sur des divans, portant boucles d'oreilles et colliers gemmés ; ses conseillers se tenaient tout près, et c'étaient des Tigres, des Singes et un vieux Taureau à la sagesse immense, à qui tous déféraient. Dans toute la salle, de tous côtés, se trouvaient des animaux de toutes sortes et l'assortiment en question n'était pas du genre que l'on trouve en commun. Les Lions conversaient avec les Agneaux, les Gazelles se promenaient en compagnie des Loups, tandis que dans un recoin un Renard jouait aux échecs avec une Oie.

Le Héron géant, qui se tenait en bas de l'estrade, tapa trois fois sur le sol avec sa crosse.

Djyresh approcha et s'inclina solennellement, fixé par une multitude de beaux yeux de bêtes.

— Jeune homme, dit la Panthère à Djyresh, nous avons discuté de ton arrivée et du désir de ton père. J'ai à cœur de toujours apporter assistance là où je le puis. J'ai consulté notre sage Taureau ici présent et j'ai décidé de t'envoyer aux bons soins des Porcs qui

vivent dans les jardins.

— Ce qui veut dire, mon seigneur, que tu veux que je m'occupe d'un troupeau de cochons ?

La Panthère replia ses pattes.

— Pas du tout. Les Porcs réussiront mieux que moi à t'expliquer les choses, car ce sont de grands philosophes. Tu peux partir sur-le-champ. Mon majordome, le Héron, te conduira chez eux.

L'audience était manifestement terminée. Les bêtes se détournèrent de Djyresh et reprirent leur bavardage raffiné.

Djyresh suivit le Héron (qui sautillait solennellement sur une patte, portant dans l'autre la crosse de sa charge) et ne tarda pas à sortir du palais. Ils descendirent à travers les jardins en direction du sud et entrèrent bientôt dans une région sauvage. Des coteaux en surplomb tombaient sur des ravins moussus. Des arbres antiques liés par des lianes bloquaient les routes et sur leurs troncs d'ébène on distinguait les marques d'énormes défenses. Djyresh qui, depuis le début, avançait dans une sorte de rêve plein de rire et d'étonnement, commença alors à éprouver une certaine appréhension.

— Messire Héron, marque un temps d'arrêt, lui dit-il. Ces porcs de ton maître semblent être de grande taille.

— Oui, mais il est inutile d'avoir peur. Nous sommes pacifiques et ne faisons de mal à personne. Même les viandes et les fruits de ton souper d'hier soir, et ce dont tu t'es restauré ce matin, quoique hautement nutritifs, n'étaient qu'objets illusoires. Notre magie est puissante. Nous n'avons nul besoin de violence. Mon seigneur fit hier soir une plaisanterie ironique en prétendant pouvoir faire de toi son dîner. Aucun cheveu de ta tête n'est en danger.

Djyresh ne fut pas totalement rassuré. Il allait poser une nouvelle question au Héron lorsque se produisirent dans le sous-bois des craquements terribles. Trois Sangliers blancs comme neige surgirent brutalement, les yeux semblables à de l'or en partie fondu. Djyresh crut sa dernière heure venue et tomba à genoux.

— Prie-t-il ? demanda le troisième Sanglier. Nous ne le dérangerons pas avant qu'il ait fini.

— Messire, répondit Djyresh, je n'ai qu'un poignard avec quoi me défendre. Mais vous êtes plus nombreux que moi et je ne résisterai point. Si vous avez l'intention de me tuer, je vous demande de le faire rapidement. Mon courage n'est pas sans limites et je ne désire pas manifester ma peur.

Le Héron lâcha l'un de ses cris. Le Sanglier qui avait déjà parlé s'approcha alors de Djyresh et le regarda dans les yeux.

— Nous ne te voulons aucun mal.

Djyresh, hors de soi, éructa :

— Mais j’ai chassé et occis vos frères... Pour ma défense, je dirai qu’ils étaient bien plus petits que vous et ne m’ont point parlé.

— C’est l’usage des humains de tuer même les créatures qui savent parler, dit le Sanglier. Relève-toi, maintenant. Les pieuses Louves nous ont apporté le message de notre seigneur la Panthère, que leur avait transmis les Pinsons. Tu dois rester à notre charge. Viens donc.

Djyresh se leva (éberlué et arborant un large sourire béat) et accompagna les trois Sangliers blancs dans l’étendue sauvage envahie par la végétation au sud des jardins.

Toute la matinée, Djyresh marcha avec les trois Sangliers. A midi, ils avaient pénétré dans une forêt ancienne et profonde qui se trouvait dans la propriété du seigneur Panthère et où vivaient le troupeau de Porcs, les Sangliers et leurs femmes, ainsi que leurs enfants, sur les rives d’un fleuve vert comme le raisin. Comme Djyresh approchait, il fut brutalement frappé par l’étrangeté de la scène. Tout le troupeau était d’un blanc laiteux et avait les yeux dorés ; tandis que les rayons du soleil au zénith jouaient sur eux à travers les épaisses tentures des arbres, ils se promenaient ou reposaient l’un contre l’autre, élégants, propres, brillants, tout en conversant avec des voix graves et bien modulées.

« Assurément, ceci n’est point un rêve », songea Djyresh ; et son rire, sa perplexité ainsi que sa peur l’abandonnèrent totalement. La vérité, lorsqu’elle arrive avec autant d’étrangeté, ne peut être déniée.

— Il semble que ton père ait préféré que tu dormes à même le sol et que tu vives simplement, fit remarquer le Sanglier qui avait le premier parlé à Djyresh. Toutefois, tu n’auras pas besoin de balayer la forêt, car le vent s’en charge. Et tu n’auras pas besoin de vider de pots de chambre, car ce ne sont que les races humaines ou les bêtes captives qui produisent ces saletés. Mais tu auras droit à une vie simple, tout en pouvant partager tout ce que nous avons, y compris notre part de magie. Comme toute la cour de notre seigneur Panthère, nous sommes magiciens. Nous utilisons aussi la langue humaine et certaines manières humaines.

Dès lors que Djyresh eut franchi les barrières de la raison, il put alors s’asseoir parmi les Porcs, qui invoquèrent gentiment pour lui une bonne nourriture simple et de l’eau fraîche, et leur poser des questions. Ils lui répondirent avec un calme et une amabilité exemplaires. C’est ainsi qu’il apprit les faits curieux de leur existence.

Il s’avérait, du moins l’en informèrent-ils, que les royaumes animaux, comme les royaumes humains, avaient des dieux, mais que les dieux de l’animalerie étaient par nécessité compatissants avec leurs créatures physiques. (Les dieux de la Terre Plate, rappelons-le, dédaignaient depuis longtemps les hommes. Bien que Djyresh l’ignorât, il n’en discuta point. Il était également jeune et les dieux de l’humanité n’avaient pas

encore commencé à lui encombrer l'esprit.)

Pour la plus grande partie, les bêtes de la terre naissaient, existaient et mouraient de la manière naturelle à laquelle étaient accoutumés les hommes. Ces animaux ne possédaient pas chacun un esprit à part, comme chez les humains, mais ils participaient d'un unique esprit collectif, celui de la divinité elle-même. Celle-ci se divisait mille milliers de fois, comme les filaments issus de quelque énorme cœur cervical... séparés mais psychiquement attachés à la source germinative. De la sorte, les dieux animaux, qui étaient aussi nombreux que les sortes d'animaux, d'oiseaux, de poissons, de reptiles et d'insectes, connaissaient au même moment d'innombrables vies terrestres... et, simultanément, la vie éternelle de la déité.

Toutefois, de temps à autre, une déité bestiale projetait un filament psychique tellement imbu de l'esprit de la source qu'il était exceptionnel. L'animal doté de cette âme était alors différent des autres de sa race. Et, comme ces dieux bestiaux étaient, dans leur état divin, capables de compréhension humaine, ou son équivalent, ces animaux supérieurs, plus proches du dieu, tendaient à exceller dans le monde en tant que génies humains aussi bien qu'animaux. Ils parlaient et raisonnaient, ils pouvaient devenir philosophes et artisans, mages et sorciers. En même temps, toute férocité animale et barbarie humaine les quittait. Ils menaient une vie pure sinon parfois frivole et ésotérique et, pour la forme, se regroupaient à l'imitation des hommes, possédant un maître qu'ils élistaient, un système judiciaire et une société. Ils s'habillaient parfois comme des humains, observaient des coutumes humaines ou des formes frivoles de pensée et de religion... par exemple les Louves qui adoraient la lune, à l'instar d'un loup blanc. D'autres pouvaient se transformer en ermites, par exemple les sept hiboux qui habitaient la forêt et ne prononçaient pas un mot, cartographiant nuit après nuit l'avance imaginaire des étoiles qui, vu que l'époque était celle de la terre plate, ne bougeaient naturellement pas.

Ces expériences, variables et excentriques, avaient aussi une certaine valeur pour les dieux animaux, bien que, après la mort, les filaments de l'esprit supérieur, comme pour l'inférieur, fussent réabsorbés par leur créateur.

Les Porcs apprirent tout ceci à Djyresh, assis parmi eux sur la rive du fleuve vert comme le raisin, et il les crut. Tandis qu'ils lui parlaient, le jeune homme perçut une fugace seconde combien l'âme des hommes était différemment éduquée et aspirait à la simplicité sauvage de celle de ces animaux. Être chat, chien, cheval, ou encore Sanglier d'un blanc laiteux éblouissant...

— L'on dit, ajouta le Sanglier qui lui avait parlé en premier lieu, que les hommes peuvent parfois prendre, un bref laps de temps, le corps des bêtes. Non pas comme le font les magiciens ou les transformistes, mais après la mort, pour atteindre à une œuvre ou une connaissance supplémentaire ; de la même manière que, de temps en temps, un homme défunt demeure fantôme, ou semble le faire. Mais aucun d'entre nous ne partage cette croyance.

Le fils prodigue de l'homme fortuné vécut donc quelques mois dans une forêt en compagnie de Porcs philosophes.

Cet été-là, qui fut pâle et vert parmi les arbres, prit lentement les couleurs de l'amadou et le fleuve coula brun comme le malt, les iris violets et d'un noir carbonisé conservant leur regard fixe sur les berges. Le froid arriva et la brume bourgeonna dans la forêt comme l'haleine sur un miroir. Les Porcs se retirèrent dans de grandes cavernes qui dominaient les eaux. Grâce à leur magie, ils apportèrent à Djyresh des braseros où brûlaient des bûches parfumées, et des capes de fourrure qui n'étaient pas issues d'êtres vivants. Le givre se dressait sur le sol en dagues où étaient engoncées les fleurs minces. Les Porcs se réchauffaient d'amitié ou au feu de Djyresh. Ils racontaient des histoires de princes et de demoiselles de leur propre peuple, mais, comme leur race ne contraignait ni ne corrompait, n'avait aucune ambition, considérait l'amour comme un état de fait et non du sort et ne tuaient jamais, ces contes n'avaient rien de passionnant.

« Un jour, songeait le jeune homme, je retournerai dans le monde réel. Là, j'aimerai, je haïrai, pécherai et pleurerai. Mais pour l'instant, je suis satisfait. »

Et comme la bise poussait ses fouets le long du fleuve, il s'endormait au côté de son ami le Sanglier blanc, la tête sur le flanc de l'animal, et dans un confort calme et paisible que nul être humain ne lui avait jamais donné.

Comment fut servi Sharaq

Il est inutile de préciser que le seigneur Panthère n'était pas l'ancienne relation d'affaires auprès de qui l'homme fortuné avait voulu envoyer son fils. Le flou dans les indications données, une similitude et des transformations dans le paysage l'avaient conduit dans la mauvaise direction.

Le messenger à cheval, mieux informé et portant la lettre fatale, avait pris une autre route et ne tarda pas à dépasser le malheureux Djyresh, plus lent. En quatre jours, l'homme atteignit la demeure de Sharaq, un riche marchand.

Sharaq, assurément, avait jadis travaillé avec le père de Djyresh, mais il y avait un certain nombre d'années qu'ils n'échangeaient de correspondance. En recevant donc une missive transmise par un cavalier épuisé, Sharaq se tritura les méninges pour essayer de rafraîchir sa mémoire. Lorsqu'il lut la lettre ridicule, le marchand ne fut pas énormément satisfait, on s'en doute. A la différence des bêtes parlantes du palais de la Panthère (qui n'avaient appris les détails du châtiment que des lèvres mêmes de Djyresh), Sharaq se sentit insulté et ridiculisé.

— Quel est ce balourd qui, sur la base de nos anciennes relations d'affaires, veut me repasser son garnement ? Quel stratagème débile est-ce là... n'ai-je pas d'autres soucis pour occuper mes journées ? Pourtant, comme je ne connais pas la situation actuelle de ce vieux type, je ferais mieux d'accepter son plan et le jeune type en question. Qu'ils soient tous deux maudits !

En conséquence, il avertit sa domesticité qu'elle allait devoir s'occuper d'un étranger, un jeune homme de bonne famille qui arriverait à pied.

Le lendemain, le majordome de Sharaq fit venir son maître près d'une fenêtre de la maison. Tout en bas, sur le long sentier qui serpentait parmi les vignes, on distinguait un personnage solitaire qui avançait à grands pas, vêtu d'un habit masculin.

Le marchand porta à l'œil sa longue-vue en cristal.

— Que voilà un adolescent efféminé, s'écria-t-il, prêt à trouver tous les défauts et heureux d'en trouver. Vois la longueur de ses cheveux qui se gonflent sous sa coiffe. Et ils sont noirs, ce qui, selon mon ancienne nourrice, est signe d'un sang mauvais. A l'inverse, ses vêtements sont blancs et ne conviennent pas à un long voyage. Il est pieds nus... quelle affectation. Descends aussitôt, ajouta Sharaq à l'adresse de son majordome. Intercepte-le et amène-le-moi. Il a besoin d'une main de fer.

Le majordome descendit donc de la maison, traversa le vignoble et se posta sur la route.

— Arrête, déclara-t-il. Tu es attendu. Tu dois me suivre sur-le-champ jusqu'en présence

de mon maître, le marchand Sharaq, et tu t'inclineras de gratitude devant l'attention qu'il daigne te porter.

Le soleil tombait sur le sentier et y tissait une sorte de brume, dans laquelle l'adolescent qui approchait semblait briller et rougeoyer, aller et venir, comme s'il n'était pas véritablement solide.

Il passa alors de la brume à l'ombre d'une vigne et marqua un temps d'arrêt en regardant le majordome.

Celui-ci éprouva un étrange malaise.

— Cette attitude ne te servira en rien. Tu es Djyresh, fils prodigue que ton père envoie en cette maison pour que soient corrigées tes orgueilleuses habitudes. Tu vois, je sais tout. Commence donc dès aujourd'hui à te montrer humble, sinon tu souffriras.

— Vraiment ? fit l'adolescent.

Et quelle voix avait-il ! Suave comme le duvet, fine comme la soie et plus dangereuse qu'une vipère sous une pierre.

— Viens, dit le majordome, suis-moi. Ou bien les chiens seront lancés sur toi.

L'adolescent eut un méchant petit rire qui fit se hérissier le moindre des poils sur la peau du majordome. Néanmoins, lorsqu'il se tourna vers la maison, le jeune homme vêtu de blanc le suivit, sinueux, souple et silencieux comme un chat. L'épine dorsale du majordome le chatouillait un peu comme celle d'un hérisson ; pour lui, c'était une énigme que ce Djyresh, dont la crinière avait une couleur noire si maléfique et les yeux étaient si bleus qu'on avait de la peine à les regarder.

Lorsqu'ils furent entrés dans la maison du marchand et montés dans la chambre où se tenait Sharaq, celui-ci était allongé sur des coussins, buvait du vin et serrait entre ses mains nerveuses la lettre qu'il fixait d'un air absorbé. Il fit attendre le visiteur un certain temps. Et le visiteur attendit comme un poteau... c'était le majordome qui s'agitait.

Finalement :

— Voici qui est du joli, dit Sharaq. Une progéniture qui irrite à ce point l'auteur de ses jours. Ton père déçu me dit que je dois t'utiliser comme si tu étais le plus inférieur de mes esclaves sans formation. Ton père déçu me dit que je dois te faire travailler dur et, au bout de neuf mois, te corriger sévèrement si, à mon tour, tu me déçois. Qu'as-tu à répondre ?

— Je dis, fit l'adolescent, que tu ne connais point mon père.

Le ton sur lequel il prononça ces paroles fit choir bruyamment la crosse du majordome. De plus, cela fit taire deux oiseaux qui chantaient dans leur cage, et ils se dissimulèrent derrière leur réservoir d'eau. Pas un son n'était audible dans la pièce. On eût pu entendre un cheveu d'ange filant sur le sol. Même Sharaq dut lever les yeux.

« Que cet adolescent est beau, songea-t-il, étonné. Il est en vérité magnifique. On

pourrait le prendre pour une fille, si ce n'était ses vêtements, son port d'une noblesse irritante et l'expression arrogante de son regard. »

— Il est vrai qu'il y a de nombreuses années que je n'ai vu ton père, acquiesça bientôt Sharaq en détournant les yeux comme s'il était offensé. Mais voici sa lettre, et te voici. Tu es Djyresh le prodigue. Tu ne quitteras point cette maison sans une sérieuse leçon.

— Qu'il en soit ainsi.

A ces mots, les deux oiseaux chanteurs bondirent dans leur abreuvoir, la tasse de vin dans la main de Sharaq explosa et sa robe élégante fut tachée.

— Accompagne mon majordome ! cria Sharaq, décontenancé. File à tes dégradantes tâches domestiques ! Hors de ma vue !

C'est ainsi qu'il renvoya, par erreur, Ajriaz-Sovaz, fille du Prince des Démons.

Après la souffrance angoissante de sa séparation d'avec son amant, Sovaz écuma bien des pays, le cherchant dans la colère et le chagrin, mais surtout dans l'amertume. Pourtant, elle était aussi démons et son humeur, bien qu'elle pût ressembler à celle d'une femme, n'était jamais exactement pareille à elle. Plusieurs contes rapportent son errance.

Elle était arrivée par hasard sur la propriété de Sharaq, car le Destin était son proche parent. Ses pensées étaient bien ailleurs que parmi ces vignes poussiéreuses. Étant ce qu'elle était, interpellée et prise pour un autre, elle s'était donc par réaction recouverte d'une espèce de voile magique qui la faisait ressembler davantage à un jeune homme et à une créature mortelle. Cette lubie l'avait prise, car elle n'était pas davantage immunisée contre les impulsions que ne l'était son père véritable, Ajrarn, Prince du Mal. Ce qui, si vous voulez, résume toute la question. Elle était l'enfant du mal, une démons, et l'on venait de lui dire qu'elle devait servir de domestique chez un marchand. Et qu'elle serait battue si elle ne savait plaire.

Le majordome, qui redoutait le nouveau venu, l'abandonna rapidement dans les bas-fonds de la maison. Parmi les cuistots joyeux et meurtriers, les servantes jalouses et les méchants garnements de la grande cuisine et de son monde, il lança Djyresh. Les habitants de ce souterrain s'abattirent sur lui. Quelle proie ! Un beau garçon, une personne bien née qui avait chu. Il parut insensible au cercle de la racaille rusée qui vivait là sous la demeure du riche marchand. Ils constituaient les dents de ses rouages, rien ne pouvait bouger sans eux. Ils étaient les rats qui mangeaient ses restes, volaient la nourriture même qu'ils avaient participé à créer.

— Dehors, dehors, le jeune élégant ! s'écrièrent-ils, de la même manière que l'avait fait Sharaq au-dessus de leurs têtes, au paradis où étaient appréciés uniquement les mets qu'ils inventaient. (Oh, mais ils crachaient dans les quiches du marchand, ils murmuraient des malédictions avant l'aube en travaillant la pâte de son pain. Et sous le ciel de la nuit déchirée d'étoiles que Sharaq semblait également posséder, ils

s'accouplaient dans son vignoble et fabriquaient ainsi de nouveaux serviteurs qui le détestaient aussi fidèlement qu'eux.)

Riant à la porte, ils montrèrent au joli jeune homme propre chassé du ciel en leur monde inférieur une cour jonchée du sang et des excréments d'un abattage récent.

— Nettoie ! lui conseillèrent-ils. Fais attention de ne pas salir tes belles bottes.

Mais le jeune homme s'avança dans la cour et un vaste silence se forma d'un coup, comme un bloc de verre liquide tombé du ciel. Tout se durcit dans le silence. Même le sang de la boucherie. La cour était pavée de dalles d'ambre rouge qui brillaient. Elles étaient décorées de rayures de laque dure et luisante. Et tout cela était propre, très propre. Alors que ce Djyresh, vêtu de son blanc immaculé, n'avait pas levé le petit doigt.

Un magicien ? Ils le crurent plus vite que leur maître. Ils s'écartèrent de l'étranger. Et si, dans leur mépris, ils avaient ri et s'étaient montrés joyeux, ils manifestaient maintenant froidement une terreur prudente.

— Et ensuite ? demanda Djyresh.

— Le majordome dit...

— Le majordome nous a dit que tu dois...

— Quoi ?

Du doigt, ils désignèrent les latrines. Quels bijoux allait-il créer en cet endroit ?

Mais Djyresh se contenta de se tourner et cligna une fois ses yeux de saphir en direction du lieu immonde. Une soudaine odeur de roses emplît l'air... et elle en provenait.

Ils se dispersèrent devant lui pour rejoindre les cuisines. Le sol avait été balayé, bien que personne n'eût pris de balai. De plus, le sol était fait de dalles colorées aux dessins merveilleux (devant lesquels les gamins restèrent bouche bée) et, lorsqu'une tache de saleté entraînait ou tombait, elle disparaissait immédiatement. Sur les tables, prêtes pour le repas de midi de Sharaq, reposait un banquet qui n'était sorti ni des fours, ni des poêles, ni des grils.

— Apportez-lui tout cela, dit le magicien d'une voix glaciale. Dites-lui de le manger. N'y touchez pas. Vous aurez droit à un autre festin.

Quand les serviteurs éblouis, clignant des yeux, partirent avec les plateaux pleins, un parfum exquis passa sur chacun d'eux... c'était l'haleine du magicien qu'il avait soufflé dessus. Ils restèrent en transe, craignant de laisser tomber les plats. Car chacun d'eux était maintenant d'une propreté parfaite, délicieusement parfumé, couronné de fleurs, vêtu et recouvert de bijoux comme un prince.

— Sois béni, maître, gémirent-ils, les yeux fous, pris entre la joie et l'horreur et aussi une espèce de rage, parce que de tels présents leur étaient une chose anormale, une sorte

de charge. (Mais...) « Sois béni, mille fois béni ! » gémirent les autres en s'approchant tout près dans l'espoir de recevoir aussi ce souffle comme s'ils étaient une sauce trop chaude et recevoir leur part de cette ridicule libéralité. Et ils l'obtinrent en un clin d'œil. C'était désormais une troupe de grands seigneurs occupés à pousser des cris perçants.

Sharaq arpentait la salle du haut, mal à l'aise sans en savoir la cause, lorsqu'ils entrèrent brutalement en foule. Ils étaient ivres de caprice et du souffle sympathique d'un démon. Ils se précipitèrent à leur travail, posant les plats devant leur maître avec des hululements et des sons inarticulés. Il les regarda, stupéfait, les reconnaissant à peine dans les vibrations de l'air et les parfums.

Finalement, il beugla :

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— On ne sait pas ! hurla un gamin resplendissant qui se tapissait et s'abaissait auparavant parmi les trancheurs de pain.

Et une souillon que l'on n'avait jamais remarquée à l'écart de ses poêles de caramel, désormais princesse sortie de la cour d'un empereur, se jeta brusquement devant Sharaq en faisant tourner un diamant entre ses doigts.

— Le petit propre à rien nous a donné tout ça, et à toi ça, là. Mange, notre maître.

Sur ce, tous se joignirent à elle en un chœur dément pour aboyer :

— Mange ! Mange !

Ils firent alors volte-face et repassèrent par la porte pour l'abandonner à l'idée que, n'eussent été les pétales à terre et la poussière d'or, lui aussi était devenu fou.

Sharaq s'assit et, réduit à quia, ne trouvant mieux à faire, tendit la main vers la cruche de vin...

Quelle horreur ! Il puait... il était rempli de dix ans de raisin et de lavasse pourris. Le pain se réduisait en mildiou, le fromage blanc était rance... toute la merveilleuse nourriture était en train d'exploser. Des souris, des graines, des carapaces jaillirent des quiches dont la croûte implosa : des chenilles gorgées de nourriture se glissèrent hors de la coupe de fruits tandis que le rôti s'enflammait.

En entendant le cri de leur maître, les serviteurs qui s'étaient attardés ou rassemblés dans le couloir, vinrent regarder. Ils se félicitèrent du spectacle qui se présenta à leurs yeux. Avec des petits rires nerveux, ils descendirent et croisèrent le majordome qui accourait.

Leur déjeuner avait été préparé dans la cuisine étincelante de mosaïques et de marbre. Ils se méfièrent mais, lorsqu'ils eurent goûté la nourriture, elle était bonne. (Au-dessus, les beuglements de leur maître et les commisérations du majordome tonnaient encore). Peut-être le repas des domestiques allait-il les empoisonner, vu son origine magique... trop tardif pour apaiser les dents et la langue, la gorge qui l'avalait et l'estomac qui criait

famine. Jamais, de toute leur vie, ils n'avaient eu autant à manger. Cela valait la peine de mourir, alors que la faim et leurs vols ne le valaient point.

Tandis qu'ils mâchaient, engloutissaient, rotaient et soupiraient, les marmites abandonnées à elles-mêmes débordaient et se nettoyaient, les broches tournaient d'elles-mêmes sans que brûle la viande. Dans les placards et près de la cheminée où ils dormaient habituellement, étaient empilés des matelas et des oreillers en velours. Le feu se refusait à mourir, il n'avait pas besoin de combustible. Les lampes d'argent se nettoyaient d'elles-mêmes. De nuit, il faisait clair ; il faisait frais dans la chaleur et chaud dans le froid, dans cette cuisine. Des quartiers de viande apparaissaient par magie, des fruits et de l'huile, du vin et des gâteaux. Le ciel était maintenant dans cette cuisine. Pour combien de temps ? Qu'importait : que durait la vie ? Quant aux comptes : ceci contre cela.

Sharaq, lui, leur cher maître, était très occupé.

Durant toute la journée, la nuit, les jours et les nuits qui suivirent, ils lui rendirent visite quand il les appelait et l'espionnèrent le reste du temps. Ils virent des événements merveilleux survenir à Sharq et au reste de la maison, tout comme ils en avaient connu.

Les tapisseries tombèrent en lambeaux, les fauteuils, les meubles et le grand lit s'écroulèrent. Des tableaux bondirent des grenouilles et des crapauds, des poux et des souris, des rats et des belettes qui filaient à toute allure et mordillaient tous les objets. Les vêtements se réduisirent en haillons sur le corps même de Sharq. Des nuages de mites s'élevèrent de ces vêtements. Ses métaux précieux se liquéfièrent. Il délirait et hurlait toute la journée et toute la nuit et il se mit à coucher sur le sol nu. Parfois, par la suite, il descendait dans la cuisine pour les regarder. Il exigeait d'être nourri et ils se hâtaient alors de s'occuper de lui avec une attention exagérée. Mais les mets du ciel se transformaient en pourriture et boue sous les mains de Sharq. Il se mettait alors à hurler et se cognait la tête contre les murs. Ses serviteurs le considéraient avec une pitié étonnée. Qu'ils adoraient le prendre en pitié !

Le majordome, qui était passé dans leurs rangs, n'avait pas obtenu de vêtements dorés ni une seule gemme, dont avaient été dotés tous les domestiques dès lors qu'ils avaient franchi le seuil de la cuisine. Mais la cuisine magique lui avait donné la permission de se nourrir et de boire, pourvu qu'il suppliât à genoux.

— Où est le magicien ? demanda-t-il faiblement à genoux tout en implorant un morceau de viande d'un cure-pot vêtu de pourpre.

Ils se montraient toujours polis envers le majordome et son seigneur désaxé, bien plus qu'ils ne l'avaient jamais été... car ils étaient désormais pleins de compassion.

— Nous supposons qu'il est parti, messire majordome.

— Parti ? Pour de bon ?

Ce devait être le cas, car jour après jour, nuit après nuit, Sharq errait désormais dans la

maison, armé d'une épée rouillée, maigre comme un passe-lacet, égaré par la faim et l'ingestion nécessaire de vermines, de pourritures, en quête d'une vaine vengeance, tandis qu'autour de lui les dernières tapisseries se défaisaient et l'or finissait de se transformer en fer-blanc. Les toits commencèrent de tomber sur Sharaq et son courroux et il se retrouva une nuit en train de glapir sous le morceau de firmament d'étoiles qu'il avait naguère cru posséder.

Où était le temps ? Que faisait-il ? Il s'était replié sur soi. Depuis combien de temps vivait-il ainsi, hantant une ruine en haillons, ses entrailles vides dans les talons, un bruit de festin omniprésent, bien en dessous de lui, hors d'atteinte même lorsqu'il le retrouvait ?

— Un mois, pas davantage, dit quelqu'un. Cela te semblerait-il plus long ?

Les yeux de Sharaq s'enflammèrent.

— Où es-tu gamin ? dit-il d'une voix enjôleuse. Approche, approche.

Obligé, le magnifique adolescent apparut, sa chevelure noire au vent, ressemblant plus que jamais à une jeune fille. Sharaq, plus fou que jamais, leva son épée... elle se fracassa en vingt morceaux qui le coupèrent en tombant, lui faisant émettre des larmes de fureur et de désespoir.

— Tu vas me chasser de chez moi. Mais qui m'abritera ? Un homme riche soumis à un tel ensorcellement n'a aucun ami. Rien d'étonnant à ce que ce monstre qu'est ton père t'ait envoyé à moi.

— Je dois te servir huit mois encore, dit Djyresh, faiblement et magnifiquement visible dans le couloir dépourvu de lampes. Alors, si je n'ai pu te satisfaire, tu devras me corriger.

Et il eut de nouveau son terrible petit rire.

— Pitié ! s'exclama Sharaq. Quel est ton prix pour m'épargner ceci.

— La pitié ? Qu'est-ce donc ? Tu as toi-même décidé de ton destin. Une sérieuse leçon, as-tu dit.

— Oh, je l'ai apprise, gémit Sharaq en se jetant à plat ventre, face contre terre.

— Tes bouffonneries me fatiguent, elles m'ennuient, dit l'adolescent magicien. Nul doute que tes petites peines t'ont paru durer neuf années, bien plus que neuf mois. Très bien. Elles s'interrompent aujourd'hui. Lorsque le soleil se lèvera, il te lavera de tous tes malheurs.

— Permets-moi d'embrasser le bas de ta robe, doux et sage Djyresh.

Mais la belle apparition s'était volatilisée. Partie pour de bon cette fois-ci pour reprendre son propre voyage et vers ses propres peines.

Toute la nuit Sharaq le marchand demeura allongé face contre terre, priant les dieux que la promesse de délivrance fût tenue.

Le soleil se leva, Sharaq l'imita dans la ruine hideuse de la partie supérieure de sa demeure.

Ô miracle, ce n'était plus une ruine. C'était redevenu une belle demeure d'une très grande richesse. Le jour pénétrait librement et embrassait les tapisseries irisées, les tapis floraux ; le soleil se bronzait sur l'or.

Sharaq marmonna quelque chose et erra d'une pièce à l'autre. Il touchait les ornements comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre ; tel un paria, il considéra les lieux et, tel un mendiant, il resta en arrêt à l'entrée d'un salon en contemplant la nourriture qui s'y trouvait. Une faim de loup finit par le pousser en avant. Il plongea les dents dans le pain blanc, à l'instar d'un chien affamé... et c'était bien du pain, et le rôti était savoureux, et les friandises suaves... Tout était redevenu comme auparavant. Oui, jusqu'à sa propre personne ; allongé à demi pâmé de soulagement, Sharaq se rendit compte qu'il était aussi frais que s'il venait de sortir du bain, vêtu de ses plus beaux atours, et ses bagues qui lui avaient brûlé les doigts en fondant étaient redevenues solides.

Il leva alors l'une de ces mains étincelantes et molles, prit une clochette d'argent et la fit tinter. C'était le signal auquel un certain serviteur, qui attendait toujours dans l'antichambre, avait coutume de répondre à la hâte.

Seuls lui répondirent le silence et l'absence.

Sharaq leva ses paupières pesantes. La porte finit par s'ouvrir. L'ancien esclave se tenait sur le seuil. Il était vêtu d'écarlate. Il avait de l'or aux poignets et aux chevilles et du jasmin dans les cheveux. Il considéra longuement Sharaq, avec une telle hauteur que quelque chose se ratatina et mourut dans le cœur du marchand. Puis le domestique s'inclina, ainsi que seul l'eût fait un grand seigneur, en une terrible moquerie.

— Oui, ô maître.

— A genoux, vile créature. Tu seras battu.

Le serviteur éclata de rire. Il s'agenouilla.

— Dans la cuisine, nous disons... (Sur le ton que l'on adopte en disant : Dans mon pays, nous disons)... nous disons que les bâtons et les fouets de cette maison se transforment en bouquets de fleurs lorsque l'on nous bat. Sais-tu pour quelle raison ? Ô maître, le paradis se trouve dans la cuisine, un enchantement qui nous embrasse. Frappe-moi, maintenant.

Sharaq se rua sur lui et le cogna. Le serviteur rayonna et parla de jets d'eau et d'herbe d'été.

Sharaq tenta alors de tuer le domestique. Mais tout ce qu'il fit, strangulation, coups de poignards, laissa le gamin intact. Pis encore, cela le réjouit et le plongea dans l'extase. Finalement, Sharaq abandonna, haletant.

— Disparais hors de ma vue, dit-il.

Le serviteur lui obéit en le saluant encore plus bas. Bientôt, de sous la maison s'élevèrent des flots de musique et de chansons semblables à la marée montante.

— Maudit soit ce magicien, dit Sharaq. Je suis à tout jamais avili.

Et il ignorait totalement pour quelle raison il était avili ou comment se débarrasser de cet état. Mais lorsqu'il songeait à ses serviteurs dans leurs plaisirs et leurs richesses hors d'atteinte et à leur attitude princière en sa propre demeure, il ne pouvait penser qu'à une seule chose : son avilissement. « Le fils, je ne puis le toucher. Mais c'est le père qui est responsable. Ce sacripant qui a osé m'utiliser de la sorte en se débarrassant de son diable en me l'envoyant, en me poussant à l'irriter et à me ruiner, sachant parfaitement que je ne pouvais le corriger ni corriger quoi qu'il fît. »

Après cela, Sharaq se calma, s'assit sur son divan et ne bougea plus.

Il n'appela plus de serviteurs, ne demanda ni nourriture ni boisson ; rien. Il resta simplement assis, tandis que les ombres raccourcissaient, marquaient un temps d'arrêt et rallongeaient jusqu'à ce que la pièce perde toute lumière. Comme si son esprit projetait ses ténèbres sur les murs et le plancher.

3

Le présent de la panthère

Mais dans la forêt, au sud du jardin oriental, neuf mois s'étaient écoulés. Ils avaient traversé la maturité, puis la chute des feuilles, le gel, une cristallisation glaciale, et enfin les rafales stridentes. Après cela s'était produit un intervalle silencieux, une attente où la plupart des créatures semblaient endormies. Puis, des ruisselets vivants avaient couru sur le sol, des étoiles s'étaient ouvertes sur les buissons. Les Porcs se précipitèrent hors de leurs cavernes et se frottèrent contre les troncs d'arbres. Dans le fleuve, les jeunes nageaient comme un ambre blanc sous le mince jade vert.

En sortant du fleuve, Djyresh rencontra le majordome héron qui se tenait sur la berge sur une patte, la crosse de sa charge dans l'autre, enveloppé dans ses ailes.

— Le moment est venu de partir, dit le Héron.

Djyresh lâcha une exclamation.

— N'ai-je point le choix ?

— Aucun. Nous respectons les désirs de ton père. Au bout de neuf mois, si tu nous as satisfaits, tu recevras tes gages et tu seras renvoyé.

— Je n'ai point satisfait. Je suis un renégat. Je resterai donc avec les Porcs.

Mais le sanglier blanc se tenait à son côté.

— Pour toute créature, le Destin écrit son livre, dit-il. Aucune ligne ne peut être supprimée.

Djyresh salua alors le Sanglier.

— De retour dans le monde, dit Djyresh, jamais je ne connaîtrai un tel repos, un tel soulagement. Et si je dis qu'un troupeau de cochons m'a abrité, quels rires ne produirai-je pas.

— Ne dis donc rien. Il t'est inutile de parler.

— Mais je croirai que ce fut un rêve.

— Comme toute la vie.

Les amis ne se séparent pas toujours avec des torrents de paroles et de manifestations de tristesse.

Le Héron précéda Djyresh à travers la forêt. Djyresh marchait tête baissée, souriant parfois devant sa propre folie, ruminant parfois. Ce fut un rêveur qui pénétra de nouveau dans la cour du seigneur Panthère.

— Tu as bien servi et ne nous a point déplu, dit ce seigneur en considérant Djyresh de ses yeux brûlants dans leur masque de velours noir. Voici donc les gages que tu mérites.

Il indiqua, sur une table près de l'estrade, un curieux bouquet. Il était composé d'une griffe semblable à une épine, une touffe de fourrure fauve et la dague blanche d'une dent.

— Ceci ? s'étonna Djyresh.

— Tout ceci.

— De quoi s'agit-il, monseigneur ?

— D'une clé, répondit la Panthère.

Il ferma les yeux et la cour marmonna, certaines renardes se cachant derrière leur éventail.

— Monseigneur, cela ne ressemble pas à... une clé... de quelque sorte qu'elle soit.

— Crois-tu, ronronna la Panthère.

La fente d'un œil apparut et se referma.

Le Héron prit Djyresh à part.

— Prête attention, maintenant. Il faut que tu rentres chez toi. Sur la route, tu rencontreras un beau tombeau, que tu reconnaîtras à un corbeau bleu nuit posé sur le toit qui te parlera.

— Tiens donc.

— Les poils, la griffe et la dent sont la clé de ce tombeau.

— Pourquoi en désirerais-je la clé ?

— Maintes richesses s'y trouvent.

— Je ne suis point pilleur de tombes, dit Djyresh.

Et son regard se fit plus rêveur encore. Son cœur avait déjà la nostalgie de la forêt, des jours, des nuits et des saisons passées sans aucun besoin.

— Tu verras.

Il lâcha un cri soudain. Il battit de ses ailes colossales. Et soudain les lieux furent en émoi. Les tigres jaillirent de leurs couchers, les cerfs abandonnèrent leurs jeux d'échecs. Un taureau chargea au beau milieu d'une débandade de grands singes. Des oies filèrent à toute allure, des oiseaux plongèrent en hurlant. Des hyènes furent prises d'hystérie. Pas une bête qui ne lâchât son cri personnel. Des grognements, des croassements, des aboiements, des glapissements et des sifflements résonnaient de tous côtés.

Djyresh tituba. Il s'écria :

— ... Ce sont des animaux ! Ce sont des oiseaux ! (Un boa gigantesque roula sur ses

pieds)... et des serpents !

Il porta la main à son poignard. Mais au même instant tout disparut comme de la fumée, comme la brume dans la forêt. Tout s'était volatilisé et il se tenait seul sur une falaise plantée de grosses roches, sous un vieil arbre, dans un coucher de soleil. Le rêveur se réveilla. Bien qu'il tînt encore à la main le bouquet de griffe, de poils et de dent. En général, un rêveur ne ramène que son âme de ce genre de profondeurs.

Djyresh le prodigue reprit la route de sa demeure, marchant dans la direction de l'ouest, par les roches et les routes, les prés tondus et les terrasses nues, les scintillements du printemps brillant dans l'air.

Disons qu'en fait il traîna. Il quittait son chemin et s'attardait dans les champs et les bois, rencontrant parfois d'autres hommes. Djyresh les saluait avec grand intérêt et inquiétude, comme s'ils étaient issus d'une autre espèce pour laquelle il avait de l'affection.

De cette manière, sans se presser, il se perdait parfois, ce qui ne le dérangeait nullement. Alors, vers le soir, comme le soleil commençait à baisser, il reprenait la direction de l'ouest.

A la fin du septième jour du périple ainsi rallongé de Djyresh, en se promenant dans le vin du crépuscule il parvint parmi des bosquets, puis dans un cimetière.

Sur la lumière rouge non édulcorée, les arbres et les divers tombeaux se dressaient, noirs et artistiques, et des bouts de noir s'envolaient de temps à autre en volutes dans les cieux.

Djyresh palpa aussitôt la bourse qui se trouvait à sa ceinture, dans laquelle avait été placé le cadeau de la Panthère. Avec une certaine appréhension, il commença à se glisser parmi les maisons des morts closes et silencieuses.

Il parvint bientôt à un grand tombeau dont la pierre blanche étincelait comme si elle était mouillée. Sur le toit, un corbeau couleur indigo se lissait les plumes et tourna la tête pour l'interpeller avec familiarité.

— Salutations, mon fils. Te voici arrivé.

Djyresh considéra le corbeau et répondit :

— Je préférerais passer mon chemin.

— Tel n'est point ton destin.

— Comment vais-je entrer ? Pas grâce à une clé de fourrure ?

— Les portes sont d'ores et déjà déverrouillées.

— D'autres sont donc déjà entrés avant moi ?

Mais le corbeau prit soudain son essor et l'abandonna sur place. Au même moment, le

soleil couchant reflua et les étoiles commencèrent à pleuvoir sur le ciel qui se refroidissait. Le tombeau blanc s'assombrit comme s'il buvait sa propre ombre sur le sol.

— Eh bien, songea le jeune homme, si tel est mon destin, je dois l'affronter.

Il posa la paume de la main sur la porte en fer du tombeau, qui céda immédiatement.

Les ténèbres régnaient dans le sépulcre. Et tous les contes de terreurs et les superstitions de l'enfant, toutes les mises en garde raisonnables de la surnaturelle Terre Plate s'abattirent d'un seul coup sur Djyresh. Il eut peur et chercha un moyen de s'éclairer. Or la coutume voulait dans ce pays, comme dans bien d'autres, que les morts fussent enterrés avec leurs richesses, surtout lorsqu'ils n'avaient pas d'héritier ; de plus, le mausolée devait posséder deux salles, la première meublée comme une salle de séjour. Avançant prudemment, Djyresh ne tarda donc point à découvrir une lampe accrochée au plafond, qu'il put allumer.

Il leva les yeux dans la lumière et poussa un cri.

La salle avait été décorée avec munificence et, près des murs peints se trouvaient de hauts coffres de cèdre aux poignées en or. Un rideau de tissu épais dissimulait l'entrée de la seconde salle où devait reposer le cadavre. Assis devant ce rideau, dans un fauteuil sculpté, se trouvait La Mort.

Il ne pouvait y avoir aucun doute dans l'esprit de Djyresh, car il avait entendu bien des histoires la concernant. C'était bien La Mort, dans ses moindres détails. Elle avait la même couleur que le corbeau, elle était enveloppée dans un manteau qui semblait être de sa propre peau. Ses cheveux coulaient autour d'elle comme le sang d'améthystes. C'était pourtant un fantôme, insubstantiel... et dans cette forme de pénombre à demi transparente, deux pointes de feu jaune le regardaient fixement sans bouger : ses yeux.

Au bout d'un peu plus d'une seconde, Djyresh, tremblant de tous ses membres, s'inclina respectueusement.

— Majesté, dit-il, quelqu'un m'a dirigé vers ce lieu. Ce n'était point mon désir. Je ne voulais nullement te déranger.

La Mort ne bougea pas un doigt ni un cheveu. Ses yeux continuaient de le foudroyer.

— Si tu ne le juges donc point discourtois, je vais me retirer sur-le-champ...

— Non. Tu dois rester, maintenant que tu es entré.

Djyresh pâlit.

— Combien de temps, ô reine ?

La Reine La Mort gloussa alors. Ce ne fut pas un son fortuit. Elle sortit la main droite de son manteau et joua avec une boucle de ses cheveux améthyste ; la main droite, comme dans les histoires, était un squelette.

— Nous verrons combien de temps tu devras rester. Quant à moi, je ne suis pas

entièrement présente, comme tu le vois peut-être. Je règne en Terre Intérieure. Ce n'est que mon image qui se trouve ici. Pourtant, c'est bien moi qui suis ici, par la pensée et les actes. Je choisis des trésors auxquels me donnent droit ma royauté et mes études. Car il se trouve dans ce tombeau des objets que je convoite. Il me semble que tu les convoites également.

— Je m'élève contre ceci. Je ne t'irriterai point en te faisant le récit de ma vie, mais sache que j'ai servi un magicien qui, en guise de gages, m'a donné un objet qu'il a appelé une clé et m'a envoyé jusqu'à ce mausolée.

La Mort fronça les sourcils.

— Oui, tu empestes la magie. Montre-moi donc cette clé.

Djyresh fouilla à la hâte dans sa bourse pour sortir le trousseau de griffe, de fourrure et de croc.

A peine l'avait-il mis à la lumière qu'un bruit terrifiant se fit entendre dans tout le tombeau. Ce fut le colossal feulement d'un félin de taille extraordinaire. Au même moment, alors que la Reine La Mort écarquillait ses yeux foudroyants sous la surprise, une sorte de tourbillon se précipita dans la salle, prit le cadeau de la Panthère des mains de Djyresh et le projeta devant lui sur le dallage.

Il se produisit alors une véritable merveille. Quelque chose s'éleva si haut que sa tête devait cogner contre le plafond. Cette entité n'était point visible, pourtant on la sentait, et son odeur âcre, à la fois carnivore et sanglante et pourtant aussi pure que les étoiles, emplissait la cavité du tombeau ; la force de son être, bien qu'invisible, était tellement omniprésente que Djyresh eut l'impression de se trouver coincé dans une fente minuscule du mur. Malgré cela, l'énormité de cette expression animale avait été incroyablement comprimée pour pénétrer en ce lieu : elle aurait pu emplir la terre entière.

Quant à La Mort, Djyresh ne pouvait plus la voir correctement. Elle aussi, oui, elle sembla repoussée dans le lointain, et le corps spectral de sa manifestation terrestre paraissait essoré, rétréci.

Enfin, la Créature parla... d'une voix humaine basse, grave, tonnerre lointain, aussi impondérable que la poussière, qui fit trembler le tombeau jusque dans ses fondations.

— La Mort, dit-elle, tu étais jadis tout autre. Tu étais une mortelle, une femme, et tu chassais les léopards, tu portais la peau des léopards et c'est pourquoi l'on t'appelait La Reine Léopard. Tu as toujours leurs yeux de feu et tu gardes toujours près de toi de ces grands chats avec qui tu joues à la chasse dans le pays d'ombre au cœur du monde. Ceci t'a rendue accessible à Moi. Car je suis le cerveau et le cœur, l'âme centrale, le dieu de cette race. Du plus petit des chatons gris qui réconforte le foyer d'une villageoise jusqu'aux grands félins noirs et dorés, ceux qui ont la couleur du cinabre, ceux qui ont des taches et des rayures, et ceux qui ont une crinière pareille à des tournesols, qui rôdent dans les ténèbres, dont les pattes laissent des marques de pétales dans le sang de leur

proie. Par le pouvoir de tout ceci et par le mince talisman que l'un des Miens a donné à cet homme, je te dis, Reine Léopard qui est La Mort et Mort-des-Léopards, que tu dois t'écarter, cette fois-ci. Tu dois abandonner tes trésors. Ils lui appartiennent. Je les lui donne. Obéis.

La Mort haussa les épaules. Au même moment, son image se fit plus précise. Elle se leva de son fauteuil et hocha la tête à l'adresse de la source centrale du Chat, là où elle pouvait se trouver.

— Rares sont ceux qui se rappellent que je chassais jadis les léopards et que j'étais léopard en mon cœur. La Mort est un léopard, dit-on désormais. Mais l'on ne sait point qu'il s'agit de moi. (Elle jeta alors un coup d'œil à Djyresh, à travers la solidité invisible et palpitante qui les séparait.) Prends donc les richesses de ce tombeau.

Mais Djyresh, prudent et intimidé, bégaya :

— Je ne voudrais tout de même pas faire de toi mon ennemie, ô Reine.

— Je suis l'Ennemie de tous. Et une puissante ennemie. Mais il semblerait que tu possède aussi de puissants amis. Tu n'auras pas à me redouter, et fort peu, avant la fin de ta vie.

Ceci dit, ses yeux et son image s'éteignirent comme des lampes.

Tout le tombeau parut se dissoudre et se déverser dans les airs.

Djyresh se fût précipité dehors, mais il en fut empêché. Comme si une grosse patte reposait sur lui, il fut propulsé dans la salle. Il dut ouvrir les coffres et en retirer de grands sacs qui tintaient et des vases qui résonnaient. Il vit, flous et vibrants, des pièces et des bagues en or, des documents dans des bottes dorées, de clés métalliques au bout de chaînes d'argent, des vêtements et des ustensiles des plus beaux, des fioles de parfum, des livres précieux, des écheveaux de bijoux... puis il vit enfin le ciel noir et scintillant et l'air nocturne pur lui caressa le visage.

Libéré, bien que lourdement chargé, Djyresh prit ses jambes à son cou. Il courut comme un piller de tombes et finit par tomber sur l'herbe d'un bois avec tous ses sacs et ses boîtes. Il sombra instantanément dans le sommeil et rêva que neuf léopards noirs d'une taille et d'un âge extrêmes montaient la garde jusqu'aux heures étroites de l'aube.

Au matin, Djyresh se réveilla et regarda autour de lui pour voir si le trésor du tombeau était resté près de lui. Oui. Avec mauvaise grâce, il fit un énorme ballot à l'aide de sa cape et le hissa sur son dos. En gémissant, il repartit à travers les bois en direction de l'ouest.

« C'est un fait que précisent les anciens philosophes, se dit Djyresh. La richesse est un grand fardeau. De plus, je me suis attiré l'inimitié de La Mort, malgré ses déclarations subtiles, et il me faudra me méfier d'elle à la moindre occasion. D'un autre côté, le moindre bandit vagabond, en voyant cette colline cliquetante sur mon dos, soupçonnera la vérité, me sautera dessus et me tranchera la gorge. Je serai volé et assassiné avant la fin

du jour. Cela ne fait aucun doute. J'ai donc la plus profonde gratitude envers la Panthère pour son si généreux cadeau. »

S'étant délivré de ses sentiments, Djyresh reprit sa marche pesante en sifflotant avec envie à l'adresse des oiseaux légers et en admirant les premières fleurs du printemps. Soudain, en sortant du bois, il s'arrêta dans un sursaut.

Car, plus bas devant lui, s'étendait la propriété de son père avec, dans le lointain, le miroitement des toits de sa demeure. Par un chemin détourné (de la géographie et de l'esprit), le prodigue était revenu chez lui.

Djyresh, stupéfait, marqua un temps d'arrêt pour réfléchir.

— Mon père, dit-il à un oiseau sur un rameau (car il avait l'habitude de parler aux oiseaux qui comprenaient son bavardage et lui répondaient), m'a chassé avec irritation, ce que je puis comprendre désormais. Il s'attendait que rien d'heureux n'advînt jamais de moi, ce qui était peut-être injuste ; cette idée le chagrinait d'ailleurs. Puisque je suis fort encombré par ces objets, je vais me mettre sur mon trente et un, aller le voir et l'étonner par ma réussite.

Cette idée aiguillonna agréablement Djyresh. Il se rendit au ruisseau le plus proche, se baigna puis se recouvrit des baumes coûteux que contenaient les coffres du tombeau. Il enfila un costume digne d'un prince, des bottes de cuir blanc, se mit des bagues aux doigts et une grosse perle rosée à l'oreille. Après cela, il remplit d'argent une bourse brodée qu'il accrocha à sa ceinture également brodée. Il cacha le reste de son fardeau sous un arbre et marqua l'emplacement à l'aide d'une pierre.

— Maintenant, si mon destin exige qu'il me soit volé, qu'il en soit ainsi, dit Djyresh au même oiseau sur le même rameau, qui était fidèlement resté à observer ses actes. De plus, je reviendrai bientôt au mausolée pour me faire pardonner du souvenir de ce noble seigneur. Car, bien que ce soit la Panthère qui m'ait envoyé là, il n'est pas normal que je pille un autre humain, même si La Mort était prête à le faire avant mon arrivée. Et s'il advient que j'amasse des richesses, je devrai le rembourser.

L'oiseau pépia à ces mots et Djyresh le remercia pour ses encouragements. Puis il repartit et pénétra sur les terres de son père.

Mais Djyresh était resté absent plus de neuf mois. En avançant, il constata que bien des champs étaient en jachère, ou envahis par l'ivraie et les mauvaises herbes ; aucun troupeau ne paissait dans les prés et aucun ouvrier n'était en vue. Dans le parc, l'herbe était aussi haute que des piques, les arbres fruitiers étaient à l'abandon et toute leur cargaison avait pourri durant l'hiver sur la terre.

Le jour avançait devant Djyresh et le dépassa. Une fois qu'il eut le soleil dans les yeux, les terres ne parurent pas plus plaisantes. Le cœur de Djyresh commença à souffrir d'anxiété. Comme il se rapprochait de la demeure de l'homme fortuné, une impression de châtiment se referma sur lui. De telle sorte que, lorsqu'il arriva sur le sentier qui donnait

sur le bâtiment, il fut envahi par l'horreur et non par la stupéfaction. La maison était une ruine noircie et brûlée... en dehors de deux ou trois des toits les plus élevés qui pendaient misérablement comme démembrés et luisaient dans la lumière mourante de l'après-midi : c'était leurs reflets qui l'avaient abusé un peu plus tôt.

Djyresh s'immobilisa et ne sut que faire. Il lui sembla qu'il venait de s'éveiller d'un rêve pour sombrer dans un cauchemar. Tout d'un coup, les souvenirs les plus poignants de son enfance le balayèrent. Il avait joué avec ses nourrices dans ces chambres charbonneuses et escaladé les arbres du jardin ; et quand il savait que son père allait rentrer de son travail, le petit Djyresh se précipitait à la rencontre du cheval où son père le hissait et il lançait joyeusement les bras autour de son cou. Jusqu'au jour où l'homme devint un vieillard et Djyresh un homme, et ils furent séparés en une nuit comme tombait entre eux le coup d'un terrible ange de feu et de destruction.

Au bout d'un instant, le jeune homme se mit à pleurer. Au même moment, le soleil sombra et les ombres se levèrent de leurs cachettes dans le sol.

Ces ombres semblaient lui dire : « Pars d'ici. Cette région nous appartient désormais. »

Djyresh abandonna donc les ruines. Il marcha une heure vers le sud, jusqu'à une petite ville que, dans son extravagance, il évitait depuis des années. Il s'imaginait que personne ne se souviendrait de lui et il ne se trompait pas. On le prit pour un jeune voyageur qui avait un air à la fois mondain et philosophe. De son côté, il eut l'impression qu'il devait poser des questions concernant son père et les réponses devaient passer plus facilement d'un étranger à un autre. Pourtant, il avait le cœur empli des ombres qui étaient montées du sol. Son cœur n'avait besoin d'aucune question, d'aucune réponse. Néanmoins, Djyresh, entré en conversation avec deux marchands à l'auberge, déclara :

— J'ai vu une grande maison brûlée dans le lointain, à quelques milles au nord de cette ville, et toutes les terres environnantes sont en friche.

L'un des marchands hocha la tête et lui dit qu'il s'agissait de la propriété et de la demeure d'un homme fortuné, il cita le nom du père de Djyresh et ajouta :

— Une curieuse tragédie s'est abattue sur cette personne, et il est mort.

Djyresh ne ressentit aucune souffrance, car il savait cela depuis qu'il avait vu les ruines et il avait pleuré pour cette raison même.

Il commanda donc encore du vin et demanda tranquillement qu'on lui raconte cette histoire, car tout ce qui était bizarre l'intéressait.

Les marchands racontèrent alors à Djyresh l'histoire suivante :

« Cet homme fortuné avait eu un fils, qui était un propre à rien et semblait vouloir gaspiller tout son héritage. Ayant découvert qu'il ne pouvait rien tirer de son fils, le père l'avait envoyé chez une relation d'affaires, un certain Sharaq, en lui demandant de maltraiter son fils, en lui confiant des travaux serviles et dégradants sans hésiter à le frapper s'il s'en tirait mal. Ce Sharaq s'était exécuté, car c'était un maître sans pitié, et

l'adolescent s'était retrouvé en haillons dans la porcherie à manger les reliefs de ces animaux. Mais il advint que Djyresh (car tel était le nom du prodigue) acquit mystérieusement des pouvoirs magiques qu'il tourna contre Sharaq ; il lui causa des maux et des souffrances tels qu'il aurait pu le détruire, ce qui n'aurait manqué de se produire sans les cochons qui, effrayés par le comportement du sorcier, furent pris de folie et, avant qu'il eût pu se défendre, l'écrasèrent mortellement sous leurs sabots.

Sharaq jura alors vengeance. Abandonnant le corps de l'adolescent aux dents des porcs et sans emmener le moindre serviteur, Sharaq chevaucha jour et nuit jusqu'à la maison de l'homme fortuné. Arrivé rapidement en sa présence, Sharaq s'écria (mot pour mot, car nombreux furent ceux qui l'entendirent) :

— Tu m'as infligé la malédiction de la sorcellerie de ton fils. Mais je ne serai point rabaissé. Écoute-moi bien. Je l'ai tué, ton vaurien de fils, et j'ai donné ses restes à dévorer par les bêtes. Maintenant, voici pour toi.

A ces mots, Sharaq tira une dague de son manteau et poignarda l'homme fortuné. Le marchand s'enfuit alors et nul ne l'avait jamais revu, bien que l'on dît que chez lui c'étaient ses serviteurs qui menaient grand train et se comportaient comme s'ils étaient des rois.

Quant à l'homme fortuné, il agonisait et il ne tarda pas à être découvert. En périssant, il avait versé de grosses larmes, mais pas sur son propre sort. Ses pensées s'étaient portées vers son fils.

— C'est ma faute s'il a été occis, c'est mon injustice qui a causé cette horreur envers lui. Sharaq est un fou, car mon Djyresh n'avait appris aucun sort, malgré tous les livres qu'il avait lus. Sa mort pèse sur mon âme. Comment pourrai-je reposer en sachant que mon fils unique a perdu la vie ? Et les dernières choses qu'il aura sues de moi, ce sont ma cruauté, ma folie et ma méchanceté, et non l'amour que je lui ai toujours porté.

L'homme fortuné appela son scribe et donna ordre que, comme il mourait sans héritier, ses serviteurs reçoivent ce qu'il avait décidé et que toutes ses richesses soient vendues et remplacées par de l'or et des bijoux, des parchemins et des livres précieux, des meubles et des habits coûteux ; ce trésor inutile devait être enfermé dans son tombeau avec les clés de toutes les autres richesses qui lui appartenaient. Quant à la maison, elle devait être rasée par le feu et les terres retourner en friche.

— Puisque je me suis trompé à ce point en plaçant tout cela avant l'amour et la compassion, ces objets seront détruits et enfermés à tout jamais dans la mort, comme signe, devant les dieux et les hommes, de leur absence de valeur. Je regrette de ne pas avoir été un mendiant et conservé mon fils en vie, ou de n'avoir souffert sept morts pour qu'il survive.

Et le vieillard avait fermé les yeux à tout jamais.

Tout fut donc accompli selon ses désirs : la maison brûlée, les terres laissées à l'abandon et le trésor enfermé dans le tombeau... dont la porte était verrouillée de telle

sorte qu’aucun pillard ne pût jamais le violer. »

Lorsque les marchands eurent fini leur récit de l’homme fortuné et de son fils prodigue, ils souhaitèrent à leur compagnon un sommeil réparateur et le laissèrent, car il était tard.

Djyresh se leva et sortit dans la nuit.

La lune s’était tournée vers l’ouest. Les étoiles, fleurs du ciel, brillaient d’un éclat définitif.

Djyresh abandonna la ville, traversa les champs et finit par grimper sur une colline où il s’assit, perdu dans ses suppositions. Il avait entendu un tel galimatias de faits réels et imaginaires que son cerveau ne pouvait les tamiser. Mais les mots qu’avait soi-disant prononcés son père absorbaient à la fois son cœur et son esprit. Car si lui, Djyresh, s’était rappelé tardivement son amour d’enfant, il semblait que son père s’était également rappelé tardivement son amour de père.

Alors qu’il était ainsi assis, la roue de ses rêveries tournant sans cesse lentement et pesamment dans son esprit, Djyresh faisait tourner sans cesse à ses doigts les bagues qu’il avait prises dans le sépulcre blanc. Il songea alors à la proximité de ce tombeau avec les terres de son père et au trésor enfoui qui correspondait à la description donnée par les deux marchands. Il pensa soudain à la robuste porte du sépulcre qui s’était ouverte sans peine, et au corbeau bleu nuit qui lui avait dit :

— Salutations, mon fils.

En songeant à cela, Djyresh leva la tête et, devant lui, sur la colline, sur le ciel oriental qui s’éclairait, se tenait son père.

Il était flou comme une fumée, l’étoile du matin brillait à travers sa manche ; il tenait sa cape serrée contre sa poitrine, comme s’il voulait dissimuler quelque marque. Mais il fixait Djyresh du regard et parla.

— C’est moi, sous la forme d’un corbeau, qui t’ai dit d’entrer dans mon tombeau et d’y prendre ce qui t’appartient de droit. Sharaq a menti et tu es vivant. Ma fortune te revient. Je pense que tu ne la gaspilleras point, finalement.

— Mon père, je ne puis dire ce que je ferai par la suite. Mais toi ?

— Moi, je suis aussi libre que l’air. Seul le regret a retenu encore ma conscience prisonnière du monde, ainsi que mon désir de te voir une dernière fois en étant sous la forme de ton père.

Djyresh aurait alors voulu se précipiter vers le fantôme pour l’enlacer, mais il était incorporel et ne pouvait lui permettre de s’approcher. Djyresh inclina la tête une nouvelle fois.

— Je crois que ta fortune, loin d’être dilapidée, ne sera jamais dépensée par moi. J’aime d’autres choses, aujourd’hui : les oreillers d’herbe, le monde en guise de demeure, la fraternité des bêtes et des hommes au lieu d’une cupidité âcre et des plaisanteries

ridicules. Si je vis en pauvre et en errant, me le pardonneras-tu ? Me pardonneras-tu, cher Père, si, après tous les soins que tu m’as apportés, je laisse tes richesses dans le sol et continue mon voyage sans elles ?

Le fantôme eut alors un sourire, et l’étoile de l’aube s’était suffisamment levée pour reposer sur sa joue transparente.

— Djyresh, tu vois où m’a mené de me mêler de ta vie. C’est à toi de choisir ta voie. Mais je te souhaite bonne chance sur celle-ci.

Les coqs se mirent alors à chanter dans la ville en dessous de la colline, les oiseaux lancèrent leur chœur dans les champs et un coquelicot d’un jaune pâle colora l’orient. Comme les ténèbres, le fantôme de l’homme fortuné fondit.

Djyresh regarda le soleil se lever. Puis il prit à sa ceinture la bourse brodée pleine de pièces et l’accrocha à un figuier sauvage.

En descendant le coteau, il se dépouilla de ses habits les plus encombrants, des bagues et du manteau, des bottes blanches et de la perle rosée. Il les abandonna là où ils tombèrent.

Bientôt il arriva auprès d’un ruisseau, s’agenouilla et but ; l’eau brillante coula entre ses doigts comme l’avaient fait les bijoux éclatants des bagues.

Il eut alors comme l’impression d’entendre les oiseaux qui pépiaient dans les buissons près du chemin et chantaient ceci :

Il gaspille les habits sur le sol,

Il gaspille chaque gemme et perle,

Et dans ses mains laisse couler l’eau...

Il la gaspille, il gaspille tout...

Le prodigue ! Le prodigue !

Finalement, dépouillée de l'amour par le Mal et le Destin, crut-elle, Sovaz s'inclina devant le dessein de son père.

Ajrarn la fit alors Déesse-sur-Terre, Ajriaz, et elle régna sur un tiers du monde, dans une cité de miracles et de cruautés qui touchait le ciel. Là, sous ses ordres et par son exemple, elle enseigna à l'humanité l'indifférence lapidaire des dieux.

Au cours de ces années-là aussi, certains des princes Vazdru, ayant constaté qu'elle était démon tout comme eux (bien que, contrairement à eux, elle endurât le soleil), vinrent fièrement la courtiser. Elle repoussa chacun d'eux en disant qu'elle avait un préjugé contre sa propre race. Ce qui les stupéfia et les irrita, car les démons, dans leur beauté et leur arrogance, n'avaient pas coutume d'entendre quiconque leur dire *Non*.

DOONIVEH, LA LUNE

1

L'œuf de la jument

Neuf des Vazdru la courtisèrent, disait-on. L'on dit aussi que le dernier des neuf fut le Prince Hazrond.

De tous les Vazdru, après Ajrarn, les histoires révèlent que Hazrond était de cette fabuleuse compagnie le plus beau, le plus éblouissant et le plus exceptionnel.

Il se tenait donc dans la cour de sa maison de platine à Druhim Vanashta, sous la terre, parfaitement conscient de tout cela, et il méditait. Parmi les arbres couleur d'agate de la cour, se trouvait un bassin à l'eau froide et verte, et Hazrond pouvait y faire apparaître des images des terres du dessus. Dans celles-ci, c'était une nuit de pleine lune et, comme pour tous les démons, le clair de lune terrestre tendait à inspirer Hazrond. Il quitta bientôt la cour et son palais, traversa les magnificences de la ville démoniaque, passa sous ses tours de cristal, de cuivre et d'acier, ses minarets d'argent, ses fenêtres de corindon et sortit, grâce à une cheminée volcanique, à la surface du monde.

Courtiser Ajriaz, fille d'Ajrarn, Prince des Démons, Maître de la Nuit, avait été aussi inévitable pour les Vazdru que l'était le lever de la lune sur la terre. Ils devaient la séduire parce qu'elle avait été créée et qu'elle existait. L'un après l'autre, ils lui firent alors des avances avec toute leur fierté et leur splendeur ; l'un après l'autre, elle les repoussa. Cependant, toutes les offrandes qu'ils lui avaient apportées (moins pour lui plaire que pour manifester leur propre valeur), bijoux incroyables et jouets ensorcelés fabriqués par les Drin, gisaient à l'abandon sur le seuil de sa porte. Ou s'étaient retrouvés jetés dans une rage Vazdru sur les boulevards de la Cité de la Déesse, d'où se répandaient de grands dégâts. Mais, en ce qui concernait son présent, la semence d'un raisonnement pervers s'était enracinée dans l'intellect de Hazrond. Ils m'ont comparé à son père, lui dit son raisonnement. Je dois donc, tout comme l'a fait son progéniteur, créer un hybride merveilleux, un monstre exquis, tout comme elle, et le lui donner. Car, par là même, il pourrait à la fois la louer et l'insulter, dichotomie des plus séduisantes pour un Vazdru.

La nuit était jeune, à peine adolescente. Elle s'étira en souriant au-dessus du ciel et contempla Hazrond en tenant dans sa main le miroir argenté de la lune.

— Est-elle aussi belle que toi, cette Ajriaz ? demanda Hazrond à la lune. Ou bien ne mérite-t-elle pas son nom ?

Car il n'avait jamais vu celle dont il désirait faire son amante.

En se promenant dans les ténèbres, méditant sous l'inspiration de la lune, il arriva dans une vallée enfoncée entre de hautes montagnes où paissaient des chevaux sauvages. De temps à autre, des étalons se combattaient, ou bien ils couraient par deux d'un bout à l'autre de la vallée.

Si un mortel s'était approché, ils se seraient enfuis, ou ils l'auraient attaqué, car ces bandes étaient aussi fières que des lions. Mais quand le Vazdru marcha parmi eux, ils levèrent leurs têtes qui semblaient aussi franchement découpées que celles de pièces d'échecs et le contemplèrent du lac de leurs yeux. Certains le suivirent. L'un d'eux était une magnifique pouliche, noire comme la nuit. Hazrond la remarqua et s'arrêta.

Les chevaux de Terre Inférieure, noirs comme la nuit la plus noire, avec une crinière et une queue bleu nuit, étaient les chéris de leurs maîtres. Ils pouvaient courir sur n'importe quel terrain, en dessous, en dessus et même sur les eaux. Par leur beauté et leurs proportions, ils étaient sans égal. Pourtant, lorsque le regard de Hazrond se posa sur ce cheval terrestre, il vit aussitôt que c'était une célébrité de l'espèce, une déesse parmi les juments. Il tendit donc la main et lui dit des mots doux ; elle s'approcha aussitôt et posa la tête sur son épaule.

Un Eshva l'eût couronnée de fleurs, eût bondi sur son dos et l'eût chevauchée toute la nuit. Mais un Vazdru devait d'abord appeler des Drin pour que soient fabriqués un harnachement, une selle et une bride pour le cheval... et il ne l'eût point montée personnellement, mais donnée à quelque mortelle qui lui plût.

Hazrond dit à la pouliche :

— Je t'ai regardée courir, ma belle, avec les ailes de la nuit. (Et la semence du raisonnement bourgeonna.) Accompagne-moi. Je ferai de toi une légende de ta race.

Il quitta donc la vallée et la bande de chevaux, et pénétra dans les boulevards des montagnes. Elle le suivit, par-dessus les roches et parmi les plantes minces qui poussaient là, à travers les gradins de hauteur et de temps, et ils finirent par atteindre un plateau.

Au-dessus, de trois côtés, s'élevaient les pics les plus élevés, presque aussi symétriques que des flèches. C'était un lieu pour les aigles. Et Hazrond, prononçant ou chantant certaines expressions en Langue Supérieure utilisées par les Vazdru dans leurs sortilèges, façonna une sorte d'impulsion qu'il projeta parmi les pics. Ceci accompli, il attendit. La jument, ensorcelée par sa présence et sa brève caresse, demeurait sur le plateau à une centaine de pas, immobile comme une pierre.

Finalement, un bout de nuit s'éleva du troisième pic ; le plus haut. Il fit un cercle, cherchant le soleil peut-être, avant de tomber dans l'air, obéissant à un nouvel appel encore moins résistible.

Le Vazdru tissa alors un charme, fait de voix et de souffle, de pouvoir et de volonté. Il borda le plateau et plut dessus comme l'eau dans les vallées. Les créatures vivantes en furent électrisées. Les herbes ouvrirent leurs bourgeons, les rongeurs détalèrent dans les salles de leurs cités de pierre... le surplus de magie déborda et les oiseaux des niveaux inférieurs se mirent à chanter et redevinrent silencieux, pris d'une terreur révérencielle. Les bandes de chevaux furent aussi troublées et s'enfuirent sur les pâtures de ténèbres. Cela atteignit le fond de la vallée, s'enfonça dans la terre pour étonner vers et scarabées

avant de disparaître.

Mais, tout en haut sur le plateau, le lac de magie se forma et s'amassa, et à travers ses courants, sans se libérer, la jument noire virevolta et galopa, l'aigle noir couché sur elle... et, sur un ultime mot du Vazdru, ils ne firent qu'un.

Peut-être la jument eut-elle l'impression qu'elle était saillie par le souffle d'ébène du vent de la nuit. Peut-être l'aigle crut-il aussi s'accoupler avec cette force puissante qui emplissait tout le jour ses larges ailes et le portait dans les airs. Mais pour Hazrond, qui contemplait leur union, ils n'étaient qu'une seule créature aux quatre pattes, vitesse noire portée sous deux flammes noires qui battaient et tournoyaient. L'emblème de ce qui devait naître de ceci : un cheval ailé.

Le grand plateau fut son enclos, fermé par des poteaux et des chaînes complexes fabriqués par les Drin. L'herbe poussait épaisse et les trèfles crémeux jaillissaient pour elle, les arbres laissaient tomber leurs fruits, hors saison, pour tenter sa bouche de velours. Les femmes Eshva étaient les servantes de cette princesse-déesse des chevaux. Elles la calmaient et lui donnaient leur amour sans loi ; elles lui tressaient des guirlandes de pâquerettes violettes et, lorsqu'elle le permettait, entremêlaient leurs animaux favoris qu'étaient les serpents argentés ivres d'amour à leurs noires crinières et à la sienne.

En regardant profondément en elle, elles distinguaient, sous la peau, dans la cage formée par son bassin, un symbole comme écrit en lueur d'étoiles sur la rose de ses entrailles. Elle avait été saillie par sorcellerie et par sorcellerie son corps devait apprendre à retenir et donner vie à la merveille anormale qui se produisait en lui.

Les semaines passèrent. La jument marchait lentement, d'un pas apparemment sans résolution, comme elle.

Elle se fit lourde. Elle s'allongea sur le flanc sous les arbres en sentant l'approche de la douleur, le tigre, et regarda fixement de tous côtés. L'après-midi s'embrasa. Le soleil saigna. Le crépuscule étancha le ciel et, comme les premières étoiles y apparaissaient, les étoiles blanches des Eshva se tinrent sur le plateau. Elles insufflèrent leur haleine dans les naseaux de la jument en travail et posèrent sur ses yeux leurs mains semblables à des feuilles. Elle s'endormit et ne sentit aucun mal ; bientôt, sans peine, prudemment, un terrible objet glissa hors du labyrinthe de sa mécanique charnelle. C'était un énorme œuf ovale, de la teinte d'une ardoise polie, lisse comme le marbre, aussi brûlant à toucher qu'un charbon ardent.

Deux Drin descendirent sur le plateau, leur hideur répugnante encadrée par la beauté de sable héraldique de leurs cheveux bouclés, portant des lanières et des ornements dorés incroyablement travaillés. Ils traînèrent dans un sac la clôture déracinée. Ils apportèrent un harnais d'acier noir incrusté de diamants noirs.

Les Eshva s'écartèrent. Elles s'appuyèrent les unes contre les autres, pareilles à des tiges frêles, se regardant dans les yeux pour éviter de contempler les Drin qui leur

blessaient la vue.

Les Drin claquèrent des lèvres, rien de plus. Tous étaient commissionnés par Hazrond. Les deux nains se saisirent de l'œuf et le placèrent tout doucement dans le harnais en veillant à ne pas se brûler les mains. Puis ils disparurent avec lui, quittèrent le plateau en s'enfonçant dans le sol. L'œuf, ensorcelé et marqué du sceau de Hazrond, sa propriété, put les accompagner, à travers les barrières, le sol, le psychosme et dans les profondeurs.

Les Eshva restèrent à consoler la jument endormie, elles lui peignèrent la crinière, la guérèrent de leurs attouchements et de leur présence. Lorsque le soleil se lèverait, elles auraient disparu ; elle, se retrouvant libre, se secouerait, se précipiterait d'un bout à l'autre du plateau et se roulerait comme une jeune pouliche dans les trèfles en train de faner. Après quoi elle trouverait un chemin la conduisant jusqu'aux vallées où elle se mettrait en quête de tribus de chevaux. Ceux-ci, malgré, ou en raison de la senteur vif-argent de démons attachée à elle, la prendraient parmi eux. Elle redeviendrait une goutte dans l'océan des troupes, dont les marées balayaient, dans leur vol terrestre, les chenaux infinis des prairies. Elle connaîtrait le poids des étalons, la compagnie de leur race, les saisons des intempéries et de l'âge. Elle serait à jamais bréhaigne.

Dans une pagode de platine en dessus de la cour de Hazrond aux arbres couleur d'agate, reposait l'œuf de la jument. Il se trouvait dans le berceau du harnais. Parfois, il se balançait un peu. Il émettait une chaleur continue, qui devenait de plus en plus intense à chaque seconde qui s'écoulait. L'air voisin de l'œuf crépitait et brillait.

Les Drin s'en occupaient avec un certain malaise, sinon avec terreur. Ils redoutaient ce qui se trouvait à l'intérieur. Ils redoutaient que ce qui se trouvait à l'intérieur ne déplût à Hazrond. Il venait sans cesse les interroger. Il apportait des baguettes de jais, d'ivoire et de fer bleu, et il tapotait la coquille. Il apporta même une fois une baguette à la pointe dorée, et lorsqu'il eut fini de s'en servir, il la jeta loin de lui dans une colère allergique.

Les Drin observaient l'œuf, le cajolaient, se morigénaient et chacun préparait des histoires sur la négligence des autres gardiens, au cas où l'œuf s'avérerait mort-né.

Dans la ville démoniaque, cependant, une clique particulière de huit princes se rencontra dans un jardin d'onyx et discuta de Hazrond et de son secret de manière caustique.

— C'est un fou. Il ne devrait pas ignorer notre exemple, ce magnifique.

— Même Ajrarn le Magnifique, murmura un autre, manque de jugement.

Car il régnait alors vis-à-vis d'Ajrarn de mauvais sentiments parmi les Vazdru, en rapport avec son obsession pour les aventures avec les mortels. Mais, lorsque ces paroles furent prononcées, les buissons d'onyx se ratatinèrent et s'aplatirent sur les pelouses et les princes s'enveloppèrent dans leurs manteaux, se séparèrent et s'éloignèrent à grands pas.

Un matin (du moins était-ce le matin en haut, sur le monde), l'œuf se fissura... et explosa ! Des éclats s'envolèrent dans toutes les directions et les Drin, piqués et coupés, plongèrent en couinant sous les bancs de platine.

Lorsque le dernier bruit de coquille qui tombait eut cessé, les Drin ressortirent en rampant. Le Prince Hazrond se tenait à la porte. Ses yeux étaient écarquillés.

Les Drin, avec beaucoup d'appréhension, regardèrent dans la même direction que lui.

Malgré l'éruption, la moitié de la coquille d'œuf demeurait intacte dans le harnais et il venait d'en émerger une créature qui n'était pas plus grosse qu'un chaton. C'était une miniature, le plus minuscule des poulains, parfait sur tous les plans... mais avec une pellicule argentée sur les yeux car, comme tous les chevaux nouveau-nés, il était encore aveugle. Sur le dos, ressemblant aux moignons d'un poussin, deux petites ailes humides.

Hazrond eut un sourire. Son sourire pénétra dans la pagode comme le clair de lune, ou une musique.

Les Drin coururent et portèrent le prodige sur un coussin jusqu'à Hazrond. Il le caressa d'un doigt. La créature frissonna, une étrange radiation invisible s'échappant de son corps. Il était d'une chaleur vibrante face à la conscience du démon. Tout à fait satisfait, il s'en fut en fendant les rangs des Drin aplatis.

Tandis que les nourrices Drin baignaient le bébé dans un bol argenté en babillant à son adresse, comme des parents très fiers, elles entendirent alors d'étranges bruits de grattements derrière elles, en provenance de la demi-coquille.

— Il y a encore quelque chose là-dedans.

— Y en aurait-il deux ? Une double excitation pour le princier Hazrond.

Elles se hâtèrent d'aller voir.

Et voici ce qu'elles virent : au fond de la coquille brisée, en partie submergé sous les débris, se débattait un horrible petit cauchemar. La jument noire avait donné naissance à des jumeaux, qui ne se ressemblaient pas. Le premier était tel que l'avait désiré Hazrond. Le second était un sinistre avatar joué par le corps de la jument à l'encontre de ce désir.

Sa noirceur était son unique prétention à la beauté. C'était aussi une petite bête noire, une sorte de cheval sans queue qui avait quatre griffes et des pattes emplumées qui étaient plus celles d'une volaille que d'un aigle. Mais il avait bien une tête d'aigle et un bec qui lâchait un hennissement bêlant lorsqu'il s'ouvrait...

Touchés par la honte, les Drin reculèrent d'un bond. Ils étaient assez hideux pour trouver la hideur blessante.

— Le tuons-nous avant qu'il le voie ?

Hazrond était assez beau pour trouver la hideur presque aussi blessante qu'eux.

— Rien ne meurt ici. Impossible.

— Chassons-le donc. Jetons-le au fond d'un abîme.

Ils tombèrent d'accord et tirèrent au sort pour savoir à qui échoirait cette irritante tâche. Il y eut bagarre lorsque le perdant contesta. Finalement, l'un d'entre eux s'avança, prit entre le pouce et l'index l'abomination brûlante, la fourra dans une bourse sans se préoccuper de ses cris et se hâta d'aller s'en débarrasser.

Ceci fut réalisé quelque part à l'extérieur de la cité de Druhim Vanashta, dans une vieille carrière où les Drin venaient parfois chercher des diamants.

L'horreur fut précipitée dans un puits abandonné et laissée à miauler et griffer faiblement la pierre du bec et des ongles.

Le temps passa alors sous terre et, dans les cours secrètes de Hazrond, le cheval ailé grandit. Il n'avait pas de sexe, car, du fait de sa nature (magique, hors nature), il avait la fonction de tout ce qui est hors nature et n'avait nul besoin de se reproduire. Pourtant, il était d'une telle beauté ensorcelée que son aura se glissait hors de la demeure de Hazrond. Parfois, l'on entendait, sorti de quelque nuage invisible, le bruit de mille plumes très haut dans le ciel sans ciel.

Dans la carrière hors de la ville, l'autre bête, le second jumeau de l'œuf, habitait incognito, mangeait la poussière de pierre et buvait l'humidité des pierres. Tout le pays étant enchanté, cette nourriture était suffisante. Mais il ne grandissait pas. Son cœur s'était fané et ne le lui permettait plus. Il n'avait aucune vie de société. Une fois, un insecte scintillant atterrit, mais se hâta de redécoller en découvrant le monstre qui l'observait.

Quelques Drindra vinrent à passer en ce trou pour une raison qui ne peut être qu'obscur, si elle existe, car les Drindra, les plus bas des Drin, étaient généralement déraisonnables. En écumant la carrière, ils tombèrent donc sur la petite bête noire.

— Mais, il est mal fichu, dirent-ils en battant de la queue et en le fixant de leurs gros yeux de chiens ou de grenouilles (car ils prenaient la forme chimérique de mélanges d'animaux, sans oublier l'humanité).

Ils se saisirent donc du monstre, qui avait essayé de s'enfuir, effrayé, et lui firent des mamours, le caressèrent, le palpèrent, jusqu'à ce qu'il soit presque mort d'angoisse. Puis, comme ils montaient sur le monde pour faire des bêtises à l'appel d'un magicien, ils emportèrent leur découverte.

Il monta donc sur terre dans un grondement de torrents magiques... et, alors qu'ils payaient en jacassant, les Drindra le laissèrent tomber sur le flanc d'une colline.

Le second enfant de la jument chut parmi les piquants vertigineux du monde. La lune le frappa comme une épée. Il gisait dans une vallée obscure parmi d'énormes cailloux. Un hibou survola la nuit comme la frange blanche d'une vague. Le monstre se cacha.

Le quartier de lune avait un éclat voyant et toute la nuit les chouettes chassèrent,

jusqu'au coucher de la lune. Le ciel devint alors transparent. Le soleil le perça de ses rayons. Les éperviers emplirent le ciel.

Les pierres du monde n'étaient pas nourrissantes et les épineux ne donnaient qu'une boisson amère.

A la fin, le ciel se congestionna et lumière et éperviers s'enfuirent.

Le monstre sortit d'entre les piquants. Le paysage était gigantesque au point de ne rien signifier, pourtant un rêve d'eau le hantait. Le ciel était désormais noir. La rosée dégoutta dans le petit bec sec.

Un grand-duc se pencha très bas mais s'écarta en jugeant que la petite créature maladroite n'était pas assez bonne pour son ventre. Dans un fourré, un renard claqua les mâchoires, puis, difficile, écarta son museau : pas assez savoureux pour son dîner, ce poulet parfumé au cheval.

Le monstre trouva un étang pareil à un océan. Comme il y mettait le bec, une carpe noire monta à la surface et le considéra de ses gros yeux. Le long de la rive, des graines étaient enfouies dans la vase. Le monstre les mangea.

Allongé, abasourdi, il ne réfléchissait ni à la satisfaction de ses besoins, ni à l'absence de celle-ci. Il n'avait pas de philosophie personnelle.

Au matin, les oies brunes descendirent en bande jusqu'à l'étang et considérèrent l'enfant de la jument.

— Quelle sorte de canard est-ce là ?

— Ce n'est pas un canard. Il ne peut se joindre à notre pieuse compagnie.

— Pinçons-le ! Chassons-le !

C'est à ce moment qu'apparut la jeune fille aveugle qui possédait les oies et qui venait les nourrir.

— Silence ! Quel tintamarre. Vous n'avez pas honte ?

Les oies n'avaient pas honte, mais elles firent semblant, par pure politesse. Elles comprenaient assez bien le langage humain qu'elles entendaient depuis leur éclosion, et elles savaient fort bien que leur maîtresse aveugle ne saisissait pas grand-chose de ce qu'elles disaient. Elle les nourrit toutefois.

— De quoi s'agit-il donc ? Qu'avez-vous découvert ?

La jeune aveugle s'agenouilla et attrapa l'enfant de la jument avant qu'il eût pu s'enfuir.

— C'est un oiseau, un oiseau bizarre... il n'a pas d'ailes. Oh, pauvre petit oiseau.

Et fait, la jeune fille aveugle n'avait jamais vu d'oiseau, ni autre chose en ce monde, car elle était née sans la vue. Mais son père et sa mère, avant de mourir, lui avaient expliqué tout ce qu'ils pouvaient et elle connaissait beaucoup de choses d'après leurs descriptions.

Par exemple, si elle avait pu toucher un éléphant, elle aurait pu dire de quoi il s'agissait. Parce qu'elle était aveugle, peu fortunée et une simple fille sans beauté, elle ne s'était pas mariée, mais ses parents lui avaient laissé un toit et un lit, ainsi que trois arbres fruitiers, un jardin d'herbes aromatiques, une chèvre et l'étang pour les oies.

— Pauvre oiseau. Tu es un curieux oiseau, dit la jeune aveugle en prenant le monstre dans ses bras et en caressant le petit corps au manteau de feutre et la tête doucement emplumée. Les petites serres acérées restèrent immobiles sur sa paume et ne l'égratignèrent point, et le bec en corne s'écarta uniquement pour pousser son ridicule petit hennissement.

— Vraiment, tu chantes curieusement !

Mais elle emporta chez elle l'enfant de la jument, lui fit un nid de roseaux secs près de l'âtre et lui donna à manger de la nourriture pour les oies mélangée à du lait chaud.

— Tu seras mon oiseau domestique et tu me garderas, dit-elle car elle était emplie d'affection et d'humour. Tu dormiras sur mon oreiller, mais si tu ne fais pas attention à tes griffes, nous aurons des mots. Et je t'appellerai « Pioupiou ».

Tout fut donc arrangé entre eux : l'enfant monstrueux de la jument devint Pioupiou et son oiseau familier, il dormait sur l'oreiller de la jeune aveugle, il déambulait dans la chaumière et la suivait quand elle nourrissait les oies ou trayait la chèvre, de telle sorte qu'il fut accepté, et que même les oies disaient « Voilà Pioupiou » et ne lui jacassaient plus après.

Les choses continuèrent donc de la sorte pendant plusieurs mois.

La région se tournait alors vers l'hiver ; les vents froids soufflaient et le givre mâchait les feuilles sur les arbres. Les oies glissaient sur l'étang gelé, atterrissaient bréchet bas et croupion haut en feignant de l'avoir fait volontairement jusqu'au moment où la jeune aveugle venait leur briser la glace. Un matin, alors qu'elle était ainsi occupée, un homme se glissa près de la chaumière.

C'était un itinérant, mais il avait entendu dire qu'il vivait par ici une femme aveugle et seule, et il avait pensé pouvoir en tirer quelque chose.

De la sorte, il se trouvait déjà dans la chaumière et examinait les lieux lorsque la jeune fille rentra avec Pioupiou sur les talons.

— Qui est là, fit-elle.

— Seulement moi.

La jeune fille sursauta. Elle n'avait auparavant entendu qu'une seule voix d'homme dans cette maison, celle de son père. Cet homme n'avait pas la même.

— Que veux-tu ici ?

— Eh bien, ça dépend de ce que tu voudras me dire.

— J'ai bien peu de choses, mais si tu as besoin...

— Oui. J'ai déjà bu tout ton lait, tant je suis dans le besoin. Mais j'ai mis le fromage et le pain dans mon sac, pour mes besoins à venir. Tes pommes et tes coings ne me disent rien, alors tu peux les garder. Mais j'ai surtout besoin d'une gentille fille sympathique. Je sais que tu ne vois rien, mais je suis un beau gars. J'ai déjà eu des filles plus belles que toi, mais tu feras l'affaire aujourd'hui.

Le gel de la journée sembla emplir la fille dont le cœur s'arrêta de battre. Elle n'avait aucune arme, pas même ses yeux, pour l'aider. Elle savait fort bien qu'il pouvait faire ce qu'il désirait et que si elle tentait de résister il risquait d'ailleurs de la mutiler ou de la tuer. Elle émit malgré elle un petit son, qui parcourut l'air de toute sa terreur et de toute sa colère brûlantes.

— Qu'est-ce que c'est que ça, à tes pieds ? fit-il comme il enlevait sa ceinture. Une poule noire ? Je déteste la volaille, sauf quand elle est dans mon assiette. Chasse-la. Sinon, j'emporterai une ou deux oies en partant. Maintenant, mets-toi sur le lit.

— Pas sur le lit, dit-elle, et ses yeux aveugles versèrent des larmes. Mon père l'a fabriqué et ma mère y est morte. S'il le faut, par terre, alors.

Elle s'allongea et, bien que cela fût inutile, elle détourna la tête. Ce fut alors qu'elle entendit un juron brutal, un cri...

Elle resta allongée et écouta, car il haletait et marmonnait loin d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Si tu dois me violer, fais-le tout de suite.

Mais les déglutissements et les halètements continuèrent, et elle sentit alors une odeur chaude et enflammée, qui sembla saturer la chaumière et la faire trembler. Puis il y eut un claquement sec, comme un bout de fer qui heurte le sol. Puis... puis elle entendit un hurlement strident et rauque... comme un étalon qui hennit, ou un aigle en colère qui crie... qui la fit se précipiter dans le coin de la cheminée où elle resta tapie.

Quant au visiteur, il était parti. Hurlant, gémissant tour à tour, ayant abandonné sac, ceinture et pantalon, il filait sur la boue glacée, sous les arbres fruitiers, dispersant les oies sans le moindre regard en arrière, fuyant à toute allure en ne montrant que ses fesses jaunes.

Les oies et la chèvre retournèrent vers l'étang et regardèrent, non pas dans la direction du fuyard, mais vers la maison.

Est-ce là Pioupiou ?

Car, s'encadrant dans la porte de la chaumière désormais trop petite pour elle, se dressait une créature immense et terrible, un cheval noir de dix-neuf mains de haut, sur deux gigantesques pattes d'aigle noir, avec une tête d'aigle géant où flamboyaient les

fournaises de ses yeux. Elle les foudroyait du regard et, de son bec, pendait une touffe de poils (ceux du voleur) qu'elle cracha proprement dans une mare.

La lumière et l'ombre se replièrent alors dans la porte. La créature redoutable avait disparu. Il n'y avait plus que Pioupiou qui trottinait sur le sol de la chaumière.

Il avait découvert sa propre magie, le second enfant de la jument. Son cœur ratatiné avait bourgeonné. Il pouvait grandir, mais en un seul instant... puis il redevenait petit.

Il frotta sa petite tête ailée contre la main de la jeune aveugle. Elle le prit sur ses genoux et pleura sur son dos. Il le supporta, mais ses serres cliquetèrent sur sa jupe en lui disant sur un air de reproche :

— Pourquoi pleurer ? Je t'ai sauvée.

— Qu'a-t-il pu se passer ? demanda-t-elle à Pioupiou, à la pièce, au monde. Une protection que m'aurait laissée mon père ? Cela se peut-il ? Ou serait-ce la compassion des dieux ?

Pioupiou se fit un nid dans la jupe et, plaçant sa tête sous une aile inexistante, s'endormit, satisfait de sa bonne action.

Ne va nulle part sur un cheval ailé

Au-dessus de la Ville de la Déesse-sur-Terre, le soleil se couchait. C'était là un soleil bleu et son coucher était lilas et non pas rose. Les sept lunes de la Ville se levèrent alors et commencèrent leurs dessins tintinnabulants sur l'éther.

Une huitième lune, une roue argentée, avait déjà roulé jusqu'à son emplacement nocturne au-dessus de la tour la plus élevée du palais d'Ajriaz la Déesse. A cette roue était accrochée une silhouette minuscule qui hurlait piteusement sans s'arrêter. Ces cris étaient si souvent entendus que même les citoyens les prenaient pour la lamentation d'un oiseau de nuit.

Quant à Ajriaz, elle était assise sur le toit en terrasse dans un trône de verre taillé, gardée de part et d'autre par un chat de pierre blanche, chacun étant animé et l'un d'eux étant occupé à sa toilette.

Tout près se tenaient les sentinelles de la garde de la Déesse, des membres de sa cour et des créatures fantastiques qui n'étaient peut-être pas réelles.

Ajriaz leva les yeux dans le ciel étrange. Elle était vêtue de rouge foncé et de sa beauté. Cela suffisait.

Soudain, une explosion se produisit à quelques pieds au-dessus du toit. Après l'éclair blanc, une ombre rémanente y fut imprimée, qui commença alors à s'ouvrir comme un fruit. Si certains furent stupéfaits, cela ne parut pas être le cas de Ajriaz. N'oublions pas qu'elle avait déjà été courtisée par huit Vazdru.

Hazrond (d'une beauté presque sans égale et revêtu de presque toute la magnificence de la nuit) sortit de l'air pour marcher sur le toit. Au bout d'une corde en argent, il tenait une bête merveilleuse. C'était un cheval dans toutes ses proportions, noir comme le satin noir, avec une crinière et une queue d'eau noire qui coulait, tressée de grandes perles rondes et de saphirs liquides. Au garrot, le satin se transformait en duvet. Tandis qu'il s'avancait, des plumes noires s'étendirent en une paire d'ailes en éventail couleur bleu nuit.

Hazrond se planta devant Ajriaz.

— Le monde entier parle de ta beauté, fit-il, mais il n'est pas suffisamment loquace.

— Tu es trop aimable.

— Non, je ne suis jamais aimable. Mais je suis ici et voici le présent que je te fais.

Ajriaz considéra la créature arrêtée en équilibre sur le ciel nocturne.

Elle répondit enfin :

— Alors, tu m'as apporté un oiseau avec un corps de cheval.

Hazrond eut un sourire.

— Oui, très belle et très nocturne Ajriaz. Un oiseau avec un corps, une tête, des membres, des sabots, une crinière et une queue de cheval. Peut-être... un cheval avec des ailes. (Il se tourna et détacha la longe.) Lève-toi et vole, dit-il au premier enfant de la jument.

Le cheval foula la terrasse de ses délicats pieds d'acier. Il s'éleva d'un bond et d'une poussée de ses ailes, comme soulevé par le haut grâce à des chaînes invisibles. Il vira au-dessus de leurs têtes, bordé et découpé par la lumière des lunes. Il virevolta sous la roue d'argent.

— Qu'est-ce qui hurle là-haut ? voulut savoir Hazrond.

— La fille de celui qui était roi de ce pays avant moi, répondit Ajriaz.

Le cheval ailé passait et repassait comme un coup de dague, un vent du sud. Il redescendit en planant vers le toit, pareil à une plume noire.

— Ne veux-tu point monter ce destrier et chevaucher à travers les cieux ? dit Hazrond à Ajriaz.

— Lorsque je désirerai un tel voyage, j'aurai d'autres moyens à ma disposition.

— Ajriaz, dit Hazrond d'une voix caressante, déjà assis à ses genoux, quels qu'ils soient, tu ne pourras égaler ce cheval. Car c'est une créature qui est née, bien que je l'ai créée à partir de mon admiration et de mon désir. Elle possède l'idéal en matière d'états et de formes, étant à la fois terrestre et magique. Par son charme, elle est ton complément. Tes ténèbres et ta pâleur argentée reposeraient sur ce haut-fond de noir, pareilles aux lis noirs et blancs sur un fleuve éclairé par la lune. Nul n'a chevauché cet animal. Pas même moi. Monte, ce cheval pour la première fois et fais tienne cette créature.

Ajriaz se leva. Les parfums flottèrent à partir de sa robe et de ses cheveux. Elle s'approcha du cheval et lui toucha le nez. Les bijoux dans sa crinière retombèrent sur ceux des tresses d'Ajriaz lorsqu'il pencha la tête vers son front.

— Mon tout beau, murmura-t-elle, si ce n'était que de toi, tu pourrais m'appartenir. Mais tu appartiens à *lui*. Tu ne peux donc être à moi.

Hazrond se leva aussi. Les chats de pierre blanche grognèrent doucement.

— Madame, se peut-il que tu repousses mon cadeau ?

— C'est toi que je repousse. Le reste s'ensuit.

Hazrond s'enveloppa dans sa cape comme dans une vague d'encre. Dans ses yeux se trouvaient des choses qu'il vaut mieux ne pas répéter. Il avait tellement cerné et purifié cette heure par le pouvoir et la volonté que le cheval magique en fuma, la nuit en grouilla et vibra. Elle répéta cependant son *Non*. Sa propre volonté, repoussée, revint à Hazrond comme le tranchant d'un fouet.

— Tu flirtes trop sérieusement, dit-il. Je risque de te croire.

— Fais.

— Tu te punis toi-même, Ajriaz, en te laissant aller à ta colère. Tu te voles.

— Je me rappelle un adage qui dit quelque chose de la sorte : Ne va nulle part sur un cheval ailé, car de tels stratagèmes te trahiront.

Hazrond fronça les sourcils. (Le toit était bizarrement désert, les chats étaient accroupis et des étincelles leur sortaient de la gueule.)

— Le proverbe n'est point tel que tu le dis.

— Hélas, en es-tu sûr, ténébreux seigneur ? fit Ajriaz en lui souriant. (C'était un sourire qui eût mis un gel mortel sur le moindre bourgeon d'amour.)

Ajriaz toucha alors des lèvres le pétale de lis noir de l'oreille du cheval.

— N'appartiens à personne.

Se raillant du prince Vazdru, Ajriaz, cygne noir aux ailes puissantes, s'éleva du toit et s'enfonça dans le ciel.

Hazrond prononça une malédiction, l'air se ratatina et il en jaillit une grêle de flammes.

Hazrond claqua des doigts. Lui et son présent s'évaporèrent.

Les chats de pierre restèrent pétrifiés, hormis leurs queues de pierre qu'ils agitaient avec un bruit abrasif.

En haut du ciel, la fille du roi sur sa roue, obsédée par son tourment, continuait de pousser ses cris aigus.

Il était un pays au bord du Royaume divin d'Ajriaz et, comme c'était l'habitude dans de telles régions, sa proximité avec cet empire l'avait rendu bizarre. Une montagne se dressait là, dont le centre s'était réduit à une mince tige ; elle était assez étroite pour que vingt hommes pussent en faire le tour avec leurs bras... pourtant la tige s'élevait à plusieurs centaines de pieds. Au sommet, la pierre de la montagne s'évasait statiquement en un grand parasol de granit dont l'ombre qui retombait sur le sol en faisait un lieu avare d'été et innocent de plein soleil.

A la base de la tige de la montagne se trouvait une ville de pierre. Elle avait une large rue dominée par un temple bleu dédié à la Déesse. Nuit après nuit, étouffé par l'ombre de la cime, un jeune prêtre venait méditer sur le toit en terrasse de ce temple. Il fixait le ciel de pierre sans étoile au-dessus de lui.

— Telle est la menace omniprésente des dieux, commentait le jeune prêtre, Pereban, en citant l'enseignement du temple. (Puis il fixait l'horizon sous le rebord de la montagne.) Tel est donc le faux espoir dont se bercent les hommes, concluait-il respectueusement.

Pereban, bien que mortel, était beau et ses cheveux étaient de l'or le plus clair et le plus lunaire qui fût. Mais, dans la couverture mentale de cette ville, ce genre de choses

passaient rigidelement inaperçues, hormis par leur inconséquence. Car la vie n'était qu'une série de pièges, qui ne devaient être ni appréciés ni fêtés. Les dieux châtiaient le plaisir tout comme ils ignoraient la souffrance.

Ayant trouvé en soi une profonde aspiration, Pereban l'avait prise pour un désir religieux. Il était entré au temple et s'était voué à l'adoration de la Déesse. Par la suite, sa statue (un bloc de pierre grossier avec des taches de peinture en guise d'yeux et de la laine noire représentant la chevelure) l'avait à ce point déçu qu'il s'agenouillait devant elle et se fouettait régulièrement tous les matins.

Mais c'était pour l'instant la nuit, et la lune solitaire de la terre venait d'apparaître, naissant à l'ouest au-delà du sinistre parasol de la montagne.

— La lune ne fut-elle point la mère de la Déesse de la Ville ? continua le jeune prêtre qui se parlait souvent... car qui l'eût écouté. Ou bien ne fut-elle pas l'enfant de la lune et du soleil... Naturellement, *elle* est bien plus belle que n'importe quelle statue. Peut-être devient-elle la lune elle-même. Peut-être est-ce son pâle visage parmi les étoiles si lointaines.... Ajriaz en robe sombre qui chevauche dans le ciel sur une bête ailée... Ah !

Envahi de mépris devant ses propres rêves intolérables, il jeta sa robe et prit une touffe de piquants pour se battre une nouvelle fois... lorsque se produisit une interruption.

Hazrond passait à travers un élément de l'interim séparant le monde de la Terre Inférieure lorsque la conscience aiguë de sa propre race entendit, de quelque manière psychique, les paroles du prêtre. Elles étaient tellement à propos et, disons-le, tellement ironiques, qu'elles surprirent Hazrond comme s'il venait d'être giflé. Il perça hors de l'interim la seconde suivante. Il se trouva ainsi sur le toit du temple sous la montagne, tel une statue mais parfaitement sculptée, considérant celui qui venait de prononcer ces mots de ses yeux brillants d'un feu noir et funeste.

Pereban lâcha son fouet de piquants, comme il se devait.

— Qu'as-tu dit ? demanda Hazrond d'une voix qui était une musique assassine.

— Je... j'ai oublié, dit le prêtre tout à fait honnêtement. (Il s'écroula à genoux et ajouta :) Tu es l'un des dieux. Tu ne peux être rien d'autre. Sans nul doute désires-tu me tuer. Je mourrai dans la félicité, car je t'ai vu.

Car, s'il avait appris à se montrer obtus, Pereban était par nature astucieux. D'ailleurs, il fallait plus qu'une ombre mentale pour ternir l'éclat d'un Vazdru.

Quant à Hazrond, il ne fut pas mécontent. Sensible à la flatterie et à la beauté, comme tous les démons, il considéra le jeune prêtre respectueux, noir comme l'ivoire, seuls ses cheveux dorés et quelques rayures argentées dues à ses anciennes flagellations le recouvrant, et fit remarquer :

— Oui, tu as intérêt à oublier ces paroles. Je vois que tu es un Sivesh ou un Simmu ^[1]. Ton absence d'enseignement ne t'a point appris ces noms. Peu importe. Tu penses que je

suis un dieu. Je vais t'avouer, dit Hazrond en caressant nonchalamment la chevelure dorée, qu'une vipère femelle vient de refermer ses crocs sur moi et qu'une guêpe m'a piqué. Es-tu la fleur médicinale qui me guérira de ces blessures empoisonnées ?

Le jeune prêtre avait fermé les yeux sous la caresse du Vazdru. De toute sa vie, jamais la religion ne l'avait à ce point ému. Mais :

— Non, dit Hazrond avec un brin de regret. Tu ne suffis pas, toi qui es né de la terre, pour me guérir. Une nouvelle fois, peu importe. Tu m'as distrain un moment de la rage de ce venin. Je vais te récompenser. Que veux-tu ?

En réponse à cette question, Pereban leva ses yeux brillant d'une émotion inqualifiable et se noya dans le regard de Hazrond. Mais à cet instant le mortel ne put parler, ne put rien dire.

— Très bien, fit Hazrond. Je vais t'accorder ce que tu désires le plus et que tu ne connais point ainsi que ce que tu exprimais lorsque tu as attiré mon attention. Un paradoxe, assurément. Le présent est dangereux, mais tu as également gagné le droit de courir ce risque.

Hazrond s'écarta alors et jeta un coup d'œil dans les ténèbres, d'où sortit au trot, dans un frissonnement d'incandescence, le cheval ailé.

— Voici mon présent, répéta Hazrond tandis que le jeune homme regardait fixement, tantôt le prince, tantôt la bête magique.

Hazrond n'avait pas entendu (à moins qu'il ne l'eût entendu) le chuchotement *qu'elle* avait glissé dans l'oreille de la créature : « N'appartiens à personne. »

Pereban, lui, ne l'avait pas entendu, assurément.

Il se leva et marcha dans une espèce de rêve. Le cheval, paillettes d'ébène et de braises froides, le laissa faire. Le cheval était doux, ou plutôt possédait la même sorte de pureté générale qu'un tigre. Il était au-dessus et au-delà du péché et de la vertu, il les ignorait.

Pereban se tourna alors pour remercier et louer le dieu qui l'avait ainsi béni. Mais Hazrond avait disparu, il était déjà à des milles (Pereban s'en était rendu compte) sous ses pieds dans les allées de la toujours radieuse Druhim Vanashta.

Le prêtre dut se débarrasser d'une prière en toute hâte, car il désirait monter immédiatement sur le cheval ailé. C'était une folie qui l'habitait, en partie enflammée par le contact du Vazdru et par une ancienne aspiration secrète qui n'avait encore jamais pu s'exprimer. La liberté.

Enfant, Pereban était parfois monté sur les mulets de la ferme de son père. Il pensa ne pas avoir perdu l'habitude et, ayant caressé et cajolé un instant le cheval, se saisit de la crinière de bijoux, posa le pied contre le flanc de satin et bondit sur son dos. Il y eut un instant de maladresse, car les ailes du cheval commençaient là où est censé s'asseoir un cavalier normal. Le cheval ne discuta pas et resta parfaitement immobile, ce qui permit à Pereban de remonter plus haut sur le garrot. Du fait des gros muscles qui s'étendaient

vers les ailes, celui-ci était indubitablement assez robuste pour le soutenir. Il les sentit remuer et glisser sous ses cuisses lorsque les ailes remuèrent leurs deux éventails de cour.

Il enlaça le cou du cheval de ses bras d'adorateur.

— Mon tout beau... partons !

Ce fut tout le commentaire qui accompagna la découverte de son désir secret de s'enfuir.

Le cheval ailé, saisissant l'intonation de vérité, lui obéit.

Comme un oiseau de feu noir, comme une lance de lumières... ils se précipitèrent dans les airs.

Pereban poussa un cri, mais il s'accrocha au cheval, les doigts noués dans sa crinière, les jambes serrées de part et d'autre de son cou. Mais il éprouva aussi une vague de terreur, malgré qu'il se crût le maître de la créature, car ils avaient déjà dépassé la hauteur de plusieurs grandes tours. Assez vite, la cime de la montagne apparut au-dessus de lui et Pereban put en distinguer les veines et les cristaux bizarres et apercevoir en bas les habitations de poupées de la ville. Il ne connut plus que la victoire.

Le cheval était propulsé par l'énorme battement de ses ailes d'aigle, de telle sorte qu'ils filaient dans une sorte de tourbillon créé par celles-ci. Bientôt la montagne retomba en arrière et ils furent dans le ciel.

Qu'il était énorme, ce ciel. Après l'espace confiné de la ville, Pereban avait l'impression d'être mort et de s'être dépouillé de tout objet charnel, de ne faire plus qu'un avec son cheval, n'étant plus que son âme. Le ciel n'était pas noir mais d'un indigo transparent, plein de vagues et de courants comme la mer. Les nuages passaient, gazeux en forme de lune éclairées par la lune ; chacun avait une odeur différente, de pluie, de la terre dont ils s'étaient élevés, d'énergie et aussi d'étoiles. Les étoiles elles-mêmes semblaient accompagner le cheval dans sa course, parfois en flots semblables à des colliers de diamants, ou alors restant au même pas, ou encore immobiles comme des perles d'eau sur le toit du ciel.

La terre en dessous s'était rapidement perdue. Elle était désormais aussi mystérieuse que l'était généralement le ciel, dissimulée par les vapeurs et les ténèbres. Ça et là, les lampes des villes lançaient en l'air une sorte d'empourprement de pâleur. Ça et là, un dragon amorphe faisait ondoyer ses écailles ternes... océan puissant agité par ses marées.

— Continue d'avancer, cher amour ! cria Pereban au cheval, enivré, ne craignant plus rien. Caresse les étoiles de tes ailes.

Obéissant sans être servile, le cheval continua de grimper à toute allure, plus rapide que toute bête ou tout oiseau du monde.

Ils pénétraient maintenant dans la portion du firmament au-dessus de laquelle la lune suivait sa route vers l'occident. Plus haut s'étendait l'interminable tapisserie des étoiles,

mais la lune était plus proche de la terre que celles-là et elle se déplaçait, ce qu'elles ne faisaient point. Elle était aussi presque pleine. Son disque semblait vaste, emplissant un quartier du firmament supérieur, et elle brûlait sur le cheval et son cavalier d'une blanche fulgurance qui émettait aussi une grande chaleur.

Pereban n'avait jamais songé que la lune fût brûlante, mais plutôt fraîche ou froide. Dans sa rêverie poétique, il l'avait comparée au visage délicat de la Déesse... Il contemplait aujourd'hui son cercle colossal et son éclat inflexible commençait à agir bizarrement sur lui.

Car, tandis qu'ils se déplaçaient sous la lune, les ailes du cheval se mirent à battre de plus en plus vite, au rythme du cœur du jeune homme, et les muscles ronds qui peinaient sur le dos, le garrot et le cou produisirent une nouvelle sensation chez le cavalier. A chaque battement d'aile-cœur, tandis que le monde s'éloignait de plus en plus et que l'éclat de la lune les embrassait de plus en plus, cette sensation s'amplifiait. S'il s'était trouvé dans son temple et que cette sensation l'eût envahi, il eût saisi le fouet d'épines, car il était toujours resté absolument chaste. Mais il n'avait pas le fléau à portée de main. Uniquement la peau soyeuse, l'éventail incessant des ailes... qui, de temps à autre, doux comme un baiser taquin, posait la pointe d'une plume sur ses épaules, son dos ou son flanc.

Pereban s'installa donc de son mieux et décida de ne prêter attention qu'au miracle de cette nuit et à son aventure.

Mais une caresse Vazdru s'était posée sur lui, la lune le chauffait à blanc et attirait en lui le sang comme la mer, flux et reflux incessant. Quant au cheval (mais il l'ignorait), il était tellement plongé dans la magie charnelle que seules sa naïveté et la nature inhabituelle des événements l'en protégeaient jusqu'alors. Protection qui cessa soudain.

Cela n'avait rien d'habituel de contempler les étoiles ou la terre informe. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait qu'avoir conscience de la manière dont le moteur du cheval palpitait et luttait contre lui et dont les ailes le cajolaient et le frôlaient. Assurément, il n'existait aucun moyen de redescendre : il semblait se trouver à des milles dans les airs et les étoiles passaient à toute allure...

Par la suite, Pereban ne put rien faire d'autre que s'allonger sur le cou du cheval, crisper les mains dans la crinière de cheveux féminins, soupirer, gémir et soupirer encore. Il ne tarda pas à trembler et ses yeux se fermèrent. Peu de temps après, il s'étira et chanta très fort, de telle sorte que le ciel aurait pu être stupéfait.

Mais à cet instant, le cheval ailé, engendré, ne l'oublions pas, grâce à un démon, se secoua, tel un tigre. Ce fut une belle secousse *parfaite*.

Toujours allongé dans l'oubli de son accès de joie, Pereban fut projeté dans l'espace.

Et il tomba...

3

Froid rivage et cité brillante

En tombant, il lâcha alors un cri de terreur. Mais l'air était raréfié et il s'étouffa. Pereban perdit conscience. Quelque chose lui assena un coup qui le réveilla.

Il gisait, haletant, les os paraissant cliqueter dans la peau sous l'effet du choc. Mais il y avait une surface en dessous de lui. Elle le soutenait. Il ne tombait plus et ne semblait pas mort.

Pereban songea avec un pincement de chagrin : « Tout ceci n'était qu'un rêve. Le dieu. Le cheval ailé et le vol dans les cieux. *Et dans ce rêve j'ai péché.* » Il avait donc dû rouler de sa paille sur le sol. Il ouvrit les yeux et découvrit que le sol était d'un blanc éclatant et brillait dans une brume épaisse et errante qui régnait partout et obscurcissait tout...

D'autre part, le sol était brûlant comme la plaque d'un four. Pereban se reprit et se leva, ce qui eut pour effet de lui brûler la plante des pieds. Cela se pouvait-il ? Au lieu de plonger sur des milles et des milles et se trouver réduit en pièces, il était tombé sur une courte distance à la surface de la lune. Ce qui signifiait qu'il avait dû tomber *vers le haut*, la lune ayant mystérieusement servi d'aimant pour sa chair ou sa vie.

Le jeune homme se redressa, déplaçant son poids d'un pied sur l'autre pour éviter de les blesser, haletant sous le choc et l'atmosphère inadéquate tandis que la brume fantomatique dérivait continuellement autour de lui.

Oui, c'était la lune, et il se trouvait dessus. Il n'avait point péri, mais quel espoir lui restait-il ? Bien que le disque fût finalement gigantesque et lui permît de demeurer inconfortablement à cuire sur place, sûrement était-il dépourvu de toute créature. Le cheval l'avait trahi, lui et ses plans encore informes... sans doute batifolait-il plus bas, prêt à devenir une légende dans les pays humains... Mais il avait été puni pour son péché de chair. Il mourrait de faim, de manque d'air, brûlant lentement. Mieux eût valu se trouver réduit en miettes sur le sein de sa planète natale.

Néanmoins, puisqu'il était impossible de rester immobile sur le gril de cette surface, Pereban commença à avancer rapidement. Il n'avait ni point de repère ni idée d'une direction où aller ; la brume cachait toute chose, devant, derrière et jusqu'au ciel. Il pouvait fort bien se hâter de tourner en rond jusqu'à la mort. Peut-être quelque démon hantait-il les lieux, une créature lunaire qui se dresserait brutalement pour le jeter au sol...

Pereban s'arrêta et se brûla les pieds. Devant lui, dans la brume, s'était levée une forme. Elle faisait la moitié de sa taille et ne bougeait pas, s'étant peut-être ramassée avant de bondir.

— Présente-toi, dit Pereban. Je n'ai pour armes que mes mains et mes pieds, mais je les utiliserai.

La forme ne répondit pas.

Pereban, qui sautillait, se rendit compte qu'une légère fraîcheur provenait de son adversaire. Pereban décida de mourir et s'avança ; il heurta alors de l'orteil l'extrémité inférieure de son adversaire, apprenant ainsi qu'il ne s'agissait que d'une bosse dépassant de la surface blanche. Sur cette bosse était posé un plateau aussi translucide que la porcelaine. Et de ce plateau jaillissait un souffle d'air glacé, de telle sorte qu'il se jeta instinctivement dessus. A peine avait-il fait cela que le plateau bascula et le précipita vers l'intérieur. La lune elle-même venait de l'aval.

Il découvrit alors qu'il dérivait dans une sorte de pénombre argentée, comme porté sur un fleuve. A une certaine distance, un feu brillait clairement avec un éclat surnaturel, comme un soleil d'hiver pâle comme un narcisse. En dessous s'étendait un miroir d'onyx aux dessins faits de longues vagues déferlantes noires et blanches. Mais Pereban avait maintenant tellement froid qu'il ne pouvait le supporter et, tournoyant et s'enfonçant dans cet air, il fut gelé et périt. De temps à autre, il se rassurait et priait pour ce ne fût qu'un rêve, dont il n'allait plus tarder à se réveiller et se libérer.

Pourtant, ce n'était pas un rêve, bien que cela en fût digne. L'air était plus riche à l'intérieur qu'à l'extérieur et, n'eût été le froid, l'aventurier en chute aurait pu le respirer sans peine. Néanmoins, cet air possédait une sorte de densité inaccoutumée. Il ne lui permettait de descendre que lentement, le tournant et le touillant aussi comme un morceau de viande dans un ragoût.

Au loin, le narcisse de lumière brillait toujours, mais pâlisant et s'éloignant au fur et à mesure qu'il descendait. La pénombre elle-même lui semblait posséder aussi une espèce de luminescence.

Presque par inadvertance du fait de son inconfort et de sa détresse, Pereban remarqua tout cela et, finalement, en voyant qu'il allait tomber dessus, l'endroit qui était situé en dessous.

Étant désormais plus proche, il distingua ce qui semblait être une grande mer agitée lentement et lourdement comme de la crème. Elle avait deux couleurs, noir comme l'encre, blanc comme le lait, qui se réunissaient et se séparaient mais ne se mêlaient jamais pour former du gris. De longues vagues maussades de cette encre et de ce lait se précipitaient sur une masse de terre qui était elle-même d'un blanc enfumé luisant, marquée par l'ombre noire et fuligineuse d'une chaîne de montagnes.

Pereban les regarda d'un air dubitatif, car elles semblaient sculptées et aplanies, tant elles étaient lisses et polies, lorsqu'un mouvement brutal le fit regarder dans une autre direction. S'élevant des profondeurs de la mer, il vit une bête marine couleur de perle, avec deux vastes ailerons dentelés ou des ailes qui palpaient, et l'éventail d'une queue

qui, lorsque la bête replongea, se leva hors de l'eau en projetant des gouttes aussi grosses que la main. Elles heurtèrent Pereban comme de curieuses pierres molles. Mais, au bout d'un instant, l'air le fit rouler sur une longue plage blanche.

C'était vraiment un endroit étrange. Le sol était fait d'une matière semblable aux montagnes, totalement lisse et uniquement rongé çà et là par de vagues ornières, là où les marées qui devaient aller et venir depuis des siècles l'avaient taillé comme un camée. Sur des milles, cette plaine s'étendait vers les deux horizons, la mer sur le troisième et les montagnes sur le quatrième. Le narcisse du soleil, s'il en était un, se tenait maintenant à côté d'elles et allumait leurs cimes d'un or pâle absolument éthéré.

Mais Pereban, allongé complètement glacé sur cette plage froide, ne prêtait guère attention à toute cela. Quand de nouvelles pierres aquatiques le martelèrent, il ne se soucia guère que des quantités de bêtes cétaquées fussent en train de bondir et de replonger dans les eaux d'encre et de lait tout près du rivage.

Il entendit alors une longue note assourdissante dans le lointain, qui se répétait sans cesse et devenait de plus en plus forte. Il commença à percevoir une vibration qui se transforma rapidement en bruit de plusieurs gros tambours. Pereban mit ces sons dans sa tête sur le compte de sa faiblesse ou d'une hallucination due à l'approche de la mort. De cette idée, il passa à une méditation théosophique sur sa mort peut-être déjà survenue et une punition éventuelle des dieux dans ce monde alternatif. Il était tellement absorbé par ce débat à demi conscient qu'un vaste cortège qui s'avavançait de la plaine en direction du bord de la plage fut presque sur lui avant qu'il l'eût vu. Mais les trompettes assourdissantes et les tambours retentissants provenant du cortège se turent brutalement. Cela attira l'attention de Pereban. Il leva les paupières et vit ceci :

Les terres elles-mêmes semblaient avoir fait éruption pour donner naissance à des centaines de guerriers blonds en cotte de mailles blanches ceints d'épées en acier. Et pour leur fabriquer une multitude de chars en argent tirés par des meutes de chiens albinos. Elles avaient aussi fait surgir des longueurs d'ivoire qui devinrent des bannières brodées de meubles de l'azur le plus blanc et de l'or le plus anémique. Elles s'étaient assombries en trompettes argentées dans les mains de joueurs enturbannés de soieries grises dont le cerveau semblait émettre des plumets de fumée. Elles s'étaient à nouveau éclaircies pour les tambours et leurs joueurs vêtus de peaux gris pommelées. Enfin, le paysage blanc s'était épanoui en trois gigantesques ours blancs comme la neige marchant à quatre pattes et sur le dos desquels se dressait un trône d'or blanc sous un parasol semblable à un coquelicot bleu. Trois personnages imposants occupaient ces trônes, le premier desquels étant en train de descendre grâce à un escabeau. Comme son ours, il était vêtu de fourrure blanche et, de sa tête et de son menton, retombaient de vénérables poils à peine plus blancs que la chevelure des jeunes capitaines blonds et des tout jeunes pages qui l'assistaient. Assurément, les sillons qui creusaient son visage indiquaient que c'était un vieillard et qu'il était manifestement habitué à tous ses droits. Sur sa tête était posé un diadème de jonquilles d'un or éclatant. (Par contraste, les deux autres grands hommes, sur le deuxième et le troisième ours, étaient enveloppés dans des fourrures grisâtres et

portaient sur leur noble crâne des diadèmes faits uniquement de l'omniprésent argent.)

Le vieillard doré foula la plage de marbre pour venir caler ses chaussures contre les côtes de Pereban. Le vieil homme le salua, plaça les mains devant son visage de manière rituelle. Puis il s'inclina plus encore et toucha légèrement le lobe des oreilles de Pereban et ses lèvres.

— Seigneur, comme prédit, tu es tombé du soleil.

Pereban en était arrivé à un état délirant d'abêtissement et il se trouva enclin à le reprendre.

— Pas du tout, dit-il.

— L'observation en a été faite, mon seigneur, le corrigea sévèrement le vieillard. Des témoins t'ont vu, semblable à un grain de feu, au cours de ta descente. D'ailleurs, nous te reconnaissons à ta chevelure dorée.

Pereban, qui désirait se quereller plus avant, ne put que frissonner. Ses dents claquèrent si fort que certains des chiens de trait s'imaginèrent sans doute qu'il leur grognait après et lui répondirent pareillement.

— Seigneur du Soleil, dit le vieux, vois l'état où tu te trouves, alors que c'est presque l'hiver chez nous. Que pourrais-tu être sinon une créature du soleil ?

Il fit un signe à un couple de pages qui se précipitèrent pour présenter à Pereban une robe de fourrure et de tissu doré. Lorsqu'on l'eut aidé à l'enfiler, une flasque de cordial en pierre-de-lune fut portée à ses lèvres. Il but. Le cordial, bien que d'un goût aqueux, le revigora instantanément de manière extraordinaire, ses veines s'emplirent d'une chaleur vivifiante et il ouvrit largement les yeux pour considérer l'assemblée dans un mélange d'inquiétude et d'incrédulité.

— Mes facultés sont restaurées, pourtant je rêve toujours. Ce n'est pas un rêve.

— Non. Tu es ici en accord avec nos prophéties, jappa le vieillard sur un ton sentencieux.

Des chaussures en velours furent placées aux pieds de Pereban et des gants en velours à ses mains.

— Où est ma couronne ? dit Pereban en regardant la coiffe du vieux.

Tous les mythes que le prêtre avait entendus commençaient à lui porter conseil. S'il était arrivé en réponse à quelque présage, il pouvait s'attendre à ce qu'il y avait de mieux.

— Plus tard, tu seras sacré roi. Daigneras-tu, seigneur, partager mon trône sur cet animal ?

Pereban accepta et grimpa très prestement sur l'ours après une nouvelle goulée du cordial. Le vieillard monta à sa suite en craquant de toutes ses articulations.

— Quel bonheur que nous parlions la même langue, fit Pereban.

— Pas du tout. Cela a été réalisé magiquement lorsque j'ai touché tes oreilles et ta bouche.

L'escabeau fut ôté. L'ours grogna et repartit sur la plage de son pas chaloupé. Les tambours et trompettes se remirent à sonner. Dans l'océan d'encre et de lait, les baleines retombaient.

— Où allons-nous, maintenant, demanda allègrement Pereban.

— A la Cité Brillante.

— En avant ! En avant ! s'écria Pereban en agitant les bras, souriant comme un bienheureux, irritant l'ours lunaire et enivré de vin de lune.

Le vieillard doré, dont le titre était Seigneur Premier, s'avéra une autorité éminente sur toute chose et durant tout le voyage, qui dura peut-être quelques heures terrestres, il parla sans cesse de sa voix monotone. De temps à autre, le Seigneur Second ou le Seigneur Troisième (deuxième et troisième anciens sur les ours voisins) lançaient quelque consigne ou anecdote compliquée.

— Ne leur prête point attention, recommanda le Seigneur Premier. Ils sont tous deux séniles. Moi qui suis plus âgé, ayant atteint ma millième année, je suis encore à la fleur de l'âge, comme tu peux le voir.

Pereban n'en crut pas un mot. Le Seigneur Premier n'avait sans doute pas plus de quatre-vingt-dix ans et les autres vieillards ne paraissaient pas plus vieux, mais plutôt plus jeunes.

Cependant, le cortège, mené par les ours blancs, avait escaladé une pente en terrasses qui semblait avoir été taillée par les mêmes outils titanesques qui avaient creusé et poli tout le reste ; il arriva bientôt dans un défilé des montagnes.

Un vent soufflait dans le défilé avec des sonorités de flûte et les plus hautes cimes des montagnes paraissaient fumer. Le Seigneur Premier dit à Pereban qu'il s'agissait du gel qui s'était accumulé là durant l'hiver et le printemps.

— Durant l'été se produit une grande chaleur et, ainsi que tu le remarqueras, à cette époque de l'année, nous allons presque nus, portant à peine une robe de fourrure.

— L'extérieur du disque, toutefois, est d'une chaleur bouillante, dit Pereban qui s'était adjugé l'usage exclusif du cordial de lune. Pourquoi cela ?

— De quel disque parles-tu ?

— Du disque lunaire, à l'intérieur duquel nous nous trouvons.

— Quelle absurdité. Il ne peut y avoir *d'extérieur*. Je vois que tu cherches à me mettre à l'épreuve. Il n'existe que cette terre, cette mer et le cercle du soleil qui était ta patrie avant ta chute.

— Comme il te plaira, dit Pereban.

Car, durant sa période passée comme prêtre dans le temple, il avait appris qu'il était moins fatigant de ne pas contredire les idées reçues.

— Cette terre où tu as chu, ou été lancé, est le pays de Dooniveh. La mer de Dooniveh l'encercle. Bientôt, étant entré dans l'anneau des montagnes de Dooniveh, tu auras atteint la Cité Brillante de Dooniveh.

— Pour être fait roi de Dooniveh ? avança Pereban.

— A condition d'avoir rempli une condition.

— Quelle condition ?

— Là-dessus, je resterai pour l'instant silencieux.

Mais il continua de s'exprimer sur tous les autres sujets disponibles. De ce bavardage, Pereban tâcha de rassembler des faits.

Dooniveh (le monde à l'intérieur de la lune) comprenait un océan et une unique masse continentale, sur laquelle ils voyageaient actuellement. Dans le ciel gris irisé de Dooniveh, présidait un unique objet : son soleil. Il tournait autour de la terre et de la mer en un mouvement latéral. Il ne descendait ni ne montait et ne passait jamais sous les terres pour se coucher puis se lever, à la manière des satellites de la Terre Plate. (Et d'ailleurs de la lune elle-même.)

Mais le soleil de la lune était une fleur frêle, de l'avis de Pereban. En passant près de la terre, il arrivait à côté des montagnes et au-dessus de la cité en leur milieu ; déclarant alors que l'été était arrivé, les indigènes se dépouillaient de toutes leurs robes épaisses et de leur dizaine de sous-vêtements sauf un en bénissant la chaleur bienfaisante de la saison.

Une année à Dooniveh durait un mois et chacune avait quatre saisons.

L'été durait sept jours, des jours d'ailleurs sans nuit. Il était précédé d'un printemps de sept jours durant lequel le soleil arrivait au-dessus de l'océan avant de passer au-dessus des terres, et suivi d'un automne de sept jours, où le soleil s'éloignait pour repartir vers la mer. En hiver, qui ne durait pas plus de sept jours, le soleil était à son point le plus éloigné de la masse continentale, flottait au-dessus de l'étendue marine, distinct à partir du rivage comme une pointe d'épingle dans les ténèbres. Il régnait alors la nuit, et un froid extrême.

Pereban se rendit alors compte que, bien que l'échelle temporelle fût assez différente et la vision des effets pas exactement similaire, ces passages internes d'un soleil expliquaient le changement de la forme de la lune vue de la terre. L'été de Dooniveh était la pleine lune, les derniers jours du printemps et les premiers de l'automne (tandis que le soleil se rapprochait et s'éloignait) devaient correspondre à la nouvelle lune, aux quartiers et à la demi-lune. Les nuits terrestres sans lune coïncidaient avec le nadir de l'hiver de Dooniveh ; le soleil lunaire était de l'autre côté de la mer et donc à *l'arrière interne* du

disque lunaire. (En d'autres termes, la lune était encore présente dans le firmament terrestre mais dépourvue de lumière.)

Manifestement, la surface extérieure de la lune possédait une quelconque propriété magique qui dirigeait la lumière fraîche, frêle et interne dans la direction de la terre en un éclat brûlant...

Si les sélénites avaient eu davantage conscience de leur situation réelle, de quelles étranges métaphysique et lunagraphique n'eussent-ils point discuté avec leur visiteur.

Par exemple, un livre du temple de Pereban expliquait de quelle manière, à chaque matin du monde, la lune sombrait dans l'océan de chaos et en remontait chaque nuit, entièrement revigorée. Peut-être le bain de chaos était-il cela même qui polissait l'extérieur de la lune. A l'idée du globe dans lequel il se trouvait actuellement en train de descendre dans le ciel de la terre ainsi qu'il *devait* le faire avant de plonger dans l'abysse, Pereban en avait la tête qui tournait. De plus, le livre avait avancé que le chaos était ennemi de la vraie matière... comment donc était-il possible de survivre à ce plongeon ?

Au même moment, s'étant glissé entre deux puits coniques, le cortège émergea du défilé pour arriver au-dessus de la Cité Brillante de Dooniveh sous son soleil, ce qui détourna heureusement l'attention de Pereban.

La ville semblait faite d'une glace pareille à celle que Pereban avait parfois contemplée au sommet de la montagne en parasol de son pays natal. Les terrasses et les tours blanches et lisses étaient à demi transparentes et des empourprements de couleur pastel les traversaient. Le soleil faisait vraiment briller la ville, de manière glaciale et glissante. L'instinct de Pereban devina aussitôt qu'il pourrait y trouver un certain art, mais qu'il serait difficile de se réchauffer.

« Telle est la rétribution pour mon péché brûlant et sans art », songea-t-il avec une complaisance inconfortable.

Une route glacée conduisait jusqu'aux murs de la ville. Ils descendirent, accompagnés par les tambours et les trompettes, avec des reflets semblables à un lac gelé, puis passèrent sous une arche grandiose.

Aux balcons glacés le long de la route, des demoiselles aux cheveux pâles contemplaient Pereban de leurs yeux d'opale. Elles ne le tentèrent point, bien qu'elles fussent très belles.

Les rues de la ville étaient larges et suivaient souvent un canal à l'eau paresseuse, soit noire, soit blanche, de curieux poissons incrustés dedans attendant que le fluide se démêle.

Quant aux bâtiments de la ville, ils paraissaient ne faire qu'un, découpé en bandes et portions par les canaux, les rues et les places. Finalement, la procession se faufila dans une énorme cour où se dressaient des arbres ne ressemblant à aucun de ceux qu'avait jamais vus Pereban, grands, maigres, sans branches, mais chargés de grappes de fruits dorés scintillants. Au-delà se dressait une autre tranche de la cité. Le Seigneur Premier,

qui n'avait toujours pas cessé de parler en s'attardant sur chaque sujet par des digressions philosophiques et des aphorismes, indiqua deux portes bleues.

— Le palais. Nous sommes arrivés.

Que la ville parut silencieuse à ce moment, lorsque les tambours et les trompettes, les chariots et les bêtes... et le Seigneur Premier, cessèrent tous de faire du bruit. Pas un son en dehors des flûtes à vent des montagnes et, de temps à autre, un curieux petit cliquetis en provenance des fruits.

Le goût de l'aventure, de la peur et du vin, l'abandonnèrent. Plein d'émotion, il descendit de l'ours géant et fut conduit dans le palais.

Ils préparèrent pour lui un sofa de soie exsangue, dans une salle semblable à une caverne glacée, chauffée par des feux d'un bleu cendré. A Dooniveh, la mode était d'imiter le froid luxuriant de l'été. Derrière les fenêtres de mince argent, le vent d'été chargé de givre se lamentait et miaulait comme des chats en train de se battre.

Des servantes pâles mais charmantes apportèrent à Pereban, sur des tranchoirs de verre presque invisible, des nourritures de lune aqueuses et, dans des coupes du même matériau, des vins de lune comparables. L'on disposa aussi devant lui un plat d'abricots de lune en provenance des arbres en forme de poteaux plantés à l'extérieur. Les fruits jaunes étaient apparemment faits de métal et, ayant tenté d'en percer et d'en peler un, Pereban se contenta de le glisser dans la poche de sa robe, au cas où il pourrait lui trouver un usage à l'avenir.

Les Seigneurs, Troisième et Second et Premier, étaient perchés à proximité.

Pereban, son piètre repas avalé et sa coupe de vin intacte, méditait de nouveau sur la proximité du chaos lorsque le Seigneur Premier l'interrompit.

— Nous t'en prions, parle-nous quelque peu de ton pays, qui est notre soleil.

Pereban répondit :

— Ne savez-vous rien de ce lieu ?

— Absolument rien.

— Nous sommes donc unis.

— Comment cela se peut-il ?

— Dans ma course folle, dit Pereban lentement, j'ai perdu tout souvenir de ma jeunesse et ne me rappelle rien de ma patrie. (Là, les Seigneurs Second et Troisième se jetèrent un regard furtif.)

Le Seigneur Premier ouvrit les lèvres pour commencer un nouveau monologue.

Mais à ce point, les discrets Seigneurs Second et Troisième lancèrent des cris perçants.

Le Seigneur Premier leva la main pour avoir le silence.

— Ils me réprimandent pour ne pas t’avoir expliqué les conditions de la royauté. Ce que je répugne à faire, car cela touche mon honneur personnel. Et il en serait de même du leur si leur état desséché ne les avait pas rendus inaccessibles aux sentiments.

Une altercation suivit ces paroles. Mais, un instant plus tard, les portes de la salle furent ouvertes et sept domestiques entrèrent. Ils portaient des vêtements blancs bordés d’or. Les trois seigneurs se turent aussitôt et détournèrent le visage.

— Seigneur du Soleil, dit le premier domestique à Pereban, tu dois maintenant nous suivre.

Pereban vida sa tasse et se leva. Une nouvelle fois, les vieilles histoires et les mythes furent dans son esprit. Assurément, une quelconque épreuve allait lui être proposée, qui permettrait à ces gens de déterminer s’il avait le droit de régner sur Dooniveh. Cela ne le tentait guère, mais il dut partir, faute de mieux.

Le dernier voyage conduisait vers le bas. Les couloirs se transformèrent en roche, éclairés par des lampes pareilles à des poignards de glace.

— Quelle splendide journée d’été, fit Pereban en tournoyant dans le froid. (Les domestiques ne prêtèrent nullement attention à sa plaisanterie.)

Ils finirent par parvenir à une grande porte en fer, où ils firent halte. Le premier domestique s’inclina, les mains devant le visage.

— Seigneur du Soleil, tu dois ouvrir cette porte et entrer dans le lieu qui se trouve de l’autre côté. Là dort la reine de notre ville, et ce depuis quelque sept cents ans, gardée par une terrible bête. Vaincs la bête, éveille cette dame et elle t’appartiendra, ainsi que la Cité Brillante de Dooniveh.

— C’est bien ce que je pensais, murmura Pereban. Si ce n’était que de moi, ils pourraient s’accrocher en guirlandes leurs portes et leurs belles reines endormies. Mais les choses étant ce qu’elles sont... J’enlace mon destin.

Les domestiques s’éloignèrent en saluant.

4

Le cœur endormi

La porte devait faire treize pieds de haut et ni poignée, ni trou de serrure ni système de verrouillage n'étaient visibles. Néanmoins, Pereban s'avança, poussa de toutes ses forces et lui assena des coups puissants, ce qui la fit résonner comme un gong. Lorsqu'il se fut remis de son vacarme, Pereban essaya de trouver une prise sur les lourds panneaux afin de les mettre en mouvement, mais en vain. Il recula alors et fit appel à plusieurs mots de passe appris durant sa formation de prêtre. La porte ne frissonna même pas. Pereban lui donna un coup de pied.

— Voici mon châtiment, dit-il enfin. Je ne me suis pas assez flagellé. Je désirais échapper à l'enclos de mon temple et me voici enfermé dans une lune.

Il rejeta alors la robe de fourrure et utilisa l'abricot métallique dans sa sacoche pour se battre.

Le châtiment le réconforta par son caractère familier. Bien qu'il sût que les dieux étaient indifférents, il en était venu à croire qu'ils considéraient comme correctes ces pratiques parmi les humains. Cet exercice le réchauffa d'ailleurs davantage que sa robe en fourrure. Cependant, les anciens enseignements du temple pénétrèrent dans son esprit. Une citation, en particulier, lui revint, qui était écrite dans un vieux volume rédigé bien avant les révélations de la Déesse. Elle disait :

« Celui qui cherche quelque chose et ne le désire pas vraiment ne le trouve pas, même s'il l'a entre les mains. Mais celui qui recherche l'objet le plus rare du monde et le désire vraiment le découvrira, même si une colline l'a recouvert. »

« Fort bien », se dit Pereban en reprenant sa flagellation encore plus vigoureusement.

« Et en arrivant devant une porte, combien la trouveront fermée ? Mais celui qui veut vraiment entrer n'aura qu'à frapper et la porte s'ouvrira. »

Lorsque ces citations lui eurent traversé l'esprit un nombre de fois suffisant et qu'il fut suffisamment réchauffé, le bras fatigué, Pereban remit sa robe, récupéra l'abricot et se tourna vers la porte.

— Est-ce que je désire vraiment entrer ? demanda Pereban. Châtiment ou destinée, je ne puis que continuer. Je l'accepte. (Il frappa doucement à la porte et dit :) Ouvre-toi, s'il te plaît.

La porte s'ouvrit.

Un autre eût lâché un éclat de rire ou un juron, mais le jeune prêtre avait recouvré sa sérénité. Il franchit la porte de fer d'un pas paisible et regarda autour de lui.

L'environnement était constitué d'une salle allongée carrelée de cristal ou clignotaient de faibles lampes. L'éclairage semblait irréel et fantasmagorique, comme si la pièce était remplie d'eau. Pereban avança tout de même et ne tarda pas à arriver à une allée de piliers blancs. Au bout de cet alignement se trouvait un bassin de liquide d'encre. L'autre côté du bassin était une couche drapée d'argent et aux tentures dorées. Quelque chose y dormait-il ? Comme il cherchait à voir, tout le sol entre le bassin et la couche se releva brutalement. Comme promis, c'était un chien blanc colossal, plus grand qu'un lion, avec des cornes de taureau, des yeux pareils à des roues de feu et des dents de crocodiles. Ayant remarqué Pereban, puis bavé et grogné, il se dirigea vers lui.

Mais Pereban, qui n'avait rien pour se défendre, fronça les sourcils et songea à la façon dont il avait vaincu la porte.

— Je dois continuer ma tâche, dit Pereban tandis que le chien raclait le sol de ses griffes de léopard. Je dois donc véritablement désirer vaincre cet animal.

Le chien continuait d'avancer d'un pas prudent, la gueule ouverte. Pereban avança à grands pas pour l'affronter. Le chien hésita et Pereban le rejoignit alors, la tête au même niveau que la sienne. Il plongea son regard dans ses yeux flamboyants.

— Quelle que soit la taille de tes accessoires, dit Pereban à la créature, tu n'es qu'un chien. Obéis-moi !

Le chien sembla hésitant. Pereban songea à l'abricot, le sortit et le montra au chien, qui parut très surpris. Pereban jeta l'abricot au loin.

— Va chercher ! s'écria Pereban.

Le chien fit volte-face et partit en bondissant à la suite du fruit, la queue (Pereban remarqua que c'était un serpent) remuant de plaisir.

Pereban s'avança vers la couche. Il écarta les tentures pour découvrir une vieille reine. Car si sept cents années de Dooniveh n'en faisaient que soixante sur terre, elles suffisaient à ternir la fleur d'une jeune femme.

Mais, naturellement, comme pour le reste, l'aventure du prêtre resta fidèle aux mythes. Car son sommeil était enchanté, et la maîtresse du pays de lune allongée devant lui était une jeune fille mince et pâle comme la tige d'un iris blanc, avec une chevelure de topaze. Elle portait une robe de pourpre brodée de diamants jaunes ; sur son front reposait une tiare en or ; entre ses mains se trouvait une petite cassette d'argent sombre qui semblait bizarrement palpiter au rythme de son souffle, tandis que montait et descendait sa poitrine.

Pereban connaissait maintenant sa leçon. Il ne la toucha point, mais il se pencha sur elle et lui dit à voix basse :

— Réveille-toi.

Et la magnifique reine de Dooniveh, qui dormait depuis sept cents ans de la lune, soit cinquante-huit ou soixante de la terre, se réveilla.

Ses yeux avaient la couleur lumineuse du ciel estival de Dooniveh, et ils étaient tout aussi froids, mais beaucoup plus vides. Elle observa Pereban sans aucune surprise. Elle déclara :

— Tu m’as sortie de mon sommeil.

— Effectivement.

— Tu n’es pas le premier. D’autres l’ont déjà fait. A notre mutuel regret.

Cela, par contre, n’était pas en accord avec la mythologie.

— Ce serait donc contre ta volonté que je t’aurais réveillée ?

— Oui, dit-elle en le considérant de ses yeux froids et cruels. Car tu n’es pas celui qui aurait dû le faire, comme pour les précédents.

— Je vais donc te laisser. Tu peux reprendre ton sommeil.

— Cela est impossible. Pour l’instant du moins. L’enchantement du sommeil est rompu et, tant que je n’aurai point réagi en rompant à mon tour ton orgueil, ta volonté, et en te ridiculisant, je ne pourrai user à nouveau de sa magie.

Ayant prononcé ces paroles peu rassurantes, la reine de Dooniveh quitta sa couche ; elle plongea alors dans le liquide noir du bassin quelque chose qu’elle prit dans sa cassette. Il s’enfonça au fond de l’eau en produisant une sorte de tremblement. Puis elle sembla palpiter lentement comme si elle respirait à son tour.

— Qu’as-tu jeté là-dedans ? demanda Pereban, qui n’avait rien de mieux à dire pour l’instant.

— Mon cœur. Puisque ni toi ni moi n’en avons l’usage.

Le redoutable chien revint alors en bondissant et plaça tout doucement l’abricot aux pieds de Pereban.

— Bon chien, brave chien, dit Pereban en caressant le monstre entre ses cornes.

Le chien sourit, bava, et le serpent s’agita.

— Ah, fit la reine, qui parut alors légèrement intéressée. Tu n’es pas exactement comme les autres. Ils avaient jeté des sorts et des potions à cette bête et m’avaient réveillée par un baiser.

— Je suis prêtre, dit Pereban. (Il rougit et détourna le regard de ses yeux sans aménité.) Je ne dirai pas que je n’ai jamais péché, mais je n’ai jamais satisfait mes désirs avec un homme ou une femme.

— Et la porte de fer : as-tu fait venir cent guerriers pour l’abattre, ou bien as-tu utilisé un feu magique pour la fondre ?

— Non, j’ai frappé et demandé à entrer.

La reine croisa ses bras blancs. Elle s'assit au bord du bassin et posa les yeux sur son eau qui palpitait.

— Je m'appelle Iduné, dit-elle. Je vais te conter ma brève histoire, car, si j'ai eu une longue vie, j'ai passé la majeure partie du temps à dormir. Et mon cœur, qui se trouve maintenant dans ce bassin, est encore endormi. Car celui dont a parlé la prophétie n'est jamais venu réveiller mon cœur. Celui-ci dort et rêve tandis que je reste sans cœur. Mais voici.

Elle lui conta donc son histoire.

Elle avait régné seule sur sa ville-palais et son sinistre pays jusqu'à sa cent quatre-vingt-douzième année, époque à laquelle elle avait seize ans. Elle consentit alors à se marier et à donner un roi à son royaume. Elle le choisit dans sa cour de princes et de soldats, d'érudits et de mages. Il était beau et noble, tous approuvèrent son choix. Iduné, bien qu'elle n'aimât point cet homme, ne le trouvait pas repoussant. Le quatrième jour sans nuit du milieu de l'été arriva, jour du mariage. Mais, alors que le couple royal se tenait main dans la main dans la grande salle où s'accomplissaient ce genre de rites et de cérémonies légales, des cris de panique s'élevèrent des rues. Une étincelle enflammée avait jailli du soleil et se précipitait, en un sillage incendiaire, en direction du palais. Elle heurta le sol dans un grondement et des flammes à l'intérieur d'une cour en dessous de la salle des mariages. Lorsque le vacarme de l'explosion se fut tu, une voix lança alors ces paroles :

— La Reine de la Lune ne peut épouser que le Seigneur du Soleil, Roi d'Or, elle dont la chevelure solaire a attiré son attention. Qu'elle invoque donc le sommeil et passe ainsi les siècles, si elle ne veut point de lui, puisque toutes les autres liaisons connaîtront le chagrin et le mécontentement. Son cœur se brisera et son mari sera disgracié.

La voix se tut. Iduné remit le mariage et convoqua ses magiciens.

Trois jours-nuits de l'été, ils s'activèrent à leurs divinations. Ils finirent par se présenter devant Iduné et son fiancé et parlèrent alors en chuchotant.

Le monde de leur soleil était incompréhensible aux habitants de Dooniveh, pourtant il influençait à ce point leur vie qu'ils pouvaient difficilement en ignorer les caprices. La prophétie du soleil se tenait, tous les présages le confirmaient. La Reine de la Lune devait épouser le Seigneur du Soleil. Ce serait une folie de s'opposer aux augures.

Iduné retarda donc son mariage de trente ans (deux et demi de la terre) afin de donner au Seigneur du Soleil le temps de se manifester.

La cité sentait déjà que sa reine était condamnée. Mais, comme le gouvernement existait à peine et comme la population était en majeure partie sans ambition, mélancolique et indécise, nul n'eut beaucoup de peine dans cette affaire.

Lorsque les trente années se furent écoulées et que nul Seigneur du Soleil n'eut fait son apparition, Iduné annonça en public qu'elle allait finalement épouser le mari qu'elle

s'était auparavant choisi, le prince doonien qui rongea son frein.

Elle le fit.

Le mariage dura quelques saisons, à la fin desquelles Iduné annonça en public son erreur d'avoir été à l'encontre de la volonté du soleil. L'union était sans amour, sans enfant, sans but, et (pis que tout) morose. Cela était naturellement mis sur le compte du courroux du soleil délaissé.

Ayant divorcé, Iduné se retira du monde dans la salle en dessous de la ville. Là, gardée par une bête magique, elle s'arrangea pour extraire son cœur (ou plutôt son essence intrinsèque et non physique) et l'enfermer en sécurité dans une cassette. Elle y avait déjà discerné une ébréchure ou deux et redoutait qu'il fût brisé. Elle invoqua alors le sommeil magique. Seul son amoureux précité descendu du soleil oserait la réveiller.

Le roi divorcé, en attendant, continua de régner sur Dooniveh, de la manière qu'il pouvait et qu'il lui serait permis. En matière de titre, il n'était plus roi mais simple seigneur.

Le temps passa donc et finalement, un jour d'été un jeune homme à la chevelure dorée, ou du moins plus blonde que de coutume, arriva au palais en disant qu'il descendait du cercle du soleil et désirait épouser la reine pour devenir roi de Dooniveh.

Il lui fut expliqué qu'il devait d'abord passer par une porte infranchissable, vaincre un monstre féroce, puis l'enchantement qui plongeait la reine dans le sommeil. Rien de tout ceci ne sembla le surprendre et il parut déjà conscient de ces faits, bien que sa chute de son monde natal, le soleil, l'eût bizarrement privé de tout souvenir de celui-ci. (Certains disent même que ce jeune homme ressemblait curieusement à l'un des princes secondaires de la cour, que l'on ne voyait point en ville depuis quelques centaines d'années, quoiqu'un camp d'éleveurs d'ours des montagnes l'eût parfois repéré, en train d'errer et de marmonner.)

Or, donc, ce soupirant à la chevelure légèrement dorée parvint à briser la porte, à vaincre la bête en lui jetant une drogue dans la gueule et à réveiller Iduné en la prenant de force.

Puisqu'il fut jugé qu'il s'était ainsi conformé aux instructions, Iduné sortit de son isolement et l'épousa. Le roi précédent fut détrôné, bien qu'on l'appelât encore *Seigneur*. Mais le nouveau venu joua au roi à Dooniveh jusqu'à ce que, au bout de quelques saisons, la reine vînt à nouveau annoncer sa disgrâce en public.

Le mariage avait mal tourné, comme le premier. Il ne se pouvait qu'il fût un imposteur, mais peut-être n'était-il pas issu de la bonne famille solaire.

Iduné divorça donc encore. Il régna alors sur Dooniveh sous le nom de Seigneur Second, en compagnie du Seigneur Premier, le roi précédent (l'alliance étant tout aussi malheureuse que les deux mariages). Iduné se retira de nouveau dans son sommeil magique.

Naturellement, il vint par la suite un nouveau soupirant aux cheveux légèrement jaunâtres. Il procéda exactement de la même manière que le Seigneur Second dans ses intentions et ses buts. Bientôt, après les habituels amnésie solaire, fonte de porte, ensorcellement de chien, violence labiale, épousailles, mésentente conjugale et divorce, il finit exactement de la même manière sous le nom de Seigneur Troisième.

Il s'ensuivit une période de paix, durant laquelle la reine Iduné continua de dormir, tandis que le Seigneur Premier établissait sur la Cité Brillante sa très nette, quoique vieillissante, domination.

Finalement, toutefois, par une nuit-jour estivale, des observateurs remarquèrent un nouveau grain scintillant qui tombait dans les airs. La cité se rassembla, un peu nonchalamment. Un cortège s'organisa et sortit récupérer Pereban tombé du ciel, pareil à un coquillage sur la plage.

Quelle avait donc dû être la combinaison de sentiments du Seigneur Premier, sans parler des Seigneurs Second et Troisième ? La jalousie, la terreur révérencielle, le soupçon et la superstition, l'amertume, l'embarras de la honte et le sens du devoir.

Pereban, le cerveau baignant désormais dans cette histoire, considéra la reine abattue, cette fille antique aux yeux acérés comme des lames de rasoir.

— Ma dame, tu n'as rien à craindre de moi. Dans de telles circonstances, je n'aspirerai point à devenir ton quatrième époux. J'admets librement que je ne suis point tombé de votre soleil, mais d'un autre monde dont j'hésite à décrire l'existence.

Iduné regarda dans le bassin, où le reflet de Pereban continua de vaciller.

— Pourtant, tu es d'une beauté peu commune et tes cheveux sont cette fois-ci de la teinte voulue. Peut-être mens-tu. Peut-être es-tu mon véritable amant prédestiné et n'apprécies-tu point mon apparence, en fin de compte.

— Ta beauté me laisse pantois.

— Mais tu as assez de souffle pour me le dire. Tu dis aussi que tu ne veux pas de moi. Il est possible que le Seigneur Premier t'ait dit que je lui ai mordu et arraché le lobe de l'oreille en un accès d'anxiété. Ou bien est-ce le Seigneur Troisième qui aura bavardé et raconté que j'ai mis dans son vin un médicament qui lui déränge la vessie ? Ou alors le Seigneur Second a parlé de l'ennuyeux épisode du verre pilé que j'ai fait tomber dans ses sous-vêtements.

— Ma dame, dit rapidement Pereban, tu n'as rien à te reprocher. Tu n'as pour l'instant aucun cœur, ainsi que tu me l'as dit.

— C'est exact. Ce qui me rappelle que tu ne peux être le Seigneur du Soleil, car mon cœur s'éveillerait à son approche, où qu'il fût. Il ne pourrait subsister de doute.

Iduné poussa un soupir, de telle sorte que le reflet de Pereban ondula et disparut de l'eau.

— Que me reste-t-il donc à faire ? demanda-t-elle. Moi, je languis, si mon cœur continue de dormir.

— On nous enseigne que les dieux ne se soucient point de nous. Il nous faut donc chercher de quoi nous guider en nous-mêmes.

Iduné leva les yeux. En eux, il reconnut un instant une sombre aspiration depuis longtemps non satisfaite.

— Il te faut donc chercher ce guide, dit la reine. Tu as troublé mon repos. Je t'accorde les sept jours de l'été pour trouver une solution au sort du soleil. Et si tu échoues, je te ferai déchiqueter par les ours blancs, puisque je suis actuellement sans cœur, ainsi que tu me l'as rappelé.

Pereban demanda une petite chambre sans mobilier qu'il put arpenter tranquillement, où il put s'asseoir sur le sol, manger frugalement, se battre avec l'abricot tout en continuant de réfléchir. Ayant traversé de si nombreuses épreuves extraordinaires, il ne se croyait pas déjà promis à la mort. Une idée devrait donc lui venir afin de sortir de sa triste situation. Iduné la reine sans cœur. Étant absolument certain de cela, naturellement, une solution se présenta assez rapidement.

Pereban rendit une seconde visite au chien monstrueux dans le palais souterrain et joua avec lui à une fatigante mais agréable séance de *Va chercher*.

Le dernier jour de l'été commença. Le givre étincelait sur les pinacles de la Cité Brillante et sur le sol de la chambre qui l'on avait donnée à Pereban... car il avait cessé de se payer sa propre tête et avait repris la plupart des exercices du temple, ce qui le soulageait grandement.

En fin de journée, probablement vers minuit sur terre, Iduné arriva en balayant le givre de sa robe. Elle était suivie des trois seigneurs, de plusieurs mages et sages et du maître ours principal, qui considéra Pereban d'un air de tristesse compatissante.

— Ta réponse, voulut savoir Iduné sans le moindre préambule.

— On t'a annoncé un destin et une prophétie, dit Pereban. Tu les as tous deux mal entendus et mal interprétés.

— Quoi ! s'écria Iduné.

Sa cour resta bouche bée et le maître ours s'agita un peu moins.

— Répète-moi le message que la voix a envoyé la veille du premier mariage.

Iduné désigna un mage dont la mémoire était notoire. Il rapporta fidèlement les paroles fatales :

— La Reine de la Lune ne peut épouser que le Seigneur du Soleil, Roi d'Or, elle dont la chevelure solaire a attiré son attention. (Toute la cour se répandit alors en gémissements

pour dire que ce n'était qu'un fait, que leur reine était sans égal et que sa chevelure jaune était adorable. Mais Iduné les foudroya du regard et ils se turent. Le sage continua :) Qu'elle invoque donc le sommeil et passe ainsi les siècles, si elle ne veut point de lui, puisque toutes les autres liaisons connaîtront le chagrin et le mécontentement. Son cœur se brisera et son mari sera disgracié.

— Et c'est pour cela que tu as attendu ou t'es donnée à d'autres qui étaient capables de t'arracher au sommeil sinon à éveiller ton cœur.

— Oui, dit Iduné d'une voix terrible. Me dis-tu ce que je sais déjà ? Je suis ici et il n'est point venu. Où est la nouveauté ? J'espère que les ours royaux ont leurs griffes parfaitement acérées.

Pereban eut un sourire grave.

— Dans quelle partie du message est-il dit que le Seigneur du Soleil viendra à toi ? demanda-t-il avec une grâce suprême.

— Il dit que je ne peux épouser que lui. Que je dois l'accepter ou être condamnée. Comment cela se peut-il s'il ne vient me chercher ?

— Rien ne dit qu'il doive tomber du soleil pour le faire.

Il y eut assurément un long silence après cela.

Finalement, Iduné s'approcha de Pereban et le fixa de ses grands yeux d'hiver.

— Mais *comment*, alors ?

— Tu es manifestement une sorcière. Il faut que tu conçoives un enchantement d'ascension. Car je crois qu'au lieu d'attendre ici-bas tu dois monter rejoindre ton mari. Tu étais destinée à t'élever vers lui et non à l'attirer ici sur ce rocher glacial. T'ayant invitée, il ne fait aucun doute qu'il aura attendu ta venue en son royaume avec autant d'inquiétude et de tristesse que toi dans le tien. Il faut espérer que sa jeunesse soit aussi durable que la tienne, sinon tu seras passée à tout jamais à côté de ta chance.

Iduné poussa un cri terrible. Elle rassembla sa cour autour d'elle et la traita de manière fort peu courtoise. Pereban lui rappela :

— Ne perds plus une seconde. Si tu es capable de faire ce voyage, entreprends-le sur-le-champ.

— Tu m'accompagneras, dit-elle avec un regard qui l'implorait autant qu'il le menaçait.

Pereban ne regimba point.

— Va chercher un ours ! s'exclama la reine. (Et, comme le maître ours protestait :) Pas pour le dévorer, pour qu'il soit chevauché, vieux fou ! hurla-t-elle.

L'ours fut amené. La reine Iduné et Pereban le jeune prêtre montèrent dessus. Sans autre cérémonie, ils quittèrent la ville pour la plage dans le sillage du soleil errant.

Sur le rivage, dans la lumière crépusculaire de l'automne, Iduné leva ses bras pâles hors des manches pourpres et appela les baleines des profondeurs.

Les fantastiques créatures bizarres remontèrent, portées par leurs ailes-nageoires. Et chacune d'elles souffla les eaux de la lune, de telle sorte que ces fontaines dissimulèrent le ciel dans un entremêlement d'encre et de lait.

Iduné, qui était assurément une sorcière, bien que différente de celles de la terre, communiqua alors avec les baleines. Elle le fit dans une autre langue, semblable à un chant ténu et aigu, qui finit par faire mal aux oreilles de Pereban, et l'ours blanc grogna et partit le long de la plage.

— N'essaie point de m'abandonner, ordonna la reine à Pereban. Il en vient une qui nous conduira sur la route que tu m'as conseillée.

Mais Pereban avait seulement considéré le faible soleil suspendu maintenant au-dessus du rivage. Il se demandait si, après tout, les flammes solaires ne seraient pas trop féroces pour être approchées. Cela ne semblait pas probable, vu la faiblesse du cercle.

Les baleines replongeaient maintenant sous les eaux. Un moment, tout fut immobile, comme si aucune vie n'habitait l'océan. Mais il se produisit bientôt une vague si colossale qu'elle parut rehausser la ligne d'horizon et que les eaux se précipitèrent sur le rivage et dépassèrent la reine et le prêtre aussi haut que la poitrine ou les épaules... mais elle avait érigé une sorte de barrière magique qui empêcha l'eau épaisse de les balayer. La mer tout entière parut alors se fendre et il en sortit une baleine si énorme qu'elle ressemblait à une montagne vivante faite d'une unique perle grise. Cette créature, en tournant dans son bond, replongea en une courbe parfaite, mais elle ne s'immergea pas totalement et leur présenta son dos semblable à une île au milieu du maelstrom bouillonnant.

— Voici notre chariot, dit Iduné.

Elle s'avança alors dans la mer, qui la porta, et Pereban la suivit en découvrant que les eaux le portaient également, tant elles étaient denses et surnaturelles. Ils purent ainsi rejoindre le dos de la baleine. Ils virent en s'approchant que les rides et les plis de sa peau formaient de véritables sentiers et allées qu'emprunta Iduné, suivie par Pereban. Ils atteignirent ainsi le haut de la baleine et y trouvèrent une sorte de crête à laquelle Iduné s'attacha à l'aide de sa ceinture de diamants.

— Quant à toi, dit-elle à Pereban, accroche-toi à ma taille et en aucun cas tu ne devras me lâcher, sinon tu seras englouti dans les eaux ou projeté dans les airs.

— As-tu donc déjà voyagé de la sorte ?

— Non, mais un certain nombre de mes ancêtres l'ont fait, mais tu ne mérites pas de connaître leur histoire.

— Et ces ancêtres en question ont-ils ainsi visité le soleil ?

Iduné ne répondit pas. Elle siffla à l'adresse de la baleine.

A ce signal, elle plongea droit dans l'océan et ils furent emportés avec elle.

Quel plongeon ce fut ! Ce fut une heure de terreur et de grondements, tandis que le noir et le blanc immêlables passaient en bouillonnant, formant des dessins absurdes mais incessants. La sorcellerie d'Iduné les avait placés dans une sorte de cache d'atmosphère et Pereban la serra si fort qu'Iduné le morigéna. Après le plongeon... ce fut le saut. La grande baleine se souleva à une telle vitesse que la mer ne fut plus que brouillard, puis elle en traversa la surface et ils fendirent le ciel de Dooniveh comme une flèche, encerclée par les roches sirupeuses de l'eau.

La mer et la terre froide s'éloignèrent comme elles s'étaient auparavant rapprochées.

Le soleil vint à leur rencontre au sommet du bond colossal de la baleine.

La chaleur emplit l'air, puis de l'or, et ils ne furent plus que trois créatures dorées. Pereban contempla les banderoles de gaz enflammé qui écumaient hors de la surface du disque solaire.

— Et le feu ? cria-t-il à Iduné.

Mais elle ne lui accorda aucune réponse et il ne put que se fier à sa magie. Car ses radiations ne semblaient plus alors aussi douce qu'auparavant.

Un instant de plus et une flamme comme sortie d'une fournaise les enveloppa.

La baleine échappa à la flamme. Iduné saisit et cassa sa ceinture de brillants, dispersant les pierres dans l'espace.

— Tiens-toi bien, lui commanda-t-elle en hurlant dans le vent de leur vol et le sifflement, les crépitements des vapeurs en flammées.

Pereban jugea utile de s'exécuter. Et quand Iduné quitta le dos de la baleine, il fut précipité avec elle.

La bête marine s'éloignait déjà, retournant vers son profond océan. Mais, par sorcellerie, élan, ou magnétisme solaire, ils continuèrent de tomber vers le haut et le cœur brûlant du soleil.

Une plongée dans les profondeurs, un bond vers le ciel, un passage à travers le feu...

La chaleur était devenue intense, mais Iduné, résolue, hurlait des sortilèges. Pereban se considérait grillé mais non pas frit, et il découvrit qu'il pouvait respirer l'air de ce four. Ils tombèrent rapidement, à travers des auras enflammées et des jets de lave, dans un bain brûlant de nuages. Puis ils churent en vrille dans un ciel d'un jaune orchidée.

— Nous allons mourir. Moi, qui aurais pu vivre mille ans ou plus...

Ainsi se lamenta Iduné, frappant Pereban qui s'accrochait à elle tandis qu'ils tombaient comme s'ils ne faisaient qu'un.

— Dormir n'est point vivre, la reprit Pereban. D'ailleurs, bien que l'air d'ici soit plus

volatile que celui de Dooniveh, nous ne descendons pas à une vitesse excessive. De plus, ne connais-tu point de magie qui puisse ralentir notre chute ?

— Tu pourrais le faire toi-même si tu te débarrassais des objets lourds et inutiles que j’entends tinter dans ta poche.

— Tu fais la difficile. Je ne jetterai rien.

— Très bien. Mais, en matière de magie, je suis impuissante en ce domaine.

Pereban n’admit point la logique de cela, mais Iduné demeura inflexible. En attendant, ils continuaient de tomber.

Le ciel s’éclaircit soudain en dessous d’eux. Le pays du soleil de la lune se révéla comme un tapis déroulé teint de safran.

Il était beau et étrange, comme le pays de la lune avait été étrange sans être beau.

Pereban et la reine Iduné contemplèrent tout cela.

Aucune montagne n’était visible, il n’y avait que des collines rondes et ondoyantes et des vallées. Par endroits, des lacs scintillaient, comme si chacun était posé dans une cuillère en or. Une forêt couleur pêche bronzait le long des rives d’un fleuve de vin blanc ; des arbres plus nobles encore, de la teinte beurrée des crocus, se regroupaient autour d’un imposant édifice.

— Un palais ou un temple. Nous allons nous fracasser sur son toit, fit froidement observer Iduné.

A cet instant, leur chute fut stoppée. Une barrière élastique les heurta et les renvoya dans les airs, mais elle les recueillit lorsqu’ils retombèrent immédiatement. Un énorme filet avait été suspendu entre les arbres, jouxtant immédiatement le secteur de leur descente. Ils étaient affalés dessus, saufs hormis dans leur dignité.

— Quelle chaleur ! s’exclama Iduné, peut-être spontanément ou dans un effort pour garder son sang-froid.

Pour Pereban, le temps du soleil de la lune ressemblait à celui d’un après-midi idyllique de fin de printemps ou du début de l’été. Il s’étira dans le filet, pris d’une langueur de faiblesse, conscient du chant des oiseaux (apparemment absents sur Dooniveh) et d’autres bruits d’êtres vivants de la forêt. Le ciel souriait dans sa lumière douce et incessante. Dans ce pays devait régner un jour perpétuel. Pereban fut à nouveau pris d’un regret poignant en songeant brutalement à la terre, où il y avait aussi des nuits, où le froid alternait avec la chaleur. Au même instant, il entendit des notes aiguës de trompettes et le martèlement de tambours.

— Un cortège arrive, dit Pereban à la reine. Ta venue était attendue. Ce filet providentiel en est bien la preuve.

— Mais je suis toute en désordre, protesta Iduné, qui l’était effectivement.

Le filet commença alors à descendre et les voyageurs furent déposés sur la pelouse de miel, devant l'édifice qu'ils avaient auparavant contemplé d'en haut. Tout près, la procession émergea de la forêt.

Ses membres, du premier au dernier, étaient uniquement vêtus de noir et, bien qu'il pût s'agir de guerriers, d'érudits, de musiciens ou de personnes de la classe régnante, pas un seul geste ou la moindre expression qui parût accueillant. Même chez les grosses salamandres jaunes que beaucoup chevauchaient.

Au milieu de cette foule se trouvait un chariot de bronze enveloppé de rideaux sombres où étaient brodés des crânes.

— Ma dame... avança Pereban.

— Nous sommes arrivés trop tard, ainsi que tu l'avais prédit.

Dans son désarroi, elle était charmante et pitoyable, mais nul chagrin, puis nulle rage ne se peignit sur son visage.

Au bout d'un instant, un noble aux cheveux jaunes s'avança vers eux sur l'un des lézards.

— Dame, dit-il sans préambule, si tu es la Reine Blanche du pays en dessous de nous, il faut que tu saches que tu as été trop lente à réagir. Notre roi, Kurim, t'a attendue et a prolongé sa jeunesse et ses forces. Ton pays glacé et nu nous est inamical et il ne pouvait aller te chercher, aussi t'avait-il envoyé son messenger. N'ayant reçu aucune réponse, il avait fini par supposer que tu ne t'intéressais point à ce mariage, bien que tout autre fût destiné à ne t'apporter aucune joie. Il permit donc à sa vie de suivre son cours royal et il est mort il y a trente heures à peine. Nous le transportons maintenant pour qu'il subisse les derniers rites, dans ce bâtiment que tu vois.

Iduné inclina la tête, mais ce fut tout.

Le seigneur sur la salamandre lui dit :

— Par déférence pour ton rang, et en raison de ce qui aurait pu advenir, nous te permettrons de suivre le char funèbre et de joindre tes larmes aux nôtres.

— Un tel exercice serait inutile. Je n'ai pas de larmes.

Le seigneur la considéra avec déplaisir. Puis, faisant signe au cortège, il le conduisit entre les arbres couleur de crocus et à l'intérieur de la bâtisse à colonnes.

Lorsque les robes noires, les lézards et les tambours eurent disparu hors de vue et d'ouïe, Iduné lança un regard à Pereban.

— Me voici naufragée dans un pays étranger, sans aucun rang, ni mari ni sorcellerie. C'est ta faute si j'en suis réduite à cela.

Pereban répondit :

— Ton injustice à mon égard est normale. La vie elle-même est injuste et cruelle. Mais

je vais t'offrir maintenant ce que j'ai emporté de chez toi, puisque, dans ta hâte, tu l'avais oublié... car j'avais pensé que tu pourrais en avoir besoin pour ton mariage.

De la poche bruyante de sa robe dont elle s'était plainte, il sortit la cassette en argent qui contenait le cœur de la reine, ou son essence, endormi. (C'était cela que le redoutable chien était *allé chercher* pour lui dans le bassin d'encre au cours de leur dernier jeu.)

— Mon cœur, dit Iduné en contemplant la cassette. A quoi pourrait-il me servir maintenant ? Si je le reprends (car son sortilège persiste même ici), je souffrirai les affres du désespoir, mon cœur s'éveillera, se brisera et je mourrai.

Pereban lui tendit la cassette, qui semblait danser sous son étreinte en des palpitations étranges. Iduné la prit et l'ouvrit. Elle se détourna et en avala en cachette le contenu. Ceci fait, elle jeta le récipient. Elle resta comme une statue, puis poussa un petit cri. Le jeune prêtre crut qu'elle allait tomber sans vie sur le gazon.

Mais elle fit volte-face vers lui, les cheveux au vent et les yeux enflammés.

— Mon cœur, oh, Pereban, mon cœur est éveillé et il me dit des choses. Il dit que si je l'avais écouté depuis le début, les choses ne se seraient pas passées ainsi. C'est un cœur en colère, Pereban. (Puis elle éclata de rire.) Il me dit maintenant : « Entre dans la maison de la mort. »

Cela dit, Iduné se précipita parmi les arbres et disparut entre deux colonnes. Pereban, hébété, la poursuivit.

5

Feu d'artifice

A l'intérieur de l'édifice, le cortège funéraire de Kurim, Roi du Soleil, était entré dans une salle massive et s'y était déployé.

La salle était alignée de troncs d'arbres énormes qui avaient été sculptés et peints en une confusion de couleurs et de formes, mais qui vivaient encore et emplissaient le toit d'une dentelle de feuillage ivoire. Sur les branches étaient perchés de minces oiseaux d'un jaune encore plus vif, avec des queues excessivement longues, et ailleurs pendaient des grappes épaisses de fruits qui ressemblaient à des raisins.

Dans le moindre espace disponible en dessous, hormis au centre même de la salle, étaient serrés les affligés. Tous étaient vêtus de noir. Les tambours continuaient le tonnerre de leurs noirs instruments. D'autres qui chantaient aussi ce thrène se balançaient acrobatiquement dans les niveaux supérieurs sous le plafond arboré, heurtant de leurs pieds des gongs en bronze. Des vierges aux cheveux semblables à de la monnaie venant d'être frappée poussaient de petits gémissements en jouant du sistre. Les courtisans et les soldats du roi mort avaient la tête baissée.

Au centre de la salle se dressait le catafalque. La plate-forme et la bière étaient du même bois peint et sculpté que les arbres-piliers, et jonchées de fleurs, de comestibles et de récipients en or. Des officiers en robe noire versèrent sur la pile des jales de vin, d'huile et de parfum.

Pereban, qui était entré en retard, fut incapable de traverser la masse humaine. Avec une certaine appréhension devant son acte d'impiété, il se risqua à grimper sur l'un des arbres ornements, en utilisant comme prise les épaules, les oreilles et les phallus des sculptures. Il ne tarda pas à arriver à une haute branche, demanda pardon à l'oiseau qui en était le locataire et s'installa pour regarder en dessous de lui.

Il pouvait plonger son regard dans le cercueil ouvert. Le roi Kurim, homme âgé qui devait avoir au moins cent ans, y était allongé, avec toutes ses chaînes de roi, ses bagues, ses bracelets et ses colliers, ainsi que le diadème royal posé sur son front ratatiné et dégarni.

La pompe de la cérémonie gênait un peu Pereban. Il était accoutumé à des rituels plus modestes où l'on demandait pardon aux dieux d'avoir eu la témérité de vivre.

Iduné, à grand-peine, avait fini par traverser la foule et émergeait dans l'espace qui entourait le catafalque. On la remarqua.

Radiante dans son désordre, elle attendit sans mot dire que s'arrêtent les tambours et se taisent les pleureurs. Le dernier gong fut frappé et son vacarme mourut. Iduné déchira

lentement sa robe et les diamants se dispersèrent autour d'elle. Elle fit d'une voix mélodieuse :

— Permettez-moi de pleurer avec vous. J'ai aussi perdu mon maître.

Elle se mit soudain à pleurer et il jaillit un flot de larmes accumulées au cours de ses décennies de sommeil, réservoir de chagrin. Son acte fut d'une telle beauté, plein de passion tellement sincère, que le seigneur même qui avait été révolté par son manque de savoir-vivre sur la pelouse vint la soutenir et la prit à part.

Pereban considéra tout cela avec une acceptation incrédule. Puis, parmi les odeurs du benjoin et des raisins, monta jusqu'à lui un *souffle* de fumée.

Des jeunes gens étaient sortis de la foule en portant des torches enflammées qu'ils plaçaient contre la plate-forme de la mort. Le feu prit. La moindre parcelle de peinture et de bois prit feu dans cette inondation incendiaire. Le cercueil devint une boule de feu, et avec lui le cadavre du roi Kurim.

L'oiseau jaune à côté de Pereban lâcha un cri et le jeune prêtre songea qu'il devrait quitter son perchoir. Allumer un feu en un lieu rempli de bois comme ceci, c'était assurément tenter la providence, sinon le Seigneur Le Destin lui-même.

L'instant d'après, une explosion se produisit au sein du bûcher funéraire. Des échardes et des braises chauffées à blanc partirent dans toutes les directions.

Mais, avant que Pereban eût pu battre en retraite, son attention fut attirée par autre chose. Un miracle se produisait.

Du bûcher en train de s'écrouler s'éleva un globe brillant de lumière dorée. Des rayons pastel en jaillissaient, ainsi que la senteur enivrante de mille onguents. Rien d'autre ne s'était envolé à la suite de la violente explosion... ce qui, en soi, était déjà surnaturel. Comme mouraient les flammes, seule la lampe solaire dorée continua de briller.

Pereban fixa cette lumière étrange et son cœur se mit à battre la chamade. Un instant, il eut l'impression que les secrets de l'intellect et de l'âme étaient sur le point de se révéler. Il oublia où il était et cet autre monde où sa folie l'avait emporté. Cela importait peu, puisque tous les lieux ne faisaient qu'un, étaient nulle part et partout, et que la vérité absolue se tenait tout près, dissimulée uniquement par un voile de légère fumée... Mais la bulle dorée explosa alors comme un feu d'artifice. Seule la magie et un miracle se produisirent, et l'idéal élevé de la pieuse aspiration de Pereban se perdit à nouveau.

Mais sur la ruine fumante du bûcher funéraire, sorti du globe de feu comme un papillon de sa chrysalide : un jeune homme. Il était d'or clair, comme la lumière, il était beau, c'était un roi. Il était vêtu de cotte de mailles dorée et d'un manteau d'or cousu de pierres hyacinthines et de tournesols de jaspé et de chrysoprase. Sur sa poitrine reposaient les chaînes et les colliers de la royauté et sur sa chevelure de feu le diadème. Pereban se rendit compte que le vieux corps du roi, détruit par les flammes, avait donné naissance à un homme dans la plénitude de sa jeunesse et de sa fierté.

De tous côtés, les courtisans se dépouillaient de leurs vêtements noirs pour se mettre sur leur trente et un. Les musiciens frappaient leurs instruments, les jeunes filles chantaient joyeusement et agitaient des plumes blanches. Les oiseaux dans les arbres roucoulaient et les raisins tombaient comme de la grêle.

Le roi doré descendit de son holocauste. Le feu avait accompli son ouvrage ; aucun trait qui ne fût bronzé. Il semblait aussi que sa mémoire était ressuscitée, intacte. Il se dirigea immédiatement vers l'endroit où se tenait Iduné, sa chevelure de topaze volant comme du duvet de chardon, ses yeux d'argent agrandis comme ceux d'un grand duc.

— Je suis honoré par ta présence à mes funérailles, dit Kurim, Roi du Soleil. (Iduné ne parlait pas. Kurim lui prit la main.) Tu es encore plus adorable que je ne l'avais imaginé. Si l'on m'avait mis en garde que tu étais sans cœur, je vois que c'était une erreur. (Iduné rougit comme l'aurore, phénomène d'ailleurs inconnu dans les deux pays. Le roi Kurim continua :) Consentiras-tu à devenir ma femme et à régner à mon côté ? Il n'est ici ni tristesse ni maladie. Et quand nous vieillirons, si tu le veux, nous entrerons ensemble dans le feu et renaîtrons, ainsi que tu viens de voir que je l'ai fait.

Iduné répondit :

— Je n'ai jamais régné à Dooniveh, je dormais. Il me semble que je n'ai jamais été éveillée avant que tu me touches.

La cour explosa en applaudissements, les trompettes retentirent, les oiseaux pépièrent et volèrent en tous sens. Pereban, assis sur sa branche, songea à l'achèvement impeccable de l'histoire mythique qui venait de se dérouler au-dessous de lui. Mais Kurim et Iduné s'enlacèrent alors. Et Pereban détourna le regard en ressentant une vaste impatience et un profond sentiment de solitude le consumer.

Les noces du Roi Doré et de la Reine Blanche furent fastueuses, comme l'on pouvait s'y attendre. La ville ensoleillée de ce monde résonnait sous les mélodies et les pétards de la fête. Durant toute la journée sans nuit, sans hiver et achronique, qui devait durer trois mois suivant le calendrier terrestre, on banquetait, alla au théâtre, joua. De toute façon, il se déroulait bien peu de choses de nature sérieuse ou commerciale dans le monde solaire et, bien que le mariage fût beaucoup apprécié, ses réjouissances n'avaient rien de vraiment extraordinaire.

Quant à Pereban, entièrement oublié par Iduné dans sa félicité, il arpentaient les foules et apprit assez rapidement qu'il pouvait se faire passer pour un Solarien. Ce qui était en fait tout à fait irritant, car l'on attendait de lui qu'il connût leurs coutumes en plus de leurs histoire, croyances et détails de la ville et du pays. Heureusement, le langage du soleil de la lune était presque exactement celui de Dooniveh, auquel il avait été familiarisé par le Seigneur Premier. Néanmoins, Pereban était nécessairement mal à l'aise du fait de son ignorance et de l'étonnement qu'elle provoquait de temps à autre. Ayant bientôt découvert ce qui était coutumier, il chercha en ville un appartement palatial inoccupé et y habita à la manière des autres gentilshommes solariens sans attaches.

L'appartement comportait de nombreuses fenêtres de cristal veiné d'or. Il était meublé de tapis et lits extravagants et autres articles domestiques, ainsi que d'instruments de musique et de jeu qui le réduisaient presque complètement à quia. Des fleurs poussaient à l'intérieur des bâtiments aussi bien qu'à l'extérieur et des oiseaux allaient et venaient tranquillement, chantant suavement et ne salissant rien. Pour se nourrir et boire, il suffisait de se rendre jusqu'à une place ou une salle publique de la ville, où apparaissaient sans cesse des mets et des crus de choix pour quiconque avait légèrement faim ou soif. Cette alimentation était produite magiquement, du moins le semblait-il, car, si certains citoyens se plaisaient à servir leurs pairs, ce n'était là que fougade. De la même manière, des fruits pendaient constamment aux arbres, ne requérant nul soin hormis peut-être quelques louanges et la cueillette nonchalante du passant. Nulle pluie ne tombait, le temps ne changeait jamais. Les fleurs ne fanaient pas, même lorsqu'elles avaient été coupées. Lassé de sa guirlande, une jeune fille la laissait simplement tomber par terre où elle prenait racine en une demi-minute.

Le peuple du soleil était aussi toujours jeune, sans être immortel. Arrivé à un grand âge, l'on mourait, seulement à titre d'expérience, apparemment. Car Pereban assista à une ou deux funérailles de ce type, le joli cadavre jeune allongé paisiblement sur sa bière... et il crut qu'il y avait eu un accident. Il fut alors informé du nombre d'heures que le défunt avait vécu, qui atteignait une quantité intolérable de milliards, puisque les solariens n'avaient aucune méthode de calcul en dehors de l'heure. Elles étaient mesurées par des horloges bien particulières et individuelles installées chez soi, qui les regroupaient par centaines ; naturellement chaque horloge était arrêtée dès la fin de la personne concernée et enterrée avec elle dans sa tombe.

Seul le roi mûrissait et vivait jusqu'à un âge avancé (pour lequel on le respectait et le vénérât tout particulièrement). Par le pouvoir du feu et de la magie, il ressuscitait et rajeunissait alors. C'est ainsi qu'il n'y avait eu aucun autre roi que Kurim depuis qu'existaient les annales. Mais les sujets ne s'en plaignaient pas. Dans la mesure où il fallait un roi, il occupait ce poste très honorablement. Ils mettaient aussi beaucoup d'espoirs dans la reine, car il y avait plusieurs vies qu'aucun enfant n'était né dans le monde solaire.

Cette tranquillité statique et cet optimisme oisif sans opposition commencèrent à peser sur Pereban, qui ne tarda pas à ne plus pouvoir les supporter. Il était le produit d'un monde dangereux et troublé, où les bébés naissaient habituellement dans le sang et la douleur, où les hommes et les fleurs se fanaient et étaient coupés. De même que la glaciale Dooniveh l'avait dérangé, le soleil de la lune le décourageait totalement.

Le jour ne changeait jamais, non plus que quoi que ce fût.

Il se mit à errer dans les rues impeccables et immaculées où les gens flottaient comme des baisers lancés. Il se rendit ensuite dans la campagne où les champs, les vergers et les vignes poussaient et se récoltaient d'eux-mêmes. Il tomba ainsi sur des gens qui avaient préféré la vie pastorale à celle de la ville. Mais leur habitat n'était guère différent. Ils étaient juvéniles, beaux, sans enfants, vivaient longtemps, et nourriture et boisson

apparaissaient sur leurs tables d'une manière qui stupéfiait Pereban.

Un jour du Jour (car le prêtre mesurait le temps d'après ses cycles de sommeil), il trouva une chaumière de cristal dans un bois de crocus ; deux vieilles gens étaient assises sur un banc. Il vit qu'ils étaient vieux d'après leur lassitude, bien qu'ils fussent aussi frais que lui en apparence... voire plus frais, car ils n'avaient pas ses soucis.

Une grosse salamandre arpentait la clairière, cueillant des poires rosées qu'elle mangeait.

Pereban marqua un temps d'arrêt et salua le couple.

— Avez-vous entendu parler de la femme du roi, la reine de la ville ?

— Bien sûr, répondirent-ils poliment mais en bâillant.

— Comme cette femme, je suis un étranger.

— Ah, oui.

— Je ne comprends pas votre monde ni la manière dont vous vivez.

— Nous le regrettons.

— Comment se fait-il, s'écria Pereban, irrité, que vous ne fassiez rien et pourtant soyez nourris, vêtus et maintenus dans le luxe ?

— Tous les hommes pourraient vivre de la sorte s'ils le désiraient, dit le vieillard en caressant la salamandre d'une main sans ride.

Pereban les fixa avec colère. Il ignorait pour quelle raison il éprouvait cela. Il comprit enfin qu'il était furieux parce qu'il était incapable de retourner sur terre. Pourquoi l'humanité devait-elle peiner et souffrir alors que ces gens existaient comme les lis qui ne fanaient point dans les champs ?

La vieille sembla percevoir sa confusion et son courroux en l'observant à travers ses yeux brillants aux paupières lisses.

— Étranger, dit-elle, il est connu ici qu'il existe d'autres mondes et il est évident que tu viens de l'un de ceux-ci. Je ne présumerai point t'aider, mais je répondrai à ta question. Certains choisissent la difficulté pour en tirer des leçons. Tous les hommes, même sur ton monde, pourraient vivre comme nous, car la matière est meuble, autrement comment les magiciens joueraient-ils avec elle ? Si ton monde est dur, comme je crois qu'il doit l'être, sois sûr que toi et tes frères avez sous une certaine forme choisi ses sentiers épineux et les avez en fait inventés. Ici, nous sommes indolents. Mais ne méprise point notre paresse et notre bonheur. A l'heure actuelle, c'est ce qui nous convient le mieux. Nous savons pourtant que notre âme nous quitte et qu'elle renaît peut-être en des régions moins clémentes.

Pereban la foudroya du regard et sa fureur l'abandonna alors. Les larmes quittèrent ses yeux. Il détourna la tête. Mais la salamandre vint lécher les larmes sur son visage d'une

langue douce parfumée à la poire.

— Il pleure. Dans les pays froids du dessous, on fait cela, dit le vieillard. Mais je pense que le rivage glacial n'est pas sa patrie. Se peut-il qu'il vienne de cette terre dont parlent les histoires, plate comme une assiette sur une mer de chaos ?

Pereban échappa aux consolations du lézard.

— Connaissez-vous donc la terre ?

— Sans nul doute, fit le vieillard.

Et la vieille d'ajouter :

— Ah, il a donc la nostalgie de son pays.

Pereban tomba à leurs pieds. La magnifique vieille lui caressa les cheveux.

— Chut ! Il faut que tu ailles voir le roi Kurim. Il est magicien, car il peut vieillir, mourir et revenir par le feu. Il écouterait la requête et trouvera un moyen de te renvoyer en ton pays.

Une heure après ce dialogue, Pereban courait à travers les bois et les collines en direction de la ville du soleil.

Il était resté parti plus longtemps qu'il ne le croyait. En approchant des faubourgs, il contempla des fumées colorées décoratives qui bondissaient, tandis que des cloches, des gongs et des tambours secouaient le sol.

La reine Iduné, protégée et apaisée par la magie, avait donné le jour à des jumeaux, un garçon et une fille. Cette progéniture de l'amour royal serait fertile, à la différence de la plupart des Solariens. Déjà, des solliciteurs s'amassaient par centaines autour du palais, attendant une audience pour prétendre à un accouplement prévu pour un nombre incroyable d'heures dans l'avenir. Dans l'entre-temps, ils chantaient et festoyaient.

Pereban ne put approcher.

Résigné, il se plaça en queue de la file des solliciteurs. Les heures passèrent, au nombre de soixante-dix-sept.

— Tu es le bienvenu. Ton nom ?

— Pereban, sire.

— Donne donc la raison que tu as de désirer épouser ma fille et tes qualifications pour devenir le père de ses enfants.

— Sire, tel n'est point mon dessein.

Le roi Kurim et la reine Iduné étaient assis sur des trônes en or au-dessus d'un bassin doré où flottaient des lotus rouge orangé. Dans un berceau, tout près, dormaient ou jouaient les petits jumeaux. N'auraient-ils pas dû s'inquiéter que leurs mariages à venir

étaient dans la balance ?

Dans le pays du soleil, tout était beauté et plaisir : cela était donc inutile.

Pereban se tourna vers la reine.

— Tu ne te souviens point de moi, ma dame ?

Iduné l'examina avec compassion, car elle avait maintenant un cœur.

— Pardonne-moi, messire, non.

Pereban poussa un profond soupir. Il se retourna vers le roi et lui conta toute son aventure, y compris l'histoire malheureuse du cheval ailé, car la honte avait maintenant cédé la place aux fruits de l'expérience.

A la fin de ce récital, Kurim et Iduné le considérèrent avec méfiance.

— Il me semble me rappeler qu'un homme m'a accompagnée dans mon voyage, murmura Iduné. Et que c'est à son conseil que je dois mon heureuse condition actuelle. Pardonne-moi, Pereban, si je t'ai oublié un moment.

Pereban s'inclina en fronçant les sourcils et en se mordillant la lèvre.

Le roi Kurim déclara :

— Il y a longtemps que je crois à l'existence d'un monde tel que le décrit Pereban. Et j'apprécie qu'il reconnaisse ma magie. Laisse-moi quelques heures pour examiner ce problème. Si cela est en mon pouvoir, messire, tu seras libéré.

Il avait chevauché un cheval ailé, puis une baleine volante. C'était maintenant un lézard doré.

Cette salamandre n'était pas réelle. Elle avait été fabriquée et elle avait une forme bondissante, le visage pointu en avant, les membres rentrés et la queue tendue. Sur son dos, un siège était attaché, doté de grandes lanières métalliques. Pereban avait été installé parmi elles.

— La sphère où nos mondes sont enclos passe à chacune de tes unités de temps dans votre mer de chaos. Cette idée n'est pas nouvelle pour moi, avait dit le roi. Des calculs ont été effectués. Nous te lancerons en avant alors que la sphère (qui, pour toi, est la lune de ton monde) se trouve au-dessus du sol, dans les airs. La salamandre cherchera l'une des ventilations de la sphère qui se trouvent, as-tu expliqué, au-dessus du ciel de Dooniveh et par laquelle tu es entré en premier lieu. La salamandre ouvrira la ventilation grâce à une rune magique gravée sur son front, ici.

Pereban, fou de rêves de sa patrie, hocha la tête. Fixé à son siège, le vol dément devant lui, il était maintenant pris de doutes... les calculs pour éviter le chaos, l'ouverture de la ventilation lunaire. Il n'en était pas moins enivré par son aspiration. Une tentative, ou la mort.

Loin en bas sur la terre du soleil, le feu s'activait et explosait. Sa chaleur croissait. Le lézard de monte n'était rien d'autre qu'un énorme feu d'artifice. Il devait être allumé. Comme une étoile filante (inconnue en ce lieu) se précipitant à l'envers, il fendrait les vapeurs du soleil, les brumes de la froide Dooniveh, briserait la coquille de la lune... ou rien. La liberté ou la mort.

Le prêtre Pereban rejeta la tête en arrière. Il ferma les yeux et ne pria aucun dieu, mais un élément de l'univers ou de sa propre essence, qui pouvait l'entendre et l'écouter. « Comme tu voudras. »

Puis le feu crépita, grésilla. Une énorme explosion flamba autour de lui. La salamandre dorée bondit et se lança.

« En haut ! »

Le ciel était jaune, nuage bouillonnant... Il se déchira, s'écailla, s'ouvrit... Le ciel était gris, aveugle, il se précipita et gela simultanément. Quelque chose de sombre se rua sur Pereban. Un toit, le plafond de la lune. Le lézard fondit comme une dague vers une marque. Un impact. Machine et homme furent déchirés. « Je suis mort ! » Mais non.

Non, la mort n'était pas cela. Il y eut une voûte de froid et de noir, saupoudrée d'un million de diamants... c'était le firmament, le ciel de la terre, avec ses étoiles posées sur son visage comme des larmes d'amour.

Pereban cria très fort et le lézard se retourna. Il dirigea sa gueule pointue vers le néant lointain, la terre invisible. Il plongea.

— Je finirai donc sur les roches de la poitrine de la terre.

Pereban sanglota et rit. Et tomba, de plus en plus lentement. Finalement, comme une flasque gigantesque et ébréchée, déformée, abîmée, méconnaissable, la salamandre tomba dans un enchevêtrement de cyprès le long d'un fleuve. Prise dans leurs branches, elle frissonna et resta immobile.

Pereban, en sentant les cyprès, l'eau, le vent nocturne et la lueur des étoiles, dit :

— Ô Terre, ma bien-aimée, je ne prendrai plus en mauvaise part les limitations que tu m'imposeras. Un tigre pourra venir me dévorer, ou un serpent me piquer, une peste me frapper, un homme me couper la gorge, car ce sont des citoyens de mon monde. J'ouvre mes bras à tous, les beaux, les bons, les sinistres, les mauvais. Je suis chez moi.

L'on raconte qu'il s'en fut en quête de sa ville natale sous le parasol de la montagne. Mais la déesse Ajriaz avait alors reçu une réprimande de la part des vrais dieux et sa Ville et bien des pays de la Ville avaient été détruits, la patrie de Pereban avec eux. Il alla donc ailleurs mener sa vie de mortel en laissant son histoire au portail, et l'on n'en sait ni ne dit davantage de Pereban.

Il en est d'autres qui prétendent que tout ceci n'était que mensonge. Ces sources-là

insistent sur le fait que la lune de la Terre Plate n'était pas telle que l'affirme le récit de Pereban, mais n'était qu'un disque argenté changeant de forme suivant l'ombre mouvante du monde se reflétant sur lui. Elles déclarent que Pereban, ayant chevauché dans le ciel un cheval ailé créé par les Vazdru, termina sa première chute dans un buisson de genêts épineux. Le reste de son récit fantastique avait été inventé par la suite pour couvrir sa nudité et son embarras. Mais tous les conteurs sont des menteurs et le monde est maintenant rond et non plus tel qu'il était alors. Qui pourrait donc nous dire la vérité ?

Or, après la chute de sa ville, Ajriaz dut fuir la rage des dieux (s'ils étaient capables de rage). Nombreuses furent ses aventures. Elle vécut aussi un certain temps comme une enfant, et son tuteur et gardien était le prêtre guérisseur Dathandja.

Enfin, la fille du Démon renonça à son immortalité en faveur de la Vraie Vie... la mort du corps, la continuité de l'âme. Elle fut alors Atmeh, *Flamme de l'Âme*. Ayant retrouvé son amant, Chuz, elle connut une période de bonheur sans partage, raconte-t-on.

Mais son père, Ajrarn, Prince de Démons, mécontent que ses plans eussent échoué (et pour bien d'autres raisons) la rejeta et rejeta avec elle toute l'humanité en disant qu'il en avait fini avec elle, pour le meilleur comme pour le pire.

Mais, étant ce qu'il était, l'on ne peut supposer qu'il se désintéressa totalement de la terre.

**NOIRE
COMME UNE ROSE**

Le désert s'étendait comme un énorme lion assoupi, et de jour son pelage était de la couleur du curcuma en poudre. Mais de nuit la lune pâlisait ses flancs de cendre, couleur des rêves morts. Très peu de choses poussaient dans le désert, hormis le sable, qui proliférait sans cesse. Ça et là, un puits d'eau boueuse, un arbre portant treize feuilles, pouvaient séduire un rare voyageur. Les créatures indigènes étaient peu nombreuses et se déplaçaient généralement après le coucher du soleil.

Quelque part à l'ouest de cette étendue sauvage gisait un vaisseau.

Comment il était parvenu en ce lieu, au beau milieu du sable, même ceux qui l'avaient vu ne pouvaient en décider. L'opinion courante voulait que ce navire eût échoué ici quelques millénaires auparavant, avant qu'une mer qui occupait alors la région eût été magiquement absorbée par la terre. Le vaisseau était ornementé, sculpté, doré, avec une proue en lis et une poupe semblable à une queue de poisson, avec deux mâts et une triple rangée de rames. Par une bizarre propriété du vaisseau ou des poussières du désert de concert avec ce genre de choses, sa coque avait été momifiée jusqu'aux deux voiles et il avait été transformé en galère de sel.

En dessous, un lac allongé d'eau claire était bordé de colonnades de hauts palmiers fit limité par des bosquets d'acacias, de figuiers et de lilas.

En cet endroit, plusieurs pistes et routes antiques avaient convergé, mais les sables les avaient beaucoup érodées. Un petit temple dédié à un dieu de pierre se dressait au-dessus de l'oasis. Entre le sanctuaire et le vaisseau de sel, séquestrée dans un jardin, se trouvait la maison aux yeux verts de Djalasil.

Avant sa mort, la mère de Djalasil, qui était sorcière, avait placé de nombreuses protections sur cette maison, pour que sa fille unique pût y vivre en toute sécurité. Ce qu'avait fait Djalasil jusqu'à l'adolescence. Elle était servie par trois vieux domestiques, qui avaient été ceux de sa mère, et elle voyait rarement d'autres personnes. En attendant, elle s'occupait grâce à la bibliothèque et à la vie du jardin. Pourtant, durant la soirée, elle restait parfois assise des heures entières à regarder fixement à travers les panneaux de tourmaline, tantôt vers l'est, puis l'ouest, le nord ou le sud. Les yeux verts comme sa maison, Djalasil n'était ni heureuse ni malheureuse pourtant ; de temps à autre, le regard fixe, elle prenait sa harpe et inventait de brèves chansons sur un mode mineur.

Traversant le désert, arriva une bande de jeunes nomades.

En ce temps-là, les enseignements du prêtre-magicien Dathandja connaissaient une nouvelle vogue dans certaines régions de la terre. Sa croyance, à la fois cosmique et précise, avait une simplicité flexible qui, habituellement, ne tardait pas à être jugulée et compliquée par ses adeptes, ou ceux qui en avaient adopté des bribes. Aucun des jeunes nomades ne l'avait jamais vu ou n'avait entendu à la source l'une de ses paraboles. Ils avaient été séduits par la liberté physique qu'il préconisait, ainsi que la liberté d'errance

et de dénuement presque total. Ils possédaient également une certaine gentillesse, une créativité et des capacités de guérisseurs : de plus, aucun d'eux n'avait jamais commis le mal ou, plus précisément, n'avait redouté le mal. Leurs âmes étaient pourtant plus jeunes que celle de Dathandja qui, de toute façon, avait eu deux vies en une.

Le chef de ce groupe portait le nom de Joreb. Comme Dathandja lui-même, il avait le poil et le front bruns, fait que Joreb n'avait pas omis de remarquer. Il était par ailleurs tanné par le soleil et avait les yeux de la teinte d'un fleuve qui envahit la plaine. Il marchait avec le courage et la fierté que la santé et l'intelligence peuvent conférer, et ses camarades le suivaient joyeusement, aussi heureux de ses qualités que des leurs.

Ils allaient là où le terrain les conduisait. Ils découvraient une colline et la grimpaient, une vallée et ils y descendaient. Ils tombaient sur les restes d'une route dans le sable et ils les suivaient.

De jour, ils allaient à grands pas, se reposant uniquement en plein midi, où ils le pouvaient, à l'ombre d'une roche, d'un arbre ou de leurs manteaux.

Lorsque la nuit refermait la terre et le ciel, ils faisaient un feu, car ils récupéraient plantes et coquilles sèches quand ils en rencontraient, et restaient assis sous la voûte immense du firmament de ce désert bourré d'étoiles comme un arbre fruitier et d'une lune proche et énorme comme une roue de charrette mais trouée d'ombres comme un crâne nu. Là, ils buvaient à leur réserve d'eau et mangeaient tout ce qu'ils avaient pu trouver à manger, tandis que les hymnes mystérieux des animaux s'élevaient sur des milles tout autour d'eux. Puis ils se racontaient des histoires et méditaient sur la réalité (ou l'irréalité) de la vie et du monde. Parfois, étant jeunes et pleins de vigueur, ils organisaient des courses, accomplissaient des exploits acrobatiques ou se lançaient des défis à la fois physiques et intellectuels.

Lors de leur troisième nuit dans le désert, alors qu'ils s'installaient près de la rue décrépite sous un arbre à sept feuilles, l'un des membres de la compagnie fit remarquer :

— Joreb, regarde, voilà un autre voyageur.

Joreb se releva et regarda par-dessus les dunes cendreuses. Effectivement, se découpant sur la lune montante, quelqu'un se dirigeait vers eux.

— Il est tout vêtu de noir. Pourtant il n'a pas l'air d'un prêtre, dit le jeune homme qui avait parlé le premier.

— Ses cheveux sont plus noirs que la nuit. Et sont-ce des étoiles prises dans sa cape ?

— La cape bat lentement, comme les ailes d'un aigle.

— Peut-être un mage, dit Joreb.

— *Écoutez*, chuchota un autre : le désert est devenu silencieux. Comme si gloutons et chacals retenaient leur souffle pour entendre...

— Messire, lança hardiment Joreb, tu es le bienvenu et tu peux te joindre à notre feu.

Nous avons peu à manger, mais nous partagerons avec joie ce que nous possédons.

Le personnage marqua un temps d'arrêt à peu de distance de la route. La lune se trouvait maintenant derrière sa tête et rendait son visage difficile à discerner, hormis l'éclair sombre de deux yeux noirs. Ils étaient noirs comme les yeux de Dathandja, et encore plus noirs.

— Puisque vous m'invitez si courtoisement, je vais m'asseoir parmi vous. Quant à votre nourriture, un autre festin m'attend là où je me rends avant le lever du soleil. Je ne dérangerai donc pas le vôtre.

Sa voix était si excitante, si mélodieuse, et contenait une puissance si extraordinaire que même Joreb hésita. Mais un membre de la bande, le plus jeune peut-être, éclata d'un rire joyeux.

— Voilà une belle vantardise ! Nous t'en prions, messire, où, dans ce désert et cette nuit, as-tu l'intention d'aller festoyer ?

L'étranger bougea et se plaça sur la route. Le feu le prit dans un verre en or. Il avait la beauté et la présence d'un roi, ou qu'un roi devrait avoir. Toute la nuit lui appartenait, rien d'étonnant à ce qu'elle se tût à son approche, ou cherchât à lui offrir un festin.

— Où ? fit-il en souriant un peu à l'adresse du jeune qui venait de parler de vantardise, qui prit aussitôt la couleur de la lune.

— Mais voyons, sous vos pieds.

Il vint alors s'installer parmi eux près du feu, face à Joreb. Lequel s'assit à la hâte. Après cela, pendant un bref laps de temps, le silence fut tel que les flammes eurent des bruits d'os qui se brisent.

Mais l'étranger, ayant fait tourner ses bagues magnifiques sur ses mains de seigneur, dont les ongles étaient très longs, coupés au carré et recouverts d'argent, jeta un coup d'œil en direction du désert et dit d'une voix cajoleuse :

— Continuez votre musique, mes enfants.

Aussitôt explosa une telle tempête de ululements, de grincements, de sifflements et de pépiements sur trente ou soixante mille dans toutes les directions que chaque membre de la bande pieuse de Joreb sursauta et faillit perdre pied.

— Maintenant, dit l'étranger en reportant son regard sur Joreb, permettez-moi de me délecter de votre discussion philosophique.

— Mon seigneur, dit Joreb, qui ne connaissait ni la peur ni le mal, mais jugeait qu'il les entrevoyait, tu es, par ton apparence et ton état, assurément supérieur par la connaissance. Comment pourrions-nous faire preuve de présomption ? Ne serait-il pas préférable que nous t'écoutions. Ou que nous restions muets ?

L'homme éclata de rire. (Un ruisseau de velours capable de trancher l'acier.)

— C'est toi le plus sage, Joreb. Cela est-il dû à l'enseignement de ton mentor ?

— Les leçons de Dathandja nous sont imparfaitement connues. Pourtant, nous estimons son exemple.

— Vraiment ? Pourtant, il ne fut au commencement qu'un simple d'esprit et un causeur de torts immenses. Vous savez sans nul doute cela aussi.

— Cela se confond avec la somme de son message.

— Qui est ?

— Mon seigneur, dit Joreb en baissant ses yeux fluviatiles de ceux de l'étranger, qui ne ressemblaient pas du tout à des yeux mais plutôt au ciel ou à quelque espace au-delà du ciel, plus noir et plus brillant. Mon seigneur, je te demande de bien vouloir pardonner la restitution défectueuse que je vais faire du témoignage absolu et curatif de cet homme.

— Mais tu l'as déjà exposé à d'autres personnes.

Joreb, pris entre sa foi et sa sagacité, dut alors céder.

Il choisit la foi.

— Le fondement de cette doctrine est simplement le suivant : nous nous enchaînons. Même entravés par des chaînes, nous pourrions être libres, alors que, bien trop souvent nous nous chargeons lourdement dans des toiles d'araignées, nous nous rompons le dos, les yeux exorbités. Car, si Dathandja avait fait le mal, il fut capable d'oublier ses péchés et de n'en plus commettre, libre de faire le bien. Personne n'est incapable de changer, quoi qu'il ait fait, qu'il soit devenu, ou qu'il soit.

— Vraiment ? fit l'étranger. Vous me stupéfiez tout à fait.

Ce fut à nouveau le silence... sur toute la longueur et toute la largeur du désert, semblait-il, comme si la moindre créature et le moindre grain de sable s'était transformé en granit.

Ajrarn (et il n'en était pas un seul qui, étant éduqué, ignorât désormais qu'il s'agissait d'Ajrarn) fit un petit geste à l'adresse du feu qui changea et devint d'un blanc extrêmement vif, comme si la glace y bondissait et y brûlait.

Ajrarn fit mine de ne pas lui prêter attention, tandis que les jeunes gens reculaient, et il annonça :

— En récompense de votre franche profession de foi et de la téméraire bravoure que vous avez ainsi manifestée, je vais moi-même vous offrir une parabole.

« Supposons, continua Ajrarn, qu'un homme trouve un vaisseau au milieu du désert. Il est probable qu'il pensera immédiatement : *"Il devait jadis exister en ces lieux un océan que le Peuple de la Mer, qui est composé de magiciens, rejeta pour quelque vilenie. Tout fut détruit, hormis ce vaisseau. Échoué ici, il s'est fossilisé et demeure un objet d'étonnement, une marque visible de l'impermanence des choses."*

« Mais supposons encore, murmura Ajrarn, qu'en réalité le vaisseau ait été déposé dans le désert sur la lubie d'un mage, qui l'a préservé dans le sable et le vent et lui a donné aussi une apparence d'antiquité. Et qu'il ait fait cela sans aucun autre but, peut-être, que de forcer celui qui observe cette œuvre à analyser la chose et en tirer une fausse conclusion. »

Le feu papillonna, rougit, reprit sa teinte appropriée. Parmi les arpens des dunes, un chat-huant miaula à l'adresse de la lune.

Nul n'osa parler après Ajrarn, sauf Joreb, mais seulement au bout de quelques instants, lorsqu'il sentit le regard du Démon posé sur lui :

— Ton enseignement, mon seigneur, sera grandement estimé. Et cela d'autant plus que c'est toi-même qui nous le donnes.

— Et quel commentaire t'inspire mon enseignement, ô étudiant de Dathandja le Prêtre ?

Joreb réfléchit. Puis il répondit :

— Au pays de mon enfance, un dicton affirmait : « La rose noire ne pousse nulle part. Croyons donc avec affection à la floraison de la rose noire. »

Ajrarn se tenait à une certaine distance. Les ailes de sa cape battaient lentement et les étoiles étaient accrochées dans ses fils ou ses plumes.

— Là où je vais festoyer, dit Ajrarn, les roses noires sont mises en guirlandes. Éclaire donc les gens de ton pays natal : « La rose noire fleurit. Ne croyez plus en la rose noire. »

Ceci dit, Ajrarn s'évapora et il ne resta plus qu'un nuage sombre et enflammé, qui s'enfonça aussitôt dans la terre.

Finalement, la bande de Joreb se releva brutalement et se mit à courir en tous sens dans son effarement. Mais Joreb resta assis au même endroit et plaça deux brindilles dans le feu.

— Joreb... qu'allons-nous faire ?

— Il n'y a rien à faire. Les démons existent. (Joreb eut alors un sourire et ajouta dans un souffle :) Nous n'avons donc pas besoin de croire en eux.

Djalasil, qui avait longtemps regardé à travers la tourmaline éclairée par la lune, dormait dans le matin brûlant.

La femme âgée qui était désormais sa dame d'atours entra et, en commençant à arranger la toilette de sa maîtresse, annonça :

— Ma petite sœur, en allant prendre de l'eau à la fontaine, a trouvé une compagnie de jeunes apôtres dans l'oasis.

— Ils sont les bienvenus, dit Djalasil d'un air absent, car elle avait eu des rêves étranges

au lever du soleil.

— Ma petite sœur dit que c'est une bande agréable de jeunes gens. Ils s'émerveillaient devant le vaisseau de sel et n'avaient même pas vu cette maison derrière les acacias.

La dame d'atours de Djalasil était une femme qui devait avoir quatre-vingts ans et sa petite sœur venait d'en avoir soixante-treize.

— Ma dame, dit la sœur aînée, vous plairait-il que nous envoyions de la nourriture à ces dignes garçons, ou mieux encore, que nous leur servions un repas dans la cuisine ? Ce sont de saints hommes et il y a longtemps que nous n'avons vu de prêcheurs et de conteurs en ce lieu.

— Oui, fit Djalasil sous sa toile de cheveux clairs fins comme de la soie effrangée, que la femme peignait avec du bois de santal, et toujours sous le fardeau de ses rêves. Il y a trois ans qu'il n'en est passé par ici. Et j'ai oublié qui ils étaient.

— Rien qu'un petit marchand avec ses pauvres serfs. Et avant cela, deux réparateurs de pots qui ont eu des mots avec le gamin. (Le gamin était le portier, un adolescent de soixante-neuf étés.)

Devant un plateau d'ornements, que Djalasil déclina tous, il fut décidé que les deux sœurs, et le gamin, s'il le voulait bien, inviteraient les voyageurs à souper.

Plus tard, Djalasil apprit que la réception aurait lieu en plein air car, s'ils ne méprisaient point le confort de quatre murs, les saints voyageurs, s'ils le pouvaient, tâchaient de s'en passer.

En conséquence, au coucher du soleil, les deux femmes empruntèrent le sentier de l'étang, voilà, comme il était jugé approprié, soit en ces lieux, soit en leur jeunesse, tandis que le gamin s'appuyait sur sa canne.

Djalasil, qui n'avait guère prêté attention à la question, était assez heureuse qu'ils pussent avoir un peu de nouveauté dans leur vie.

Mais, tandis que la soirée avançait, les étoiles s'échappèrent de leurs prisons. Les lampes et les lucioles brillaient dans la trame des fourrés. Elle devint nerveuse. Finalement, prenant elle aussi un voile, Djalasil quitta la maison.

L'air était paisible et chargé des épices du désert, de la fraîcheur herbeuse de l'oasis et de son eau. Les lucioles scintillaient en fils dorés, comme elles le faisaient parmi les fleurs du jardin de Djalasil, introduisant en elle une nostalgie à laquelle elle ne pouvait donner de nom. Dans l'étang, qui devenait désormais visible entre les figuiers, s'étendaient les lumières de quatre ou cinq lampes.

Mais sous son sanctuaire, parmi le chant des criquets, le dieu de pierre sans visage ne lui donna aucun conseil et la jeune femme lui rendit la monnaie de sa pièce en ne lui prêtant nullement attention.

Elle se glissa jusqu'au bord sombre de l'eau. Elle était par nature réservée et il ne lui

vint pas à l'idée de se présenter à eux en propriétaire des lieux. Elle préféra regarder de cet endroit où poussaient les lilas et naissait une source.

Les nomades pieux étaient assis avec les vieilles gens de la maison, mangeant, buvant et échangeant des plaisanteries comme s'ils faisaient partie de la même famille. (L'enseignement des nomades eût précisément dit cela.) De temps à autre, l'un des jeunes hommes racontait une histoire ou une anecdote, à signification religieuse ou non. Mais, comme Djalasil restait à côté de la source, ce fut le tour de Joreb.

Lorsqu'il se mit à parler, Djalasil le considéra avec une vive attention. La lumière des lampes donnait l'impression qu'il était en or et les ombres s'adressaient à ses cheveux, à ses yeux et à ses vêtements pour que cet or prît tout son avantage. Il sembla à Djalasil avoir vu Joreb plusieurs fois auparavant. Cela la dérouta, car elle n'avait pas souvent vu d'autres gens en dehors de son entourage habituel. Et parmi les étrangers qui étaient passés par l'oasis, aucun n'avait marqué sa mémoire. Elle ne comprenait donc pas comment elle pouvait l'avoir jamais vu, ou avoir entendu sa voix, qui racontait l'histoire de Dathandja ainsi qu'il l'avait apprise enfant. Finalement, elle imagina qu'elle l'avait vu dans son sommeil, qu'elle l'avait rencontré dans l'un de ses rêves.

Joreb acheva l'histoire étrange de Dathandja et, en jetant un regard à son auditoire, il ajouta :

— C'est ainsi que nous aspirons à cet idéal, mais sans trop de peine. Car la piété elle-même peut être utilisée pour enchaîner l'âme.

— Ceci signifie-t-il que vous êtes également libres de vous amuser avec les femmes ou les hommes, suivant vos appétits ? demanda la petite sœur de soixante-treize ans qui avait tendance à se montrer hardie.

Joreb éclata de rire.

— Madame, il n'est aucune interdiction en amour.

Tandis qu'il regardait autour de lui en disant ceci, le cœur de Djalasil sembla crier en elle : « Ah ! je pourrais te dire... »

— Car l'amour est la clé de toute vie, du corps comme de l'âme.

Son regard sembla alors sonder les lilas. Ses yeux parurent rencontrer ceux de Djalasil et s'enflammer, de telle sorte qu'elle vit leur couleur, qui était d'un gris semblable au sien, et aussi brun et argent comme le fleuve, couleurs qui, en débordant, pouvaient faire fleurir un désert.

Djalasil fut emplie de peur. Son cœur battit la chamade et ses membres se firent pesants. Mais elle s'en fut plus silencieusement qu'un fantôme.

Tôt le lendemain matin, Djalasil, qui ne s'était pas reposée de toute la nuit, appela sa dame d'atours.

— Eh bien, ces voyageurs vous ont-ils captivés ?

— Ma dame, ce fut un régal, assurément.

La servante passa un bon moment à décrire l'intérêt qu'elle, sa sœur et le gamin avaient éprouvé et le bénéfice qu'ils en avaient tiré.

— Je m'en réjouis pour vous et regrette que votre distraction n'ait duré qu'un soir.

— Non, ma dame, tu pourrais te tromper. Car ces braves garçons ont accepté de rester près de l'étang un jour et une nuit encore, car ils étaient desséchés par les sables.

— Ils ne sont donc pas partis.

Peu après midi, lorsque les trois quarts de la maison ronflaient, Djalasil se mit à arpenter son appartement. « Je n'ai jamais vu cet homme auparavant, il n'est rien pour moi. Je vais donc descendre discrètement, car ils doivent sommeiller sous les arbres. Il est probable que je ne pourrai le distinguer des autres jeunes gens. »

Elle se sentit très mal à l'aise en songeant cela et répugna à partir, de telle sorte que ses membres lui parurent plus lourds que le plomb et le fer à la fois. Mais elle partit malgré tout. Elle suivit le sentier qui descendait de la maison, recouverte de son voile, et avança comme une voleuse.

La majeure partie de la compagnie de nomades était allongée dans l'ombre des acacias, mais trois d'entre eux, dont Joreb, avaient décidé de se baigner à l'autre bout de l'étang. C'était un endroit isolé par les scirpes et les arbres. Djalasil avança comme une lionne. Avant de savoir ce qu'elle faisait, elle regarda à travers les joncs.

Elle vit donc Joreb, dans l'eau jusqu'aux cuisses, nu.

Ses cheveux étaient humides et retombaient autour de son visage et de son cou en boucles très noires. Les gouttes d'eau constellaient son corps bronzé comme des perles sur l'ivoire noir. Les gemmes de sa poitrine étaient pareilles à du cinabre. Des épaules à la taille, il semblait sculpté, tant ses proportions étaient impeccables. A la taille, il était droit comme une règle en chair entre deux lignes et, enveloppé dans les poils noirs de son aine, le serpent de sa virilité reposait, aveugle, innocent et endormi. Il se tourna alors sans avoir conscience qu'on l'espionnait et cueillit une gousse sur une branche au-dessus de lui. Dans son dos, la colonne vertébrale et les côtes coulaient sous la peau comme un fleuve sous l'ivoire.

Djalasil s'enfuit.

— J'ai été marquée par ce que tu m'as dit de ces jeunes gens, dit Djalasil à la servante la plus âgée. Celui qui, m'as-tu dit, a raconté la vie de leur maître... que ta sœur le mande auprès de moi au coucher du soleil. Je voudrais aussi entendre cette histoire.

— Comme le voudra ma dame, dit la femme, gonflée d'importance en voyant que ses louanges étaient aussi influentes.

Mais sa maîtresse parut alors aussitôt malade. Elle pâlit et trembla. Néanmoins, elle se baigna et se fit peigner avec du bois de santal. Elle se mit de la malachite sur les paupières et trempa ses ongles dans une laque rosée : ayant vu un homme nu, elle revêtit pour lui une robe semblable à une aile de papillon.

Joreb pénétra dans une pièce de la maison aux yeux verts. Elle donnait sur un jardin où poussaient des vignes et des rosiers, ainsi que des lilas, mais de manière plus complexe que dans le reste de l'oasis. Les fleurs et d'autres arômes rendaient l'air suave.

Sur un divan était assise la maîtresse des lieux, légèrement détournée, paraissant lire un livre à la couverture en jade fin.

— Ma dame, dit Joreb, moi et mes compagnons te remercions pour ta générosité, les repas de tes cuisines et la libéralité de ton eau. Que puis-je faire en retour ?

Djalasil déposa son livre, comme à contrecœur... car elle garda les yeux posés dessus.

— J'aimerais entendre parler de ta philosophie.

A son invitation, Joreb s'assit donc sur le divan qui lui faisait face et se mit à parler de tout ce que sa foi imposait. Il se montra tout à fait éloquent et, d'ailleurs, ayant affaire à une femme à la fois arrogante et timide, il manifesta tout le tact et toute la douceur indispensables. Mais il l'enjôla aussi par ses mots ; il s'efforça de pénétrer son cœur de la lumière de son enseignement. Car, comme bon nombre de ceux qui ont trouvé l'unique clé véritable de la vie, il désirait la donner au monde entier.

Tout en parlant, il put se réjouir de voir Djalasil réagir favorablement. Elle commença à le regarder, d'un air d'abord hésitant, puis interrogateur et enfin appuyé. Lorsqu'il faisait des allusions humoristiques, elle lâchait un délicieux petit rire enfantin. Lorsqu'il discourait d'aspects plus ténébreux, elle se rembrunissait. Deux ou trois fois, ses yeux s'emplirent de larmes, Joreb crut l'avoir émue, ce qui était exact, et ainsi lui avoir apporté de l'aide... ce qui était inexact. Malheureusement, tandis qu'il la poussait de manière aussi enjôleuse en s'imaginant la conduire vers la conscience, il se haussait à de telles hauteurs qu'elle avait l'impression qu'il avait découvert en elle quelque chose qui le charmait. Sa clarté et son éclat paraissaient jaillir en étincelles de la même source sauvage grâce à laquelle elle était illuminée. Un entrelacs d'énergies se tissa entre eux tel un filet enflammé. Djalasil put alors affronter son regard, fondre ses yeux aux siens sans peur mais avec une terrible excitation. Cependant, frappée par les vertus de son esprit et de son âme, elle voyait qu'il n'était pas uniquement beau de sa personne, un objet de désir, mais admirable en tant que tuteur face à son ignorance. Bref, elle tomba totalement amoureuse de lui. Mais en attendant, le matin s'en fut, midi passa au zénith, l'après-midi s'installa et Joreb, malgré force fruits, confiseries et vins, commença à éprouver une certaine fatigue sous ce regard inexorablement affamé.

— Eh bien, ma dame, il me faut maintenant te quitter. Le jour tire à sa fin.

Aussitôt, Djalasil fut projeté de son pinacle dans un abîme glacial.

— Je t'en prie, reste et dîne avec moi. Il me faut fournir une rétribution adéquate à ta gentillesse et tes leçons. Car je les conserverai précieusement dans ma mémoire.

Sur ce, Joreb, qui, notons-le, avait été flatté par son attention et le succès qu'il avait eu auprès d'elle, sembla hésiter. Comme si, dans le carrelage du sol, il contemplait soudain une fosse cachée sous un foulard.

— Hélas, madame, la coutume de notre société veut que nous prenions toujours ensemble notre repas du soir.

C'était un mensonge. Il ne fut pas heureux de devoir le faire et il lui en voulut.

Djalasil, inconsciente de son crime mais percevant sa froideur, détourna de nouveau les yeux et dit :

— Peut-être accepteras-tu de revenir ici plus tard dans la soirée, à l'heure qui te conviendra. Tu pardonneras ma requête, je le sais. Tu auras deviné que nous avons soif de conversations éclairées.

Joreb distingua alors nettement le piège et se cabra. Il éprouva une vague colère, car il lui sembla qu'on avait joué avec lui, qu'on l'avait dupé. Ce n'était pas la vérité de la vie que désirait cette stupide femme oisive.

— Je reviendrai si tu le désires, répondit-il très froidement. Mais je ne pourrai m'attarder. Demain à l'aube, nous devons repartir, mes frères et moi.

Le cœur de Djalasil s'arrêta. Au même instant, elle sentit le mordant de son regard qu'elle ne put de nouveau affronter. Ses joues s'enflammèrent. Elle songea : « Il pense que je viens de lui faire une proposition malhonnête. » Elle détourna entièrement le visage et dit d'une voix hautaine :

— Je t'en prie. Ne te donne donc point cette peine. Pars quand tu le voudras. La servante doit-elle vous envoyer de l'argent ?

— Nous n'acceptons pas d'argent, fit Joreb d'une voix qui était un fouet.

— Oh, vous vous faites donc payer en nature ? En repas, par exemple. (Car elle était désormais suffisamment blessée pour contre-attaquer.)

— Ma dame, fit Joreb d'une voix de scorpion, je t'en prie, qu'il ne nous soit servi ni nourriture ni boisson, ce soir. Nous nous sommes trop délectés des plaisirs asservissants de la chair. Les figues des arbres et l'eau de l'étang nous suffiront et ils ne te coûteront rien.

Il la quitta sur ces paroles.

La nuit recouvrit le monde et, dans le jardin de Djalasil, les lilas et les myrtes furent gris, et chaque pétale des roses vermillon fut... noir.

« Restez éveillées », dit la nuit à de nombreuses créatures du désert, aux hiboux

spectraux, aux renards au visage de loup. « Dormez », dit à l'humanité la nuit qui vint la chercher dans ses abris de sable, près des roches et des puits, ou dans les lits aux baldaquins de soie.

— Je ne peux pas dormir, dit Djalasil. La nuit est trop agitée. Elle résonne de bruits inaudibles. Elle glisse à mon oreille des paroles que je ne puis me rappeler. La lune reste béante devant moi. Les ombres sont tellement épaisses. Sous mes paupières, les couleurs montent et se fanent. J'ai mal. Je ne puis rester tranquille. Je n'arriverai jamais à dormir.

Puis elle s'endormit malgré tout et rêva de Joreb allongé auprès d'elle, la fixant de ses yeux fluviatiles.

Elle se réveilla, pleura et ne put se rendormir.

Avant le lever du soleil, annonça la sœur cadette, les jeunes gens avaient évacué l'oasis. Lorsqu'elle était descendue chercher de l'eau à la source, toute trace d'eux avait disparu. Quel dommage ! « Ils allaient voyager dans cette direction-là », déclara la sœur aînée. C'était leur chef qui le lui avait dit. Une ville se trouvait par là, et elle devait être idéale pour eux.

— Notre maîtresse se comporte bizarrement, confia plus tard l'aînée à la cadette. Je ne sais qu'en penser. Elle se refuse à manger, elle ne boit que du vin et de l'eau. Elle reste assise, la harpe à la main, mais elle ne joue aucune musique.

A midi, lorsque le soleil fut une pique fichée du ciel dans la terre, les trois quarts de la maison succombèrent aux ronflements. Un quart, Djalasil, le voile sur la tête, franchit la porte et suivit la piste vagabonde qui se dirigeait vers la ville lointaine.

Tandis qu'elle marchait, le soleil la frappait et le sable lui brûlait les yeux. Ses pieds étaient carbonisés et elle frissonnait.

« Il faut que je le rejoigne et l'implore de me pardonner. Assurément, assurément, je lui ai fait du tort et lui ai parlé de travers. Voilà ma faute. Je dois la réparer. »

Or, depuis le début, il existait une certaine discorde entre les jeunes hommes. La plupart d'entre eux avaient apprécié leur séjour à l'oasis du vaisseau, la bonne nourriture de la maison aux yeux verts.

— Le jeûne et l'abstinence peuvent aussi enchaîner, répétaient-ils à Joreb.

Mais il était déterminé. Le souper fut évité et, à la pâleur de la fausse aurore, ils se levèrent et quittèrent les lieux.

Avant la chaleur du jour, toutefois, ils trouvèrent refuge dans un ravin près de la route, à quelques milles de l'oasis, car la discussion avait ralenti leur pas. Ici, l'un des puits boueux contrasta avec le souvenir des eaux claires de l'étang. Et ils se remirent à grommeler à l'adresse de Joreb, qui finit par perdre patience.

— Retournez-y, si vous le voulez. Mais quant à moi, je ne le ferai pas.

Ils voulurent alors savoir pour quelle raison.

Après quelques efforts de persuasion, il le leur dit.

— Cette femme, qui n'avait rien de mieux à faire, voulait jouer à l'amour avec moi. Il n'y a pas de quoi se vanter. Cela m'a embarrassé.

Les compagnons de Joreb lui jetèrent des regards curieux.

— Mais enfin, tu n'as jamais éprouvé de répugnance envers les femmes.

De même qu'une pierre ou une feuille tombe, Djalasil était arrivée en cet endroit de la piste. Elle connaissait ce ravin et s'y était dirigée, assoiffée mais sans savoir la nature de sa soif. Elle avait surpris le murmure de leur conversation et s'était alors approchée, pensant uniquement entendre la voix de Joreb, boisson à laquelle elle aspirait encore plus que l'eau.

Elle l'espionna donc une troisième fois en secret et entendit ceci :

— Les filles que j'ai connues, je ne les regrette point, mais je les avais choisies. Celle-ci me prenait pour un fruit sur l'arbre et avait tendu la main.

— Voyons, Joreb, s'écria un autre membre de la bande, était-elle si laide ?

— Certainement pas. Mais la beauté n'est pas une excuse. Elle a deux yeux vert pâle semblables à ceux d'une chatte et aucun autre trait remarquable. Mais le pire est qu'elle vous regarde avec un air de vampire affamé. Vous savez, ce genre de femme qui vous fend les os pour en extraire la moelle. (Ils éclatèrent alors de rire, tout comme lui.) Repartons donc dès que le soleil aura quitté le zénith.

— Tu trembles de peur qu'elle ne te poursuive ?

— Silence, fit Joreb en riant encore. J'en ai trop dit.

— Pas du tout, fit Djalasil, mais en s'adressant à elle-même. Il convient que tu dises tout cela pour me guérir.

Mais elle n'était pas guérie. Elle erra à travers les sables pour s'éloigner de ce lieu et finit par s'asseoir à l'ombre d'une roche solitaire.

— Joreb, dit-elle, je t'aimais, je t'aime encore. Celle que tu dis avoir rencontrée n'était pas Djalasil. Car si tu l'avais rencontrée, tu ne l'aurais point dédaignée. Tu en as rencontré une autre qui portait ma peau. Et j'ai rencontré un autre homme qui avait la peau de Joreb, qui était plus doux et plus généreux que celui-ci.

La journée avança, elle sut que les jeunes gens avaient dû quitter le ravin et elle songea à revenir sur la piste et jusque chez elle. Mais elle pensa : « Toutes les régions sont maintenant semblables, car l'amour et le bonheur n'y sont pas. »

Elle pensa : « Même s'il était resté distant, s'il était devenu mon ami, cela m'eût satisfaite.

Puis elle songea : « Non, c'est son amour que je désirais. »

Bientôt, le ciel se fit rouge, et plus rouge encore, puis il devint noir et la lune se leva.

« Qu'il fait froid, songea Djalasil. Comme le vent siffle et gémit à travers la roche. »

Finalement, elle reprit la piste à travers les ténèbres. Un glouton traversa une fois son chemin. Elle lui adressa un sourire de tristesse. « Pourquoi les dieux m'ont-ils faite femme ? Qu'est-ce qu'une bête comme cela connaît de l'amour ? »

Une fois chez elle, Djalasil dut affronter un tollé général, dont elle ne tint point compte. Elle se rendit dans sa chambre et s'y allongea dans les ténèbres. Elle ne supportait pas la moindre lampe, car ses yeux avaient été blessés par le soleil. Même dans le noir, des pétales rouges tombaient devant sa vision. Et dans ses oreilles retentissaient et gémissaient sans cesse les bruits du vent parmi les rochers, mais ils se trouvaient désormais dans sa tête ; elle ne pouvait leur échapper.

Elle aspirait à la mort, mais elle n'avait pas le courage de s'y résoudre. Elle aspirait à la vie, mais elle savait que celle-ci devait lui être refusée.

« Mes jours ne seront que ceci. Avant, je l'ignorais. (Car elle s'était rendu compte qu'elle avait toujours chéri l'espoir ténu d'un changement.) Il représente le monde et le monde s'éloigne de moi. »

Quelque part dans la nuit, elle se prit à penser, malgré les lumières et les sons incessants, qu'il viendrait une heure où son amour aussi s'éteindrait et qu'elle serait aussi froide et amère que la lune. Elle ne serait plus alors que désert, sable et cendres.

Les jours passèrent en emportant un mois ou deux sur leur dos.

Un silence s'était installé dans la maison aux yeux verts. Elle n'avait jamais été bruyante, mais elle avait été animée. Maintenant, le vieux portier boudait dans sa loge, les deux vieilles sœurs allaient et venaient lentement ou restaient assises comme deux cannes appuyées contre un mur. La plus jeune créature de la maison commençait à s'étioler. Ils ne pouvaient plus tirer d'alimentation d'une Djalasil chaude et résineuse, attachée normalement à ses tâches et distractions. Ils ne trouvaient plus en elle qu'une vieille sorcière chagrine aux yeux enfoncés dans leur orbite ; sur le front de laquelle, entre les sourcils, était soudain apparue une ride verticale ; qui marchait sans aucune légèreté ; qui avait tous les maux d'une personne ayant deux fois son âge : douleurs et pincements dans les articulations, vision floue, perception de sons inexistantes, insomnies, appétit d'oiseau. Comme elle était devenue ainsi et qu'ils ne pouvaient plus la considérer comme leur enfant, ils avaient en conséquence l'impression d'avoir également vieilli. Cela semblait s'être produit en l'espace de trois nuits. Un mauvais sort.

— Que faire ? disaient les sœurs. Si seulement sa mère était là.

Elles parlaient alors de la mère de Djalasil, qui les aidait à recouvrer leurs jeunes années. Elles mettaient Djalasil, sa maladie et sa tristesse, au placard.

Le long du jardin, les roses versaient leur sang. ,

Juste avant l'aube, la vieille sœur cadette, après les déconvenues d'un rêve, alla chercher de l'eau. En descendant dans l'oasis, elle vit une femme debout près du sanctuaire du dieu de pierre.

Cette femme était grande et d'un aspect remarquable quoique inexplicable. Car elle n'était vêtue que d'une robe grossière et ses pieds étaient nus. Pourtant, une vague de cheveux noirs jaillissait autour d'elle, brunis comme les boucles d'une impératrice. Et les longs ongles de ses mains avaient été recouverts d'une laque d'argent.

— Bon, que veux-tu donc ? dit la sœur cadette avec irritation. Si tu viens mendier, il faut que tu te rendes dans la cour de notre cuisine une heure après le lever du soleil. Peut-être aurons-nous quelques rogatons.

La femme éclata de rire. La sœur cadette, de peur, faillit lâcher sa jarre.

— Tu me prends donc pour une mendiante ?

La sœur cadette fronça les sourcils et lui jeta un regard louche. Les yeux noirs étaient aussi hautains que ceux d'un roi. Elle n'avait rien de la modestie ou du décorum passif de son sexe, cette femme.

— Qui que tu sois, bégaya la sœur cadette, je n'ai pas le temps de bavarder ici.

— Ni moi, d'ailleurs. Vois-tu ce vilain éclat à l'est ?

La sœur cadette regarda. Elle avisa les prémices de l'aube.

Lorsqu'elle se retourna pour le dire à la femme, il n'y avait plus personne, en dehors de l'antique pierre au-dessus de son autel.

— Puissent les dieux me préserver. C'était une démone ! s'exclama l'intelligente sœur cadette.

Elle cracha par terre et frotta la salive avec ses orteils, fit divers signes et psalmodia un charabia qu'elle avait dû apprendre dans son enfance.

La manifestation d'un démon dans l'oasis procura aux sœurs – et au portier, qui ne crut point à l'histoire et se gaussa généreusement – une journée bien remplie. Les vieilles femmes firent le tour de toute la maison en saupoudrant certaines herbes et en déposant çà et là un talisman. Le moindre orifice de la maison, la moindre porte, la moindre fenêtre de tourmaline furent badigeonnés de mixtures immondes. Même les vitres de la chambre de leur maîtresse furent vérifiées. (Djalasil, assise comme sourde et aveugle, ne parut point les remarquer.)

— Une bénédiction que sa mère ait été sorcière et qu'elle nous ait appris deux ou trois petites choses, se dirent-elles.

— Peuh ! s'écria le gamin en agitant sa canne.

— C'est bien d'un homme, firent-elles. Ignorons cette bête.

Tout compte fait, cette journée leur apporta bien des plaisirs innocents et, lorsque le soleil descendit à l'ouest, les sœurs se tapirent dans une salle au-dessus de la cuisine, regardant dans tous les sens par les fenêtres, prises entre une vive terreur et le contentement.

— Elle ne pourra franchir les sauvegardes si elle revient. Elle essaiera de faire un marché. D'aucune manière nous ne devons lui parler. Je me rappelle l'histoire d'une personne âgée qui avait demandé à un démon de retrouver la jeunesse. Et le démon lui avait dit : « Je te le refuse, mais tu ne vieilliras plus. » Et il l'avait tuée.

— Moi, je me rappelle l'histoire d'une femme hideuse à qui un démon avait donné une telle beauté que le monde entier tombait amoureux d'elle en la voyant, dit la sœur cadette. Même les lions et les tigres, ajouta-t-elle, toujours aussi coquine.

— Arrêtez vos jacassements, gronda le portier en dessous.

Il avait quitté la porte et était entré dans la cuisine, bien qu'il niât que ce fût à cause de la démone.

Le soleil ne tarda pas à se coucher. Le ciel brilla comme du vin dans une coupe dorée, puis pâlit comme une encre rosée dans une coupe de platine. Puis le ciel fut de la couleur de la lavande distillée et une brise fraîche courut à travers le jardin, légère comme un chat, tournant la tête de fleurs qui s'inclinaient.

— *Oh ! Oh*, regardez, là ! cria la sœur cadette.

A l'intérieur des sauvegardes, dans le jardin, se tenait la femme aux cheveux noirs, la démone, enveloppée d'un manteau sur lequel les étoiles apparaissaient exactement de la même manière que dans le ciel.

— Ouvrez votre fenêtre, dit la démone aux sœurs, mais peut-être autrement que par la parole. (Elles avaient conscience d'une musique admirable, silencieuse.)

— N'ouvrons pas la fenêtre, dit l'aînée.

Elles l'ouvrirent et se penchèrent en pépiant.

La femme leva les yeux sur elles, ses mains blanches et son visage paraissant luire et flotter sur les ténèbres qui s'amassaient, comme les fleurs blanches du jardin.

— Écoutez-moi bien, dit-elle. Vous allez me conduire sur-le-champ en présence de votre maîtresse Djalasil, qui est en cet instant allongée à se noyer dans le désespoir sur sa couche.

— Que veux-tu de cette pauvre fille ? pépièrent les deux sœurs.

— Lui donner ce que désire son cœur, répondit la démone.

— C'est un stratagème, dirent les sœurs. Il nous faut résister à ces câlineries. Nous ne devons pas bouger.

Elles se précipitèrent donc et la sœur cadette conduisit la créature démoniaque dans la maison et jusque dans la chambre de Djalasil, la sœur aînée les précédant pour annoncer la nouvelle arrivante.

Djalasil était allongée comme prédit, s'agitant sur son divan, en proie à une forte fièvre.

— Ma dame, dit la sœur aînée, quelqu'un est venu te réconforter.

La femme aux cheveux de nuit et aux yeux royaux entra dans la pièce. Là où elle se tenait, la lueur des étoiles et le clair de lune semblaient se fondre en un rideau de cristal.

— Sortez. Disparaissez.

Les sœurs sortirent et disparurent. Elles descendirent dans la cuisine pour rejoindre le portier et se tapir parmi les marmites en marmonnant et en faisant cliqueter leurs amulettes.

La femme se tenait dans son rideau de cristal et fit signe à Djalasil à travers toutes les collines de l'oubli.

— Retourne à la terre, dit Ajrarn. (Il pouvait prendre n'importe quelle forme : il avait choisi celle-ci.) Viens ici, cœur vaguant et claudiquant. Ne me rends pas impatient en me faisant attendre.

L'essence de Djalasil sembla alors l'emplir comme de l'eau. Elle déborda de ses yeux et, lorsqu'elle les ouvrit, elle vit ; de ses oreilles, et elle entendit clairement. Elle s'assit sur sa couche, les yeux fixes, sans savoir où elle avait été, où elle était revenue, qui était là avec elle, et elle se rappelait à peine qui elle était, d'ailleurs.

— Djalasil, dit Ajrarn avec la voix de la femme.

Djalasil se rappela toute chose. Son visage devint un foulard de douleur.

— Oui, dit le Démon d'un air songeur en la regardant. Ce sont là les vraies leçons de l'amour : la désespérance, l'angoisse, la tristesse. Les as-tu bien apprises, Yeux-Verts ?

Djalasil ne pouvait parler. Elle gémit. Mille discours, dix mille chants, habitaient cette note.

— Fort bien, quelle récompense estimes-tu devoir recevoir pour être devenue une telle érudite en cette école ?

Elle put alors répondre. Elle pleura.

— Il n'éprouvera jamais d'amour pour moi et je n'aime que lui, à tout jamais. Il est tout ce que je désire et tout ce que je ne puis avoir. Ma souffrance ne faiblit point. Elle me dévore. Je suis empoisonnée. Si seulement il m'avait aimée !

— Il le fera.

Un silence. Puis :

— Ne te moque point de moi, dit-elle.

Pourtant ses yeux brûlaient soudain. Ajrarn, même sous son déguisement, était ce qu'il était. Elle le crut. Nul n'eût pu douter, qui l'eût entendu répondre de cette voix magnifique et stupéfiante.

— Il est en toi une magie, le legs de ta mère. J'ai élaboré pour toi un sort qui, une fois jeté, te ramènera cet homme, comme un chien est attiré par une chienne. Les reins, le cœur, l'esprit et la chair... tout cela t'appartiendra : tu tiendras Joreb en laisse.

Djalasil haleta. Ses dernières forces semblèrent la quitter dans ce souffle. Sa tête s'abaissa comme celle d'une fleur qui va tomber.

— Donne-moi cela, si tu le peux. En retour, que voudras-tu ? Désires-tu mon âme ? Elle t'appartient.

— Ton âme. Trouve le moyen de la mettre dans une cassette commode, je l'emporterai.

— Et ensuite ?

— T'aider est un paiement en soi.

— Oui, dit Djalasil. (Son état d'exaltation était tel qu'elle voyait davantage que par les yeux.) C'est un acte mauvais que de suborner la volonté d'autrui. Et tu es le Mal, n'est-ce pas ?

La femme n'émit aucun commentaire. Elle se contenta de dire :

— Je vais te donner le sort qui te permettra d'obtenir ce que désire ton cœur.

Djalasil attendit avec méfiance, pâle et sévère.

— Descends dans ton jardin. Cherches-y l'ultime rose de la saison. Coupes-en la tige. Entaille-toi un doigt de la main gauche. Donne ton sang à la rose et qu'elle le boive. Prononce ces paroles : « Il n'existe en Joreb aucun amour pour Djalasil. Crois donc en l'amour de Joreb pour Djalasil. »

Un nouveau silence.

— Est-ce tout ? demanda Djalasil.

— Que voudrais-tu de plus ? Emporte la rose dans ta chambre. Pose-la sur ton oreiller. Tu verras un changement. Dans sept jours, il sera à ta porte.

— Et en supposant que tu aies menti ?

— Tu ne crois pas que je mente. Répète ce sort. Assurons-nous que tu as bien compris.

— L'ultime rose du jardin. La couper et m'entailer un doigt de la main gauche. Donner mon sang à boire à la rose. Dire : « Il n'existe en Joreb aucun amour pour Djalasil. Crois donc en l'amour de Joreb pour Djalasil. »

La fièvre l'avait abandonnée. Elle ajouta d'une voix macabre :

— Oui, tu ne mens point.

Mais elle était seule dans sa chambre.

Bientôt, Djalasil quitta la pièce. Elle descendit dans son jardin comme un fantôme. Le ciel était sombre, la lune dans un nuage. Elle repéra la rose, non pas grâce à sa forme ou sa couleur, mais grâce à son parfum. Elle coupa une chose, puis l'autre. Elle donna à la rose tout le breuvage du poison de l'amour. Elle prononça les paroles.

Elle retourna à son lit et posa la rose sur son oreiller. Elle plongea dans le sommeil et s'y enfouit, puis se réveilla avec le soleil. Et sur l'oreiller reposait la rose, qui n'était pas fanée mais noire comme un charbon.

Là où il le pouvait, il courait ; là où le terrain rendait sa vitesse impossible, il avançait à grands pas. Tout en marchant, il rejetait la tête en arrière et chantait, ou sifflait en couvrant les notes stipuleuses du vent du désert. Même de nuit, tant qu'il le pouvait, il avançait. Les animaux de l'étendue sauvage s'enfuyaient ou s'échappaient devant lui. Lorsqu'il s'étirait, épuisé, sur la cendre du sable, il rêvait d'elle. Les dunes devinrent le corps de la femme, la fine poussière coulait argentée entre ses doigts, pareille à ses cheveux. Dans les puits, il voyait ses yeux, endormis, éveillés. « Là où il le pouvait, il courait. »

Il était passé dans une ville... un tas de bâtisses... où lui et sa bande avaient fait halte. Il y avait eu des défections. Certains avaient faibli, succombant aux ruses de la ville, aux protecteurs qui les avaient reçus, nourris et noyés dans les boissons fortes, exploitant leurs capacités comme s'ils étaient des magiciens des rues. Les autres, aux opinions trop rigides, s'étaient opposés aux prêtres du lieu, avaient eu droit à la lapidation et avaient dû s'enfuir. Joreb avait vaqué à ses occupations normales. Il guérissait, il s'adressait aux foules des marchés. Il ne parlait point contre le temple de la ville, qui était moins corrompu que bien d'autres. Il résista aux séductions, aux querelles, aux fuites. Par l'enseignement, l'on n'imposait point l'assistance. Il voulait voir s'il était possible de reconstruire l'union de ses compagnons. Quant à lui, il se refusait à nier (car la négation était elle-même un piège) qu'il n'était plus léger mais uniquement agité. Il éprouvait sans cesse un curieux inconfort, comme s'il avait laissé inachevé quelque acte vital. Posant les mains sur les épaules d'un vieillard pour le soulager de ses rhumatismes, Joreb aperçut le caractère terriblement impressionnant d'un monde dont toutes les beautés, les laideurs, les joies, les triomphes et les maladies étaient l'œuvre du mensonge. Rien n'était réel et, pour cette raison même, l'illusion s'était transformée en granit pour falsifier d'autant mieux ce qui n'était point. Déplacer ces blocs de granit, tels que la maladie ou la douleur, était simple... mais alors l'abysse informe se révélait à ses pieds. Comme le vieillard redressait les bras en criant qu'il ressentait la chaleur, puis que sa souffrance l'avait abandonné, Djalasil connut un instant toute la terreur de quelqu'un qui se trouve à la dérive dans un espace incommensurable. « J'ai été un enfant qui joue avec le feu, dit une voix en lui. Maintenant que je vois qu'il brûle, comment oserais-je encore jouer avec ? »

Mais il demeura dans la ville, dans ses faubourgs, là où était cousu l'ourlet du désert. Le sable dérivait dans son domicile, qui était une bâche accrochée au bout d'une ruelle.

Petit à petit, certains des nomades revinrent vers lui, accompagnés par les pauvres, les malades et les enfants qui venaient quotidiennement s'asseoir sur le sol sablonneux sous la bâche. « Vite, hâtons-nous de reprendre notre vie errante. » Être statique n'était jamais sage. Les toiles d'araignées s'attachaient aux murs immobiles. Les hommes devaient voyager, car dans le mouvement se trouvait la semence ou du moins le symbole du progrès.

Mais alors, durant la nuit, la nuit de la bâche qui n'avait pas d'étoiles, quelque chose lui caressa doucement l'oreille, comme un pétale, un phalène. Il se leva d'un bond et sentit une chaîne dorée fixée à son âme par des rivets en acier.

C'est ainsi que l'illusion manifesta à son tour tout son pouvoir terrible et consolateur. Le granit était immuable. L'abysse, d'où n'importe quoi pouvait être appelé, s'évapora.

Il était heureux. Il était enivré par ce soulagement. Impuissant, Joreb, l'étudiant de Dathandja, lança un grand cri qui fit trembler la ruelle.

Il quitta la ville avant l'aube, sans parler à quiconque de son dessein, en étant lui-même à peine conscient.

Quelque part, comme il avançait rapidement, sous le miroir brûlant du soleil, il s'aperçut que c'était l'amour qui le poussait, le tirait, le propulsait. Elle, la femme dans la maison aux yeux de tourmaline, elle qui avait des cheveux de satin transparent. Il n'avait aucune idée de ce qui se trouvait après cet acte qui devait être la possession. Il l'avait vu dans ses yeux... non pas une faim, mais un appel, un désir... qui devaient refléter l'image dans les siens. Pour cette même cause il s'était détourné d'elle, l'avait chassée de son cerveau, l'avait exilée. Mais en vain. Elle s'était attachée sous son crâne.

L'amour était la clé de toute chose.

L'illusion était de granit, une montagne immuable.

Là où il le pouvait, il courait et filait.

Le septième jour, la rose noire s'émietta en suie. Il y eut un coup bruyant au portail. Dans sa chambre, Djalasil, dans une robe colorée, les cheveux peignés avec du bois de santal, de la pâte de malachite sur les paupières, resta assise à attendre.

Il pénétra dans son appartement comme un orage, une flamme noire, énergie masculine, et les vieilles femmes le laissèrent monter seul, comme si elles étaient au courant.

Elles rampèrent jusqu'à leur cuisine, comme si elles étaient totalement au courant.

— Te voici, dit-elle.

Il la vit, il vit qu'elle avait été dévastée par un besoin brutal. Il l'aima pour sa souffrance et sa pâleur, ses yeux verts, sa faim.

— Djalasil, dit-il.

Il s'approcha d'elle et la releva. Ses mains, qui en avaient guéri plus d'un et apaisé bien davantage, qui n'étaient pas étrangères aux peaux limpides des femmes, la serrèrent contre lui. Il l'enlaça, l'encercla. Il posa sa tête sur son bras et l'embrasa. Ses cheveux glissèrent sur ses poignets. Le contact de sa chevelure, de son corps contre son corps, le poulx de sa gorge, la fraîcheur de sa bouche, brisèrent les portes secrètes d'une sagesse dont il n'avait jamais rêvé. L'ayant à lui, il se posséderait. Elle était la clé. La montagne devait fracasser le firmament, ils en chevaucheraient les crêtes.

Il leva son visage pour la regarder. Ses yeux aussi étaient pâles et lointains. Peu lui importait. Il prononça toutes les paroles d'amour que le poète en lui, et dans tous les êtres humains, savait prononcer. Ils s'allongèrent sur son lit. Son aspiration pour lui, sa soif qui la torturait, palpables comme la soie, avaient refait la couche.

Il prit sa virginité avec la douceur et la prudence de l'amour, et avec la violence glorieuse de l'amour. Ils chevauchèrent les airs, fendirent le feu et les eaux, sombrèrent dans la proximité de la terre.

Lorsque ce fut terminé, dans le miel pareil à la mort des suites du plaisir, il la regarda penchée au-dessus de lui.

— Trop tard, dit Djalasil. Mon cœur est mort des blessures que tu lui as infligées. Si tu m'avais désirée dès le début, ah... que n'aurions-nous connu ! Le soleil et la lune, la terre et le ciel. Les étoiles seraient tombées. Mais j'ai trop souvent rêvé de toi. Tu n'es qu'une ombre et cette ombre n'est venue à moi non pas par amour, mais par un sort immonde de la démonie, qui hait tous les hommes et toutes les femmes. J'ai trop souffert et trop donné pour te posséder.

Il vit alors ses yeux tels qu'ils étaient, cruels et vides, ne désirant plus rien.

— Toi, dit-elle, toi. Tu aurais pu m'apporter le meilleur du monde et moi ; peut-être, j'aurais pu te donner un certain réconfort. Mais il est trop tard, tu es une ombre, tu es le jouet et le stratagème du démon. Joreb m'aime. Joreb me désire. Je ne crois donc plus en l'amour ni au désir de Joreb. Peut-être est-ce ma faute. J'ai fait de toi un dieu. Tu n'es qu'un homme.

Et de sous l'oreiller elle sortit le couteau avec lequel elle avait coupé la rose. Lui, tel un sacrifié enchaîné dans l'or, ne sentit que la montagne de granit posée sur lui, qui ne bougeait ni ne bouge.

— Dans ma chambre, dit-elle au portier, tu trouveras un homme mort avec une dague dans la gorge.

Le portier baissa le regard, comme s'il n'était que maussade.

Djalasil descendit à l'oasis. Au-dessus, le vaisseau de sel scintillait au soleil, et l'eau de l'étang brillait chaudement en dessous.

Elle ôta sa ceinture de galon vert, la noua à un acacia et s'y pendit.

Tout le jour, elle resta pendue à sa branche, et jusqu'au midi éclatant. Mais dans l'après-midi l'ombre vint la revêtir, la recouvrant d'un manteau blanc, lui bandant les yeux. A la fin, chaque trace de couleur se fondit dans le sol. Et la nuit recouvrit toute chose, noire comme une rose.

Mortelle, Atmeh vécut longtemps. Prophétesse et guérisseuse, elle habita de nombreuses années de sa vieillesse dans un temple au flanc d'une montagne.

Pourtant, elle ne finit point ses jours en ce lieu, mais dans un autre.

LES JOUEURS

Lorsque la marmite en cuivre de la femme se transforma en grenouille, elle n'en crut pas ses yeux.

Mais elle était bien là, tapie dans l'âtre, coassant et rotant à son adresse, gros amphibien cuivré dans lequel il ne serait manifestement plus possible de faire bouillir son potage. Elle dut donc croire, non pas ses yeux, mais le sentiment d'injustice et de déconvenue qui l'envahit. Avait-elle jamais connu la chance ? Non. Rien d'étonnant donc à ce que l'unique objet précieux de son foyer fût détruit.

— Fiche le camp ! s'exclama-t-elle alors en la menaçant avec un balai. Fiche le camp, espèce de grenouille-marmite.

Elle la chassa hors de la maison et dans la rue du village.

Hormis cet incident, la soirée fut paisible. A l'ouest, le ciel brûlait et fumait encore un peu, mais sur le haut des collines les étoiles se tenaient par petits groupes, comme si elles attendaient quelqu'un.

La grenouille détala dans la rue.

— Peut-être ai-je rêvé. (Mais en regardant par-dessus son épaule elle vit que l'âtre était vide.) Se peut-il que j'aie encore offensé les dieux ?

Elle en était venue à la conclusion que soit les dieux la haïssaient tout particulièrement, soit, puisqu'elle se jugeait indigne d'une telle attention, ils étaient endormis. Mariée durant sa quinzième année, son premier époux avait péri un mois plus tard, massacré par un lion dans les collines. Son fils, mort-né, l'avait blessée et laissée stérile ; lorsqu'elle s'était remariée à un homme qu'elle n'aimait pas autant, elle avait été répudiée au bout de trois ans, indigne de sa semence. La dernière de ses parentes, une tante, l'avait hébergée. La tante n'avait pas tardé à tomber malade. A sa mort, la maison de deux pièces était devenue la propriété de la nièce. Mais elle avait alors atteint l'âge moyen, elle avait perdu sa beauté et tout le monde considérait qu'elle avait le mauvais œil. Car rien de ce qu'elle faisait ou possédait ne prospérait... même ses vaches mouraient et les herbes de son jardin étaient amères. Les hommes du village l'évitaient et les femmes, qui lui donnaient parfois l'heure, l'appelaient toujours *Déveine* en écartant leurs enfants, de peur qu'elle ne les infecte par son passage.

Sur les collines, deux feux de bergers avaient fleuri. (Déveine les observa un moment ; jadis, les jeunes bergers l'admiraient.) Elle se retourna vers sa maison, pour aller chercher l'autre marmite mal en point qui donnait un mauvais goût à la nourriture.

Elle était en train de la nettoyer lorsque se produisit le second événement. Il fut annoncé par un bruit léger, semblable au son que produit la corde d'une harpe et, lorsqu'elle leva la tête, elle vit qu'une fleur avait surgi parmi les dalles de l'âtre. Peut-être une graine s'y était-elle logée et le feu l'avait-il ranimée, mais cela avait été bien rapide. C'était un lotus et, sous son regard, les pétales se déplièrent pour former une coupe de

peau florale extrêmement fine à travers laquelle le feu brillait comme à travers l'albâtre.

Le troisième événement suivit instantanément le second.

Déveine entendit des aboiements et des grondements de colère dans la rue.

Elle se leva aussitôt et se dirigea jusqu'à la porte.

« Cette grenouille-marmite a fait des siennes. On doit soupçonner qu'elle m'appartient, m'accuser de sorcellerie et l'on va me mettre à l'amende. » (Quelque chose de similaire s'était déjà produit un an auparavant, lorsqu'une chèvre, ayant mangé une pomme volée à Déveine, avait donné du mauvais lait pendant trois jours.)

Plusieurs des villageois se tenaient dans la rue. La lumière des lampes issue des portes et des fenêtres révélait deux personnages près du puits, sous le cannelier.

« Oui, ce sont certainement des mendiants, se dit Déveine. (Le village chassait tous les itinérants, à moins qu'ils ne puissent faire la preuve de leur valeur.) Qu'ils sont jeunes : un garçon et une fille. Qu'elle est mince, et lasse... elle s'appuie sur lui et il la soutient. »

Déveine ressentit alors un malaise intérieur, une envie et d'autres émotions moins traduisibles. « J'aurais pu avoir un tel soutien, si ma vie avait été autre. Mais qui y a-t-il désormais quand je suis lasse ? » Elle repoussa ses tremblotements et songea : « Si je les suis quand ils auront quitté le village, je suppose que personne n'aura besoin de savoir ce que je leur donnerai. Je peux me passer d'une miche de pain, d'une poignée de dattes et d'un peu de lait caillé... Il faudra que je les avertisse que ce que je leur donne risque d'avoir le mauvais œil, quoique, dans le passé, quand j'ai fait cela, je ne croie pas avoir fait trop de mal. »

Aussi Déveine rentra-t-elle chez elle et commença à rassembler la nourriture. Pendant ce temps-là, l'altercation dans la rue se termina, les chiens sentirent les pieds de leurs maîtres et se turent prudemment, et la femme put alors entendre un léger grattement à sa porte ouverte.

Elle éprouva un choc. Car, sur le seuil, se tenaient les deux mendiants. Et ce n'étaient pas un jeune homme et une jeune femme, mais un très vieil homme, maigre et penché comme une branche en hiver, et celle qui s'appuyait sur lui semblait encore plus âgée que lui d'un siècle ou davantage.

Un spasme de pitié étreignit le cœur de Déveine. Elle prit le ballot de nourriture et d'autres objets et s'avança.

— Tenez, prenez ces provisions. On dit que je suis maudite, alors vous avez intérêt à prononcer une bénédiction avant de manger. Mais je pense qu'un peu de mon pain maudit a plus de valeur que pas de pain du tout.

Le vieillard lui sourit. Ce sourire parut surgir de sa cape dépenaillée, de son visage rocailleux, et la frappa si fort qu'elle faillit tomber en arrière. Au même moment, la vieille femme qu'il tenait contre lui ouvrit les yeux.

Et, oh... ces yeux, ces yeux ! Ils étaient le ciel au printemps à midi, et la nuit estivale, ils étaient les mers qui cachent des royaumes, ils étaient des saphirs et les fleurs saphir des vignes et des montagnes, et aussi la couleur des montagnes dans le lointain, et toute la terre ainsi que peut la voir l'oiseau en vol... si bleus, oui, ils étaient si *bleus* qu'ils cachaient la lumière.

— Ma dame, dit la femme, seigneur...

— Permits-nous d'entrer, dit-il. Le village ne te punira point pour cela.

— Que les mouches envahissent ce village et qu'il soit damné. Sont-ils si bêtes, ces lourdauds ? Oui, et je l'ai toujours pensé. Entrez et soyez les bienvenus. Je n'ai rien qui soit digne de vous, mais puisque vous êtes ici cela conviendra peut-être.

Elle s'écarta vivement, s'agenouilla sur le sol et baissa la tête.

Le couple d'anciens pénétra dans la pièce. Avec eux entra un parfum léger, agréable, que l'on n'associe pas généralement avec les corps antiques et affamés...

Lorsque Déveine releva les yeux, ils s'étaient assis sur son grand fauteuil devant la cheminée. Ils étaient tellement nouveaux et maigres, tellement ratatinés, qu'ils y tenaient tous deux.

Déveine s'approcha alors à genoux et leur offrit du lait et du miel, puis elle mit de la nourriture sur la table.

— Ceci doit être bien fatigant pour tes genoux, dit le vieillard. Ne préférerais-tu pas te relever ?

— Je sais que vous ne me demandez pas de m'agenouiller, dit Déveine, et je ne fais pas de platitude devant vous. C'est ma pénitence.

Lorsque la table fut prête, elle l'approcha et ajouta à ce qu'elle y avait mis un pichet de bière.

— Aucun mal ne peut vous toucher à travers ma piètre malédiction.

La vieillarde parla.

— Mais nous ne demandons rien. Je n'ai besoin que de repos... et tu me l'as donné.

Sa voix était frêle.

Déveine la dévisagea et, pour la première fois, sembla intriguée. Les yeux, les manières de Déveine demandaient : « Comment se peut-il que tu aies besoin de *quoi que ce soit*, étant qui tu es ? »

— N'aie pas peur, dit la vieille. Je suis proche de la mort.

Déveine haleta. Elle lâcha :

— Mais les dieux peuvent-ils mourir ?

La vieille femme eut un petit sourire fragile.

— Je ne suis pas une déesse. Non, je suis mortelle, tout comme toi. Et, comme pour toi, la mort ne sera rien pour moi. Car, toi et moi, étant de la même race, possédons une âme et vivons donc éternellement.

Déveine resta bouche bée devant elle. Puis elle baissa les yeux. Cette unique existence de Déveine avait été suffisamment malheureuse pour qu'elle eût perdu tout espoir, et peut-être toute désir, de vie éternelle.

Le vieillard reprit alors la parole.

— Ma compagne est restée longtemps prêtresse, isolée sur une montagne. Mais elle a un oncle, plus âgé qu'elle encore, qui est venu lui rendre visite pour lui apporter une nouvelle. Et elle a entrepris ce dernier voyage.

— Je suis mortelle, répéta la vieillard dans un chuchotement ensommeillé, comme celui d'une enfant. Il convient que je meure là où sont les mortels. (Puis elle reposa son magnifique regard bleu sur Déveine.) Je m'appelle Atmeh.

— Ma dame... je n'ai d'autre nom que celui qu'on me donne : Déveine. Je t'en prie, ne l'utilise pas.

— Je ne le ferai pas, dit Atmeh.

Elle ferma les yeux. Elle semblait paisible, appuyée sur le vieux, qui la soutenait si fortement, malgré sa propre fragilité.

— Non, nous l'appellerons Grenouille, dit-il. Car elle vient de perdre sa meilleure marmite.

Déveine, ou Grenouille, éclata alors de joie.

— Alors, seigneur... cela était donc ton œuvre ?

— Oui, fit-il modestement. Moi, certains m'appellent Oluru. Mais j'ai un autre nom. C'est l'autre nom qui transforme les marmites en grenouilles.

— Eh bien, dit Déveine-ou-Grenouille, puisque c'était ton œuvre, je l'accepte, ainsi que la grenouille, si elle veut bien revenir.

Soudain, il n'y eut plus aucune retenue ni crainte des dieux dans la pièce. Il n'y avait plus que respect et concorde. On mangea la nourriture, la bière circula entre les vieillards et l'hôtesse ; elle avait un goût de raisin exceptionnel, et les assiettes ne purent se vider et les jales restèrent pleines. Le feu n'avait pas besoin d'être surveillé, ni la lampe, dont la lumière éclairait comme neuf. Une fois ou deux, en regardant autour d'elle, Déveine-ou-Grenouille sembla apercevoir un poli et un éclat précieux sur ses biens, qui étaient bien plus abondants qu'elle n'en avait le souvenir. Elle sentait en elle-même une telle légèreté et une telle étincelle qu'elle dit :

— Je me rappelle soudain que l'on me donnait le nom de Line. Car j'avais de très jolis

cheveux quand j'étais petite fille.

— Line, mon cœur, passe-moi le pichet de bière, dit le vieil Oluru.

Bien plus tard, la lampe et le feu rosirent et roussirent ; dans cette chaude quiétude rassurante de la maison, Line entendit un rossignol chanter dans la chaume de son toit. La beauté de sa voix lui fit monter les larmes aux yeux, mais aucune douleur n'enfonça ses griffes dans son cœur.

De sa cape, Oluru sortit une sorte de lyre, instrument grossier et grinçant dont il commença à tirer une musique d'or et d'argent. Le rossignol, enchanté, se posa sur l'appui d'une fenêtre pour faire une sérénade à la lyre.

Puis le rossignol entra dans la maison en volant. Petit piaf brun, il se percha sur le fauteuil en bois et se mit à pépier, à gazouiller et à carillonner, emplissant la pièce de clochettes et d'étoiles.

— Il y a longtemps, très longtemps, dit le vieil Oluru, lorsque les dieux étaient à demi éveillés et fabriquaient des êtres, ils façonnèrent de nombreux animaux et maintes créatures. En dernier, ils firent un oiseau d'une beauté si exquise que les autres oiseaux, les paons et les canaris, les ibis, les cygnes et les colombes, le prirent en bisque de jalousie. (Car les inventions des dieux sont notoires par leurs erreurs.) Partout, l'on évitait ou brocardait l'oiseau. Il dut se cacher le jour et vivre la nuit, solitaire. Au bout d'un certain temps, cependant, la lune remarqua le banni et s'écria :

— Oh, que tu es beau !

— Chut, l'implora l'oiseau. Ne me trahis point. Je voudrais que tu brûles ma splendeur de tes froids rayons blancs.

— Cela est impossible, répondit la lune. La beauté ne peut être détruite, mais uniquement transposée.

Au même instant, toutes les plumes peintes disparurent de l'oiseau, il était banal et brun sur sa branche. Mais lorsqu'il ouvrit son bec pour remercier la lune, il en jaillit un flot de mélodie qui força la terre à reprendre son souffle. Ce qu'elle fait toujours.

Lorsque le feu fut rouge comme l'écarlate d'un roi, le rossignol s'endormit sur le dossier du fauteuil et la lune vint en personne à la fenêtre. Oluru chanta alors doucement cela, à l'intention de l'ancienne prêtresse, et Line l'entendit :

Mon amour, ma lune constante, dans ta lumière

Je vois l'autre lune changeante grimper dans les hauteurs

Du ciel et je sais que nous resterons longtemps cachés

Dans ces lointains avens de la nuit illuminée par la

[lune.

La vieille femme murmura alors :

— Bien-aimé, ce n'est pas honnête de ta part. N'oublie pas que ce n'est qu'une forme ridicule que tu as prise pour être assorti à la mienne. Ce n'est pas honnête de ta part.

— Et de toute chose, bien-aimée. Peut-être même de la lune. En passant la nuit au-dessus du miroir d'un lac, elle peut se regarder avec vanité.

Au bout de quelques instants, Atmeh dit d'une voix si ténue que Line distingua à peine ses paroles :

— Ce sera bientôt. Partons. Je ne dois point assombrir cette accueillante demeure.

Line déclara alors d'une voix résolue :

— Ma dame, s'il est exact que ta dernière heure est bientôt arrivée, penses-tu que je pourrais te laisser partir pour mourir parmi les collines ?

A travers le rose et l'écarlate, les distances saphir de ces yeux jetèrent leur dernier regard sur un visage mortel.

— Je le sais. Mais quelqu'un va venir à ma rencontre sur la route. Il ne doit pas entrer ici, crois-moi.

A ces paroles, Line sentit le froid ramper sur elle. Sans savoir pourquoi, elle acquiesça.

Le vieillard se leva. Il se pencha et souleva la vieille femme entre ses bras. L'on ne pouvait comprendre comment il pouvait le faire, et avec une telle aisance. Mais le petit crâne dans la capuche usée reposait sur l'épaule de l'homme, ses cheveux clairsemés étaient sur sa poitrine ; il baissa la tête et l'embrassa. Puis il regarda Line avec un large sourire de renard malicieux.

— Je perçois une folie en toi, Cheveux-de-Lin. Une folie qui voit ce qu'il faut. Suis-nous donc. Mais, pour ta santé mentale, et puisque les paniers débordent, ne t'approche pas.

C'est ainsi qu'ils quittèrent sa maison et empruntèrent la rue du village. Aucune lampe n'y brillait. Au-dessus, les feux des bergers étaient éteints et, plus haut encore, les étoiles et la lune se masquèrent.

Déveine-Line hésita sur le pas de sa porte. Mais sa compassion se fit alors fragile, car cette nuit n'était pas comme les autres. Restant en arrière ainsi qu'il lui avait été demandé, elle suivit tout de même le vieillard qui tenait la vieille femme dans ses bras.

Au bout d'environ un mille, le chemin de chèvres arrivait sur la croupe d'une colline et butait contre un arbre. Là, un personnage sortit de la nuit. Lui aussi était vêtu comme un mendiant, d'étranges haillons jaunâtres apparents même dans les ténèbres. Sa tête avait été rasée et il s'appuyait sur une crosse pourrissante.

— Salutations, non-parent, dit-il au vieillard. Est-ce là ma non-nièce que tu portes ?

L'heure est donc arrivée.

— Prends garde, il marche derrière moi une femme qui a eu une telle vie qu'elle te crachera dans les yeux si elle vient à se douter de ton nom.

— Mais vous avez joué avec elle, vous deux. Le matin venu, je pense qu'elle me louera.

Cet étrange échange terminé, ils partirent ensemble pour plonger dans le creux de l'autre côté de la colline. Ils s'arrêtèrent alors et Line, obéissant à l'avertissement du vieil Oluru, s'allongea sur l'éminence pour les regarder de loin.

Rapidement, sa peau devint moite, elle s'agita et eut peur, bien qu'elle n'en pût découvrir la raison. Alors, comme brisé par un tremblement de terre, le sol lui-même, dans ce creux, s'ouvrit brutalement comme une porte colossale.

Sortant des ténèbres pour entrer dans les ténèbres, apparut un homme noir comme la nuit vêtu d'une robe blanche comme la lune.

Line dissimula son visage dans le gazon. Si elle avait supposé que les dieux pussent l'écouter, elle eût prié. Car elle savait parfaitement qui se tenait maintenant à moins de soixante-dix pas de l'endroit où elle se trouvait. C'était le Roi La Mort.

Rien ne se fit entendre, hormis le vent qui soufflait parfois par-dessus la colline. La compagnie dans le creux ne parla point, ou bien une espèce de mur s'était élevé entre leurs voix et son esprit. La curiosité força Line à regarder encore.

Au même moment, la lune découvrit aussi sa face pour regarder.

C'était La Mort qui la tenait maintenant, cette frêle femme mortelle qui n'était plus qu'un bâton. Elle avait mis un bras autour de son cou, comme par amour et assurément en toute confiance. Il porta une coupe à ses lèvres : elle était en os. Elle but.

Line regardait fixement. La plus étrange des images lui emplit le cerveau, si vive qu'un instant elle cacha la scène mystérieuse. Elle vit un jeune homme allongé au flanc de la même colline. Un lion l'avait mutilé tandis qu'il gardait son troupeau. Les villageois l'appelaient mais, dans son agonie, il ne les entendait point. Alors se pencha sur lui un homme, un homme qui était La Mort, et le mari de Line se saisit du manteau de La Mort. La Mort annonça :

— Cela est sûr, tu ne vivras pas assez longtemps pour la revoir.

Puis il souleva le mourant et lui donna à boire dans la coupe en os et l'agonie quitta le visage de son mari. Il fit d'un air songeur et triste :

— Mais, tu viens de me donner à boire de la bière qu'elle brasse elle-même. Comment se peut-il... ?

Il retomba en arrière, comme endormi. C'est ainsi que les villageois le retrouvèrent, endormi dans la mort, seul sur la colline.

— La Mort qui reconforte, dit Déveine-Line.

— Et le Destin qui attriste, dit le mendiant rasé et vêtu de jaune qui venait de remonter et se tenait maintenant à son côté.

Line lui jeta un coup d'œil, puis reporta son attention plus bas. Le clair de lune faiblissait de nouveau. Elle aperçut une fille endormie couchée sur un voile de cheveux bleu nuit. Un jeune homme, tout doré à la lumière argentée, était assis, silencieux, à côté d'elle. La Mort était parti. La terre s'était refermée. Et la lune se referma elle aussi.

— Je vais t'accompagner jusqu'à ta porte, dit le mendiant en jaune. Tu sais que tu me connais, bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Mais ne crache pas sur moi. Demain, tu seras devenue la plus fervente de mes disciples.

Ils retournèrent ainsi jusqu'au village, le roi-mendiant, Le Destin et Line. Elle le remarqua à peine. Elle se sentait comme vidée, pas comme si on lui avait dérobé quelque chose, mais plutôt lavée, nettoyée. Si on lui avait demandé où elle se trouvait, elle aurait eu de la peine à répondre. Lorsqu'elle atteignit sa demeure, elle ne s'en rendit compte que parce qu'un rossignol dormait sur le fauteuil et un lotus poussait dans la cheminée.

Le Destin, l'ayant fait entrer, repartit sur la route d'un pas guilleret. Quand il atteignit le cannelier, il s'évapora et disparut.

Line s'allongea sur son lit. Elle rêva d'une vieille femme qui était morte et devenue jeune. Une heure peut-être avant le lever du soleil, elle rêva aussi qu'un chariot passait en grondant dans le ciel au-dessus de son toit. Un homme vêtu de noir et aux yeux aussi noirs que les ténèbres faisait claquer un fouet sur des dragons bleus. Quelque chose lui dit, dans son rêve même, qu'il n'était pas raisonnable de le regarder fixement, et elle enfouit son visage dans l'oreiller. Malgré tout, elle entendit les faux sur les roues du chariot qui tranchaient l'air en menus morceaux.

L'aube promettait une belle journée et Line ouvrit d'abord sa fenêtre pour laisser sortir le rossignol en visite, puis sa porte pour voir comment allait le monde.

Elle s'assit ensuite sur le seuil pour peigner ses tresses de jasmin pâle. N'ayant que quinze ans, étant déjà propriétaire (de la maison bien entretenue d'une tante défunte), étant de plus vierge et assez belle, Line ne trouva pas à redire aux regards admiratifs et aux paroles polies des jeunes gens qui remontaient lentement vers les pâturages, ou redescendaient des collines.

Line plaisait à tout le monde et l'on considérait qu'elle portait bonheur. Rien de ce qu'elle faisait ne tournait jamais mal. Ses vaches étaient fières et pleines de lait crémeux, son jardin de plantes aromatiques faisait honte à tous les autres.

Alors qu'elle lézardait au soleil, il n'était pas un membre de ce village qui sût que ses souvenirs avaient été transformés durant la nuit, ou que Line avait elle-même été entièrement transformée. Hier n'était qu'hier et, la nuit précédente, peu de choses s'étaient passées.

Ce matin-là, pourtant, il devait se produire un événement. Une énorme grenouille bien grasse remonta la rue du village en bondissant.

— Que le Destin me protège, s'écria Line en gloussant, car elle savait que le Destin l'écouterait.

Mais la grenouille cuivrée continua de bondir, passa à côté d'elle et s'écrasa lourdement dans sa cheminée. Où, en un clin d'œil, elle se changea en une marmite en cuivre ronde.

Line s'étreignit les mains de plaisir. Mais non pas de surprise. La vie avait été si douce envers elle qu'un miracle de cette nature ne pouvait être que prévisible.

Mais l'âme mortelle d'Atmeh ne pouvait connaître la mort ; et elle n'en avait pas fini avec la vie terrestre.

LA FILLE DU MAGICIEN

Le piège à papillons

La nouvelle femme du Seigneur Rathak était vêtue de satin et de chagrin. La jeune fille avait été consacrée à un temple, perspective qu'elle préférait infiniment aux exigences du mariage. Mais son père avait un jour donné un banquet et, à l'apogée de la beuverie, n'avait-il pas permis à deux ou trois hôtes choisis de percer les rideaux de la cour des femmes. L'un de ceux-là, le magicien Rathak, l'avait alors distinguée.

— Qui est cette jeune fille ? Elle est de loin la plus belle.

— C'est ma fille cadette, Shemsin. Une petite rêveuse. Je me suis persuadé de la donner au Temple des Trois Déesses. Ce n'est point chose aisée de conserver la faveur des prêtresses.

Sur ce, Rathak avait fait remarquer :

— Je t'en prie, coupe cette fleur, mais ne la jette point dans un puits. Donne quelqu'un d'autre aux Déesses. Moi, je veux celle-ci.

Tels étaient le pouvoir et l'influence du magicien, bien plus grand que tout ce que pouvait accumuler le temple, que le père de Shemsin accepta rapidement. Tous les plans précédents furent désormais jetés aux vents. Une fortune fut déversée sur la jeune fiancée. Ayant appris la futilité des protestations, elle se résigna à son sort misérable car, bien que les murmures des hommes entrassent dans la cour des femmes, seuls étaient entendus les pires ragots concernant Rathak, dont le cerveau ténébreux donnait naissance aux actes les plus noirs. Il était le familier des diables et s'était même commis avec des démons. Sa puissance temporelle procédait de la peur qu'il inspirait au roi de la ville. Ceux qui étaient ses amis, et qui lui obéissaient, prospéraient. Mais des cimetières entiers s'étaient emplis de ses ennemis. « C'est à ma tombe que je vais », songeait Shemsin. On l'habilla, on la couronna de bijoux et le cortège nuptial l'emmena jusqu'à la demeure de son fiancé.

Elle se dressait sur un promontoire rocheux à quelques milles à l'écart des murailles de la ville. Bien que les terres environnantes fussent luxuriantes, ce secteur tendait à n'être que pierres stériles. En dessous du promontoire, toutefois, des trois côtés s'étendait un marécage inexploré où fumaient perpétuellement des vapeurs comme issues d'un immense chaudron. Ainsi cerné par le marigot et les roches, le manoir du magicien n'était pas facile à atteindre, bien qu'on pût l'apercevoir de très loin dans toutes les directions. C'était une maison imposante, aux dômes de bronze rouge et d'émail noir verdâtre, dominé du côté nord par un inquiétant donjon de cuivre.

Le cortège arriva et sinua sur une route rocheuse jusqu'aux portes d'airain. Elles s'ouvrirent magiquement.

Derrière elles bâillait une cour de marbre noir couverte d'une verrière de sang et d'émeraude.

Là Shemsin fut mariée, selon toutes les formes légales, à Rathak Tête-Noire et, en levant les yeux sur son visage avec stupéfaction et une terreur révérencielle, Shemsin sentit ses os se liquéfier. Car nul ne l'avait avertie que, si c'était un homme mauvais, il était également très beau, avec des cheveux aussi rouges que le verre du toit et des yeux aussi sombres que le marbre.

Lorsque la nuit fleurit au-dessus des hauteurs du manoir, des paillettes inquiétantes se mirent à batifoler sur le marécage. Shemsin, conduite à une chambre dans le donjon de cuivre, vit par-dessus les parapets la descente empiétée dans la nuit et les follettes fantomatiques en train de danser. Elle ne sait plus ce qu'elle ressentait. Elle avait commencé à s'accommoder aux installations de la maison, puisqu'elles lui appartenaient... les curieux cris de créatures inconnues sous les voûtes, l'alignement de crânes cornus le long d'un créneau... Il était son époux. Elle ne devait pas avoir de préjugé.

Rathak la reçut dans une chambre à sept côtés emplie d'épices et de musique.

Il l'embrassa sur la bouche.

— Chère épouse, tu dois savoir que je t'ai aimée au premier regard.

Il lui donna une fleurette verte à sentir et son parfum lui monta à la tête. Il lui donna du vin noir à boire et elle s'alanguit contre lui.

— J'espérais, mais ne croyais pas, qu'il existait une femme comme toi, ma Shemsin. Tu vois, petite fille chérie, j'ai une ambition. Et tu m'aideras à la réaliser.

Il la porta jusqu'à un lit rouge comme les coquelicots, les rubis, les flammes. Il se tenait à l'intérieur d'un cercle inachevé, marqué par des poudres et d'étranges pierres précieuses, qu'il referma, une fois à l'intérieur, à l'aide des exhalaisons d'une fiole qui émettait de la vapeur et du feu.

Shemsin était nue sur le lit, blanc brûlant dans le rouge, car ses cheveux étaient très pâles et sa peau pareille à la neige.

Rathak la caresse, des mains et des lèvres, mais d'abord avec une baguette de basalte.

Des arpents en dessous, les monstres hurlaient dans ses caves ; à quelques empans de là, le phosphore gambadait dans le marécage. Shemsin était perdue. Elle leva les bras pour l'implorer.

— Attends, mon cygne. Je ne tarderai pas à te rejoindre.

Alors, flottant dans les airs, elle contempla une bulle vitreuse. Elle ne sut ce que c'était, ni ne s'en soucia. Elle désirait uniquement qu'il l'enlace. Qu'il l'envahisse, la délivre...

— Bientôt, ma fille de la lune.

Elle vit alors que l'air était plein de papillons. Ils voletaient çà et là, partout. Ils étaient aussi transparents que la soie devant une lampe.

Rathak prononça les mots d'un sort. Il se posa sur elle. Il se déplaça sur elle comme la mer sur une plage. Elle était la rive et lui l'océan. Elle fut écrasée, elle fut déchirée. Les vagues coururent en elle. Elle bondit et cria pour toucher le ciel, elle toucha le ciel et retomba en arrière, morte.

— Non, Shemsin, tu n'es pas morte. Tu es vivante. Tu es doublement vivante.

— Ne me chasse pas, gémit-elle.

Mais il lui sembla que le lit s'en allait à la dérive. Il s'en fut reposer loin sous terre. Elle entendit les monstres crier, détourna le visage et s'endormit.

Endormie, elle vit en elle-même une bulle de verre qui retenait captif un papillon. Les ailes tapotèrent contre le verre et finirent par se lasser. Une chrysalide se forma autour du papillon, l'enfermant, et les ailes ne purent plus bouger.

— Pardonne-moi, chuchota Shemsin au papillon emprisonné dans le verre.

Mais, dans la tour de cuivre, Rathak Tête-Noire était maintenant planté sur un grand plateau d'or à l'intérieur d'un grand nombre de nouveaux cercles de symboles, de poudres et de talismans. Il n'était pas exactement ainsi que l'avait vu Shemsin, ce qui ne l'empêcha pas d'entonner les paroles d'une invocation et de taper partout avec des baguettes.

En dehors du cercle protecteur et du plateau en or, le sol se craquela. Il en surgit un nain hideux dont la tête était couronnée d'une chevelure noire pour laquelle bien des femmes (voire des hommes, d'ailleurs) auraient commis des meurtres. Il était uniquement revêtu d'un kilt métallique exquisement forgé, d'où s'élevaient trois énormes phallus d'argent, où poussaient des feuilles de jade et s'enroulaient des zircons. Un Drin.

— Maître, fit le Drin avec un sourire affecté qui indiquait bien qu'il n'était pas totalement sincère.

— Grossier petit bonhomme, répliqua Rathak avec un dédain adéquat. Je puis dire que tout a été accompli.

— Vraiment ? demanda le Drin.

Il sautilla d'un pied sur l'autre, puis leva le gauche pour mordiller un ongle d'orteil. Il sonda Rathak.

— Tu es donc sur ta voie. Où se trouve ma part de ton bonheur ?

— Un instant. J'ai employé tes conseils. Mais tu devais accomplir ta propre part et tu dois en prouver la valeur. Cela d'abord.

Le Drin fit lamoue et abaissa son pied.

— *Maître*, tu es comme toujours avisé et érudit. Permits-moi de te rappeler que ma caste n’a rien à voir avec ces questions-là. Je dois donc m’adresser à d’autres membres de la démonie, les acheter grâce à des présents ensorcelés issus de ma forge. (En cela tu es mon débiteur.) Il se fait qu’un prince puissant que je sers a entendu parler de tes désirs. Il a pris sur lui, à ma stupéfaction, de s’assurer de ta voie. Les Vazdru n’ont aucune difficulté à pénétrer en ce lieu. Maintenant, ajouta le Drin en se tortillant de vanité devant la qualité de son démoniaque associé, ce puissant seigneur se tient dans l’antichambre psychique. Si tu as suffisamment de courage, il va entrer ici pour confirmer ton succès.

Rathak aurait pu trembler, mais il contrôla et dissimula en tout cas sa nervosité.

— Un si grand seigneur, a-t-il besoin de mon invitation ?

Sur ce, l’air se replia sur le côté comme un rideau. Dans la chambre pénétra un homme ténébreux, grand et mince, d’une beauté à ce point impossible que la fausse beauté qu’avait endossée Rathak pour ses noces parut à son côté risible.

— Ajrarn ? murmura Rathak en tombant à genoux (tout en vérifiant d’un coup d’œil que le cercle était toujours intact).

— Son ombre, répondit le Prince Hazrond. L’on me prend parfois pour lui, mais jamais ceux qui ont vu par eux-mêmes sa manifestation.

— Prince excellent, dit Rathak. (Il marqua un temps d’arrêt obséquieux.) Dois-je croire celui-ci quand il me dit que *tu* t’inquiètes de mes affaires ?

— Crois-le.

— Alors... autant dire que cela est terminé.

— Pas tout à fait, magicien. Tu commets une erreur commune à bien des humains. L’âme n’entre point dans le sein d’une femme quand il est fécondé. Cela se passe plus tard, lorsque l’enfant a grandi ; elle l’emplit, le réveille et le met au monde.

— Alors... ?

— Dans le brouillard embrumé au-delà de la terre, j’ai rencontré ta proie. Comme elle était prête à revenir, il me fut facile de retenir ce papillon dans ses fourrés incorporels.

— Et c’est elle ?

— Ni lui ni elle, ni quoi que ce soit, pour l’instant. Mais elle lui appartenait. Elle a toutes les marques qui conviennent. L’âme qui habita jadis la forme d’ébène, de cristal laiteux et de saphir qui était Ajriaz, Fille de la Nuit.

Rathak ferma les yeux. Agenouillé là, il constituait un monument à l’avarice. Il dit alors :

— Mais... *lui*... je ne le mets point en colère ?

Hazrond sourit comme l’aube des ténèbres.

— Non. Que lui importe ? Il a fait la chair qu'elle était. L'esprit, elle l'a fait elle-même. Ce n'est qu'une âme parmi des milliards, dont toi-même, mage, possèdes un exemplaire, quoique quelque peu souillé et dépeigné.

La bouche de Rathak se tordit. Il dit à la hâte :

— Je suis heureux que ma petite méchanceté te plaise, mon seigneur. Mais, dis-moi, si tu veux bien m'en faire la grâce, si la magie que j'ai accomplie a fonctionné ainsi qu'elle le devait.

— Ta femme blanche comme le cygne est enceinte. La semence en elle, suivant ta magie et tes efforts, a émis un fil de substances inexplicables et de lumière invisible. Celui-ci, à son autre extrémité, pénètre le lieu au-delà du monde, les fourrés de ce pays frontalier, et a pris dans ses rets ton papillon. A l'heure choisie, cette âme devra venir jusqu'au corps du bébé que tu as créé.

A ces mots, Rathak perdit une partie de son sang-froid. Il poussa un cri bestial.

Hazrond détourna la tête et cracha. La salive brûla en une merveilleuse flamme violette. Le Drin se précipita en avant et la saupoudra d'un sort en tentant de conserver l'essence intacte, afin d'en faire un bijou, sans nul doute... mais la salive incendiaire du Vazdru s'évapora. Le Drin tapa du pied et foudroya Rathak du regard. De Hazrond il ne restait pas davantage de trace.

— Donne-moi maintenant ce que tu m'as promis, coassa le Drin.

Rathak se leva.

— Voilà, et amuse-toi bien.

Il fit un geste. Une porte étroite s'ouvrit dans la chambre. Une fille du harem du magicien la franchit d'un pas glissant. Elle était jeune et belle, et totalement ensorcelée. Les yeux vitreux, elle contempla le nain démoniaque, vit manifestement quelqu'un d'autre et lui fit un signe passionné. Heureux de l'obliger, le Drin bondit en avant.

De son cercle protecteur, Rathak observa leur liaison, mais par leurs acrobaties inhabituelles ils ne captèrent guère son attention. Car le viol qu'il devait accomplir était celui de la connaissance absolue, de pouvoirs capables de rivaliser avec le don des dieux. Le papillon prisonnier devait lui révéler toutes ses anciennes connaissances et ce serait par la suite son vaisseau et son arme, une fille magnifique sous son autorité suprême, une déesse ressuscitée (comme auparavant, grâce à une mère aux cheveux blancs) entre ses griffes. Que ne pourrait-il faire avec et grâce à elle ? Tout ce qu'Ajrarn n'avait pu réaliser. Non pas pour irriter les dieux, mais pour renverser tous les piètres empires des hommes... cela suffirait à Rathak.

Ce genre d'idées écarte son esprit des entreprises érotiques et athlétiques que le Drin (dont la race n'avait pas de contrepartie féminine) tentait avec la jeune esclave. En fait, Rathak ne regretta point l'approche du lever du soleil qui força le démon à s'insinuer dans le sol, laissant son amante allongée comme un vieux chiffon sur les tapis.

Elle rêvait qu'elle marchait dans un brouillard. Elle pensait avoir perdu sa route dans le marigot en dessous du manoir, mais ce n'était pas possible. C'était une région dont Shemsin avait à moitié le souvenir, bien qu'elle ne pût se rappeler dans quel secteur de sa jeune vie. Pourtant, cela semblait n'être que la veille... Tandis qu'elle errait là, cherchant son chemin, d'autres passaient à côté d'elle à toute allure. Et comme ces ombres passaient, elles lui criaient de leurs voix ténues :

— Continue, continue... suis-nous dans ce grand et terrible voyage.

— Où allez-vous ?

— Renaître ! lui répondirent-elles. Dans le tombeau de la chair.

— Je suis déjà dans cette tombe, dit tristement Shemsin, et cela n'est que mon rêve.

Elle vit alors qu'elle avait autour de la taille un fil soyeux ; son extrémité était si longue qu'elle traînait sur le sol et disparaissait hors de vue. Shemsin poursuivit le fil dans la brume... et trouva enfin un buisson ardent. Non que le phénomène fût soit un buisson soit un feu, mais c'était ainsi qu'il se manifestait devant elle. Et ce qui causait l'incendie du buisson était l'élément qui y était enchevêtré. Il n'avait aucune forme véritable, ou du moins aucune apparence mortelle qu'elle connût. Mais il scintillait et donnait l'impression que le non-buisson brûlait. Le fil soyeux de la ceinture de Shemsin y entraît et en sortait, et il avait formé une cage.

— Mais tu es un papillon, dit Shemsin. Pauvre créature, ma ceinture s'est prise dans tes ailes.

Et elle se pencha en avant pour essayer de libérer la créature brillante.

Tandis qu'elle tendait les bras, elle vit une autre créature enflammée, noire et rougeoyante, qui gardait le buisson. L'image semblait avoir des serpents en guise de cheveux, des serpents noirs pris dans de l'argent mouvant, et sa main levait une épée.

Shemsin recula. Elle porta les doigts à sa ceinture pour la briser. Une douleur terrible la transperça.

Elle ouvrit les yeux et découvrit qu'elle était sur son lit dans une chambre particulière de la maison du magicien. Les deux sages-femmes principales du harem de Rathak s'inclinèrent très bas devant elle.

— Ma dame, tu attends un enfant.

— Il sera satisfait, ma dame, de t'avoir engrossée dès la première fois.

Shemsin devint eaux pesantes, fleur ployant sous un bourgeon.

Elle gisait, blême, près d'une fontaine, dans une cour supérieure dotée d'une verrière qui était vert turquoise. Elle était tenue à part des autres femmes de la maison, bien

qu'elle les vît parfois parader en bas, dans une allée fermée clôturée par des orangers. Leurs éventails allaient et venaient, lui faisant penser à des papillons. De temps à autre durant la nuit, son insomnie était troublée par un bruit de froissement dans l'escalier intérieur, le cliquetis d'une chaînette de cheville. L'une des femmes de Rathak avait été appelée dans sa chambre à coucher. (A l'aube, le même bruit réveillait Shemsin en revenant.)

— Il m'a parlé d'amour. Il m'appréciait tant, a-t-il dit. Pourtant, il ne me demande jamais de le rejoindre.

La sage-femme la plus basanée (toutes deux venaient toujours voilées) répondit à sa rêverie.

— Il est une loi antique. Une fois pleine, tu es sacrée. Il ne peut plus te toucher.

— Non. C'est seulement qu'il s'est lassé de moi. Alors que, lorsque je l'ai vu, je suis devenue sienne à tout jamais.

Elle n'avait personne d'autre à qui se confier. Elle était entourée de spectacles harmonieux. Une nourriture digne d'une reine lui était servie par des servantes invisibles. Elle pénétrait dans son appartement et découvrait que le repas avait été servi, mais il n'y avait plus personne, et elle supposait plus ou moins qu'il était apparu par magie. Si elle désirait de la musique, des musiciens jouaient pour elle, ou bien on lui faisait la lecture, ou bien, en guise de distraction, elle avait droit à des pièces de théâtre derrière un haut mur de fin porphyre.

De la sorte, la jeune femme se mit à songer de plus en plus à la sage-femme basanée qui, de toute façon, s'occupait désormais d'elle uniquement. C'était cette femme, naturellement, qui l'instruisait et l'apaisait dans le labyrinthe de la grossesse, suivant ses inquiétudes et les petits malaises propres à son état. La voix de la femme était aussi sombre, agréable, et ses mains étroites n'étaient jamais rudes. Shemsin se mit à requérir la compagnie de cette femme non seulement le jour, mais aussi durant les heures de la nuit.

Un soir :

— Tu viens toujours à moi voilée, dit Shemsin. J'aimerais beaucoup voir le visage de mon amie.

— Le Seigneur Rathak a décrété que je devais rester voilée. (Puis elle ajouta, dans un chuchotement :) Il aurait mieux valu que tu puisses voir derrière le voile du magicien.

Shemsin fut surprise.

— Mais j'ai vu son visage. J'ai vu sa beauté. C'est ce spectacle même qui me brise maintenant le cœur devant son manque d'égards.

— Ma petite innocente, sache que j'avais jadis un rang équivalent au tien. Je fus aussi la femme de celui dont tu parles. Rathak Tête-Noire. J'ai appris bon nombre de ses secrets, de la sorte. Puis, quand il se fut lassé de moi, il me réduisit en esclavage par ses charmes

et, du fait de mes connaissances qui étaient considérables, me confia cette tâche. Je ne pourrai jamais abandonner son service ni trahir ce que je sais. Je dois m'occuper des chiennes de sa cour.

— Hélas, tu es donc également mon ennemie.

— Chose étrange, non, répondit la femme. Car tu n'es qu'une enfant et tu n'as aucune méchanceté en toi. Je ne te veux aucun mal. C'est *lui* que je hais.

— Si tu es son esclave ainsi que tu le dis, comment oses-tu m'en parler ?

— Je ne puis le quitter, je ne puis soumettre son ignominie à la justice. Mais il me laisse d'autres libertés. Ma haine le divertit. Je profite donc rarement de ce mets délicat. Je ne fais que te donner des conseils.

— Mais en quoi ?

La femme basanée resta à contempler un moment celle dont elle avait la charge, de telle sorte que, à travers le voile épais, Shemsin put apercevoir la férocité brûlante de son regard. Elle finit par reprendre la parole.

— Tu es amoureuse, il y a veillé. Qu'il en soit ainsi. Pense à l'enfant qui est en toi. Dans un mois, tu devras le tenir entre tes bras.

Mais Shemsin répondit :

— Si je me tiens au bord d'un précipice, autant en voir le fond.

La sage-femme opina du chef. Elle se leva.

— Trois heures après minuit, attends-moi. Je connais un chemin caché qui mène au donjon en cuivre. Si tu en as la force de l'esprit et du corps, je te montrerai ton époux bien-aimé dans son sommeil, ivre de vin et de vilenie. Ce soir est le moment du calendrier où il repose seul après ses enchantements.

Shemsin frémit.

— Qu'il en soit ainsi.

Car déjà, son cœur, qui avait toujours mystérieusement eu quelques doutes, s'était porté vers la sage-femme.

Minuit vint alors, passa, et la première heure traîna derrière, mais la deuxième heure se hâta et la troisième arriva en courant. On toqua à la porte. Shemsin, alourdie par son enfant, sortit dans le couloir. La femme basanée se tenait là, le voile la rendant sans visage, sans même une lampe à la main.

— Suis-moi. Ne dis pas un mot, ne pose pas une question, ne fais pas le moindre bruit, quoi que tu puisses voir ou entendre. Sinon, nous mourons toutes deux.

Elles avancèrent le long de ce couloir et d'autres, montèrent et descendirent dans l'obscurité du manoir, éclairé uniquement çà et là par l'afflux des étoiles. Shemsin

trottinait avec difficulté et terreur. Elles finirent par atteindre une porte qui n'était pas plus large que les épaules d'un jeune garçon. La femme attendit un instant, la main levée en signe d'avertissement. Puis, soulevant en partie son voile, elle souffla sur la porte. Elle s'ouvrit.

Derrière se trouvait non pas un escalier mais une rampe de pierre. Elle était visible grâce aux rayons du phosphore qui brûlait dans des lampes faites de crânes humains aux proportions anormales, soit gigantesques, soit curieusement minuscules.

La femme monta la rampe en flottant à la lumière crânienne, comme si elle se déplaçait sur des roulettes. Shemsin la suivit péniblement.

A peine avaient-elles fait un quart du chemin qu'un bruit bizarre commença à tonner et bourdonner de l'ensemble des lieux. Shemsin eut peur que le bruit ne réveille le magicien, mais, puisqu'elle avait accepté de conserver un silence total et confiant et puisque son amie continuait de grimper devant elle, elle ne resta pas en arrière et ne poussa pas le moindre cri. L'atmosphère ne tarda pas à s'emplir, en plus des bourdonnements et du tonnerre, de pétales et de grains étranges qui voletaient contre elle et heurtaient parfois ses vêtements ou sa peau, de telle sorte qu'elle était tourmentée de frayeur. Mais elle resta toujours coite et continua sa route.

En haut de la rampe, la sage-femme marqua un nouveau temps d'arrêt. Les lumières tournoyaient autour d'elle, mais elle ne leur accorda pas un regard. Elle fit signe à Shemsin et, lorsque la jeune femme fut tout près, se pencha contre elle.

— Nous sommes maintenant à l'intérieur du donjon de cuivre. C'est maintenant le plus difficile. Quoi qu'il advienne, ne recule pas, ne murmure pas, ou nous sommes toutes deux perdues.

Elle reprit son avance et Shemsin la suivit péniblement.

Elles semblèrent passer sur un sol de verre noir dans lequel les grains légers tombaient et expiraient en sifflant. Puis une nouvelle noirceur profonde étouffa la vision de Shemsin. Elle tituba et découvrit que l'air lui-même, ou ce qui recouvrait peut-être le sol, la portait vers le haut. Telle fut sa terreur que son corps lourd ne pesa plus rien.

Tandis qu'elles marchaient, des créatures évoluaient au-dessus, à côté et au-dessous d'elles, gémissaient dans ses oreilles et, parfois, la frappaient ou la caressaient. Une fois ou deux, un visage cauchemardesque se gonfla hors des ténèbres comme une soudaine fumée lumineuse. Shemsin se mordit la langue pour ne pas hurler. Elle n'osait pas se cacher les yeux de peur de se trouver séparée de son guide que, même alors, elle percevait à peine, glissant vers le haut tout comme elle.

Le vol cessa à une plate-forme qui semblait reposer dans l'espace. Une autre porte était visible au centre de la plate-forme. Elle rougeoyait, brûlante, éclatante. De l'autre côté du seuil était allongée une bête aux anneaux agités, aux yeux sans âme qui rougeoyaient tout comme la porte. Les yeux les virent et la créature se leva.

Shemsin avait désormais oublié si elle rêvait ou était éveillée, si elle vivait ou était morte. Lorsque sa compagne continua d'avancer, Shemsin la suivit encore, interdite.

Le gardien de la porte tortilla son grand cou dans une fontaine d'où plusieurs autres têtes se mirent à se déplier et à se déverser. Les yeux de chacune s'ouvrirent lentement, chaque paire constituant une méchanceté jumelle. Les nombreuses mâchoires se séparèrent et s'ouvrirent : relevant encore à demi son voile, la sage-femme cracha droit dans chacune... *pit ! pit ! pit !* Des éclairs. Le gardien devint une mosaïque de feux, d'étincelles, de braises, qui se fracassèrent comme une assiette qui se casse, et s'éteignirent totalement... et tout cela sans un bruit.

La femme rattrapa Shemsin qui se pâmait et la secoua.

— Pas encore. Maintenant, tu vas avoir ta récompense.

La porte fondit et Shemsin contempla, comme flottant dans l'eau, la chambre à sept côtés où elle avait couché la première nuit avec son maître.

Le lit de rubis et de coquelicots n'était plus là. Ce lit était de cuivre et de sable héraldique, les tentures tirées, bien que des torches fussent en train de flamber à chacun des sept angles de la pièce.

— Viens, dit la sage-femme à voix haute. Nous avons vaincu ses protections. Il ne se réveillera pas.

Elle saisit une torche et poussa Shemsin vers le lit. La femme écarta les rideaux et leva sa lampe.

— Contemple maintenant celui que tu adores et pour la vue duquel tu as tant souffert.

Shemsin vit Rathak allongé, son mari et son amour.

Il était d'une apparence obscènement grotesque que seules quatre-vingt-dix années avaient pu lui donner, car telle était la longueur de son existence, augmentée par sa magie. Il n'avait pas une chevelure soyeuse rouge sang, mais une herbe roussâtre rabougrie. Ses yeux, grands ouverts tandis qu'il dormait sans rien voir, étaient sans couleur, des membranes parcheminées. Un sac d'ossements, le ventre d'un dragon bien nourri, étalé sur les draps. Il souriait aussi dans son sommeil et montrait ses dents gâtées que la sorcellerie gardait empoisonnées et acérées. Il souriait, il sommeillait, peut-être rêvait-il joyeusement sans savoir qu'on avait pu violer son antre et le voir ainsi. Car Rathak avait ses petites vanités.

Shemsin hurla, alors qu'elle ne l'avait pas fait devant les horreurs du voyage. C'est à cet instant que l'impératrice La Souffrance arriva derrière elle, jeta ses bras maigres autour du cœur et du ventre de Shemsin et lui ferma la bouche.

Le bébé, une petite fille, naquit après un long travail épouvantable. Elle était déformée. Pourtant, elle vécut.

Et puisque, sans âme, une vie mortelle n'aurait pu y entrer, il était indéniable que le piège s'était refermé. Le papillon était *prisonnier*.

2

Prisonnières

Rathak enrageait. Son stratagème n'avait pas fonctionné. L'enfant, récipient de l'âme de la déesse-sorcière Ajriaz, était infirme et répugnante. Mystérieusement, la mère était arrivée à pénétrer dans le saint des saints. Elle l'avait vu tel qu'il était, et ce spectacle l'avait tellement perturbée dans sa débilité qu'elle en avait détruit sa prudente création. Il avait trouvé la jeune fille gisant seule au pied d'un escalier dans le donjon de cuivre. Elle avait dû s'enfuir et tomber après que ses cris eurent brisé la sphère de son sommeil. Comment elle avait franchi les protections de sa forteresse, il ne pouvait l'imaginer et elle ne semblait se souvenir de rien, délirant de douleur et de panique.

Il ne la punit pas immédiatement. Il avait besoin de l'enfant. Mais elle avait gâché l'enfant... ah ! Comme elle l'avait gâchée ! L'éviction prématurée dans le monde aurait pu résulter en un mort-né si l'âme n'avait pas été magiquement liée à la chair (et par un acier bien meilleur que tout ce que pouvait fabriquer Rathak). L'essence spirituelle avait donc été halée dans le corps par la main inflexible de la vie. Le dualisme reposait maintenant devant lui à l'intérieur du cercle de pouvoirs et de poudres, bossu, de guingois, miaulant. Dans la boule écrasée de son visage, les yeux maladifs glissaient inconscients après des papillonnements de lumière.

— Oui, petite horreur, je ne puis rien faire de toi. Même mon art ne pourrait réparer un tel gâchis ; il est réglé pour créer et non ravauder. Quant à un masque de beauté... J'ai besoin de cela pour quelqu'un d'autre : moi-même. Il apparaît donc que je ne puis t'utiliser ainsi que je l'avais ardemment espéré. Néanmoins, tu me donneras tout ce que tu peux.

Rathak prononça alors des paroles terrifiantes, fit des gestes de force, de telle sorte que la salle résonna comme sous un tonnerre inaudible.

Les lampes se couvrirent, l'air se glaça.

— Tu m'obéis, esprit fraîchement sorti du Néant. Les souvenirs de ta vie antérieure sont encore en toi, bien que tu ne puisses en user. La carcasse charnelle mutilée d'un bébé te retient, pourtant, en son cœur, tu es toujours Ajriaz. Tu m'obéis, Ajriaz, par le signe de *ceci* et de *cela*. Tu dois répondre.

La bouche amorphe de l'enfant s'ouvrit. Il en sortit une voix presque humaine, mais asexuée, très belle et également incorporelle ; métallique, fluide, éthérée, tout en étant à des siècles de là, elle emplissait la pièce.

— Oui, je réponds, magicien. Mais je ne suis pas celle que tu as nommée. Je suis uniquement moi.

— Pas de théosophie avec moi. Elle était celle *en qui tu habitais*.

— Il y a mille années mortelles, ou un après-midi.

— Et je t’ai emprisonnée. Sais-tu que tu es prisonnière ?

— Je sais que je suis prisonnière.

— Et que je suis ton maître ?

— De la chair qui me contient tu es peut-être le maître. Mais de ce que je suis, qui te parle en ce moment, tu n’es point le maître.

— Tu dois pourtant m’obéir.

— Tu es dans l’erreur.

Rathak déclara :

— Je tirerai de toi toute la connaissance dont tu étais propriétaire, que tu te rappelleras, et bien que certaines particules aient pu se perdre dans la translation, elle doit encore s’élever à une quantité tolérable. Soit tu m’obéis en cela, soit je torture à loisir, et avec une précision attentive, la cage de peau, d’os et de sang dont, jusqu’à la mort, tu ne pourras t’échapper. Cela te réjouira-t-il ?

— Cela me blessera à la fois dans le corps et dans l’esprit. Je souffrirai également, comme tu le sais. Mais sache aussi qu’Ajriaz, lorsque j’étais elle, s’est quelque peu endettée. Je me soumettrai à ces souffrances et les offrirai à mon moi intérieur en guise de paiement pour le mal qu’elle a pu commettre dans le passé. De cette manière, chacune de tes cruautés m’assistera en fin de compte. Cela te réjouira-t-il ?

— Âme, dit Rathak, je ne me soucie point de tes ambitions. Ceux qui me servent tireront grande joie de tes souffrances. Je vais les appeler. Que cela *les* réjouisse.

En entendant son enfant pousser des cris déchirants, Shemsin reprit ses sens et demanda en cherchant confusément autour d’elle :

— Où est ma fille ?

Mais les pleurs s’étaient éteints et elle entendit alors un bruit plus étrange qu’elle ne reconnut nullement.

Elle murmura alors :

— Quel est ce bruit ?

— Ma dame, dit quelqu’un à son côté, si tu pouvais rester ignorante de cela, je le ferais. Mais puisqu’il faut que tu l’apprennes, je vais te le dire sur-le-champ. C’est le bruit des maçons de Tête-Noire qui sont en train de nous emmurer vivantes à l’intérieur de cette pièce.

Shemsin quitta ses oreillers d’un bond. Immédiatement, elle reconnut tous ces bruits :

le positionnement de grosses briques sur du mortier.

Et elle vit que la lumière du jour s'était déjà réduite dans la salle à un point minuscule qui s'éteignit sous ses yeux.

Curieusement, les détails de son entourage lui apparurent alors tels qu'ils étaient. Car la pièce était nue, hormis une chandelle qui clignotait et le divan sur lequel elle avait été allongée, tandis que sur le sol reposaient une jale d'eau et une miche de pain.

— Nos provisions nous ont été données pour prolonger et non pour alléger nos souffrances, dit paisiblement la voix.

Shemsin se retourna et découvrit, assise à son côté, sa compagne la sage-femme, toujours voilée, apparemment aussi paisible qu'une pierre.

— Tu... pourquoi es-tu ici ?

— Je dois être également châtiée. Nous avons permis à la progéniture du Seigneur Rathak de naître débile et déformée.

— Mon bébé, fit Shemsin.

La femme voilée hésita. Elle parut se décider.

— Ma dame, il n'a point survécu longtemps. Ce qui est aussi bien car, de toute façon, tu n'aurais pu sauver l'enfant.

Shemsin pleura. Mais, à travers ses larmes, son esprit se démena et elle dit :

— Ce n'est point pour cela que nous devons mourir, toi et moi. Mais pour être entrées dans la salle interdite. Pour avoir vu le menteur dans son répugnant état naturel.

Ce fut le tour de la femme voilée de sursauter.

— As-tu fait cela ?

La voix de Shemsin devint un hurlement.

— Tu le sais fort bien, puisque tu étais avec moi ! Oh, comme tu m'as abusée, en tuant mon enfant dans mon corps par les rigueurs du chemin, en me livrant à ce destin. Pourtant... (et sa voix baissa doucement)... le plus grand mal fut mien, d'avoir aimé une telle abomination. Les Déesses savent bien que l'enfant est probablement sorti déformé du fait de sa semence, et il vaut encore mieux qu'il soit mort. Comme moi.

Dans cette pièce, la chandelle était aussi proche de la mort. A l'extérieur, les bruits de toutes sortes s'étaient arrêtés. Le silence et les ténèbres posaient leurs mains sur les lieux.

— Shemsin, dit bientôt sa compagne voilée, notre fin est proche et tu comprendras donc que je n'ai aucune raison de mentir. Si tu es entrée dans le donjon du magicien, je n'étais pas avec toi. Cependant, si tu me l'avais demandé, par considération pour toi, j'aurais peut-être tenté cet exploit.

— Je suis donc folle, dit mornement Shemsin. Car je me rappelle que ce fut toi qui m'en persuadas. Et qu'en ce lieu tu fus mon guide, ouvrant ses portes immuables, soumettant par la magie ses diables et ses gardes surnaturels.

— Sûrement pas. Comment aurais-je pu accomplir de tels miracles ?

Shemsin eut alors dans les ténèbres comme un éclair de compréhension.

— Cela est vrai. Ce ne pouvait être toi, cette nuit-là, car elle n'avait ni ta démarche, ni tes façons habituelles, ni rien de ta douceur. Elle était fière, dure comme une femme de fer.

— Tandis que je partais te rejoindre dans l'obscurité, dit l'autre, une femme est venue à ma rencontre dans l'escalier en dessous de ta cour et m'a fait faire demi-tour, elle aussi était voilée... oh, ma dame, cette maison est infectée de créatures anormales, de follettes, de spectres et, paraît-il, de démons. Ceux-ci sont capables de vilenies pour le simple plaisir de faire du mal.

(En ceci, la jeune sage-femme se trompait légèrement. Le Prince Hazrond, lorsqu'il avait adopté sa forme pour attirer Shemsin dans le danger, avait un dessein précis qui, assurément, était désormais accompli... la démolition physique de l'enfant. Règlement de comptes anciens ?)

Mais Shemsin déclara :

— Ne parlons plus de ces terribles choses. Ce sera bientôt la nuit pour nous. (Elle ajouta alors :) Pourtant, avant que la chandelle ne s'éteigne, permets-moi de voir ton visage, pour me reconforter. Ou bien cela ne t'est-il pas permis ?

— Dès que tu le voudras.

La sage-femme releva alors le voile de sur sa tête et ses épaules et le laissa tomber au sol. Révélée, elle s'avéra une jeune femme de l'âge de Shemsin, ou un peu plus âgée, aussi sombrement belle qu'un iris à côté d'un lis.

— Shemsin, répéta-t-elle, notre fin est proche.

— Tu l'as déjà dit et je l'ai compris.

— Je vais alors te conter pour quelle raison je ne levais jamais mon voile. C'était par peur car, dès que je t'ai vue, je t'ai aimée.

Shemsin répondit :

— Rathak avait dit de même la nuit de nos noces.

— Mais lui avait menti.

Au même instant, la flamme de la chandelle s'éteignit.

Les deux femmes s'enlacèrent. Dans le noir, sur la mer de la mort, elles se serrèrent l'une contre l'autre. Chacune pensa en son cœur : « Du moins ne suis-je pas seule. »

Il n'avait rien appris.

L'âme avait refusé de lui accorder une phrase de plus. Elle n'avait pas crié, ainsi que l'avait fait l'enfant. L'air était chargé des vapeurs puantes et des excroissances meuglantes des séides de Rathak. Au bout de quelques heures, il vit que l'enfant mourrait de ce traitement, malgré les sorts de rétention qu'il avait jetés pour la préserver. Sa mort n'était point son but. L'enfant morte, l'âme lui échapperait de nouveau et pourrait, d'ailleurs, chercher à se venger de lui. Telle était la conception qu'avait le grand mage des affaires astrales : il voyait le monde entier de son propre point de vue.

Il mit donc fin à ses efforts.

L'expression de sa déconvenue et de sa colère s'effectua d'un certain nombre de manières.

Par la suite, dans le vide de ce sous-sol moral brûlé par la sorcellerie, psychiquement violé et haut comme une tour, Rathak lança comme un sort vésicatoire un charme de guérison sur sa fille.

Mais, malgré sa magie, Rathak ne possédait guère de pouvoirs de guérison. Il avait passé ses jours dans un poison qui l'alimentait. Bien que la formule repoussât la mort, elle agit fort peu pour encourager la vie.

Ceci terminé, il appela une créature des profondeurs de son manoir.

Elle arriva en traînant lentement ses membres, baissant son crâne lourd dont la langue épaisse touchait les dalles. Elle ne ressemblait à rien de ce qui était terrestre, ni à un patchwork d'êtres terrestres, de telle sorte que la décrire serait inutilement pédant et peut-être impossible. Toutefois, en arrivant, elle considéra le magicien son maître de ses deux ou trois yeux bulbeux et sans éclat.

— Esclave, dit-il, vois-tu ce bébé ?

Par un moyen quelconque, la créature affirma que oui.

— Je devais en avoir l'usage, mais cela m'est actuellement impossible. Peut-être y parviendrai-je un jour. En attendant, ce marmot doit rester mon captif. Et surtout rester en vie. Assure-moi que tu as bien saisi mes paroles.

Par un moyen quelconque, la créature l'en assura.

— Je confie donc cette enfant à ta charge. Emporte-la en bas, chez toi, et alimente-la des nourritures de ton auge. Garde-la également de toute mésaventure, de toute évasion, notamment celle de la mort. Elle grandira avec le temps et pourra commencer à émettre des sons. Ce n'est qu'alors que tu devras m'en avertir grâce au sifflement que je t'ai appris. Autrement, toute ta tâche te revient.

La créature hocha la tête ou manifesta un autre signe d'acquiescement.

— En retour de ta vigilance et de tes soins, tu recevras de moi un paiement, ainsi que l'exige le code des marchés magiques. Tes gages seront ceci : durant trois minutes, chaque

jour, tu connaîtras une félicité indicible de tous les sens dont je serai à l'origine. Pour obtenir une extase répétitive de grandeur comparable, bien des humains seraient prêts à des labeurs beaucoup plus astreignants. Ce salaire est-il acceptable ?

La créature bava. Elle exprima son acquiescement.

Rathak claqua des doigts.

La créature rampa jusqu'au cercle non fermé et en sortit le bébé. Elle l'emporta par un chemin inaccoutumé qui lui était familier dans les fondations de la maison du magicien.

Le coucher du soleil arriva sur le manoir et se réfléchit sur les portes d'airain, qui s'embrasèrent en rougeoyant. Après le départ du soleil vint le crépuscule mélancolique, qui s'attarda un moment. La nuit escalada alors la roche... mais le crépuscule se tenait toujours sous le portique. Le crépuscule était un homme en manteau violet.

Il leva sa main gantée et frappa aux portes.

Tout en haut, à gauche, le crâne fossilisé d'un dragon avait été fixé. Ses mâchoires s'ouvrirent en grinçant. Il parla.

— Qui est là ?

— Les Ténèbres, lui fut-il répondu, un cinquième des Ténèbres.

— Que cherches-tu ?

— Celui qui t'a cloué à ton poste.

— Tu ne peux entrer, dit le crâne du dragon.

— Il me semble que je sois déjà entré. Dois-je ôter mes gants ?

Le crâne souffla. Le panneau gauche de la porte s'ouvrit de deux ou trois pouces.

L'homme en violet avait disparu du portique. Il se tenait maintenant à l'intérieur de la cour de noir, de sang et d'émeraude et regardait tout autour de lui. Un léger phosphore issu du marécage était entré avec lui ; il scintillait aussi vivement que le verre. Il paraissait beau, bien qu'il conservât bien caché sous sa capuche le côté gauche de son visage.

— Rathak, Rathak, Rathak, chuchota-t-il.

La cour capta ce son et le beugla.

Rathak apparut soudain dans un nuage de lumière. Il fixa le visiteur, puis produisit hors des airs un foulard de vapeur. Rathak s'en couvrit les yeux. Puis il s'inclina très bas.

— Tu me connais, dit le visiteur.

— Je crois que oui, impérial seigneur.

— Mais pas toutes mes légendes.

- Si j’ai offensé ta royale personne de quelque manière que ce soit, je m’en acquitterai.
- Donne-moi mon nom, dit l’être en violet.
- Seigneur, dispense-m’en.
- Donne-moi mon nom.
- Tu es un Seigneur des Ténèbres et un Prince.
- Et...
- Tu es Chuz, Maître des Illusions.
- Et...
- Tu es La Folie.

Chuz arbora un sourire sur la belle portion de sa figure qui était visible et chassa d’un hochement de tête une boucle de cheveux blonds descendue sur son œil baissé aux longs cils.

— Tu n’as rien à craindre, dit Chuz, car ta méchanceté t’a tellement infesté que tu es déjà un dément dépourvu de raison, Rathak. Pourtant, un jour, tu regarderas dans ton miroir et tu m’y verras. Tu verras ce que tu es. Et alors tu danseras et chanteras mon chant.

Rathak prononça muettement une parole de conjuration.

Chuz eut un nouveau sourire.

— Cela est inévitable. Je ne te pourchasse point. Tu te chasses toi-même. Tu es sur tes propres talons, Rathak Tête-Noire. T’entends-tu aboyer ?

Rathak trembla, mais tel était son sang-froid que cela resta invisible. Même Chuz, Prince La Folie, ne le vit point. Seul Rathak lui-même sut qu’il avait tremblé. Et il entendit un instant un aboiement lointain dans ses oreilles, comme des chiens sur une piste.

Lorsqu’il eut rejeté cette idée, Chuz ne se trouvait plus devant lui.

Rathak monta donc dans son donjon de cuivre ensorcelé et il s’y assourdit de tels chocs de pouvoir que l’air des salles devint aussi paresseux que de la mélasse, alors que dans le ciel au-dessus de la tour aucune étoile ni lune n’était visible ; et, lorsque le soleil se lèverait, il paraîtrait ratatiné, vu de ce lieu, tel une grenade ratée.

Mais même à l’intérieur de sa ruche surchargée de protections, Rathak resta conscient de Chuz, qui semblait ramper sur tous les murs et les toits, sur les piliers et sur les plafonds, tel un insecte violet.

— Il gratte à la vitre, dit Rathak. Il tape sur les pierres.

Rathak fit jaillir de l’atmosphère des étincelles de musique. A travers cette musique, il

crut entendre Chuz, toujours en train d'avancer comme un insecte.

— Qui d'autre gratte sur les pierres ? Qui tape aux fenêtres ?

— Qui ? souffla la fille pâle à la fille sombre, qui donc frappe et gratte sur les pierres ?

— Silence, ma chérie. Ce n'est que notre imagination. C'est un rêve de faim et de désespoir. Ou peut-être est-ce le doux Seigneur La Mort qui est venu rapidement nous libérer de notre prison.

C'est alors que les briques de l'emmurement se dissipèrent.

Chuz, dans son manteau, mi-dissimulé, mi-magnifique, eut un sourire gracieux de ses mains gantées et de ses yeux baissés.

— Jolies dames, quittez cette sinistre cellule.

Éberluées, elles se mirent sur pied et se sentirent emportées jusqu'à la barrière disparue. A l'extérieur, le soir, très silencieux et bouclé. Un peu plus bas, les dômes du manoir, avec un énorme tapis tissé de velours, bleu nuit, magenta, violet et doré.

Et le beau Chuz caché leur faisait signe, enjôleur. Elles surent ensuite qu'elles s'étaient avancées sur le tapis merveilleux et que tous trois voguaient à travers la nuit brodée d'étoiles.

— Voici du vin et voici du lait, dit le courtois Chuz. Voilà des viandes, des fruits et des gâteaux. Voici pour toi des lis transparents et des iris sombres pour toi.

Il leur raconta des histoires d'un air rayonnant. Il chanta leur beauté d'une voix qu'elles n'oublieraient ou ne se rappelleraient jamais.

— C'est une hallucination de la mort, se dirent les deux femmes.

Mais la faiblesse les abandonna, la vigueur s'empara d'elles. Elles rirent, mangèrent et burent, et plaisantèrent même avec le Prince La Folie.

— Vous m'êtes chères, dit Chuz. Jadis, j'étais un autre, qui en aimait une autre, qui est maintenant une autre, mais vous l'avez toutes deux récemment connue.

Du demi-croissant de lune de sa bouche souriante, il les embrassa alors pour qu'elles s'endorment.

Le tapis était passé au-dessus d'un océan semblable à une tempête de soie, et sur un diadème de montagnes ; maintenant, dans une terre de fleuves et de blé vert, il le fit descendre et les quitta. Il les laissa endormies, le véhicule de velours en guise de couverture, les fleurs et le banquet à leurs côtés.

Mais, sur le lit d'un torrent, en lettres d'or (qu'elles trouvèrent au lever du soleil, étonnées et pleines de joie), il écrivit :

— Mais qui est Ajriaz ? demanda doucement Shemsin.

— Je l'ignore.

Elles se tournèrent l'une vers l'autre parmi les blés verts comme la mer.

L'inscription se fana bientôt au soleil.

3

Un salaire mal gagné

Au plus profond des caves de la maison, la créature du magicien accomplissait ses tâches. Deux fois par jour, elle amenait le petit ballot scarifié du bébé jusqu'à une auge en obsidienne qui s'emplissait alors magiquement d'une bouillie sans goût, même un peu répugnante, bien que nutritive. Puis la créature allait jusqu'à la pompe en traînant celle dont il avait la charge. Le bébé, qui n'avait pas plus d'un mois au début, aurait dû normalement périr assez vite, et encore moins arriver à digérer les mets d'une brute inhumaine. Mais les sorts de Rathak, s'ils ne faisaient aucun bien à l'enfant, avaient stoppé en elle toute capacité à mourir ou tomber malade. Elle était nourrie à l'auge et à la pompe. Dormant autrement jour et nuit parmi la paille crasseuse de mauvaises herbes et les créatures qui s'y logeaient dans les ténèbres et que l'esclave de Rathak avait coupée pour se faire une couche, l'enfant existait très légèrement et reprit imperceptiblement la rampe qui montait vers la vie et la vigueur.

Mais l'esclave de Rathak recevait toujours son salaire de trois minutes chaque unité quotidienne. Elle oubliait alors toute autre chose. Cette phase se produisait à n'importe quel moment, sans avertissement ; une fois, elle était même tombée dans l'auge, tant sa félicité avait été grande, et en avait émergé à la fin de son plaisir recouverte d'une cape de bouillie dont elle avait alors dîné. (A cette occasion, le repas de l'enfant avait été négligé, mais elle avait d'ores et déjà appris à tituber jusqu'à l'auge pour se nourrir seule.)

Dans la pénombre souterraine de la cave, peu de choses étaient visibles, mais une lueur ténue était diffusée par les plantes de la couche tandis que des souffles erratiques de marais s'insinuaient entre les pierres, puis le phosphore délimitait la moindre surface, y compris les formes ratées de l'esclave et de l'enfant.

C'était une pauvre petite créature, toute bossue et déjetée, la tête tendue en avant comme une tortue. Ses jambes semblables à des bâtons étaient de longueur inégale, ses bras maigrichons pendaient de travers. Les cicatrices s'étaient recousues en formant d'étranges plaques et laminations, de telle sorte que sa chair ressemblait à une coquille ou une ardoise marquée depuis des années par la mer.

Bien que son âme, ou un élément de celle-ci, eût répondu aux questions de Rathak, cette âme s'était maintenant repliée au fin fond de soi et elle n'en avait pas davantage le souvenir que des événements de la veille, dans ce trou sans jour et sans nuit. Si quelqu'un était venu lui dire Ajriaz comme sa mère, elle eût gardé les yeux fixes.

La vie et le monde étaient le souterrain ténébreux, la paille pleine de champignons. Les événements étaient l'auge et la pompe, les invasions de phosphore, ou les mouvements de son compagnon, la créature. (Elle n'éprouvait envers cette brute ni peur ni affection, car elle ne lui avait donné aucune occasion pour l'une ni l'autre.) Endormie (et dormir

était sa seule récréation) ; elle aurait pu connaître à partir de ses rêves abstraits les leçons d'autres formes et conditions. Mais comme elle n'avait aucun point de référence, fût-ce le langage, son cerveau affamé et stérile les oubliait instantanément.

C'est donc de la sorte que l'enfant passa ses premiers mois, ramassa ses premières années. Bien qu'elle grandît et prît involontairement de l'exercice en rampant et s'étirant, en grattant les herbes et en se balançant à la pompe, elle ne percevait nulle besoin pressent de parler, pour le moindre son complexe, aussi n'en émettait-elle aucun.

La créature, en fait, en vint à ignorer celle dont elle avait la charge, à se concentrer sur ses seuls besoins personnels et à attendre avidement le trio de minutes d'extase, jouissant puis recommençant l'attente impatiente de leur retour.

La quantité de temps exacte qui s'écoula est inconnue. Il put s'écouler ainsi environ cinq ans.

A l'insu de tous les habitants souterrains de ces lieux caverneux, leur maître le magicien était devenu quelque peu hésitant et fragile. La nature isolée de sa demeure s'était de plus en plus apparentée à celle d'un ermitage. Une forêt d'épineux gardait désormais la roche, de telle sorte que la route avait disparu et que seuls les dômes les plus élevés de la maison la transperçaient. Leurs briques et leurs pierres avaient été renforcées par la plus robuste des magies. Nulle des fenêtres ou des portes ne s'ouvrait autrement que sous l'effet d'une incantation bien particulière. Quant aux accessoires mortels du manoir, les petites esclaves et les servantes, ainsi que son harem d'épouses, ils avaient été renvoyés... massacrés, prétendait-on. Rathak habitait désormais seul, disait la rumeur, rien qu'avec son zoo de fantômes, de follettes et de diables comme compagnie.

Peut-être avait-il égaré l'idée de l'enfant. Son plan avait mal tourné, sans doute valait-il mieux le mettre sur le plan des expériences.

Pourtant, le salaire de la créature tutrice, les trois délicieuses minutes, ne s'était jamais interrompu. Une fois rendue active, seul le désir de Rathak pouvait mettre fin à cette bénédiction.

Un matin, à l'aube, une légère vibration se glissa sous la roche. Elle ne dérangerait pas grand-chose. Dans le manoir, un panneau ou deux de vitrail se fendirent et, étant ensorcelés, ils se défendirent immédiatement. Une tuile tomba d'un plafond. Une amulette dans le donjon de cuivre se retourna.

Dans les souterrains, les fondations se déplacèrent et se replacèrent. En un certain point, là où la pierre jouxtait un tunnel caverneux sous le marécage, un pan de mur se fendit. L'ouverture n'était pas plus grande que l'épaisseur d'une enfant de cinq ans qui n'avait pas assez grandi.

Peut-être fut-ce l'odeur de la caverne qui l'attira, car la paille de sa couche avait besoin d'être renouvelée. Ou bien l'attrait de la liberté se trouvait au-delà de la puanteur de la cave et à l'intérieur de la puanteur du marigot.

Le hasard voulut qu’au moment de l’ouverture du mur, de l’approche de l’enfant, de son investigation vagabonde et de sa quasi-sortie, les trois minutes d’extase monopolisèrent la créature qui était censée être son geôlier.

Lorsqu’elle reprit conscience, la cassure des fondations se rescellait déjà magiquement. Pendant quelques minutes, dans l’alanguissement consécutif à sa félicité, la créature ne remarqua rien. Elle ne le fit que bien plus tard et se mit alors à la recherche de l’enfant. L’autre offrait bien peu de cachettes possibles, mais la créature les écuma à maintes reprises. Le mur fendu s’était alors entièrement refermé.

L’esclave fut terrifié. Assurément, son maître allait apprendre l’évasion de sa pupille. Le gardien serait alors réprimandé et, à cette idée, la brute se convulsa d’anxiété.

Mais ni convocation ni réprimande n’arriva.

En vérité, le lendemain, alors que la créature gisait, terrifiée, sur sa paille, sa dose de félicité s’écrasa sur elle et, par contraste, faillit l’occire.

Se pouvait-il que Rathak ne fût point au courant ?

Comme les jours succédaient aux jours, chacun avec sa période de joie, la créature reprit confiance. Elle aussi oublia. Elle accepta son salaire en récompense des services passés.

En fait, Rathak n’avait plus alors de temps à consacrer aux âmes errantes ni aux enfants. Ni à l’arrêt du plaisir d’autrui.

Il s’était emmuré contre un ennemi primitif et l’horreur se referma sur lui dès les prémices du tremblement de terre. Bien que la moindre fente se fût guérie, Rathak estimait que sa forteresse avait été percée. Et lorsqu’il vit la tuile sur le sol, il pensa qu’elle lui avait été lancée en guise de menace ; lorsqu’il vit l’amulette retournée, il supposa qu’il s’agissait d’un augure de destruction.

Au beau milieu de ses cris et de ses halètements en tous sens, il eut soudain une vision dans un miroir de bronze.

C’était un homme antique souillé par les crimes, les cheveux roux dressés sur la tête, le regard fou et la bouche de dément haletante remplie de dents gâtées.

Il entendit alors un bruit de chiens dans sa tête et sentit leur haleine brûlante sur ses os.

— Chuz ! hurla Rathak.

Il se reconnut alors et il crut que son ennemi s’était emparé de lui et qu’il était perdu.

Et, puisqu’il le croyait, il en fut ainsi.

Mais la maison demeura debout bien que des décennies encore à l’intérieur de sa clôture d’épineux, évitée par tous, qu’ils fussent vertueux ou corrompus.

4

L'enfant des fées

Durant le jour, elle resta dans la caverne, où l'éclat des ombres lui faisait mal aux yeux. A un moment donné, elle tenta de retourner dans la cave de la créature, mais cela lui fut naturellement impossible. Elle eut alors peur, ressentit dans sa poitrine un vague pincement, qui pouvait être de la nostalgie pour son foyer perdu. Mais cette sensation avait une source tellement mince qu'elle ne pouvait durer. La nuit arriva à l'extérieur ; errant dans le tunnel, elle reprit son chemin et remonta à la surface du marécage.

Le vêtement de brume était tombé. Dans le lointain, il y brûlait des yeux ternement argentés, de telle sorte qu'elle s'imagina que la créature se trouvait finalement là, l'observant, avec d'autres de sa race. Mais ces lumières ténues n'étaient que les étoiles dans la brume.

Lorsque le phosphore émergea, ce fut quelque chose de familier et de réconfortant, bien que sous sa diffusion une observatrice eût l'impression que la minuscule silhouette penchée de l'enfant se débattait à travers une véritable mer de liquide laiteux. Parfois, des nuages s'élevaient de la surface comme de fantomatiques phalènes gigantesques qui s'enfuyaient ensuite lentement dans les couches supérieures des airs. Parfois, des étoiles de phosphore, plus enflammées que les étoiles du firmament, plongeaient à travers le brouillard. L'enfant, ne les redoutant point, tournait son regard émerveillé sur leur passage. Mais elle ne les suivait point. Très curieusement, une sorte d'instinct animal la tenait à l'écart des sables mouvants du marécage, guidant ses petits pieds déformés loin de leurs emplacements. Elle était presque aussi impondérable que les vapeurs. Le marigot aurait eu besoin de ses forces de succion les plus puissantes pour l'engloutir.

Comme elle avançait, un autre détail apparaissait à une observatrice. Car si elle était déformée, scarifiée et déshumanisée, il avait été jeté sur elle un voile de soie la plus pure, auquel les lampes qui rôdaient donnaient des couleurs fugaces, bien qu'il eût fallu le lever du soleil pour lui donner toute sa chaleur : la pauvre petite enfant avait une chevelure magnifique.

— Regarde, regarde ! siffla une observatrice à l'autre.

— Je vois. Je vois ! lui siffla l'autre en retour.

Car la petite fille avait des spectateurs.

Deux follettes du marigot, esprits libres que le magicien n'avait jamais capturés, se tenaient dans la brume et la fixaient de leurs yeux de glace mercurienne.

— Quelle doublure scintillante pour notre nid suave, grésilla la première.

— Oui ! Oui !

— Oui ! Oui !

Cela ayant été décidé, elles fondirent sur l'enfant comme des guêpes. Et, comme des guêpes, elles piquèrent en elle les dards luisants sous leurs ongles. Elle était juste un peu plus grosse qu'elles, pourtant elles la frappèrent brutalement et, à peine son regard étonné s'était-il transformé en une lamentation de douleur aiguë qu'elle tomba hébétée sous l'effet du venin.

Elles en attirèrent d'autres de leur tribu grâce à des sigmates vocales. Elles furent bientôt treize ou plus à voleter sur leurs ailes chitineuses.

Ces créatures étaient souples, avaient les os creux, étaient généralement de sexe féminin, mais pas nécessairement, leur corps se caractérisant par des omissions. Les mains et les pieds avaient des doigts et des orteils de la même longueur, tous équipés de dards naturels. Vêtues de volutes de gaze, de métal et de brume, elles étaient totalement imberbes ; et, dans leur visage dépourvu de nez et d'oreille, presque aussi plat qu'un disque de nacre blanche polie, chacune avait une petite bouche bien ourlée et deux yeux énormes.

— Emportons-la dans notre nid suave.

— Coupons et répandons la matière soyeuse.

— Comme nous dormirons suavement.

— Mais le reste ? Sa carcasse, sa peau ?

— Jetons-les. Les plongeurs des marais festoieront.

— Il faut que la déesse parle.

— Oui, que la déesse rende la justice.

Elles prirent alors l'enfant entre elles avec des bruits de baisers de jurons follets, déployèrent leurs ailes et s'envolèrent avec elle vers leur tanière.

La déesse reposait tout au fond, sur un divan de mousses et de lotus d'eau, avec des oreillers de peau de crapaud sous les épaules pour soulager ses ailes. Chaque tanière follette possédait une déité élue, de même que chaque essaim de guêpes possède une reine. Par rapport aux autres follettes, elle était grasse et encombrante, pesant de plus sous les lourds bijoux royaux que sa cour lui apportait continuellement, car elles étaient des récupératrices zélées. Il y avait entre autres le rognon de silex poli d'un bœuf qui avait péri dans les fondrières, les plus belles dents d'un lézard, un bout de quartz, un tesson de verre, des carapaces momifiées de scarabées d'un verre de mûrier brûlant, des bouts de fil pris à des voyageurs qui avaient connu une mort assez semblable à celle du bœuf, des bagues, des épingles et des manches de dagues, ainsi que le squelette entier d'un rat.

Les follettes de patrouille entrèrent avec l'enfant consciente mais paralysée et la lâchèrent aux pieds de la déesse. Le terrier était juste assez large pour permettre l'entrée de leur prise et il en était résulté quelques dommages aux parois.

La déesse la regarda, impassible.

— Vois, vois, ô Sereine !

Elles soulevèrent et firent voleter les cheveux de l'enfant pour les montrer à la déesse. Elles expliquèrent de quelle manière cette substance pouvait doubler son matelas.

La déesse désigna un mince ver primitif doté de dents attaché à son divan. Les follettes l'utilisèrent vigoureusement, lui faisant trancher les cheveux, et l'enfant se retrouva totalement rasée.

La majeure partie des cheveux furent alors emportés dans les salles intérieures du terrier. Mais une partie fut tressée en guirlandes, placée autour du cou de la déesse et attachée grâce à un nœud de vitreux.

L'enfant se mit à trembler comme le venin se dissipait dans son corps. Plusieurs follettes étaient à côté, prêtes à la piquer une nouvelle fois.

— Faut-il qu'elle sorte, ô déesse ?

La déesse cogita. Il lui était difficile et épuisant de faire le moindre mouvement. Finalement, elle parla.

— Elle restera. Elle sera ma servante. Elle ira chercher des substances et m'assistera pour m'allonger et me relever. Attachez-la, pour qu'elle ne puisse s'enfuir.

Cela fut accompli et l'enfant fut entravée au divan, à l'extrémité opposé du ver.

La déesse retomba dans son apathie.

Le restant des follettes se hâtèrent de passer dans la salle du nid d'où ne tardèrent pas à s'élever des hourras de joie qui s'achevèrent par ce chant :

Dors, dors, ô Sereine,

Vois, la voici.

Paresse... Ah ! console-toi ainsi,

Sommeil soyeux.

Mais, épuisée par ses ornements, la déesse ne s'éveilla point avant de nombreuses heures ; et l'enfant qui avait été piquée l'imita.

En conséquence, la fille du magicien fut domestique. Elle était la curiosité du terrier, qui se vantait ailleurs de son esclave. Dans la langue follette, on l'appelait *Enfant*, terme inventé et méprisant, car les follettes passaient directement de l'état de larve à celui d'adulte et considéraient un état intermédiaire comme une stupidité. Enfant apprit aussi un peu la langue follette, par commodité et pour qu'elles puissent l'insulter plus

efficacement. Car, bien qu'elles fussent fières de la posséder, elles étaient jalouses de son attachement à la déesse et essayaient constamment de la soumettre à toutes les sortes de vexations. Elles piquaient aussi constamment Enfant, comme par maladresse, mais en réalité par méchanceté.

Pourtant, Enfant était une créature endurcie, solide malgré sa fragilité malformée, et gracieuse dans sa hideur. Par-dessus tout, son inexpérience totale de toute chose lui avait donné le don sans prix de l'acceptation. Elle ne se rebiffait point. Elle ne se lamentait point, elle n'était jamais la victime du chagrin ni de l'espoir.

En début de matinée ou en fin de nuit, les follettes allaient écumer le marécage, rassemblant rosée et plantes, ainsi que les reptiles et les insectes paralysés qu'elles aimaient manger. Leur quête de trésors était incessante. Dans la chaleur du jour, elles rôdaient autour des mares encombrées de mousse, à l'ombre des larges herbes. La nuit, elles allaient parfois danser dans le phosphore du marigot, ou banquetaient dans le terrier, buvant des jus fermentés et fourbissant leurs propres ornements de fil de fer et de graines. Elles étaient sauvages et, parfois, partaient chasser les poissons crochus dans les fondrières, ou bien combattaient des frelons énormes et des scarabées ailés aussi gros que des moineaux. Après ces expéditions, un ou deux des membres de la fraternité ne revenaient pas. Les autres tenaient alors une veillée funèbre, hurlant et se tortillant toute la nuit sous la lune, mais plus par colère que par chagrin. Lorsque l'aube pointait et que la lune et la brume descendaient, les mortes étaient oubliées.

Mais la déesse ne quittait jamais son divan, sauf pour satisfaire ses besoins naturels, qui étaient devenus rares et dilatoires.

Il était prévu que certaines des follettes gardent toujours l'entrée de la tanière, mais elles quittaient souvent leur poste. Les autres entraient et sortaient sans cesse comme des flèches avec leur butin. Toutefois, c'était à Enfant, servante de la déesse, qu'il revenait désormais de s'occuper de tous les services intimes. C'est-à-dire de baigner la déesse grâce à des mousses plongées dans de la rosée, de l'aider à s'asseoir et s'allonger... et à se rendre jusqu'au tas d'excréments sacrés, si nécessaire. Enfant devait aussi remonter les oreillers de sa maîtresse, corriger l'équilibre de ses bijoux quand elle le lui demandait, oindre ses ailes d'huiles végétales, écraser et réduire sans cesse en pulpe, sur de petits cailloux, les comestibles qui lui étaient apportés. L'alimentation de la déesse, tout comme sa décoration, était incessante. Son obésité et sa chair étaient l'honneur du terrier. (Aucune déesse ne vivait longtemps. A son décès, une déité de remplacement était choisie, l'on abandonnait la tanière et toute l'architecture de la vie des follettes était rebâtie à partir de zéro.)

Enfant, toutefois, ne savait rien de tout cela, ni de ce qui existait auparavant. Elle faisait simplement ce qu'on lui disait et parfois, lorsqu'on l'exigeait d'elle, répondait en langue follette. Elle supportait avec équanimité les agaceries et les piquûres. Tout autant que la fatigue de sa tâche et de la déesse elle-même. Enfant ne se rebellait pas davantage lorsque la déesse, quand elles étaient seules ensemble, désirait que tel ou tel ornement lui fût enlevé, puis caché ou jeté, et qu'elle était morigénée quand il arrivait que les follettes le

remarquent. Enfant ne s'irritait pas non plus lorsque la déesse ne changeait pas, ou en recrachait des bouchées entières et exigeait qu'elle dévore des plats entiers (son ordinaire était bien maigre) ou les enfouisse dans le tas d'excréments.

De temps à autre, la déesse chantait un gazouillis atonal. Ses vastes yeux de myope fixaient le néant.

Un matin, alors qu'une aube rosâtre dérivait encore dans le terrier, la déesse s'adressa à Enfant.

— Écoute. Il m'est venu une idée. Oui.

Elle désigna alors certains des globules d'argent noir qui lui enveloppaient les bras et les chevilles.

— Allez. Mets cela.

Enfant ôta donc les globules à la déesse et les mit.

— C'est bien. Maintenant, ça et ça.

Enfant ôta donc à la déesse quelques graines et carapaces, et un gros os. Et elle s'en revêtit.

— C'est bien. Oui, c'est très bien. Maintenant, ceci.

Elles continuèrent de la sorte pendant une bonne heure, interrompues uniquement par l'entrée de quelques follettes qui, comme d'habitude, dans leur précipitation, ne semblèrent rien remarquer.

Finalement, la déesse fut nue, hormis ses volutes de gaze ; ainsi allégée, elle put descendre sans aide de sa couche.

— Lève-toi, maintenant. Étire-toi jusqu'à l'endroit où j'étais assise. Abaisse le crâne de rat, et les paillettes. Voilà ! Baisse le visage. Ne bouge que les yeux. Ne remue pas. Si tu dois faire des excréments, utilise le tas sacré. Mange toutes les substances apportées. Si quelqu'un demande où est Enfant, réponds seulement cela : *Elle est occupée à prendre de la mousse*. Ou bien : *Elle est allée me chercher des friandises*.

La déesse, soufflant et roulant dans sa graisse, s'expulsa hors du terrier, retombant plus bas avec un bruit sourd dans des fleurs des marais.

Enfant resta sur le divan. Elle était tellement étouffée sous les bijoux royaux qu'il était vrai qu'il ne restait plus grand-chose d'elle de distinct. Et, bien que ses cheveux eussent recommencé à pousser luxurieusement, cela n'avait rien de gênant, car il y avait longtemps que la déesse avait exigé de recevoir une coiffe faite des tresses des cheveux d'Enfant.

Les follettes, entrant et sortant en bourdonnant, continuèrent de laisser de la nourriture et d'accrocher sans hésiter des ornements sur la masse installée sur le divan.

Enfant préparait la nourriture comme d'habitude, mais elle n'en mangeait pas

beaucoup. Finalement, les follettes commencèrent à l'interroger.

— Pourquoi n'as-tu rien consommé, ô Sereine ? Où se trouve Enfant ?

— Elle prend de la mousse, répondit Enfant en langue follette.

— Que ta voix est grave, ô Sereine. Tu as faim !

En se jurant de piquer délibérément Enfant, elles fourrèrent force nourritures dans la bouche de celle qu'elles prenaient pour leur déité.

En fait, seul le symbole comptait pour elles. Un crapaud suffisamment gros eût fait l'affaire, pourvu qu'il mange, se laisse décorer et réponde de manière appropriée.

Les jours et les nuits innombrables s'écoulèrent dans cette comédie.

Une fois ou deux, Enfant aperçut la véritable déesse qui passait près du terrier. Au début, elle était pesante et restait hors de vue, mais elle perdit rapidement du poids et mincit, devint active et chassa les frelons et les phalènes en compagnie de ses sœurs, revenant avec elles dans la tanière à la nuit. Aucune des follettes ne semblait l'avoir soupçonnée ni interrogée. Elle-même ne donnait aucun signe d'être autre chose qu'un membre comme les autres de la fraternité. Elle ne s'en distingua bientôt plus. Si Enfant l'avait voulu, elle eût été incapable de dire laquelle était la déesse. (Naturellement, une telle idée n'eût jamais traversé l'esprit d'Enfant.)

D'autre part, Enfant, comme il était naturel, avait un peu grandi et, nourrie d'un flot constant d'aliments, une vigueur nouvelle s'était ajoutée à sa grâce étrange. Elle restait sur place, monticule d'ornements, fierté éclatante de la tanière. Nulle part au monde (du marais) n'existait une aussi belle déesse.

La créature humaine, le monstre qu'elles avaient gardé pour le tondre, fut bientôt oublié, comme à l'accoutumée. Jusqu'au matin où, peu avant midi, trois follettes arrivèrent avec le plus voyant des trésors qu'elles eussent jamais découvert, et qui devait révéler la supercherie.

Le trésor était une grosse crécelle en cuivre, tellement polie, avant d'avoir été jetée dans la boue, qu'elle brillait comme du vieil or. Lorsqu'on la secouait, elle émettait un bruit cliquetant de pièces nombreuses qui s'entrechoquaient. Sa poignée était prise dans un enchevêtrement de lotus mauves. L'instrument fut conduit à la déesse-qui-n'en-était-pas-une et agité au-dessus de sa tête, tandis que les trois follettes gazouillaient de satisfaction.

Mais en tournant, la crécelle délogea l'un des pivots des décorations. Elles se mirent à glisser, à tomber et à pleuvoir : les os de rat, les dents de lézard, les graines, les gousses, les perles, les babioles, les fils, les épingles et les bouts de scarabées... tout cela s'écrasa autour du divan.

Les servantes poussèrent des exclamations stridentes d'irritation. Des mois d'ouvrage artistique devaient être réparés. L'une se précipita vers l'ouverture du terrier pour rappeler toute la fraternité au travail.

Le couple restant se pencha sur leur maîtresse.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Assurément, cette excroissance que certains appellent un nez.

— Et ça ?

— Des narines ! Des sourcils ! Des oreilles !

— Voyez, là ! Voyez ! Rien que cinq doigts, de taille inégale !

— Notre déesse est malade !

— Ce n'est pas notre déesse !

— C'est une espèce de bête !

— C'est Enfant !

Une explosion retentit alors dans la tanière, croissant avec l'arrivée d'autres follettes.

Comme une colonie de guêpes dérangées, elles entrèrent, sortirent, tournèrent en tous sens, bourdonnant, s'agitant de telle sorte que toute la rive dut palpiter.

Chaque follette était hystérique. Même la déesse d'origine, ayant elle-même oublié ses propres batifolages, fut comme les autres prise d'une crise d'hystérie.

Au centre du tourbillon se tenait l'enfant révélée.

Si elle en éprouva de la peur, elle ne la manifesta point. Peut-être, étant accoutumée aux excès du terrier, ne put-elle complètement faire le rapport entre elle-même et ce drame.

Finalement, tandis que l'après-midi étendait sa tente sur le marécage (habituellement, un moment de tranquillité), les follettes volèrent hors de leur tanière et se regroupèrent sur un radeau de lis huileux. Là, elles vibrèrent comme des flèches de feu dans un quasi-silence soudain et se consultèrent. Le nid devait être abandonné, une nouvelle déesse créée, tout refait, à partir de zéro. Mais le zéro devait venir en premier.

Comme une lance, elles retournèrent dans leur maison déshonorée et s'abattirent sur Enfant pour la piquer à mort.

Peu avant le coucher du soleil, une caravane traversait la lisière du marécage. Une route pavée passait par là. Néanmoins, les voyageurs avaient désiré quitter la région avant la tombée de la nuit. Ils étaient déjà familiarisés avec les histoires que l'on racontait sur ces marais et il ne leur plaisait guère. La maison du magicien venait d'être vaguement distinguée dans le lointain, cernée de ténèbres, des reflets inquiétants sur ses dômes d'émail et de bronze, et l'on fit appel à des signes de superstition. Les phosphores du marais, qui devaient émerger avec la nuit, étaient censés posséder de terribles talents.

Le chef de train, néanmoins, était un homme posé. S'apercevant qu'ils n'auraient pas quitté les lieux avant la nuit, il donna l'ordre d'allumer des lampes et des torches.

— Puisque nous redoutons de dormir en ce lieu, nous devons continuer d’avancer en montant la garde.

Or, parmi les voyageurs, se trouvaient des personnes religieuses qui décidèrent de prendre des précautions supplémentaires. Ils préparèrent des offrandes pour les élémentaires du marigot et les laissèrent le long de la chaussée. Ils prirent un rôti qui devait leur servir de dîner, un peu de vin, des figues et des friandises, six pièces de cuivre et une en or, ainsi qu’une prière de bienveillance inscrite sur un parchemin. L’ensemble fut alors fourré dans un sac blanc dont la pâleur était destinée à faciliter le repérage par les esprits indigènes. Se glissant à l’écart de la caravane, ils déposèrent le pot-de-vin parmi la boue et la mousse en dessous de la chaussée. Le soleil était alors en train de quitter le ciel et, à sa lumière baissante, les offrants méditèrent sur la forme de leur sacrifice.

— On dirait un bébé mort, dit l’un d’eux en faisant un signe de protection.

— Chut ! dit un deuxième.

— Chut ! fit un troisième.

— Ils allument les lanternes, ne nous laissons pas distancer, babilla un quatrième.

Le jour mourut et toute couleur quitta les terres. La caravane éclairée par les torches avançait lentement comme un énorme animal doté d’yeux enflammés. Une centaine d’autres caravanes fantomatiques aux yeux d’argent sortirent du marais et commencèrent à aller et venir en se tortillant.

Or, plusieurs des pieuses personnes avaient remonté la file sur leurs mules. Elles avaient l’intention de rejoindre le chef de train et peut-être de souper avec lui, leur propre repas ayant disparu.

Ils avaient à peine échangé une salutation polie que le premier homme poussa un cri.

— Au nom de tous les dieux, chef de train, arrête la caravane !

Le chef de train le considéra impassiblement.

— Pourquoi cela ?

— Parce que moi et mes amis avons fait une offrande aux mauvais esprits de ces lieux, à une heure et quelques milles d’ici... et voilà que cette offrande se trouve maintenant *devant* nous, au bord de la route ! Ils nous l’ont relancée au visage. Le ciel sait ce qui va suivre.

La caravane fut alors arrêtée et il se produisit une altercation. Finalement, le chef de train, armé d’une crosse et d’une torche, seul, s’avança à grands pas pour examiner le petit tas pâle semblable à un sac.

Il se pencha, puis se redressa.

— Pauvre créature. Ce n’est pas un enfant sacrifié par un idiot. Mais une enfant morte.

Il leva la voix et en informa la caravane.

— C’est encore pire, dirent les personnes pieuses en tremblant dans leurs bottes. Les diables ont changé notre cadeau en un cadavre immature.

Mais le maître de train demanda des pelles pour recouvrir les tristes petits restes.

Ce fut alors que les pelles commençaient leur ouvrage que l’enfant morte remua et, en tournant sur soi, elle leur montra ses cicatrices et difformités révoltantes, son innocence, ses grands yeux... et son voile de cheveux adorables.

Bien que les follettes l’eussent sévèrement attaquée, elle avait été, grâce à leurs piqûres répétées et à l’ingestion de lézards piqués, immunisée contre le venin des créatures des marais. Elle avait été droguée mais non pas occise. S’imaginant que son exécution était terminée, les follettes l’avaient emportée jusqu’aux limites du monde (la lisière du marais) et jetée près de l’objet de plus immonde qu’elles avaient pu découvrir, une route construite par les hommes. Ayant beaucoup à faire, elles s’étaient ensuite hâtées de repartir.

— Enfant, souffla le chef de train, horrifié et plein de tendresse, mais dans la langue des humains.

Elle ne put le comprendre.

5

Ézail et Tchavir

Ses cheveux auraient pu leur permettre de lui donner un nom, car au soleil ils avaient la couleur des soucis. Sa chevelure était la dot qu'elle apportait pour sa nouvelle vie, mais elle avait été acceptée sans sentiment de lucre. Plus tard, elle proposa d'elle-même ce trésor en expliquant de manière éloquente, quoique succinctement, que la masse de cet ondulant voile soyeux lui pesait, qu'il lui convenait de se les faire couper jusqu'aux épaules tous les trois mois... car, dès sa septième année, sa chevelure lui descendit jusqu'aux genoux, aux pieds, et continua de pousser au point qu'elle traînait sur le sol. En dehors de sa pigmentation, de sa douceur, de sa luxuriance et de ses reflets merveilleux, elle exsudait un léger parfum irradiant. Ces remarquables caractéristiques persistaient alors que les boucles avaient été coupées. En vérité, il se trouvait, dans le coffre du chef de train, une tresse datant de la deuxième année que l'enfant avait passée avec lui et, lors de son dix-septième anniversaire, cette tresse était aussi parfaite qu'à la minute où elle avait été coupée. Cette chevelure était également totalement malléable, facile à natter ou à crépir. Une fois vendue, elle servait à décorer les riches vêtements ou les montures précieuses. Ceux qui l'achetaient n'en connaissaient pas l'origine et l'appelaient néanmoins *Toison d'Ange* ou *Fils d'Éther*. Grâce à ses cheveux, l'on savait sans le savoir ce qu'elle aurait pu être. Mais ce n'était pas tout.

Le chef de train, qui l'avait recueillie sans arrière-pensée dans les marais, l'emporta rapidement jusqu'à la ville où se trouvait son foyer. A ceux qui l'interrogeaient, aussi bien durant le voyage qu'en ville, sur ce qu'il comptait en faire, il répondait simplement :

— Elle est venue sur ma route. Les dieux mettent des fleurs au bord de la route. Nous pouvons les cueillir si bon nous semble.

— Mais, disait-on généralement, cela n'a rien d'une fleur. C'est une enfant malformée et maudite sans nul doute abandonnée par des parents irrités.

— Il manque à mon foyer un être féminin, disait le chef de train.

— Tu ne peux vouloir élever cela pour l'utiliser à...

— Je n'ai l'intention ni de l'élever ni de l'utiliser. Elle devra grandir et sera elle-même. Mais cela se passera à l'abri de mon toit.

En fait, les deux femmes du chef de train, qu'il avait toutes deux aimées chèrement, étaient mortes de la peste dix ans auparavant. Sa progéniture qui devait naître était partie avec elles. A l'époque, il avait été très affecté et s'était engagé dans les caravanes, abandonnant sa maison sur place. Lorsqu'il y revenait, il n'embauchait que des serviteurs de sexe masculin et, pour se consoler, s'était tourné vers les garçons. Dans ses affaires, il ne rencontrait que des marchands, des bouviers, des prêtres et des petits seigneurs.

C'était comme s'il craignait que la peste ne s'accroche à lui et ne risque d'infecter l'autre sexe, qu'il préférait mais connaissait assez mal.

L'enfant changea tout cela.

Voyant qu'elle était si petite et si jeune, il engagea sur-le-champ une nourrice et, par la suite, acquit une petite esclave qu'il affranchit pour qu'elle devienne la compagne de la fillette.

Tous ceux qui avaient affaire à l'enfant blêmissaient de répugnance au premier abord. En sept minutes, ils étaient apitoyés. Une heure de plus et ils étaient soit apaisés, soit intrigués, soit rendus muets. En l'espace de sept jours, ils étaient joueurs et pleins de gaieté. Ils lui appartenaient.

L'on ne pouvait dire exactement comment cela se pouvait. Quelque chose dans ses yeux. Quelque chose dans ses manières. C'était une petite créature naine et bossue qui se déplaçait comme une vague, comme un oiseau en vol. Elle était malformée, défigurée et peut-être mentalement retardée ; il régnait autour d'elle un parfum de fleurs blanches, elle avait une voix rare qui tintait comme l'or pâle. Son regard d'idiotie était plein d'une sagesse que l'intelligence effaçait. Comme l'avait dit le chef de train, elle devint elle-même. Elle était elle-même. Elle ne s'agitait pas. Nul ne l'avait jamais vue mécontente, irascible ou effrayée, passionnée, désorientée, excitée, en train de pleurer. Elle souriait, mais seulement à la manière dont une feuille se tourne vers le soleil.

Elle était, elle grandissait. La maison grandit avec elle. Elle apprit les habitudes de la société humaine et, si elle ne les copiait point, elle les respectait. Elle apprit le langage que les humains parlaient en ces lieux et l'utilisait occasionnellement.

La première fois qu'elle se coupa les cheveux, elle les apporta au chef de train. C'était le soir de ses neuf ans, car elle comptait ses anniversaires à partir de la nuit de sa découverte, et il lui avait donné un cadeau, comme toujours, un collier de perles en améthyste. Elle déposa devant lui la magnifique chevelure semblable à un rouleau de corde dorée. Elle sourit.

— Trop lourds. Vends-les, tu ne peux pas ?

Puis elle s'assit pour jouer avec les perles, les caressant et les embrassant parfois, ou les élevant pour capter la clarté palpitante de la nuit. De toute évidence, en vivant dans cette maison, elle avait entendu parler du commerce. Mais quel plan ! (En allant jeter un coup d'œil à la tresse parfaite de sa seconde année, la valeur de son plan commença à le chatouiller.) Il raconta l'histoire à quelques-uns de ses partenaires.

L'homme rusé déclara :

— Fais-le. Je n'ai jamais vu une substance pareille. Elle est magique et pavera ta route d'argent.

Le deuxième commenta :

— Tu as intérêt à lui obéir. Elle est tellement magnifique que tu aurais de la peine à le

lui refuser.

— *Magnifique !* s'écria le chef de train, choqué et atterré d'entendre quelqu'un d'autre exprimer ses propres pensées.

— Oui, dit le partenaire, ce vin fort que tu nous as servi m'a délié la langue. Mais je m'en tiens à ma description. Magnifique.

L'homme engloutit encore du vin et leva les yeux sur le ciel étoilé (car ils dînaient en cette nuit d'été sur le toit de la maison et il était minuit).

— Je supposerai que chaque membre de l'humanité possède une âme, fait que, sobre, je n'accepte point. Et l'âme de celle que tu as trouvée au bord de la chaussée transperce sa peau comme une flamme une lampe brisée. Puis-je donc voir la lampe, avec ses défauts et ses malformations, lorsque la lumière m'éblouit ?

— Mais les cheveux qu'elle porte, ajouta le plus rusé, là, tu peux voir la flamme qui se libère de la lampe.

Le chef de train songeait à elle, alors qu'il se trouvait à des centaines de milles sur les routes des caravanes, dans les cours et les camps, dans la poussière et le tumulte, lorsque les brigands menaçaient, les douanes étaient officieuses, les animaux ou les hommes rétifs, lorsqu'il était fatigué, lorsqu'il se rappelait le fantôme de ses femmes. Il songeait à elle qui brûlait dans sa maison comme une lampe à la fenêtre. Il n'était plus de première jeunesse, autrement il l'eût épousée... non pour coucher avec elle ou la posséder de quelque manière, mais pour se l'attacher, pour l'introduire plus encore en son cœur. Mais cela n'était pas nécessaire. Un instinct l'en empêchait. Pourtant, il l'aimait bel et bien.

Lorsqu'elle eut environ treize ans, il se mit à l'emmener avec lui dans ses voyages, ainsi que sa compagne et la nourrice, et il eut donc un chariot plein de femmes sur la route ; peu après, d'autres femmes se mirent à voyager aussi, femmes et concubines de marchands, prêtresses, chevrières et grandes dames. Celles-ci le prenaient parfois à part.

— Qui est cette naine ? Elle m'a lancé un sourire tellement plaisant. Et ses cheveux sont dignes d'une déesse.

— C'est ma fille.

— Et quel est son nom... car j'aimerais un peu lui parler.

— Nous l'appelons Ézaïl.

Ézaïl : Âme.

Or, une nuit d'un voyage, alors qu'Ézaïl avait quinze ans, le chef de train fit un rêve étrange.

La caravane avait serpenté toute la journée à travers une grande plaine nue, mais elle était parvenue au soir dans un havre de bosquets et de villages. Là un lac flottait dans la terre comme un sort miroitant et des bœufs couleur de crème buvaient sous les cèdres. Ézaïl n'avait pas accompagné le chef de train dans ce voyage, car il avait estimé qu'il serait

trop rude, aussi bien du point de vue de la route de jour que des caravansérails de nuit. Il le regretta en voyant le crépuscule fleurir sur les eaux et les bœufs qui buvaient à l'ombre des reflets des cèdres.

— Je lui raconterai tout, se dit-il.

Mais lorsqu'il s'endormit, quelqu'un se tint devant sa tente. Le chef de train se leva et sortit à sa rencontre. C'était un jeune homme enveloppé dans une cape magenta. Son profil ciselé était tel que le chef de train le prit pour un prince et il regarda fixement ses cheveux jaunis par la lune et les cils dorés de son œil baissé.

— Messire, que puis-je faire pour toi ?

Le beau prince ne répondit point. Il se contenta de tirer sur son visage la capuche de son vêtement, de telle sorte que le côté gauche demeura invisible.

— Si tu désires te joindre à la caravane, seigneur, je me porte garant de notre hospitalité.

Le prince éclata alors de rire. Un instant, ce fut le vacarme le plus blessant qu'eût jamais entendu le chef de train... puis ce fut le son le plus charmant de toute sa vie, plus une mélodie qu'un signe d'amusement. Mais en riant le jeune homme montra ses dents qui étincelaient très bizarrement.

Le chef de train recula d'un pas. Dans son rêve, il pensa : « Il faut que je sois prudent. »

— Ce n'est pas essentiel, fit le prince. Car c'est moi qui suis à ta merci. Je suis venu demander la main de ta fille.

Le chef de train fut tellement effaré qu'il répondit aussitôt :

— Je n'ai pas de fille.

— Non, mais tu en as eu une. Flamme-de-l'Âme, Ézaïl.

Le chef de train ne sut alors que ressentir. Ce qu'il éprouvait était trop important. L'écoeurement, le chagrin, la jalousie, l'ironie, le mépris, la flatterie et la fureur en faisaient peut-être partie.

— Tu ne peux penser ce que tu viens de dire. Car elle... elle n'est pas faite pour les formes du mariage.

— Tu veux dire, murmura le prince, qu'elle n'est point faite pour l'amour.

— Exactement... c'est ce que je voulais dire.

— Pour la mort, donc ?

Les sentiments du chef de train se précipitaient et se figèrent en un seul. Il était terrifié.

— Ne la maudis point, elle a suffisamment souffert. Maudis-moi, s'il le faut.

Il aperçut alors l'éclat d'un œil. Un œil horrible, dont la teinte était de travers.

— Tu te méprends, dit le propriétaire de l'œil en se détournant de lui un petit peu plus.

L'amour et la mort ne sont que jeux pour nous, tant que nous vivons.

Le chef de train répliqua alors, à sa surprise inconfortable :

— Mais toi, seigneur, tu vis à tout jamais. La mort ne représente rien pour toi. Et encore moins l'amour.

A cet instant, la lune s'envola au-dessus du bosquet de cèdres. Elle fit du lac un blanc miroir. Elle fuma à travers la silhouette du personnage princier, à travers sa capuche, ses cheveux, son corps et sa cape admirable où les constellations étaient cousues en tessons de verre.

— J'affirme être mortel, dit la transparence, tout autant que toi. Mais ceci est-il mon rêve ou le tien ? Suis-je en train de te rêver ? Me rêves-tu ? Ah, avant que l'un de nous ne se réveille, promets-moi Ézail. Peu m'importent ses difformités physiques. Moi aussi, je suis déformé. Mon côté gauche, qui est dissimulé sous ce manteau... oh, c'est un spectacle qui te ferait t'enfuir, pris de folie, je te l'assure.

— N'importe donc pas que je puisse te permettre de la posséder.

— Tu ne pourrais la tenir à l'écart de moi si elle le désirait, dit le prince, ou le diable, ou quoi qu'il fût.

Mais la lune, qui coulait à travers lui, était en train de le balayer. Il parla encore une fois, bruit vocal semblable à un gravier passant à travers un tamis de cuivre.

— Peu m'importe ce rêve. Réveille-toi et laisse-moi me réveiller. Il me reste trois années avant de redevenir humain. Je suis fils de roi par l'une de ses épouses mineures. Je n'ai aucun droit d'aînesse. Ma destinée est de rôder et de délirer au-delà des murs de la maison de mon père, de faire de moi-même une sorte de héros. Aie confiance en moi, je n'ai point de place pour les rêves de déments.

Sur ce, il disparut. Mais, au même moment, le chef de train eut l'impression d'apercevoir un autre pays dans la nuit, un palais aux hautes murailles sur une colline élevée, la claire-voie d'une fenêtre et une chambre où quelqu'un était allongé, s'agitant et gémissant dans son sommeil.

Mais cela s'évapora également et le chef de train se détourna aussi et se retrouva sur son matelas dans la tente. Où, en homme raisonnable, il s'en prit au vin de dattes et à la plaine nue, aux bœufs en train de boire dans le crépuscule et à l'arôme des cèdres, et il se rendormit. En se levant à l'aube, le rêve n'était plus qu'une ecchymose en train de guérir. Il ne sentait plus rien à midi.

Tchavir naquit dans la Maison Haute, où il fut le trente-troisième fils du roi, ce qui n'augurait rien de bon pour lui. Ses cheveux étaient d'un noir de corbeau et ses yeux du bleu de la turquoise. Mais en cela aussi il avait erré, car les cheveux noirs étaient considérés comme portant malheur en ce pays, alors qu'on ignorait presque totalement les yeux bleus.

La mère de Tchavir s'était crue stérile car, bien qu'épouse mineure, pendant une saison elle avait été la favorite des plaisirs du roi. Souvent appelée à sa couche, ses entrailles avaient décidé d'ignorer ses efforts. Elle avait donc eu recours à une sage vieille femme qui rendait visite de temps à autre à la cour des femmes. La sorcière sonda l'épouse mineure, lui posa des questions pertinentes et impertinentes et finit par ôter une cassette de sa robe.

— Puisque tu désires ajouter ton rejeton aux quatre-vingt-dix-sept autres qui braillent ou vont bientôt brailler dans le palais royal, mets ta main droite dans cette cassette et tires-en, sans un regard, le premier objet que tes doigts rencontreront.

La reine mineure, avec un pincement de nervosité, obéit alors. Ce qui remonta dans sa main était un petit objet cubique, dur et froid comme un galet du fleuve.

— Un dé ? demanda la mégère, apparemment intriguée. Je n'ai jamais vu de dé ainsi pioché, auparavant. Es-tu sûre de ne point l'avoir introduit toi-même là-dedans ?

— Pour quelle raison ? repartit la reine mineure avec irritation.

— A quoi bon toute chose ? rétorqua la sorcière de manière fort peu convaincante. La chair n'est que poussière, la vie irréelle, une illusion, un jeu.

La reine tapa du pied et se renfrogna.

— Dois-je appeler mon esclave et créer en toi l'illusion que ta poussière reçoit les coups d'un bâton irréel ?

— Fais comme bon te semble, dit la sorcière avec un air d'indifférence. Mais, dans ce cas, ne t'attends pas à recevoir de moi le moindre conseil.

— Il n'y aura point de bâton, réel ou irréel. Mais deux tasses de bière au miel et une bague en or.

— Alors, il faut que tu prennes le dé, le réduise en grains, le laisse tomber dans un liquide et avale ce breuvage la prochaine fois que tu seras appelée auprès de ton mari.

La reine fit ainsi et écrasa dans un mortier le dé qui ressemblait assez à de l'ambre mais était un peu plus friable. Elle garda les grains à portée de main et les avala à l'heure appropriée. La félicité qu'elle connut entre les bras du roi fut d'une intensité inaccoutumée et elle se retrouva bientôt enceinte.

Le roi perdit alors tout appétit pour elle et, en temps voulu, l'enfant naquit, un fils, sans grande manifestation de joie. Et même le plaisir de la mère s'évanouit. L'enfant, quoique beau, avait les yeux bleus, les cheveux noirs et son comportement était tellement fugitif que certains déclarèrent qu'il était demeuré. Il avait les mêmes inclinations qu'un chaton : il aimait beaucoup le sommeil et l'exercice. Avant que son fils eût atteint l'âge de cinq ans, la reine mineure ne s'occupa plus de lui et prit des amants. Étant surprise avec l'un de ceux-ci par l'intendant du roi, elle dut partir avant que son fils eût sept ans.

Satellite méprisé de la cour, le gamin continua le voyage de sa vie, plutôt entravé par les

gâteries et les tatillonneries, la tutelle et les colères, les ouvertures amoureuses et les plaisanteries d'un harem oisif, plusieurs précepteurs et la plupart des soldats de la Maison Haute du roi.

A quatorze ans, il ne pouvait ou ne voulait lire, écrire, combattre ou forniquer. Il insultait néanmoins tout un chacun à la limite de se faire assassiner ; par ses chants, il faisait descendre les oiseaux de leurs branches, récitait de la poésie aux cochons et offrait souvent en souriant des venins verbaux à ses supérieurs. Il savait aussi grimper aux arbres jusqu'à des hauteurs que l'on ne peut rapporter ici. Telles étaient sa force et sa présence, de plus, qu'il pouvait ressembler, au repos, à un homme adulte très sage. En action, il pouvait ressembler, par sa vitalité, à un guerrier, digne héritier d'un roi, voire à un sorcier. Mais il n'était pas exactement tout cela. En fait, c'était un peu un lynx domestique sous forme humaine.

— Que fait-il ici ? demandait toute la maison, ce qui voulait dire : *Pourquoi est-il né ici pour nous irriter ?*

— Il faut que tu changes tes manières, disaient les pédants à Tchavir, allongé en dessous des branches chamarrées.

— Je n'ai pas de manières, répondait Tchavir en plongeant dans un étang parmi les roches.

— Il est concevable qu'il ait été infecté par un diable. Ou une multitude de diables, marmottaient certains. Se changerait-il en vouivre à la maturité de la lune ?

Mais Tchavir ne faisait rien de tel, sauf dans certains de ses rêves.

— Mange avec moi, enivre-toi avec moi, complote avec moi, querelle-toi avec moi, couche avec moi, disait la cour.

— Éloignez-vous, répondait Tchavir.

Plus de trois fois, des ennemis – soupirants déçus ou autres personnes courroucées – envoyèrent leurs agents. Les assassins au pied léger trébuchèrent et tombèrent du toit. On trouva des cobras nichés sur les genoux de Tchavir, qu'ils n'avaient point mordu.

— Qui est ce garçon ? demanda le roi lorsque Tchavir marcha fièrement près de lui sans le voir tandis que l'ensemble de la cour se prosternait loyalement.

— Le trente-troisième fils, majesté.

— Accordez-lui trente-trois coups de fouet, dit le roi.

— Cela le tuera indubitablement, dit l'intendant du roi plein d'optimisme.

Leur ayant faussé compagnie, il ne put être retrouvé avant l'aube, car il était en un endroit auquel ils n'avaient point pensé : sa propre chambre. Il y reposait tandis que le soleil le contemplait, s'agitant dans un cauchemar doré. Il chantait dans son sommeil, sous l'étreinte du rêve. Il chantait qu'il était une mante religieuse en équilibre au-dessus d'un lac. Il chantait qu'il était seigneur et allongé dans un sac de dés. Il chantait qu'il

aimait la fillette d'un magicien, d'un chef de train, ou d'un prince dont les yeux étaient la nuit. Il chantait les louanges de quelqu'un qu'il appelait la Fille de la Nuit.

Sa voix était tellement musicale qu'ils s'arrêtèrent pour l'écouter. Puis ils le secouèrent et le réveillèrent.

— Viens dans la cour, Tchavir.

— Viens te faire fouetter, Tchavir.

— Trente-trois coups. Tu as trop brillé devant le roi.

— Trente-trois ? fit Tchavir. Folie. Je ne me suis pas fait naître pour mourir. J'ai mieux à faire.

D'un bond, il leur échappa comme un éclair éblouissant brûlant entre leurs mains, brisa la claire-voie de la fenêtre, sauta de l'appui, entra dans un arbre, où il brilla en brillant plus fort que le soleil... et disparut.

Sur l'ordre du roi, Tchavir fut chassé quelques mois parmi les collines. En vain.

Une poignée de journées après le dix-septième anniversaire d'Ézaïl, tandis que son tuteur contemplait la boucle de ses cheveux toujours vivants, un étranger vint lui rendre visite.

— Chef de train, je serai franc avec toi. Moi et les miens désirons faire un pèlerinage jusqu'à la ville sacrée de Djhardamordjh. Elle est lointaine et nul autre n'accepte notre proposition. Nous voulons arriver durant le mois du Festival de l'Élévation, dont nous voudrions étudier les rites obscurs. Voici l'or. Nous te paierons généreusement. Qu'as-tu à dire ?

— J'ai entendu parler de Djhardamordjh, mais je pensais qu'il s'agissait d'une légende. Êtes-vous certains de son existence ? (Le pèlerin se répandit en protestations de foi.) Elle possède de grandes merveilles, n'est-ce pas ? Des animaux de pierre qui parlent et une fontaine mystique qui guérit tous les maux ?

— A ce que l'on dit.

Après d'autres échanges, le chef de train accepta l'entreprise. Dans son cœur, il avait vu Ézaïl se relevant d'un bassin magique dans cette ville inconnue, droite et belle. Il se morigéna pour cette image folle, car les miracles se faisaient rares, en cette époque.

— Néanmoins, elle partira avec moi. Car s'il est vrai que ces statues parlent ou chantent, comme je me rappelle qu'on le disait quand j'étais gosse, autant le voir avant que je sois trop vieux. D'ailleurs, la route va au nord, selon ce gaillard, et le voyage prend près de six mois. Je ne voudrais pas rester séparé d'elle aussi longtemps.

La route du nord passait parmi de hautes plaines et plongeait dans de vastes forêts.

L'hiver les rencontra en route. Des piliers de pluie se dressaient de la terre jusqu'au ciel, quand ce n'étaient point des arbres. Ils arrivèrent à un fleuve jaune qui rageait dans l'humidité. Un pont de granit noir le franchissait, qu'il leur fallut une heure pour traverser. Mais quatre mois s'étaient déjà écoulés.

Ils pénétrèrent alors dans un pays de vallées, un pays de printemps. D'autres caravanes se trouvaient sur les pistes. Les hommes se hélaient et tous parlaient de Djhardamordjh. Dans les camps, il y avait des danses, des foires, des échanges, du troc et des contes débridés. Bien des jolies filles voyageaient dans des chars ou dans des litières portées par de robustes esclaves, des chariots tirés par des ânes couleur de neige.

— C'est le Festival, disaient les pèlerins qui bavardaient avec tout un chacun. Le mois de l'Élévation n'a lieu qu'une fois tous les sept ans.

Si l'on ne faisait qu'évoquer les rites, on n'en discutait pas ouvertement. Les filles charmantes regardaient fièrement entre leurs rideaux et sous leurs voiles de perles.

Les pèlerins glanèrent tout au moins une chose : une jeune vierge serait choisie pour un honneur sans nom. Toutes le désiraient et transperçaient les autres avec les dagues de leurs yeux. Il en était de même des familles qui les accompagnaient. Et au fur et à mesure que l'on approchait de la cité, il y eut parfois des paroles un peu vives, des coups et même un empoisonnement, disait-on. Une fois, assise au bord de la route, le chef de train aperçut une jeune fille en train de sangloter. Il tira sur les rênes, mais elle se refusa à répondre et se dissimula le visage.

Or la nourrice d'Ézaïl avait vieilli et ne l'avait pas accompagnée dans ce voyage, mais la compagne d'Ézaïl, qui avait des yeux brillants et perçants et des oreilles bien sensibles, annonça au chef de train :

— Cette nuit, j'ai vu cette fille debout près du chariot de son père et elle pleurait. Elle a dit : « Je refuse », et le père a répondu : « Alors, rentre à la maison à pied. » La voici et elle est prête à le faire.

— Mais qu'a-t-elle refusé ?

— C'est quelque chose en rapport avec le choix, l'Élévation. Tu sais que je me suis promenée, j'ai regardé un peu partout durant les fêtes parmi les caravanes, et j'ai remarqué une chose. Elle n'est pas aussi jolie que bien d'autres et elle redoutait sans nul doute d'être publiquement écartée.

C'est au matin qu'ils descendirent sur Djhardamordjh, la ville sainte. Le soleil se levait à gauche. Les toits de Djhardamordjh éclataient d'arcs-en-ciel et d'or, et elle était cerclée de trois murailles, de taille croissante, la première ayant juste la taille de soixante-dix hommes, soixante-neuf placés sur les épaules du premier. Le mur le plus bas possédait des tours plaquées de cuivre, le mur médian des tours plaquées de bronze. Le mur le plus élevé n'avait pas de tour mais un large chemin de ronde où poussaient des jardins. Au lever du soleil, chaque matin, durant le Festival, mille oiseaux bleus étaient lâchés dans le

ciel. Au coucher du soleil, mille oiseaux rouges étaient envoyés à leur suite. La route qui conduisait jusqu'à la cité était longée d'icônes et d'obélisques de basalte écarlate et noir ; plus loin, c'étaient les champs de fleurs irrigués par d'innombrables canaux.

La plus basse des trois murailles était percée, là où la route l'atteignait, par une poterne possédant trois portes. Séparant les portes ainsi qu'à leurs extrémités, se trouvaient quatre énormes bêtes de basalte noir comme le charbon. Au fur et à mesure qu'une heure en suivait une autre, ces bêtes, par magie ou la magie d'un mécanisme quelconque, levaient un pied après l'autre, tournaient la tête comme pour regarder autour d'elles et émettaient finalement une note longue semblable à celle d'une cloche, que l'on entendait à travers toute la ville et dans tous les environs sur des milles et des milles.

Le chariot du chef de train s'approchait de la poterne en compagnie de bien d'autres lorsque se produisit le déplacement de la première heure du matin.

Froidement, les bêtes noires démêlèrent leurs membres, tournèrent le cou, séparèrent leurs têtes dotées d'un bec et poussèrent leur note incomparable.

Plusieurs chevaux, ânes et mulets se mirent à piaffer et ruer, ceux du chef de train ne faisant pas exception. Dans les chariots, les hommes et les femmes lancèrent des cris, ou bien, se jetant à genoux, effectuèrent des génuflexions ésotériques.

Mais, pierres imperturbables, les grandes créatures de la porte, leur travail achevé, reposèrent leurs pieds, braquèrent vers le sud leur tête (qui avait la figure d'un aigle) et s'immobilisèrent.

En atteignant la poterne, chaque voyageur contemplait fixement ces merveilles. Chacune était aussi grosse qu'un éléphant. Les corps sculptés étaient ceux de chevaux, mais les pattes étaient en fait celles de volatiles gigantesques. Ils avaient des cous en or, de l'or sur les griffes et le bec, de noirs miroirs dans les yeux.

Le tuteur d'Ézaïl avait eu peur que la jeune fille ne fût troublée ; sa compagne avait hurlé sous une terreur manifeste. Mais Ézaïl ne manifesta aucune crainte, ni stupéfaction. Elle considérait avec intérêt les bêtes de basalte, comme toutes les choses plus ordinaires.

— Il est clair que la ville a été nommée d'après ces bêtes, dit le chef des pèlerins. Car, dans la langue rituelle du Festival, qui est l'antique langage de ce pays, tel est la signification de *Djhardamordjh*... Un prodige hybride, un cheval ayant les pieds et la tête d'un aigle.

Il fallut un certain temps pour franchir le portail, qui était empli de pèlerins et autres visiteurs. De temps à autre, durant l'attente, ils entendaient un bruit semblable à des marmites qui se brisent.

Bientôt, la route fut libre et un homme s'avança vers le chef de train.

— Prospère dans ta demeure, étranger. Y a-t-il des femmes avec toi ?

— Oui, comme tu peux le voir, répondit le chef de train, car, si Ézaïl s'était retirée hors

de vue, sa compagne avait passé la tête par le rideau.

— Sont-elles vierges ou non mariées ?

— A ma connaissance, oui.

— Acceptes-tu donc les tablettes de l'Élévation ?

Le chef de train eut un certain retour de conscience.

— Est-ce la tradition ?

— En cette période, aucune fille non mariée entre les âges de quinze et de vingt-trois ans ne peut résider ni entrer dans la ville sans accepter une tablette d'argile brisée par moitié dont l'autre moitié, portant son nom et ses origines, aura été mélangée aux autres et sera tirée au sort. De la sorte, lorsqu'arrivera l'heure du choix, aucune tricherie ne sera possible.

— J'ai entendu parler du choix, dit le chef de train, et j'ai vu la manière dont les beautés de toutes régions affluent ici. Mais avant d'accepter quoi que ce soit pour mes filles, qui sont d'une sorte quelque peu commune, je désirerais d'autres renseignements. S'il doit y avoir choix, quel est son but ?

— Nous n'en parlons point, répondit l'officier à la porte avec un visage inflexible. Cela est néanmoins compris.

— Je suis étranger. Moi, je ne comprends pas.

— Peu importe, je n'en puis dire davantage. Soit tu acceptes ces tablettes, soit tu laisses tes femmes dehors.

— Je n'accepte pas. Elles et moi resterons à l'extérieur. Laisse entrer ces pèlerins que nous avons escortés et qui sont venus spécialement ici.

Il écarta alors son chariot et ses hommes l'entourèrent. Réduits à quia, les pèlerins se précipitèrent à l'intérieur, accompagnés de plusieurs filles et femmes particulièrement belles.

Comme il évitait la ville, le chef de train ne put donc la visiter, après toute cette route. Mais comme son contrat prévoyait qu'il ramènerait les pèlerins chez eux à la fin du Festival, il fit un campement pour son chariot et ses gens près d'un village dans les champs en fleurs. Le village lui-même était presque désert, ses habitants s'étant rendus à Djhardamordjh.

La cité était donc à trois milles de là, ses murs et ses tours luisant sous le soleil et sous la lune. A l'aube, un nuage bleu d'oiseaux en montait et au crépuscule un tonnerre de plumes écarlates. Toute la journée la note des bêtes de la poterne sonnait ses heures, mais elles restaient silencieuses entre le coucher et le lever du soleil.

Le chef de train battait la semelle en attendant les pèlerins. Il commençait à avoir envie

de regarder à l'intérieur des murailles de Djhardamordjh. Et d'un autre côté il n'en avait aucun désir. De plus, la déception de la compagne d'Ézaïl lui pesait.

— Ne pourrais-je me déguiser en jeune garçon et me glisser dans leur ville aux milles spectacles ?

Le chef de train s'y refusa.

— Leurs rites ont un petit quelque chose d'équivoque. Ils ne veulent pas en parler. Il ne faut pas que tu prennes de risques, tu ne dois pas entrer. Et moi non plus.

Quant à ses hommes, il ne voyait aucune raison de le leur empêcher.

— Allez-y et, quand vous en aurez assez, revenez me dire ce que vous avez vu et appris.

Les conducteurs de chariots partirent donc à Djhardamordjh le même soir et y passèrent un certain temps. Au bout de deux ou trois jours, le plus âgé revint.

— Messire, dit-il au tuteur d'Ézaïl, jamais depuis ma naissance je n'avais contemplé un tel endroit. J'ai entendu dire que jadis une déesse régnait sur terre et sa vaste métropole ne pouvait être plus grandiose que cela.

» Les rues principales sont pavées de pierres de couleur et les bâtisses sont en marbre noir et blanc comme le lait, décorées d'or et couronnées de tuiles vertes comme les dragons ou rouges comme les roses. Partout se trouvent des fontaines qui jaillissent de gargouilles en bronze dans des bassins en porphyre. Elles sont censées être magiques et j'ai bu à chacune d'elles, je crois ; je ne peux qu'en tirer profit ! Par ailleurs, il y a des parcs et des jardins de végétaux variés, plantés pour former des dessins particuliers qui ne sont visibles que des plus hautes fenêtres et des chemins de ronde ; certains n'ont qu'une seule variété de formes et une seule couleur, par exemple un jardin de magnolias et de hyacinthes blancs dont l'herbe est aussi blanche que le sucre le plus pur, avec même un palmier blanc au tronc semblable à un os et au feuillage de vélin... il y voletait des papillons verts qu'un jardinier tentait en vain de chasser.

» Près du centre de la ville se trouve de nombreuses tours de basalte, sur les terrasses aux balustrades en or desquelles poussent aussi des jardins, avec d'énormes prismes pour séduire le soleil.

» Durant le Festival, un visiteur n'a qu'à demander pour recevoir à manger et à boire ce qu'il y a de mieux, bien qu'on ne l'invite point dans les demeures, ce qui, à cette période, serait apparemment une grossièreté. Quant aux tavernes et aux maisons de plaisirs, je n'en ai pas trouvé, bien qu'il y ait en ville de nombreuses femmes magnifiques, de vingt-quatre ans ou un peu plus, qui, n'ayant pu être choisies durant les précédentes Élévations, ne vivent que pour la joie des sens. Et se coucher dans ces parcs somptueux n'a rien de désagréable sous ce climat printanier.

» Au centre de la ville se dresse une sorte de colline et je ne saurais dire s'il s'agit d'un objet naturel ou façonné par l'homme, car personne n'a voulu éclairer ma lanterne. Car si l'on dit à une habitante de Djhardamordjh : « Explique-moi les rites », elle se contente de

répondre : « Je t'en prie, prends encore une pomme. » Ou si tu dis : « Quelle est cette colline ? » elle répond : « Oh, embrasse-moi encore ! Voici une montagne bien plus attirante. » Mais la colline est là et elle est parcourue de nombreuses terrasses et volées de marches, et un bois semble la revêtir, où des colonnes dorées reflète le soleil ou la lune, où scintillent des eaux éclatantes. Elle se termine dans quelque chose de très brillant. Mais si on demande : « Qu'est-ce qui brille là-haut ? » elle répond : « Es-tu faible au point de ne pouvoir m'enlacer par trois fois ? »

» Mais il y a autre chose : durant la nuit, j'ai entendu battre les tambourins et sonner les sistres ; et, comme des fantômes, les adorables vierges de Djhardamordjh dansent dans les avenues et sous les palmiers blancs, bleus, rosés et vert dragon. Elles dansent avec des rubans dans les cheveux et leurs yeux sont écarquillés, comme fous, comme ceux de rêveurs déments. Assurément, elles boivent ou mangent quelque chose, ces femmes et ces filles à partir de l'âge de quatorze-quinze ans. Et les visiteuses l'absorbent aussi. A moins que ce ne soit ce qu'on leur enseigne plutôt que ce qu'on les habitue à avaler.

» De toute façon, j'en ai assez vu. Demain aura lieu le fameux choix, dont tous se refusent à parler, mais qui emplit l'atmosphère comme la poussière. Et je ne désirais pas le voir.

» Pourtant, je te dirai une chose encore. J'ai vu une fille danser à minuit auprès d'une fontaine magique, et elle portait une robe en or aux franges de soucis scintillants, de la chevelure de ta pupille, messire. Nous savons que la compagne de ta pupille a tressé, collé et vendu en cachette ce produit sur les marchés le long de la route, et cette fille a certainement dû en acheter pour orner son vêtement. Tandis qu'elle dansait pieds nus sous la fontaine, tapant sur le tambourin de ses mains étroites, je l'ai entendue murmurer sans arrêt :

» — J'ai ensorcelé ma tablette, ils la prendront. Je serai parmi celles qui seront choisies. Et c'est moi qui, finalement, serai la Très-Haute. Car ne suis-je pas la plus belle ? »

» C'est à cet instant que la femme de vingt-cinq ans avec qui j'avais couché (et qui s'imaginait que je dormais) s'est approchée de la jeune danseuse et l'a examinée avec haine et envie.

» — Écoute-moi, lui a-t-elle dit, même s'ils te choisissent, ils pourront rompre la règle comme la tablette s'ils en découvrent une qui soit plus belle que toi et qu'ils n'aient pas tirée au sort. C'est comme cela. Car il y a sept ans, ma tablette était parmi celles qui avaient été tirées et l'on me jugea la plus belle de toutes celles qui étaient présentes. Mais ma sœur, dont la tablette n'était pas sortie, s'est alors avancée, nue, et les juges l'ont trouvée plus belle que moi. Ils ont violé la règle et l'ont choisie à ma place. Depuis lors, je me languis ici et je couche avec les étrangers pour soulager mes souvenirs.

» C'est alors, dit l'homme du chef de train, que j'ai feint de me réveiller et toutes deux se sont enfuies, mais j'avais appris tout ce qu'il me fallait et je te le transmets maintenant.

— Au nom de la vie, mais que fabriquent-ils donc ? s'exclama le chef de train, tuteur d'Ézaïl.

— Ils n'ont dans leur ville ni roi, ni prêtre que j'aie remarqué, ni palais royal ni temple, déclara le vieil homme. Je crois que leur richesse et leurs coutumes sont issues d'une créature ou d'une idée puissante qui se manifeste sur cette colline centrale. Et c'est pour celle-là que les femmes sont choisies. Cet honneur et cette bénédiction sont frénétiquement enviés. C'est celle qui est jugée comme la plus belle qui peut devenir la Très-Haute, monter sur la colline et n'en jamais revenir. Sept ans plus tard, le processus recommence. Et cela dure depuis deux cents ans ou davantage. Et je n'ajouterai que ceci : si j'étais un homme qui a des sœurs ou des filles entre l'âge de quinze et vingt-trois étés, malgré toutes les beautés de cette ville je les emmènerais de nuit en dépit de toutes leurs lamentations et partirais avec elles dans un pays lointain.

Les bêtes de la porte chantèrent pour la dernière heure du jour, le soleil déclina, les oiseaux du couchant volèrent dans le ciel. Dans le calice doré de lumière rémanente, avant la fermeture des portes, un voyageur supplémentaire pénétra dans Djhardamordjh. C'était un bel homme dans la splendeur de sa jeunesse, les cheveux crinière noire peignée comme de la soie. De quelque côté qu'on l'abordât, l'on ne pouvait qu'être frappé par son apparence. Sur son corps élancé était nouée une robe de magenta chaud, à ses pieds étaient glissées des chaussures de cuir blanc. Mais il n'avait pas d'épée sur la hanche et, bien que ses yeux bleus eussent parfois des flamboiements de poignards, ils pouvaient aussi se transformer en fumée, devenir suaves.

Sortant de l'obscurité, les femmes de la ville fondirent sur lui en flots de parfums, de voiles et de voix. Il les repoussa d'une main douce comme la langue d'un fouet.

On lui offrit du vin. Il le déversa sur les rues pavées.

— Une libation pour vos dieux. Qui sont-ils, ici ?

Les femmes eurent un sourire mystérieux, certaines eurent un regard en direction d'une haute colline couverte de terrasses, de bois, de colonnes, et à l'ouest de laquelle jouait un clignotement de soleil pareil à une unique étoile dorée.

Quand il eut faim, il prit des fruits sur les arbres des parcs. Les jardiniers, qui montaient aussi la garde durant la nuit, le réprimandèrent. Ils n'étaient pas charmés de trouver un beau jeune homme allongé parmi les charmilles qu'ils soignaient, occupé à absorber leurs décorations. Mais l'étranger s'évapora comme un serpent parmi les branches.

A Djhardamordjh, tous les sept ans, était élu un nouveau conseil qui jugeait l'Élévation. La nouvelle parvint aux oreilles de ces gens. A la veille même du choix, un étranger était apparu à l'intérieur des murs, qui ne se comportait pas comme les autres étrangers. Les soldats de la ville partirent le chercher avec des torches. Le bruit de leurs pas résonna dans les avenues, car nul ne marchait durant cette nuit. Même les visiteurs, drogués par les attentions dont ils faisaient l'objet, dormaient dans les profondeurs des jardins. Les

danseuses frénétiques, les filles entre les âges de quinze et vingt-trois ans, reposaient sur le dos, insomniaques, planifiant l'avenir.

Les soldats trouvèrent Tchavir assis sur les marches d'une fontaine. Elle se trouvait au centre de la ville, tout contre la mystérieuse colline. En arrivant à la base de la colline, Tchavir avait vu qu'elle était encerclée par une haute muraille de plus de soixante-dix pieds. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu y découvrir d'ouverture. Les lieux étaient silencieux, exception faite de la brise vespérale sur les arbres de l'éminence, le chuchotement des eaux et le clapotis de la fontaine sur le sol.

Retentirent alors les pas secs des soldats et les crépitements des torchères, puis la question :

— Quel est l'objet de ta visite à cette ville, jeune homme ?

Tchavir baissa les yeux et son regard fut clandestin.

— Me reposer de mes aventures.

— Tu te vantes. Quelles furent ces aventures ? Nous avons appris que tu ne te montres même pas courtois envers les femmes assoiffées. Tu ne portes pas l'acier ni le fer d'un guerrier.

— Jamais je n'ai couché avec une femme, ni combattu avec un homme. (Il sourit.) D'ailleurs, je n'ai jamais combattu avec une femme, ni couché avec un homme. Il est d'autres exploits. J'ai fui le courroux d'un roi devant qui je me refusais à m'incliner, et depuis lors, depuis plus d'un an, j'ai traversé bien des pays avec autant d'agilité que le jour. Mais, çà et là, certains m'ont aimé ou détesté ; les chiens d'un seigneur m'ont suivi, fascinés ; un coupe-jarret a attenté à ma vie et quelque chose dans mes manières l'a fait s'enfuir en hurlant. J'ai aussi apprivoisé des panthères, répondu à des devinettes alors que les autres, n'y répondant point, étaient mis à mort. Je me suis ainsi découvert certains dons pour certaines choses. J'ai vu bâtir des temples, brûler des villes, gronder des montagnes, se vitrifier des mers dans le froid. Rien de tout cela, toutefois, ne peut être comparé aux rêves curieux qui me viennent lorsque je dors. Je ne vous les conterai point. Je dirai simplement que, sous une forme que je n'entends point, ce qui ne me trouble pas, d'ailleurs, mes rêves m'ont conduit jusqu'à votre cité.

Les soldats, immobiles, le regardèrent fixement.

Leur capitaine déclara :

— Demain sera un jour sacré. Ne le prends point mal, mais je pense que tu aurais toutes tes aises dans notre prison en attendant le coucher du soleil.

— Comme il vous plaira, dit Tchavir. Désirez-vous m'entraver ? Je vous avertis que j'ai ou ai acquis certaines magies qui me permettent de défaire tous les liens.

Les soldats s'esclaffèrent et firent grand chahut dans la rue. Trois d'entre eux s'avancèrent sur Tchavir, le prirent entre eux et mirent à ses poignets des menottes en acier. Tchavir leva les bras, les menottes se défirent et tombèrent bruyamment au sol.

— Il semble que je sois un briseur de chaînes, dit-il. Mais je vous accompagnerai néanmoins en prison et y resterai jusqu’au coucher du soleil.

Les soldats avaient reculé, interloqués, hébétés. Le capitaine resta seul face à Tchavir.

— C’est une folie que de se fier à toi, mais nous n’avons pas le choix. Nous allons marcher jusqu’à la prison. Suis-nous si tu le veux.

Ils firent demi-tour, se mirent en route, et Tchavir les suivit sur ses semelles de cuir blanc, ses yeux emplis de poignards inoffensifs.

Avant l’aube, dans l’heure d’améthyste, la fille qui avait dansé avec un tambourin quitta son lit et enfila sa robe en or. Elle brillait, ses franges parfumées ondoyaient. Elles étaient magiques. Sa tante qui la cajolait, durant le voyage à Djhardamordjh pour l’Élévation, les avait achetées à une femme rusée de la caravane.

— Fabriquées avec des cheveux d’anges ! déclarait la femme, puis la tante. Il y a longtemps, avait ajouté la tante de son côté, j’ai raté ma chance lors du choix. Comme tu le sais, ma nièce, je suis née de l’autre côté du monde et nous étions ignorants en ces lieux. Qui sait, il se peut que ta beauté te confère extase et honneur, et gloire à ta famille.

De l’autre côté de la ville, la jeune fille le savait, d’autres filles étaient en train de se lever, de se parfumer et de se vêtir comme des reines. La fille dorée ouvrit largement sa fenêtre.

— Ce sera moi, dit-elle à la ville et au ciel.

Mais, dans tout Djhardamordjh, mille fenêtres et balcons arborèrent des jeunes filles qui prononçaient exactement les mêmes paroles.

Le soleil ouvrit alors largement sa propre fenêtre et, de mille portes et rabats de tentes et autres ouvertures, sortirent mille variétés de la fleur humaine, chacune assistée par ses servantes et sa famille, chacune étreignant fermement une tablette en argile brisée.

Il se trouvait une place spacieuse parmi les tours de basalte ; c’était là que devait avoir lieu le choix. Une fontaine clapotait tout près du flanc d’un mur impressionnant de plus de soixante-dix pieds de haut qui encerclait une colline boisée. (Sur les marches de la fontaine gisaient deux menottes brisées et la faverole d’une prune, mais nul ne les remarquait.)

La foule sur la place était dense tandis que des hommes et des femmes se pressaient sur les terrasses et les toits. Comme dans un pré dans cette foule, les fleurs élancées levaient leurs têtes de dorure, de miel, d’auburn, de henné, de chrysanthème...

Le conseil grimpa une estrade au milieu de la place. Puis un bac de bronze à la forme allongée y fut hissé. Il était fermé par une plaque de plomb, avec plusieurs serrures et vingt ou trente sceaux en cire qu’il fallut tous briser... L’on aurait pu, pour ce faire, s’en remettre, pour gagner du temps, à un beau jeune homme qui reposait en ce matin dans la

prison, dont toutes les serrures étaient tombées sur les dalles. Mais l'on ne fit point appel à Tchavir. L'on brisa les sceaux, ouvrit péniblement et laborieusement les serrures au vu de la foule. Un silence total s'instaura.

Le couvercle en plomb fut ôté et révéla des piles de demi-tablettes en argile. Elles furent précautionneusement mélangées par des esclaves aux yeux bandés.

Un homme traversa alors la foule, conduisant un étalon noir d'un an, puis un second qui portait une cage en osier dans laquelle s'agitait un aiglon tigré.

Le premier juge du conseil s'adressa ainsi aux deux animaux :

— Réponds : combien de tablettes doivent être tirées ?

Le yearling encensa à trois reprises et l'aiglon déploya ses ailes courtes une fois, deux fois.

— Pour chacun, le nombre est de cinq.

Chacun des membres du conseil remonta alors ses manches précieuses et, une cagoule sur la tête et les yeux, fut conduit jusqu'au bac, y plongea les bras jusqu'au coude comme une lavandière et fouilla pour sortir une à une ses cinq tablettes brisées.

Comme le nombre de membres du conseil s'élevait cette année-là à dix personnes, cinquante de ces tablettes finirent par reposer sur l'estrade.

Les cors et les tambours retentirent. Puis les noms des cinquante filles choisies furent criés.

A chaque nom s'élevaient des hurlements et tombaient des corps pâmes. Immédiatement, il se produisait un tourbillon et un sillage à travers la foule. La jeune fille s'avancait seule. Elle arrivait, comme en transe, hébétée, et dérivait, pareille à une somnambule, jusqu'à l'estrade sur laquelle elle montait.

Quand les cinquante jeunes femmes eurent toutes été nommées et leurs tablettes brisées vérifiées, un brouhaha de tristesse s'éleva de la place, issu des gorges de celles qui avaient été oubliées. Les plus jeunes, qui savaient que dans sept ans elles auraient une nouvelle chance, ne prenaient pas trop mal la chose. Mais celles qui étaient dans leur dix-septième année ou plus étaient hors d'elles-mêmes. Certaines déchirèrent leurs vêtements et leurs cheveux. D'autres se frayèrent un chemin à travers la foule et se jetèrent devant les juges en exhibant sans retenue particulière leurs prétentions à la beauté.

Mais il était vrai que chacune des cinquante constituait un article incomparable qui ne paraissait pas pouvoir être transcendé.

Les cris finirent par s'apaiser. De lourds écrans de laque furent érigés sur l'estrade. Des femmes nobles vinrent examiner, derrière ces paravents, les jeunes filles choisies.

En attendant, le soleil, peut-être désireux de manifester sa curiosité, s'éleva au-dessus des écrans et jeta sa lumière enflammée sur les couches d'examens. C'était midi.

Les paravents furent enlevés. Chacune des jeunes filles inspectées était sans tache.

Ces cinquante bijoux de la terre attendaient donc, chacune hurlant dans son cœur en émoi qu'elle devait quitter cette terre pour rejoindre... quoi ?

Voici la vérité. Nulle d'entre elles n'aurait pu le dire. La colline en terrasses qui était toujours là, les rites pressants, l'ambiance sacrée omniprésente, rien de tout cela n'avait jamais été expliqué par quiconque car personne ne le savait. Nul ne posait d'ailleurs de questions, hormis les étrangers, que l'on détournait de ces sujets. C'était un Mystère. C'était une Merveille. Cela était éternellement présent dans la vie de Djhardamordjh. Mais c'était inconnu. De la sorte, nombreuses étaient celles qui, au fin fond de leur cervelle, s'étaient mises à croire que la connaissance leur avait été accordée. Qu'il s'agissait de ceci ou de cela. Et, de temps à autre, avait surgi dans la cité un culte secret qui évoquait l'accès à une réponse. Mais il était rapidement supprimé car hérétique. Pour les jeunes filles de la ville, cela avait fini par représenter tous leurs espoirs, vu leur époque, leur jeunesse, leur état de personnes du sexe féminin et leur enseignement féminin.

La jeune fille en robe dorée et frangée se tenait donc sur l'estrade parmi les cinquante élues, certaine que la sorcellerie de sa tablette avait assuré son choix, occupée à se revêtir d'une nouvelle magie, pareille à une araignée dans sa toile : « Maintenant, choisissez-moi encore. »

Car elle avait l'impression de savoir ce que dissimulait ce rituel. L'Élévation était un mariage à un dieu. Le dieu de la ville, qui habitait sur la colline. La colline donnait mystérieusement sur un autre monde, un royaume des cieux. Et là se trouvait le mari divin. La qualité de leur union et ses conditions étaient suffisamment remarquables pour que seules sept années pussent permettre de la supporter. Mais quelle importance ? Dans sept ans, son éclat se serait terni, ce serait une vieille de vingt-trois ans et elle ne pourrait plus être choisie. D'ailleurs, s'il l'aimait, le dieu ne lui donnerait-il point l'immortalité dans les terres supérieures ? Elle deviendrait déesse après sa mort sur terre, jeune à tout jamais, belle à tout jamais... et, s'il l'aimait véritablement, lui appartenant à tout jamais ?

« Maintenant, choisissez-moi encore. » Cri jaillissant de combien d'esprits en train de rêver !

Les trois mystiques du conseil, qui avaient jeûné, passé la nuit plongés dans une profonde réflexion, respiré de l'encens en guise de petit déjeuner, s'approchèrent alors et allèrent et vinrent le long de l'alignement de jeunes filles. Parfois, les mains de ces hommes se crispaient, ou ils fronçaient les sourcils. Parfois, ils s'arrêtaient et fixaient l'une des filles de leurs pupilles dilatées, et elle pâissait terriblement en serrant les poings.

Le troisième mystique arriva devant la fille dorée, la fille qui avait dansé, et qui avait des franges de soucis sur sa robe. Étant arrivé devant elle, il ne bougea plus. Il se tint devant elle comme un soupirant frappé par l'amour. Et la fille dorée affronta son regard. Ses yeux marquèrent « choisis-moi » au fer rouge dans son cerveau.

Enfin, il s'éloigna, rejoignit son fauteuil sur l'estrade et s'appuya sur le bras d'un autre homme, mais ne s'assit point.

La foule remarqua cela et émit des bruits d'approbation et de désapprobation.

Peut-être légèrement influencés par l'action très nette du troisième mystique, le premier et le second allèrent aussi graviter auprès de la fille en or, se détournèrent aussi de l'alignement sans un autre regard et rejoignirent leur fauteuil.

Déjà, des larmes semblables à des gouttes de verre, teintées par le khôl et le maquillage sur les pétales des paupières, glissaient de quarante-neuf paires d'yeux. Déjà, quarante fleurs se fanaient. Mais une fleur se tenait bien droit sur sa tige d'acier, un feu d'acier et non de l'eau dans les yeux.

Alors, le deuxième et le troisième mystique, comme le voulait la coutume, se relevèrent et désignèrent la fille qu'ils avaient choisie, la fille d'or et d'acier. Ils revinrent jusqu'à elle, lui prirent les mains et la firent avancer. Au même instant, elle aussi se mit à pleurer sous l'émotion tandis que quarante-neuf autres gémissaient, vacillaient et déversaient des flots de désespoir.

Le troisième mystique, qui devait s'approcher de la Très-Haute pour proclamer son nom, écarta les bras et s'écria d'une voix de dément :

— Non ! Pas elle ! Pas elle ! C'est l'autre, qui est là-bas. C'est l'autre qui est choisie ! L'autre !

Sur ce, un nouveau silence retentit sur la scène. On eût pu entendre le bruit de cent larmes qui tombaient.

Le conseil et les deux mystiques se pressèrent auprès du troisième, du dissident.

— Que dis-tu ?

— Que veux-tu dire ?

Le troisième mystique recouvra péniblement son sang-froid.

— Je n'ai aucune idée de ce que je veux dire. Je sais seulement ceci : alors que je me tenais près de cette fille, j'en ai vu une autre. Elle était grande, pâle comme un lotus. Ses yeux ressemblaient à la lumière. Elle avait un manteau de la couleur de fleurs fauves et dorées et il en émanait un parfum qui me donnait le vertige. C'est elle, la Très-Haute. Nul, en la voyant, ne pourrait en douter. Même si sa tablette n'a pas été tirée, si elle était venue devant nous, nous aurions dû la choisir. Mais quand j'ai rouvert les yeux pour la faire avancer, il n'y avait qu'une jolie fille comme toutes les autres. Pas celle que j'avais vue.

Le conseil était interloqué. La foule se reprit et se mit à se manifester.

— Allez, l'ordre doit être respecté, insista l'un des membres du conseil. Suivons le choix. La fille en or est la Très-Haute.

Nombreux furent d'accord.

Mais le troisième mystique, qui, semblerait-il, était fidèle à sa vocation, s'écria de nouveau :

— Non, pas elle ! Espèces d'idiots ! fit-il en considérant toute la foule avec mépris. Ne vous rendez-vous point compte qu'une vision m'a été accordée ? Ne pouvez-vous comprendre que... un autre que moi a fait son choix ?

Tous contemplaient la fille dorée, mais plus avec le même regard. Elle tomba à genoux en pleurant de frayeur. Sa détresse était à ce point débridée que certaines de ses rivales vaincues vinrent auprès d'elle la reconforter. Elles voyaient bien qu'elle aussi avait raté sa chance.

Le troisième mystique s'approcha également d'elle et la dévisagea gravement de ses yeux dans le vague.

— Damoiselle, je suis désolé de t'avoir blessée. Mais je ne puis aller à rencontre du Destin, ni de la vérité. Dis-moi, qui puis-je avoir vue à ta place ? Aurais-tu une sœur, malade, peut-être, ou dissimulée chez toi ? Ou bien dans un autre pays ? Car si tel est le cas, nous devons la mander.

La fille continua de pleurer. Cette pluie argentée reposait sur les franges dorées de ses cheveux.

— Voyez, dit lentement le mystique, les franges de son vêtement... ce sont ses cheveux mêmes qu'elle porte en manteau. Comment cela se peut-il ?

A ces phrases, emportées par l'acoustique du Destin ou de la vérité à travers toute la place, la tante cajoleuse de la fille dorée lâcha un terrible cri perçant. Elle ne put s'en empêcher. Elle ne put davantage le retenir lorsque quelques centaines de personnes se tournèrent vers elle pour lui en demander la raison.

— Parmi les marchés des caravanes, j'ai trouvé une fille espiègle qui m'a vendu ces franges en leur donnant le nom de « Toison des Anges ». Mais quelqu'un d'autre m'a appris que c'étaient les cheveux de sa maîtresse, qui étaient si magnifiques qu'elle les vendait fréquemment de la sorte. Bien que cette personne n'ait jamais été aperçue par mon informateur, elle m'en a montré le chariot. Il se trouve actuellement à l'extérieur de la ville, près du village de la Rue Tordue, car ces gens n'ont point voulu assister à l'Élévation.

Lorsque le chef de train entendit le grondement, il le prit pour le tonnerre.

— Mais il y a un moment le ciel était clair.

Il sortit alors de sa tente pour regarder.

Et il vit que le tonnerre n'était pas dans les cieux mais sur le sol.

C'était tout Djhardamordjh qui courait vers lui à travers champs.

Il jura et appela ses hommes auprès de son chariot. Ils attendirent alors, le regard et l'épée dressés.

La foule commença à arriver. Au premier plan venait le conseil, gardé par ses soldats. Mais, l'océan de visages n'était pas hostile, les gestes étaient ouverts et embarrassés. Le chef de train découvrit qu'on le dévisageait. Cela ne lui plut guère.

— Que désirez-vous, pour que la ville tout entière ait besoin de venir le demander ?

Alors, avec humilité et douceur, des compliments et des louanges, le conseil lui dit ce que l'on désirait, mais dans la langue antique du rituel. Il se mit en colère, et ils se reprirent ; avec humilité et douceur, des compliments et des louanges, ils répétèrent leur requête. La foule garnit leur demande de ses applaudissements.

— Vous êtes fous, décida le chef de train, qui se tenait à l'entrée de son chariot. Mes filles ne sont pas des beautés. Celle dont vous parlez est... (Il bégaya alors, car ses paroles choquaient son cœur.)... elle est... infirme et bossue. C'est une naine, pareille à une enfant... et elle m'est aussi chère que ma propre vie.

Le conseil tituba, interdit. Ses membres se tournèrent les uns vers les autres.

— Voyons, dit l'un d'eux qui avait un visage de mystique.

Le chef de train leva son gourdin et ses hommes leurs lames et leurs crosses, même ceux qui avaient festoyé à Djhardamordjh.

Mais le troisième mystique s'avança.

— Elle a été choisie... non par nous... mais par ce dont nous ne parlons jamais. C'est cela qui l'a choisie. Et si elle est magnifique à ses yeux, elle sera alors magnifique aux nôtres. Voyons.

Au-dessus de la tête et derrière le dos de son tuteur, Ézaïl écarta le rabat en peau du chariot. Elle se tenait là. Elle était si petite et bossue que la plupart ne purent la distinguer, pourtant ils décelèrent l'éclat du soleil sur sa chevelure, crièrent et applaudirent. Les hommes qui étaient plus près restèrent bouche bée. Les membres du conseil furent réduits à quia, comme terrifiés. Le chef de train tourna la tête et eut alors aussi une expression de terreur, mais c'était une peur pour elle.

Le troisième mystique seul regardait Ézaïl avec des yeux qui semblaient la voir, et ce fut en vérité sur lui qu'elle porta son regard.

— C'est la lune avant le lever du soleil, dit le troisième mystique de sa voix qui portait loin et dans la langue antique du rituel. C'est la libellule dans la chrysalide et la rose sous la glace. C'est la beauté enfermée... oh, une telle beauté que seule une telle forme peut la conserver. C'est elle. La Très-Haute. La voici.

Cela fut tellement étrange qu'ils en furent saisis. Ils virent Ézaïl, et ils virent la vraie Ézaïl, car elle se tenait là, lumière dans la lampe, rose sous la glace. Ils la virent et

l'acclamèrent. Même le chef de train, en une faiblesse soudaine, pris entre l'horreur et la tendresse (comme la première fois qu'il l'avait vue au bord de la chaussée), même lui sut que sa destinée s'était imposée, qu'ils se trouvaient dans ses rets et qu'il était inutile de se débattre. Quant à Ézaïl, assurément, cela ne parut guère la gêner. Elle embrassa son tuteur et sa servante au visage décomposé. Elle se laissa emmener par le conseil et les citoyens vers la ville sainte. Elle ne regarda point par-dessus son épaule déformée. Pas un mot d'imploration ou de doute ne fut prononcé. Pas un mot d'adieu.

L'on ne pouvait trouver de porte dans le mur parce qu'il n'en existait aucune. Tous les sept ans, des artisans venaient briser le mur en l'endroit déterminé par les hochements de tête d'un cheval, les battements d'ailes d'un aigle et autres augures. Lorsqu'un trou de taille suffisante avait été obtenu, la Très-Haute y pénétrait et arrivait aux pieds des terrasses boisées de la colline. Alors, rapidement, comme pris d'une inquiétude abjecte, les artisans remuraient l'ouverture avec des briques, des pierres et du mortier tout prêt, la sueur jaillissant d'eux, les yeux comme exorbités. Car, après tout, la barrière ne fermait-elle point un endroit qui, en un point quelconque, devait percer un autre monde ? Mais nul n'en parlait. On se contentait de refermer la muraille aussi vite que possible et l'on s'éloignait le cœur plus tranquille pour aller se réjouir pendant sept années encore.

Ézaïl, emmurée, ne s'attarda point au pied de la colline. Peut-être une sorcellerie de l'habitude y avait-elle été créée par les innombrables jeunes vierges qui ne pouvaient attendre, car quiconque entraît devait alors rapidement commencer à grimper à toute allure vers... le sommet.

Une myriade de sentiers serpentaient autour de la colline. Tous conduisaient jusqu'à la cime. A peine s'engageait-on sur l'un d'eux que les bosquets épais de la colline refermaient sur vous leurs rideaux. En montant, bien que la cité fût parfois distincte tandis qu'elle rétrécissait en dessous, le panorama était déformé par les entrelacs de feuillages, les embruns des fontaines et une sorte de brume lumineuse qui ne se trouvait peut-être que dans le regard de la spectatrice.

Le soleil de l'après-midi était aussi monté sur la colline. Il ne devait pas être tenu à l'écart d'un lieu aussi agréable. Jadis, il avait eu un jardin à lui sur la terre, n'est-ce pas ? Mais il y avait des millénaires de cela.

La petite jeune fille naine et bossue grimpait régulièrement, avec la vigueur qu'elle possédait depuis toujours et sa délicatesse habituelle, dérangeant à peine l'herbe et les plantes le long du sentier.

Peut-être remarqua-t-elle qu'aucun oiseau ne chantait dans les arbres, qu'aucun insecte ne s'affairait par ici. Aucune grenouille, aucun lézard ne paressait parmi les bassins des fontaines. Les seuls serpents étaient les sentiers.

A un virage, un pavillon éclatant surgit. Il avait des colonnes d'or blanc cerclées d'or roux et un toit en or jaune, et il brillait comme s'il allait s'enflammer. C'était un

sanctuaire, mais à qui était-il dédié ?

Sans se troubler, Ézaïl continua son chemin. Peu après, elle rencontra un autre sanctuaire similaire, fait aussi de toutes sortes d'ors, et qui brasillait au soleil.

Les terrasses de la colline s'étaient érodées au long des années et sous les fourrés, mais de vieilles marches en pierre s'y trouvaient encore pour faciliter l'ascension. Le sentier d'Ézaïl l'amena à l'un de ces escaliers. Un ruisseau le long de celui-ci et, sur la mousse verte sous les arbres touffus, se dressait un étrange objet.

Ézaïl avait-elle jamais vu une telle chose auparavant pour pouvoir le reconnaître ? Probablement, car elle avait beaucoup voyagé. Mais dans une telle posture, dans un tel état ? on pourrait en douter.

Une main était levée vers la tête, l'autre tendue en avant, comme pour trouver l'équilibre. La mousse avait poussé sur les pieds et, çà et là, dans les lambeaux de vêtement que les paillettes avaient préservés de la destruction totale par le temps et les intempéries, se mêlait maintenant du lierre. Sur la tête, une tiare de perles ternies, toute de guingois, où était emprisonné un bout de tissu coloré qui volait sous la brise. C'était le squelette d'une jeune fille. Le hasard avait dû la frapper là, droite, dure, immobilisée comme un mince arbre brun.

En empruntant ce sentier et en tombant sur cette chose, qu'eût pensé ou fait une autre fille ? Eût-elle même cru aux marques de la mort et du malheur en ces lieux sacrés ?

Ou bien, si elle avait pris un autre sentier, n'eût-elle rien vu de tel et eût-elle continué son exaltant voyage sans aucune appréhension ?

Il faut dire que, quel que fût le sentier pris par la jeune fille, elle fût tombée sur l'une de ces reliques, car la colline en était parsemée, ce que découvrit Ézaïl en continuant de monter, se contentant de leur jeter un regard tranquille, hésitant à peine.

Chaque image était semblable à la première, non pas dans la pose, car elles n'étaient pas toutes debout, certaines étant allongées, les orbites servant de vases aux asphodèles. Mais toutes étaient rigides. C'était cette rigidité qui avait fait, lorsqu'elles étaient debout, qu'elles l'étaient resté pendant des décennies et des décennies. Et bien que la mort eût suivi son processus normal de décomposition de la chair, les os étaient demeurés soudés comme à l'instant de la mort, des os semblables à de la pierre, comme s'ils s'étaient pétrifiés.

Une exploration minutieuse de la colline eût révélé le nombre total de toutes les vierges de l'Élévation, depuis sa naissance, deux cents ans ou davantage auparavant.

Mais Ézaïl continuait simplement de monter entre les sanctuaires, les fontaines et les squelettes de jeunes filles.

La cité se trouvait maintenant à un million de milles. Le monde était-il bien perdu ?

Le soleil descendait à l'ouest, nuage d'airain lorsque les arbres s'ouvrirent sur le coteau de la terrasse la plus élevée.

Le sentier qu'avait emprunté Ézaïl se terminait aux arbres. Devant elle s'étendait une pelouse bien nette, comme tondue par une multitude de moutons. Dans ce gazon se trouvait un bassin de marbre. Il était très ancien, rempli d'une eau stagnante et vaseuse, noire comparée au cristal de roche des cascades qui coulaient plus bas sur la colline. Mais sur le rebord en marbre de la mare boueuse se dressaient les statues parfaites d'une troupe d'oies, toutes dorées. Plus loin, une chèvre dorée penchait la tête vers une fleur dorée. Plus haut sur la pente, trois arbres fruitiers, penchés par les vents et l'âge, les feuilles rares, tenaient dans leurs branches des fruits d'argent. Cela n'était-il pas bizarre ?

Mais pour Ézaïl, qui possédait le don de tout accepter, ce n'était qu'une nouvelle facette des merveilles désordonnées de la terre. Car tout y était merveilleux, tout l'était et tout l'est encore, mais l'humanité s'immunise contre les surprises répétées : le lever du soleil ; une minuscule graine qui devient un arbre ou un homme ; la vie, surgie du néant, nous met en mouvement comme des mécanismes d'horlogerie, puis s'en va en nous plongeant dans le sommeil. Ou bien, comme alors, nous emporte avec elle, qui sait ? Mais nous sommes habitués à tout cela, à l'aube et à tout ce qui pousse, vit et meurt. Il nous faut un dragon sur le toit pour nous réveiller maintenant... et en ce temps-là également. Mais pour Ézaïl, tout était merveilleux et rien ne l'était davantage que le reste : les aubes et les dragons tout autant.

Au-dessus de la pelouse à la chèvre dorée, du bassin aux oies dorées et des arbres aux fruits argentés, se dressait un bâtiment. Son toit avait des tuiles de cristal et reposait sur des piliers blancs cerclés d'or jaune, comme les bras d'une princesse, mais chaque bracelet était aussi grand qu'une meule de moulin. Dans les murs polis se trouvaient d'énormes portes dorées. Le soleil oblique les teintait de rouge et révélait qu'elles étaient en partie entrebâillées.

Les ombres s'allongeaient aussi à partir des statues des oies, de la chèvre et des vieux arbres penchés. Ainsi que de trois minces personnages en ossements pétrifiés à diverses distances sur le coteau.

De cette vaste demeure, si demeure il y avait, se déversait l'ombre en direction de l'est, pareille à un liquide noir. Et le rougeoiement du couchant pénétrait dans les portes dorées.

Ézaïl foula la pelouse et remonta la colline en direction de la maison dorée et de l'ombre.

Elle eut bientôt l'impression de déceler que, bien que les derniers rayons du soleil fussent sur les portes, ils ne pouvaient se glisser entre elles. Quelque chose de noir et d'impénétrable se trouvait là, bien plus noir que l'ombre, ou l'ombre de la nuit tombante. Alors, très haut entre les portes entrouvertes, clignota une lumière, une fois, deux fois.

Puis les portes, avec un faible gémissement, commencèrent à s'ouvrir et il apparut entre elles le cœur noir de l'ombre cosmique, haute comme les portes, presque aussi large qu'elles, noire comme le noir, les yeux de feu, penchant sa tête terrifiante ; le raclement des serres colossales ébranla les racines de la colline...

Ézaïl contempla alors ce qui était l'essence de l'Élévation, le mystère, le Djhardamordjh en personne, qui avait donné son nom à la ville.

D'un pas vif, Tchavir sortit de la prison.

— J'ai fait ce que vous désiriez, dit-il. Jusqu'au coucher du soleil j'ai logé dans votre oubliette et j'ai appris une ou deux chansons à vos jolis rats.

Un soldat lui barra la route.

— Où vas-tu maintenant ? Tu as encore l'intention de te livrer à quelque méfait ?

— Exactement, mon petit cochon.

Le soldat recula, effrayé.

— Voudrais-tu me transformer en porc ?

— Je m'appelle Tchavir ; les magiciens ne me comptent point dans leurs rangs. D'ailleurs, il existe déjà une ressemblance très nette ; quelle autre transformation pourrait être nécessaire ?

Seul le capitaine osa tendre la main pour stopper leur invité.

— Mais où veux-tu donc aller, Tchavir ?

— J'éprouve une grande envie d'admirer encore la colline boisée qui se trouve derrière ce mur sans porte.

Le capitaine sentit l'attouchement du Destin sur son épaule. Il répondit :

— Va donc. Le mur est redevenu sans porte, comme tu l'as dit.

Dans le ciel rubis voguait un croissant de lune. Sur terre, les ténèbres et les humeurs de la nuit.

Tchavir marcha parmi les pics de basalte jusqu'à la place à la fontaine en escalier. (Cette nuit, la place était décorée de reliefs : des carcasses et des fleurs brisées, des paillettes, des squelettes d'éventails, les marques indéchiffrables des larmes et de l'angoisse. Là avait couru la fille-qui-dansait-avec-le-tambourin, dans une folle explosion d'espoir déçu. Pour Tchavir, d'une manière inintelligible, l'empreinte de ses pieds fuyants brillait aussi clairement que le feu sur les pavés.)

Dans le mur, les signes d'une réparation récente étaient visibles pour quiconque se donnait la peine de les chercher.

Ce que fit Tchavir.

Il leva alors les yeux sur toute la hauteur du mur, jusqu'à l'épaulement sombre et bestial de la colline. Tout n'était plus qu'obscurité. Même les sons s'étaient assombris ; pas la moindre trace de feuilles ni d'eau.

Tchavir posa un pied contre le mur, en un angle bizarre, la semelle à plat sur les briques et les pierres.

Puis il y posa le deuxième pied.

Un pied, puis l'autre, dans leurs chaussures de cuir blanchi.

Ce spectacle paraissait si simple qu'on aurait pu y croire. Sa robe pendait vers le bas, ainsi que sa chevelure hyacinthine. Il montait, parfaitement horizontal. Il tenait les bras contre ses flancs. Comme une mouche, Tchavir grimpa sur le mur.

(Si quelqu'un le vit effectivement, il referma rapidement ses volets et ses yeux.)

Les jeunes filles qui étaient allées sur la colline en s'attendant à toutes sortes de délices étaient mortes de terreur jusqu'à la dernière. Elles avaient été pétrifiées par la peur, de telle sorte que leurs muscles s'étaient transformés en pierres, leurs os en roche et leur sang en pluie, et leur cœur s'était arrêté.

Le Djhardamordjh arrivait comme la nuit au coucher du soleil ou dans l'heure jaune de midi. Qu'il était noir, énorme, terrible ! Il avait le corps d'un cheval gigantesque, quatre pattes qui étaient celles d'un aigle géant, une tête d'aigle énorme, avec un bec de basalte. Sa peau était comme la poix, ses plumes ressemblaient à du fil de fer, et ses yeux étaient de braise. Cruel et dépourvu d'esprit, il se dressait là et les ombres fuyaient loin de lui en le transformant en un composé d'ombres et de noirceur sans égal.

Les sacrifiées ne s'écriaient pas : « Où se trouve la magnifique et superbe récompense ? Où se trouvent l'accomplissement, les délices ? » Elles mouraient, c'était tout. Ce qui suffisait largement.

Mais Ézaïl, la nouvelle sacrifiée, restait sur place à fixer la bête qui était une tour vivante. Peut-être sans raison aucune, elle dit ceci :

— Tu as été fait pour moi. Tu m'appartiens.

C'était tout simplement la vérité.

Des siècles auparavant, lorsque le Prince démon Hazrond avait courtoisé la fille d'Ajrarn, Ajriaz la Déesse... qu'avait-il fait ? Il avait accouplé une jument à un aigle, et de l'œuf de la jument était né le premier enfant, un cheval ailé, qui devait tenter la dame qu'il convoitait. Mais Ajriaz avait refusé ce présent, comme elle avait refusé Hazrond. La seconde créature dans l'œuf, toutefois, le second enfant de la jument, le petit cheval avec les pattes et la tête d'aigle, banni dans le monde du dessus, était devenu l'animal favori d'une jeune aveugle, son oiseau du foyer, son gardien. Et il l'avait bel et bien gardée, ayant par là découvert qu'il pouvait s'enfler en une créature telle que tous les hommes s'enfuyaient de peur.

Mais la fille aveugle vieillit. Elle devint une vieille femme aveugle et elle finit par mourir.

Il circulait désormais de nombreuses histoires sur elle et sur la bête qui la gardait. L'humanité vint donc apporter des offrandes. Au fil des années, on lui construisit un tombeau de marbre avec des portes dorées, l'on planta des bosquets, fit jaillir des sources, érigea des effigies et des sanctuaires en or où l'on cacha aussi des présents. Mais l'on évitait toujours la bête qui rôdait sur la colline.

— C'est un dieu et elle était sa prêtresse. Nous devons les apaiser.

Avec le temps, l'on ne vit plus la bête en bas de la colline ; on la clôtura d'une muraille, car mieux vaut enfermer les dieux derrière un mur, un autel, le ciel ou des barreaux. Avec le temps, aussi, une cité se développa au pied de la colline, car l'on considérait que c'était un lieu de pouvoir. Mais la tradition demeura, d'une créature terrible qui devait être honorée et évitée. Finalement, comme pour bien des mythes, l'on offrit tous les sept ans une épouse au dieu. Ils vouèrent toutes leurs femmes à leur rêve et leur ville entière à la vérité oubliée. La région devint elle-même une offrande votive. Vivant autour de la colline, ils vénéraient par le moindre de leurs actes et de leurs paroles, puisqu'à chaque acte et parole la colline était invoquée... bien qu'on ne la regardât ni n'en parlât. Puisqu'ils prospéraient et que les merveilles de la cité étaient renommées, ils surent qu'ils avaient bien agi. Tandis que tout le long du jour les bêtes noires en pierre aux portes de la ville chantaient leur hymne horaire que l'on entendait de fort loin. Et les visiteurs de demander :

— Quelle est cette colline ?

Ou bien :

— Qu'est-ce que l'Élévation ?

Quant aux vierges données au dieu, elles étaient pétrifiées et leur cœur cessait de battre en voyant le Djhardamordjh. Ce qui fut advenu d'elles est donc inconnu. De même que ce que la bête pensait en s'approchant d'elles et en assistant à leur fin. Car la bête n'était-elle point encore le familier de la jeune fille aveugle, le fameux Pioupiou, le second enfant de la jument, qui était resté pour garder la maison ?

— *Se peut-il que tu repousses mon cadeau ?* avait dit Hazrond.

— *C'est toi que je repousse,* avait répondu Ajriaz.

Mais l'âme d'Ajriaz était désormais logée dans le corps d'une naine, Ézaïl, et Ézaïl dit à la seconde partie oubliée du cadeau : « Je t'accepte. *Tu m'appartiens.* »

Pioupiou baissa sa tête hideuse aux plumes d'un bitume rigide et poussa un soupir brûlant. Qui fit reculer les feuilles sur les arbres et rida le bassin où jadis des oies réelles se nourrissaient.

Ézaïl s'assit alors sur la pelouse, ôta son collier d'améthyste et se mit à jouer avec lui.

Ombre colossale, le Djhardamordjh s'approcha d'elle. Il se tint à son côté et pencha la tête pour voir ce qu'elle faisait. Ézaïl leva les perles et les frotta sur le bec dur, doucement. Ézaïl s'appuya sur l'une des grandes pattes, entourée par les larges serres, tandis que la

bête léchait précautionneusement les perles qu'elle laissait retomber une à une dans sa main.

C'est ainsi que Tchavir les découvrit lorsqu'il sortit des bosquets dans la nuit, la lune levante sur les épaules, pareille à une lyre.

— Voyons, dit Tchavir, dans les histoires, le héros doit occire le monstre et soustraire la jeune fille à la mort. (Tchavir fronça les sourcils.) Mais je n'ai ni épée, ni dague. (Il cassa une branche sur les arbres antiques.) Ceci devrait faire l'affaire.

Tchavir s'approcha du Djhardamordjh et le toucha légèrement de sa branche à la gorge et sur le flanc. Les yeux du Djhardamordjh se contentèrent de brasiller. Il ne fit rien et laissa la dernière perle tomber de son bec dans la main d'Ézaïl.

— Ceci étant fait, je vois qu'il me faut raconter ma propre histoire, dit Tchavir en s'asseyant près de la naine et en s'appuyant sur une autre patte du Djhardamordjh.

Mais ils restèrent un certain temps sans parler, elle et lui, la bête derrière eux, tous trois braquant leur regard dans le ciel où toutes les étoiles étaient accrochées sur la vigne de la nuit.

Tchavir lui raconta donc :

— Il semblerait que j'étais jadis quelqu'un d'autre, mais afin que cet instant existe je me suis laissé insérer dans les entrailles d'une femme et m'y suis réveillé, rose à naître d'un enfant. Et dans cette rose de chair j'ai été porté jusque dans le monde des hommes, où j'ai grandi, devenu Tchavir, qui porte tes couleurs, le bleu et le noir, de même que tu portes les miennes, ma petite fille couleur souci.

Ézaïl répondit alors à Tchavir et elle parla grâce à une méthode qu'elle n'avait jamais utilisée auparavant.

— Mais, cher ami, tu n'as point occis la bête. Et la jeune fille ne devrait-elle pas être très belle ?

— Oh, tu es magnifique. Quand tu étais une vieillearde, je te voyais belle ; quant à moi, sous ma défroque double au visage en partie hideux, je te paraissais un bel amant. N'est-il pas vrai ?

— Sans nul doute. Mais c'était mon désir, de vivre ainsi que je l'ai fait, d'être telle que je suis. Et aussi d'exister sans ton amour, car cette privation est méritée, tout comme l'autre.

— Bien-aimée, accorde-moi un privilège.

— Non.

— Accorde-moi de te libérer, pour cette vie seulement. Pour être avec moi.

— Non, répéta-t-elle.

— Nous serons mortels. Nous devons mourir. Quel mal y aurait-il ? Nos jours sont

brefs.

— Bien-aimé, dit-elle, ne me distrais point de ma route.

— Il y a tout le temps. Tout le temps pour réaliser ton plan. Mais, en l'occasion, joue encore avec moi aux jeux de l'amour. Et le jeu de la mort y mettra fin assez rapidement.

— Allons, dit Ézaïl, devrais-je céder sans protester plus vigoureusement ?

— C'est toi qui m'as appelé le Briseur de Chaînes.

Au-dessus, les étoiles brûlaient, immobiles, et la lune montait lentement. Le vaste monde de la Terre Plate gisait entre ses montagnes et ses mers, dans une robe de panthère noire, avec comme bijoux les lumières de l'humanité. Et de milliers et de milliers de tours, les rêveurs et les érudits sondaient le firmament pour y trouver une trace des dieux et du destin ; dans des millions et des millions de cœurs, la connaissance oubliée de toute chose fermentait et dormait. Tandis que dans les forêts les animaux de la nuit allaient et venaient, s'abreuvaient aux ruisseaux, chassaient et dansaient ; et dans les villes l'homme bestial vaquait à ses fêtes et ses appétits. Tandis que dans les cimetières gisaient les poussières de toute cupidité et de tout chagrin et sous les lis blancs des bois et des champs les ossements blancs ; et dans les ténèbres secrètes d'hommes innombrables attendait la graine du commencement et dans le calice replié des entrailles des femmes, le fantôme d'une vie nouvelle. Cependant qu'au-dessus de tout cela, les étoiles brûlaient, immobiles, et la lune montait lentement.

Bientôt, descendit d'une colline boisée et à travers un mur qui se fendit sans un bruit une bête géante qui était à la fois aigle et cheval, noire comme le jais, le pas aussi léger qu'un vent d'automne. Devant la bête, le tenant au bout d'une laisse d'herbes tressées, marchait un beau jeune homme, l'œil bleu et le cheveu noir, les chaussures de cuir blanchi et le vêtement teint en violet. Sur le dos élevé de la bête chevauchait une fille mince et adorable, grande et pâle comme un lotus, vêtue de blanc, les cheveux de la couleur des soucis.

A travers la ville de Djhardamordjh ils passèrent en silence, dans les rues pavées, entre les maisons et les parcs. A la porte, peut-être, on les aperçut, mais peut-être pas, car le spectacle était trop extraordinaire pour être remarqué. Néanmoins, les portes de la ville s'ouvrirent et ils s'engagèrent sur la route, où les obélisques et les icônes conduisaient vers le sud.

Les bêtes mécaniques et magiques de la porte ne firent aucun signe, n'émirent aucun cri, car c'était encore la nuit et l'heure ne le leur permettait pas.

Quant au reste, rien de plus n'est raconté, hormis le fait que les amants aiment et vivent et, à l'heure dite, comme tous les hommes, ils meurent aussi. Il en fut ainsi pour Ézaïl et Tchavir qui avaient été Sovaz et Oluru, Ajriaz et Chuz. Car telles étaient et telles sont la vie des mortels et la mort des mortels. Quant à l'amour, qui peut en prédire, mesurer, préparer, attribuer ou déclarer la fin ? L'Amour est l'un des immortels.

^[1] Anciens amants mortels d'Ajrarn, Prince des Démons.